

HISTOIRE

DE

SAINT BERNARD

ET DE SON SIÈCLE.

I.

IMPRIMERIE DE W. REMQUET ET Cie,

Rue Garancière, 5.

HISTOIRE

DE

SAINT BERNARD

ET DE SON SIÈCLE

PAR

L'ABBÉ MARIE-THÉODORE RATISBONNE,

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE,

Supérieur de la Congrégation de Notre-Dame de Sion.

QUATRIÈME ÉDITION.

TOME PREMIER.

PARIS

LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND

Rue Saint-Sulpice, 23.

1853.

A MON BIEN-AIMÉ FRÈRE,

MARIE-ALPHONSE RATISBONNE,

Prêtre de la Société des Pères de N.-D. de Sion.

Frater qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma. (*Prov.* XVIII, 19.)

—

Vir amabilis ad societatem, magis amicus erit quam frater. (*Ib.* XVIII, 19.)

—

Ecce quam bonum et quam jucundum, habitare fratres in unum... sicut ros Hermon qui descendit in montem Sion! (*Psal.* 132.)

—

AVIS DE L'ÉDITEUR.

*L'éditeur de l'*HISTOIRE DE SAINT BERNARD, *en publiant cette quatrième édition, se félicite d'avoir pu se procurer le Bref Apostolique, dont l'auteur n'avait pas permis l'insertion dans les éditions précédentes.*

*Ce Bref, qui a été publié par l'*Union catholique, *en date du 4 août 1842, donne à cet ouvrage une sanction si haute, que l'on ne croit pas nécessaire d'y joindre d'autres approbations honorables et nombreuses. Près de 10,000 exemplaires écoulés en moins de dix ans, et les traductions qui en ont été faites en diverses langues, en attestent d'ailleurs le mérite.*

L'auteur a ajouté à cette nouvelle édition des documents inédits et des recherches nouvelles. Rien n'a éte omis pour compléter, autant que possible, les grandes épopées du moyen âge, dont le siècle de saint Bernard a été le nœud et le foyer.

BREF APOSTOLIQUE.

GRÉGOIRE XVI, Souverain Pontife,

A son cher fils

THÉODORE RATISBONNE, PRÊTRE.

Bien aimé fils, salut et Bénédiction apostolique.

Il n'existe pour nous rien de plus désirable, rien de plus consolant que de voir ceux qui sont appelés à l'héritage du Seigneur, se produire par l'éclat de toute espèce de talents. C'est pourquoi nous répandons de

---

GREGORIUS PP. XVI.

Dil. Filio Presbytero Théodoro de Ratisbonne.

Dilecte fili, salutem, et Apostolicam Benedictionem. Cum Nobis nihil potius, nihilque optabilius esse possit, quam ut viri in sortem Domini vocati virtutum ŏmnium ornatu profulgeant, tum splendida honorum munera, et Nostræ benevolentiæ testimonia iis potissimum deferimus, qui ingenio, pietate, doctrina, eruditione præstant, quique in Dei gloriam promovendam, ac sempiternam hominum salutem

préférence les dons splendides des honneurs et les gages de notre bienveillance sur les hommes qui brillent par leur intelligence, leur piété, leur doctrine et leur érudition, et qui s'appliquent à étendre la gloire de Dieu et à procurer aux âmes le salut éternel.

Nous savons parfaitement quelles sont les nobles qualités qui ornent votre esprit et votre cœur, et combien vous avez cultivé les lettres et les sciences, surtout la science sacrée; nous connaissons l'intégrité de votre vie, la gravité de vos mœurs, les fruits de votre piété, votre zèle pour la religion, qualités qui se sont particulièrement manifestées dans l'*Histoire de saint Bernard* que vous avez mise au jour et que vous avez écrite avec autant de talent que de sagacité. De plus nous n'ignorons pas quelle est votre vénération pour Nous et pour cette Chaire de Saint-Pierre, sentiment qui

---

procurandam incumbunt. Itaque cum Nos minime lateat, te egregiis, tum animi, tum ingenii dotibus exornatum, litteris, ac disciplinis præsertim sacris excultum, vitæ integritate, morum gravitate, pietatis laude, ac religionis studio summopere spectatum, de sancto Bernardo vitam docte sapienterque conscriptam in lucem edidisse, ac summa Nos, et hanc Petri Cathedram veneratione colere, iis fulgere virtutibus, quæ virum divino ministerio addictum summopere decent, nihilque *inexpertum relinquere*, ut quibusque rebus Dei gloriæ, et animarum

se joint aux autres vertus dont vous êtes doué et qui conviennent à l'homme consacré au divin ministère. Vous n'avez rien négligé de tout ce qui peut contribuer à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Aussi, Nous sentant porté à vous donner avec effusion de cœur une marque distinguée de Notre satisfaction, Nous avons résolu de vous décorer d'un signe d'honneur; et, vous regardant comme absous de toute excommunication, interdit, censures ecclésiastiques, sentences ou peines que vous auriez pu encourir, pour quelque cause que ce soit, Nous vous nommons, en vertu de ces Lettres et de Notre autorité apostolique, Chevalier de notre Ordre. Nous vous l'annonçons par ces présentes et vous donnons rang dans la milice d'honneur, restaurée par Nous, et enrichie de nouvelles prérogatives. Nous vous

---

saluti inservire possis, idcirco aliquam propensæ, Nostræ in te voluntatis significationem alacri, libentique animo exhibendam censuimus. Peculiari ergo te honore decorare volentes, et a quibusvis excommunicationis, et interdicti, aliisque ecclesiasticis censuris, sententiis, et pœnis quovis modo et quacumque de causa latis, si quas forte incurristi hujus tantum rei gratia absolventes, et absolutum fore censentes, te hisce Litteris Auctoritate Nostra Apostolica, auratæ nostræ militiæ Equitem eligimus et renuntiamus, atque in splendidum eum

concédons la faculté d'user et de jouir de ces prérogatives, de toutes ensemble et de chacune en particulier, ainsi que des priviléges et indults dont les autres Chevaliers du même Ordre usent et jouissent ou jouiront à l'avenir, sauf les restrictions établies par le Concile de Trente et approuvées par le Saint-Siége. Nous voulons que, sous peine de perdre les priviléges de l'Ordre, vous portiez sur votre poitrine, à la partie gauche de votre habit, la croix d'or octangulaire, blanche à la surface, avec l'effigie de saint Sylvestre, Souverain Pontife, suspendue, selon la coutume des chevaliers, à un ruban de soie noire et rouge, avec un liséré rouge, ainsi qu'il a été déterminé par nos Lettres du 30 décembre 1841, relatives à cet Ordre. Et pour ajouter encore un témoignage de plus à la bienveillance que Nous ressen-

---

Ordinem a Nobis innovatum, et majore auctum honore cooptamus, tibique concedimus, ut omnibus, et singulis privilegiis, indultis, juribus perfrui possis, quibus alii Equites illius Militiæ utuntur, fruuntur, vel uti, ac frui possunt, et poterunt, citra tamen facultates sublatas a Concilio Tridentino hujus Sedis auctoritate confirmato. Volumus vero, ut Crucem auream octangulam alba superficiei imaginem S. Silvestri S. P. in medio referentem ad pectus tænia serica rubro nigroque *distincta colore* extremis oris rubris appensam ex communi Equitum

tons pour vous, Nous avons ordonné que ladite décoration vous soit remise de notre part.

Le tout, nonobstant toutes constitutions, sanctions apostoliques et autres décisions contraires.

Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, sous l'anneau du Pécheur, le huitième jour du mois de juillet mil huit cent quarante-deux; et la douzième année de Notre Pontificat.

A. Card. LAMBRUSCHINI.

---

more in parte vestri sinistra juxta formam in nostris similibus Litteris die XXXI Octobris anno MDCCCXLI. De eodem Ordine editis gestare omnino debeas, alioquin ab hujus indulti juribus excidas. Quam quidem Crucem Nos ipsi tibi dandam mandamus, ut nostram erga te benevolentiam magis magisque perspicias. Non obstantibus constitutionibus et sanctionibus apostolicis, ceterisque contrariis quibuscumque. Datum Romæ apud Sanctam Mariam Majorem sub annulo Piscatoris die VIII Mensis julii MDCCCXLII Pontificatus Nostri anno duodecimo.

A. Card. LAMBRUSCHINI.

PRÉFACE.

Le douzième siècle est sans contredit une des plus mémorables époques du moyen âge : on y voit éclore et croître les germes de toutes les grandes idées qui ont porté leurs fruits dans les temps modernes ; époque de transition laborieuse où la vie fermente au sein de la corruption et se débat contre les obstacles qui l'enveloppent ; temps de crise et de lutte violente qui préparent l'enfantement d'un nouvel ordre de choses.

C'est de la France que ce mouvement est parti d'abord, se communiquant de proche en proche à tous les États de la Catholicité. La France semble

avoir été choisie, dès ce temps, par la Providence, pour ouvrir les voies à une civilisation nouvelle. Sa monarchie venait d'être renouvelée par la dynastie des Capets, pleine de force et de séve chrétienne; sa langue se forme et se propage par les conquêtes, dans les principales régions du monde, en Angleterre, en Italie, en Sicile, en Asie : inébranlablement attachée au centre de l'unité catholique, elle devient à son tour le foyer de l'union intellectuelle et politique, le pivot de la civilisation du monde chrétien.

Mais pendant que la France est si particulièrement appelée à donner l'essor aux autres peuples, un homme de Dieu est envoyé pour diriger le mouvement en France; pour donner l'impulsion, tracer la voie, marquer le but à toute idée féconde, à toute entreprise vaste et généreuse; pour éclairer à la fois l'État et l'Eglise.

Cet homme de Dieu, c'est SAINT BERNARD.

La vie d'un tel homme, on le conçoit, ne saurait être présentée sous un point de vùe restreint, *comme une* simple histoire édifiante. Elle se rat-

tache à toutes les grandes choses d'un grand siècle; et dès lors, pour l'envisager d'une manière complète, il faut l'étudier dans ses rapports avec le mouvement religieux et avec la politique contemporaine.

Encore ce double aspect ne suffit-il point aux exigences actuelles de l'histoire. De nos jours, et au degré avancé où se trouvent les connaissances acquises, on demande plus que des récits édifiants, plus que des données purement historiques : on veut embrasser, dans leur ensemble, les faits accomplis; on veut suivre l'enchaînement et les liens vivants des choses, afin de saisir dans le passé les causes qui expliquent le présent; car les temps ont marché; les divers éléments de l'histoire se sont développés, manifestés par leurs produits; et en définitive, l'humanité a atteint un degré de maturité qui permet, non-seulement de raconter les événements, mais encore de leur appliquer une mesure d'appréciation, et de les comprendre sous leur aspect général et providentiel. C'est ce que la science réclame aujourd'hui. On veut de la vie en

tout, même dans l'histoire du passé, parce que passé ne meurt point; il subsiste dans ses fruit Les siècles se succèdent; les formes changen mais c'est toujours la même humanité qui vit, q se développe et tend à ses fins.

Or, l'histoire ne saurait s'animer de cette id vivifiante, si elle ne s'éclaire tout à la fois de science religieuse et de la science philosophiqu La Religion lui présente son point d'appui, la ph losophie son point de vue. L'une lui révèle *pourquoi* des choses; l'autre lui explique le *comme* des faits. L'une et l'autre concourent à montrer l'homme la vraie destinée de l'homme, en lui o vrant le sceau mystérieux du passé et de l'aveni C'est ainsi que l'histoire atteint son but, qui e d'exposer la réalisation successive du plan prov dentiel dans ses rapports avec les actes et les co séquences du libre arbitre de l'homme, de maniè à constater les progrès par lesquels les hommes les peuples reviennent du mal au bien, des tén bres à la lumière, de l'esclavage à la liberté.

Il importe donc, avant d'entrer en matière,

poser nettement les principes qui nous ont guidé dans l'étude d'un siècle plein de mémorables épisodes. Avant d'élever un édifice, il faut en déterminer les bases, le dessin et les proportions. L'histoire d'un développement vivant n'a de sens que lorsqu'on en conçoit le mobile et le but final. Que signifie le progrès pour celui qui méconnaît le terme où ce progrès doit aboutir? Comment le pèlerin sait-il qu'il se rapproche ou se détourne de son terme, s'il ignore ce terme, et le chemin qui y mène? Il marche. C'est tout ce qu'il peut affirmer; mais il ne sait s'il avance ou recule.

Il en est ainsi de l'écrivain qui retrace les faits de l'histoire.

Nous avons donc essayé d'exposer, dans une Introduction préliminaire, quelques considérations graves sur l'histoire de l'Église, notamment sur les grandes phases historiques qui ont précédé et amené le douzième siècle. Guidé par ces idées générales, nous entrerons ensuite dans les faits, nous attachant à saint Bernard comme au point central d'une immense sphère d'activité. Nous étu-

dierons ce grand homme dans sa vie domestique, dans sa vie monastique, dans sa vie politique, dans sa vie scientifique, dans sa vie apostolique : cinq époques qui caractérisent les diverses phases de sa prodigieuse existence, telle qu'elle s'est formée dans le mystère, sanctifiée dans la religion, produite dans les affaires publiques, et manifestée au grand jour par les travaux de la science et de l'apostolat, à la gloire de Dieu et de l'Église.

HISTOIRE

DE

SAINT BERNARD

ET DE SON SIÈCLE.

INTRODUCTION.

L'idée première, l'idée mère, pour ainsi dire, de l'histoire humaine, c'est l'idée de l'unité du genre humain. Mais cette unité n'est point un être de raison, une abstraction logique, une généralisation opérée par le travail de la pensée ; c'est un être réel et véritable, une grande existence ayant sa vie propre, individuelle, complète. Le genre humain est *un* dans son principe et sa nature ; il a été créé un, constitué dans l'unité, organisé en un seul corps : il a été personnifié en Adam, qui est l'homme primitif, embrassant en lui les races et les espèces ; l'homme-genre, engendrant toutes les générations humaines, et formant, avec la totalité de ses descendants, l'humanité générale ou le genre humain.

Cette idée simple, mais fondamentale, inscrite sur le frontispice des Livres sacrés, est comme le dogme de l'histoire. Sans elle, point de lignée vitale entre les hommes et les générations d'hommes, point de tradi-

tion vivante entre les âges et les siècles, point de liaison nécessaire et sympathique entre les nations et les peuples; sans elle point de transmission, point de solidarité, point de causalité, nulle communauté d'origine, de nature, de loi, de destinée entre les individus et les sociétés.

Le dogme de cette unité, qui domine tout à la fois les enseignements de la religion et de la vraie philosophie, est donc aussi la base, le point de départ de l'histoire.

Or, le péché, principe de corruption, pénétra dans les sources des générations humaines; *car,* dit l'apôtre, *comme le péché est entré dans le monde par un seul homme, et par le péché la mort, ainsi la mort est passée dans tous les hommes, par ce seul homme en qui tous ont péché*[1]. Ce vice originel eut pour conséquence la dissolution des liens vivants de l'unité; et, par suite, la séparation des éléments qui la constituent amena la multiplication du genre humain par les voies de la concupiscence[2].

Adam devint multiple; mais cette multiplicité, opérée sous l'action du péché, dut être ramenée à l'unité sous l'influence de la grâce; et les générations charnelles, *conçues et enfantées dans l'iniquité,* durent être rappelées, par les voies de l'esprit, à l'unité spirituelle et immortelle.

De là deux grandes phases, deux lois, deux voies, deux mouvements contraires dans la vie de l'humanité

[1] Rom., cap. XII.

[2] In iniquitatibus conceptus sum et in peccato concepit me mater mea. (Psal. L.) Saint Augustin (De civit. Dei, cap. XXI et seq.) enseigne que si la chute n'était intervenue, les générations eussent été produites sans concupiscence.

sur terre : mouvement centrifuge, qui porte le dedans au dehors, versant, dispersant dans le monde extérieur les éléments individuels de la race d'Adam ; puis, mouvement centripète, refluant vers le centre, ramenant les hommes du dehors au dedans, de la chair à l'ésprit, de la multiplicité à l'unité.

Ces deux mouvements se manifestent dans toutes les sphères, dans toutes les existences de la nature, dans toutes les lois de la vie ; elles caractérisent profondément le monde ancien et le monde nouveau ; ce sont les deux tables de la loi de Dieu : l'une a été brisée, l'autre subsiste éternellement. Sous l'empire de ces deux lois s'accomplit l'histoire des individus et des peuples, l'histoire de l'homme et du monde.

Dans le monde ancien, en effet, tout tendait à la multiplication des races humaines, à la diffusion, à la dispersion des peuples. *Croissez et multipliez, et remplissez la terre*[1] : telle est la loi qui domina le monde jusqu'à l'époque où le Fils de Dieu naquit parmi les enfants des hommes.

A cette époque, l'humanité était parvenue au maximum de son développement charnel ; elle s'était déployée sur la surface de la terre ; elle s'était épanouie comme un cercle immense qui arrive à sa plus large extension. Alors, au centre de cette sphère vivante, au cœur même de l'humanité, au milieu des temps, parut le Christ, le Sauveur des hommes.

L'avénement de Jésus-Christ, auquel aboutissaient les développements de la première phase de l'histoire, termine l'ère ancienne : *la terre a produit son fruit*[2] ;

[1] Genes., I, 28. — [2] Isai., cap. X.

le mouvement d'expansion diminue, et le second mouvement commence : mouvement d'attraction qui, de tous les points de la circonférence, reflue vers le centre, comme vers un foyer puissant qui attire les éléments épars des races humaines, les réunit, les absorbe pour les reconstituer en unité. *Qu'ils soient un*[1] ! telle est la loi qui régit l'ère nouvelle ; c'est l'ère du retour, l'ère de la rénovation ; et pour employer un mot significatif : c'est l'ère de l'*unification*, opposée à celle de la *multiplication* du premier âge. *Quand je serai élevé en haut*, disait Jésus-Christ, *j'attirerai tout à moi*. Et l'apôtre publie que les choses anciennes sont passées ; tout a été renouvelé[2].

La vérité de ces deux lois, fondée d'ailleurs sur la parole des Livres saints, se justifie par l'histoire. La prodigieuse multiplication et la dissémination rapide des habitants de la terre est le grand fait de l'antiquité ; toutes les données historiques le démontrent : la dispersion des peuples, la distinction des races, la diversité des langues, la divergence des cultes, des mœurs, des croyances ; le morcellement des empires ; les barrières étroites et l'étroit patriotisme qui s'interposaient entre les nations et les peuples ; les institutions sociales, telles que la polygamie, la répudiation, la servitude des femmes, la gloire attachée à la paternité, à la fécondité : tout, en un mot, avait pour but de fractionner l'espèce humaine en favorisant sa propagation ; d'établir des lignes de démarcation entre les individus, les castes, les tribus, les familles, les états, les nations, les empires. Le plan providentiel se montre d'une manière plus

[1] *Sint unum !* (Joan.) — [2] II Cor., cap. XVII.

saillante encore dans l'établissement des enfants d'Israël. Ce peuple normal, qui, à tous égards, devait servir d'exemple au reste des hommes, fut renfermé dans les montagnes de la Judée, où il vécut complétement isolé des autres peuples. Là, plus qu'ailleurs, on trouve des lois précises, impérieuses, dont l'objet est d'encourager, de forcer en quelque sorte l'extension des familles. Chez eux, la vertu du célibat est inconnue ou réprouvée; la paternité est un honneur, la stérilité un opprobre.

Il fallait, avant que l'œuvre de la Rédemption et de la réédification de l'unité humaine pût s'opérer, que chaque peuple fût livré à lui-même; qu'il épuisât, par le fractionnement de ses membres, sa force propre. Il fallait, avant que la greffe divine fût implantée dans la moelle du cèdre [1], que l'arbre humain se déterminât dans sa vie propre et déployât ses rameaux et ses branches multiples. La main providentielle, comme l'illustre architecte de Tyr qui édifia le temple de Jérusalem, voulut préparer, et en quelque sorte façonner à part, les divers éléments qui durent entrer, à la suite des temps, dans la structure de l'édifice vivant et immortel.

Quand, après quarante siècles, la préparation est achevée, le Verbe divin s'incarne dans le produit le plus pur des races humaines. Il naît d'une Vierge, *conçue sans péché* [2]; il est la racine d'une nouvelle humanité; le commencement de l'homme nouveau; le nouveau foyer qui attire tout à lui. Alors le mouvement de dissémination s'arrête; la loi change; une révolution pro-

[1] Et sumam ego de medulla cedri sublimis, et ponam, etc. (Ezech., XVII, 22.) — [2] In conceptione tua Virgo immaculata fuisti! Ex Off. B. V.

fonde et universelle s'opère sur la face du monde. « Ne considérez plus les choses anciennes, dit le prophète, car voici que tout va être renouvelé [1]. »

En effet, dès l'entrée de l'ère nouvelle, nous voyons les hommes de toutes nations et de toutes tribus se fondre ensemble. « Les Parthes, les Mèdes, les Samites, les « peuples de la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, « le Pont et l'Asie, la Phrygie, la Pamphilie, l'Égypte, la « Libye, les Romains, les Crétois, les Arabes, tous en- « tendent l'annonce des merveilles de Dieu [2]. » Lorsqu'on embrasse la diversité et la multitude des peuples que la parole apostolique appelle à l'unité, on pressent la réalisation des prophéties : « Le loup habitera avec l'a- « gneau, le léopard se couchera auprès du chevreau; « le veau, le lion et la brebis demeureront ensemble [3]. » Tout tend à l'union. Des voies de communication, qui vont aboutir à Rome, s'ouvrent de toutes parts, et mettent en rapport des peuples jusqu'alors inconnus. Les hérauts de la parole divine sillonnent ces voies dans tous les sens; et, sous leurs pas, les murs de séparation tombent, les montagnes s'abaissent, les distinctions de tribus, de castes, d'étrangers, de barbares, d'esclaves, j'allais dire d'hommes et de femmes [4], disparaissent; puisque la réconciliation, l'union et la paix est annoncée à tous : « Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour

[1] Ne memineritis priorum, et antiqua ne intueamini. Ecce ego facio nova, etc. (Isai., XLIII, 18, 19.) Ecce facta sunt omnia nova. (II Cor., V, 17.)

[2] Act. apost., II, 9, 10. — [3] Isai., XI, 6.

[4] Non est Judæus neque Græcus; non est servus neque liber; non est masculus neque femina. Omnes enim vos unum estis in Christo Jesu. (Galat., III, 28.)

Celui qui est mort et ressuscité pour eux[1]. » Et partout où la loi nouvelle pénètre, les choses anciennes déclinent ; les mœurs, les antiques usages, les coutumes séculaires se transforment. Évidemment, c'est une réaction foncière qui s'accomplit dans la vie de l'humanité. Aussi les sociétés et leurs institutions subissent des modifications essentielles ; la polygamie est réprouvée, le divorce aboli ; la monogamie ennoblit le mariage et constitue la famille ; la femme affranchie reprend sa dignité avec la liberté que l'Évangile lui présente ; la chasteté purifie les mœurs ; le célibat, embrassé par une multitude de chrétiens, devient la condition des vocations supérieures ; la maternité est entourée d'honneur et de respect ; mais au-dessus d'elle plane une vertu angélique, la virginité, qui élève les âmes à la perfection du ciel. Tous ces faits attestent l'affaiblissement de la loi charnelle, et le commencement du retour à l'unité de l'esprit.

Or, comment le genre humain, fractionné à l'infini, peut-il redevenir *un ?* Comment les membres disséminés de ce grand corps seront-ils rétablis en une vivante unité ?

C'est la question qu'un naïf personnage de l'Évangile adressa au divin Maître. Jésus lui répondit : « Vous êtes « docteur en Israël, et vous ignorez ces choses ? En vé« rité, je vous le dis, si un homme ne renaît de l'eau « et du Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume « de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui « est né de l'Esprit est esprit. Comme *donc* Moïse éleva « le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils

[1] II Cor., 15.

« de l'homme soit élevé en haut, afin que quiconque « croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle[1]. »

Sans doute, les membres du vieil Adam ne sauraient physiquement se constituer en un seul corps, et se réharmoniser synthétiquement selon la chair. Ce qui est sujet à vieillir se fane, se flétrit et tombe comme la fleur des champs; mais il y a quelque chose dans l'homme qui ne vieillit pas, parce que son âme est immortelle. C'est par l'âme, par l'esprit, par l'être radical de l'homme, et non point par ses formes et ses enveloppes extérieures, que la fusion universelle doit s'accomplir; c'est dans l'âme, dans le foyer central de l'humanité, que le germe divin a été implanté. Comme la graine de sénevé devient un arbre immense à l'ombre duquel les oiseaux du ciel se rassemblent, ainsi de la semence de l'arbre de vie posée dans l'homme. Jésus-Christ est descendu sur la terre pour remonter au ciel; il s'élève comme une branche de grâce sur le tronc de l'humanité déchue, attirant à lui, pour les entrelacer ensemble, tous les rejetons d'Adam qui s'y attachent par la foi, qui participent à sa séve, et s'unissent à sa vie.

L'antique ennemi de l'homme avait divisé pour régner : le Sauveur du monde règne pour unir. Adam, par sa chute, était tombé dans la multiplicité : le Christ, élevé sur la croix, ramène la multiplicité à l'unité. Le genre humain s'était épuisé dans une postérité innombrable; sa force était brisée, son cœur vide : le Verbe divin y descend pour allumer dans son sein un nouveau

[1] *Joan., cap. III.*

foyer de vie; il ranime tout le corps, réchauffe les membres languissants, guérit les plaies, et y verse un vin qui réjouit le cœur de l'homme; il restaure les organes; il fonde une admirable unité dont les diverses parties sont liées et cimentées par son sang qui, de son cœur ouvert, jaillit et coule à travers les générations et les siècles, jusqu'à la consommation des choses [1].

La nouvelle humanité, le genre humain régénéré, renouvelé, reconstitué en unité, hâtons-nous de le dire, c'est l'Église.

L'Église, selon la définition de l'apôtre, est le corps de Jésus-Christ, et la plénitude de Celui qui opère tout en tous; c'est le nouvel homme naissant et se développant au sein du vieil Adam; c'est le genre humain se reconstituant dans une nouvelle harmonie.

Telle est l'idée de l'Église.

Il n'est pas possible de comprendre le sens de l'histoire ecclésiastique, si on n'envisage cette idée dans sa vivante réalisation. Il faut voir Jésus-Christ dans l'Église, et l'Église dans Jésus-Christ, selon ses propres paroles : « Je suis en vous, et vous êtes en moi [2]. Demeurez en « moi, et moi en vous [3]. » Il faut voir, dans l'Église, la continuation de la vie même de Jésus-Christ, le développement de son humanité, la plénitude du corps dont il est le chef et dont nous sommes les membres; car *nous sommes tous,* continue l'apôtre, *les os de ses os et la chair de sa chair* [4]. Alors s'expliquent les paroles de l'Évangile qui marquent la communauté de vie entre le Maître et les disciples, l'identité de leur destinée, la

[1] Éph., IV, 16. — [2] Vos in me, et ego in vobis. (Joan., XIV, 20.)
[3] *Manete in me, et ego in vobis.* (Id., XV, 4.) — [4] Ad Eph. III.

communication de leurs souffrances, la participation à la même gloire. « Je vous envoie, dit Jésus-Christ, comme j'ai été envoyé... Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés dans la vérité... Je ne prie pas pour eux seulement, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole, afin qu'ils soient un tous ensemble, comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous; qu'ils soient de même un en nous..... Je leur ai communiqué la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un... Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé et que vous les aimez comme vous m'avez aimé... Mon Père, je désire que là où je suis, là soient aussi ceux que vous m'avez donnés... Je leur ai fait connaître votre nom, et le leur ferai connaître encore, afin qu'ils aient en eux le même amour dont vous m'avez aimé, et que je sois moi-même en eux[1]... »

Ainsi se propage et se perpétue, dans l'Église, la vie de Jésus-Christ. Les disciples reproduisent le Maître; ils opèrent son œuvre; ils parlent sa parole, manifestent sa vertu, exercent sa puissance. De là les merveilles des saints : Jésus-Christ vit en eux. L'histoire de l'Église, partant de ce point de vue élevé, présenterait le développement vivant, progressif, analytique, pour ainsi dire, de l'humanité régénérée : on la verrait croître et grandir à travers le temps et l'espace, en grâce et en sagesse, en âge et en force, en lumière et en vertu, sous les mêmes conditions que chaque homme; à la

[1] *Joan.*, XXVII.

seule différence que ce qui se fait pour l'individu avec des années, se fait pour l'humanité avec des siècles. A chaque âge, à chaque phase de la vie humanitaire, on verrait poindre des facultés propres à cet âge et les besoins qui y correspondent ; à chaque degré de maturité, on constaterait des progrès nouveaux avec de nouvelles grâces ; en un mot, on verrait les nations et les peuples, à mesure que l'Église les embrasse dans son sein et se les incorpore, passer par les divers âges de l'enfance, de l'adolescence, de la jeunesse, de la maturité, et concourir tous à l'édification de la grande unité humaine qui s'élabore en ce monde et se consomme au ciel. Cette unité, encore une fois, est l'idée qui domine l'Église : elle est dans son esprit, dans ses dogmes, dans sa morale, dans sa discipline, dans son culte, dans sa liturgie ; elle est la loi principale, essentielle, qui règle son activité ; elle est le but final de sa tendance, le terme de son développement ; elle se réalise merveilleusement par ses progrès et ses conquêtes, aussi bien que par ses défaites et ses révolutions : l'œuvre du christianisme est une œuvre d'union, et tout concourt à l'accomplissement de cette œuvre divine. « L'Église, dit saint Augustin, se développe non-seulement depuis Jésus-Christ et les apôtres, mais depuis Abel, le premier juste égorgé par son frère, et elle poursuit sa carrière au milieu des persécutions du monde et des consolations de Dieu, tout devant contribuer à son avantage[1]. »

En effet, les persécutions, l'hérésie, le schisme, les défections, les adversités, les bouleversements, loin de

[1] *De Civit. Dei, lib. XVIII, cap. LI.*

nuire à son unité, la purifient; car, ajoute le même docteur, les ennemis de l'Église, quelque erreur qui les aveugle ou quelque passion qui les anime, exercent sa patience, sa sagesse, et font surabonder sa charité. De même que la tentation éprouve chaque fidèle, de même la persécution épure l'Église. Ce que la main du jardinier fait pour chaque arbre, la tempête le fait souvent pour tous les arbres de la forêt; tous s'agitent, tous s'ébranlent; mais tandis que les uns se brisent et tombent, les autres, dégagés des bois arides, s'affermissent sur leur tronc et reverdissent, quand la saison est venue, avec plus de grâce et de vigueur.

Les grandes épreuves de l'Église, quelle que soit la diversité de leurs caractères, peuvent être assimilées à celles que subit chaque chrétien dans son corps, dans son esprit et dans son âme; elles correspondent aux trois concupiscences dont parle l'apôtre : la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, et l'orgueil de la vie [1]. La première, selon l'expression de l'Écriture, se fait un dieu du ventre; et de là la corruption des mœurs qui amène l'indifférence, l'incrédulité, l'infidélité, les schismes. La seconde se forge un dieu dans son esprit propre; d'où provient la corruption de la foi, l'impiété, l'hérésie. La troisième concupiscence, l'orgueil, renie Dieu ; d'où résulte l'athéisme qui proclame que Dieu n'est rien; ou le panthéisme qui déclare que tout est en Dieu.

La concupiscence charnelle attire infailliblement les tribulations de la chair avec leurs suites funestes. Quoi qu'on en dise, les grandes maladies et les grandes mi-

[1] *Joan.*, II, 16.

sères, les dévastations physiques comme les catastrophes sociales, viennent toujours à la suite de la perversité des mœurs, et en sont à la fois les conséquences et le châtiment. Rome tomba, selon la remarque de Montesquieu, quand l'épicurisme commença à s'y introduire; et l'histoire atteste que partout et toujours la chute des trônes et des empires a été précédée par le luxe, la mollesse, l'immoralité des peuples et des grands; que les bouleversements politiques ont toujours été préparés par la soif des richesses, par le délire de l'ambition, par l'enivrement des plaisirs, par les désordres des passions sensuelles. Non point que ces désastres soient des châtiments arbitraires dont Dieu frappe les hommes : ce sont des maux inévitables, nécessaires; ils arrivent d'après les mêmes lois qui font éclater les orages quand les nuages s'amoncellent dans l'atmosphère. Or, ces maux portent en eux-mêmes leurs remèdes : l'atmosphère s'épure et se renouvelle par la tempête. Ainsi l'Église sort triomphante de cette première épreuve. Les persécutions précipitent, il est vrai, les âmes énervées, les chrétiens de nom ou de circonstance; mais elles raniment la ferveur des vrais disciples, les détachent de la terre, enflamment l'espérance, accroissent la charité, resserrent l'union, enfantent les martyrs.

La concupiscence des yeux est la tentation subtile d'un âge plus avancé, âge où la curiosité tourmente l'esprit de l'homme; où l'œil avide de lumière plonge dans la science, et sonde témérairement les mystères divins; c'est l'épreuve des fausses doctrines qui fascinent et captivent les esprits inquiets, plus chrétiens en spéculation qu'en pratique. Il faut alors que l'hérésie se produise au dehors et se formule : elle ronge les mem-

bres de l'Église ; mais les parties infectées sont bientôt retranchées; le corps est purgé des venins de l'erreur; le dogme est dégagé de ses ténèbres par des définitions précises; la vérité reparaît avec plus d'éclat. L'épreuve de l'hérésie n'est donc pas plus fatale que celle des persécutions; elle contribue au contraire à la manifestation des doctrines de l'Église [1]. Si les Domitien, les Dioclétien, les Valérien, les Maxence, ont fait surgir par leurs violences, les saint Sixte, les saint Laurent, les Polycarpe, les Perpétue, et tant d'autres martyrs de la foi; les hérésiarques ont suscité les plus illustres docteurs de la science chrétienne : Arius a fait grandir saint Athanase; Pélage saint Augustin; Nestorius saint Cyrille; et les plus graves enseignements de notre saint Bernard sont dus en partie aux écrits d'Abeilard et des hérétiques de son siècle.

L'orgueil de la vie est la concupiscence de la volonté humaine s'exaltant jusqu'à se diviniser. A toutes les époques on a vu des cœurs superbes qui, dans leur fol orgueil, ont dit que Dieu n'est pas! mais jamais plus que de nos jours le panthéisme n'envahit les diverses branches des connaissances humaines; jamais il ne promulgua plus audacieusement ses doctrines et n'en tira des conséquences plus hardies et plus captieuses. Serions-nous destinés, de nos temps, à subir cette dernière épreuve? Quels en seront les caractères et les suites? Notre objet n'est pas d'entrer dans cette question; mais ce que l'expérience de dix-neuf siècles nous permet d'affirmer, c'est que l'Église catholique sortira victorieuse de cette

[1] *Improbatio quippe hæreticorum facit eminere quid Ecclesia sentiat, et quid habeat vera doctrina.* (S. Aug., Conf., lib. VII, cap. XIX.)

crise, comme de toutes les autres, et que sa victoire affermira le règne de l'éternelle vérité.

Le développement simultané du bien et du mal ici-bas nécessite un combat perpétuel qui caractérise la vie de l'homme et la vie de l'Église en ce monde. Nous lisons dans l'Écriture que ceux qui étaient employés à rebâtir les murs de la ville sainte, faisaient leur ouvrage d'une main et tenaient leur épée dans l'autre [1]. Telle est l'attitude de l'Église; telle est sa double fonction : elle est essentiellement militante; mais, en même temps qu'elle combat, elle construit et édifie, grandit en silence et s'élève, magnifique, vers les cieux.

C'est une erreur trop commune, quand on parle de l'histoire ecclésiastique, de confondre l'idée avec les faits, le plan divin avec les événements humains; et d'oublier que l'Église, comme la personnalité humaine, n'est pas seulement un corps, mais une âme. *Unum corpus et unus spiritus* [2]... Distinction très-importante; et nous pourrions en déduire de très-graves et nombreuses conséquences. Nous n'en indiquerons ici que deux, parce que dans la suite de cet ouvrage elles trouveront une application spéciale.

D'abord, pour être membre vivant de l'Église, il ne suffit point de s'attacher à son corps, à ses formes extérieures; mais il faut adhérer profondément à sa foi, participer à sa vie spirituelle, et communiquer avec tous les véhicules qui transmettent, nourrissent et augmentent cette vie. *Unus Dominus, una fides, unum baptisma* [3].

Secondement, pour tenir et appartenir à l'Église d'une

[1] Nehemias, IV, 17. — [2] Eph., IV, 4. — [3] Eph., IV, 5.

manière intégrale et radicale, il ne suffit point de se rattacher à sa foi, de professer sa doctrine, de puiser aux sources de sa vie : il faut encore se lier à son corps, vivre dans sa forme indivisible, prendre place dans son immortelle hiérarchie. *Unum ovile et unus pastor* [1].

Car l'Église, dans sa partie humaine, est corps et âme : elle est corporelle, en tant qu'elle réunit ou travaille à réunir tous les hommes en un seul corps de nation, sous le gouvernement d'un seul chef; elle est spirituelle, en tant qu'elle travaille, sous la direction et l'autorité du même chef, à l'union intérieure des âmes, à la consommation des saints. De là les diverses opérations dont parle l'apôtre, et qui se rapportent, les unes à la formation, à la conservation de l'unité extérieure; les autres à l'animation, à la sanctification de l'unité intérieure [2]. Saint Augustin a vu la vaste portée de cette distinction, et l'a indiquée clairement dans ces paroles: « Il y a deux modes d'existence, deux sortes de vie dans « l'Église; l'une se produit par la foi, l'autre se mani- « feste dans la forme; celle-ci est assujettie aux vicissi- « tudes du temps, celle-là participe à la stabilité, à la « quiétude de l'éternité; l'une agit, combat, travaille; « l'autre jouit, contemple et se repose; l'une est bonne, « mais elle est encore dans la tribulation; l'autre est « plus excellente, car elle goûte déjà la béatitude. La « première est représentée par saint Pierre, la seconde « est signifiée par l'apôtre Jean [3]. »

[1] Joan., x, 16. — [2] Eph., iv, 11.

[3] Duas vitas sibi divinitus prædicatas et commendatas novit Ecclesia, quarum una est in fide, altera in specie; una in tempore peregrinationis, altera in *æternitate mansionis*; una in labore, altera in requie; una in via, altera in

Il serait intéressant de constater, par le développement même de l'Église, la réalité historique de cette assertion; de caractériser, sous ce double rapport, les paroles et les actes, les missions diverses des hommes apostoliques; de suivre, à travers les générations, les progrès simultanés de l'esprit intérieur et du corps de l'Église; d'étudier, autant que cela est possible, l'action et la réaction, l'influence réciproque de ces deux termes et les connexités nécessaires qui les lient. On verrait, d'un côté, les accroissements extérieurs et les transformations successives de l'Église dans le temps et l'espace; de l'autre, on découvrirait ses communications incessantes avec le monde éternel, d'où elle tire la vie qu'elle transmet à toutes les parties du corps par différents organes; ses rapports avec le ciel, d'où elle reçoit les germes célestes qu'elle transplante sur la terre; et les hautes inspirations, les idées fécondes, le feu divin qui, par intervalle, enflamment et illuminent le monde; d'un côté, travail intrinsèque de la vie, activité religieuse et sociale, œuvres extérieures de charité, de science, de civilisation; de l'autre côté, vie ascétique qui tend moins à se propager dans la multitude qu'à travailler à la perfection du petit nombre; vie intime, cachée, qui se déverse avec précaution et se distribue avec mesure dans les âmes capables de la recevoir et de la comprendre; vie des hommes de Dieu qui touchent à peine la terre, et cependant y laissent des traces profondes et lui communiquent ces impulsions mystérieuses, ces vibrations

patria; una in opere actionis, altera in mercede contemplationis... Ergo una bona est, sed adhuc misera; altera melior et beata. Ista significata est per apostolum Petrum; illa per Joannem, etc., etc. (S. Aug. Tract. 124 in Joan. post medium.)

étonnantes qui, souvent d'un point ignoré du globe, vont retentir jusqu'aux extrémités de l'univers.

Il serait peut-être possible de rechercher et de saisir dans les entrailles de l'histoire ces foyers ardents d'où jaillit la lumière, et de signaler les principes d'où sortent, parfois à quelques siècles de distance, certains événements dont les causes initiales nous demeurent inconnues. On suivrait mieux alors la marche lente et solennelle de la Providence, si différente de nos vues étroites; on comprendrait mieux les origines des choses, leur signification, leur explication; et à coup sûr, l'histoire ecclésiastique serait plus vivante qu'elle ne l'est dans ses récits ordinaires. Car si on néglige cette face supérieure de l'histoire, son côté céleste, que reste-t-il, sinon une série de faits incohérents et des actes qui trop souvent affligent la piété? Il faudrait n'indiquer que d'une manière générale les querelles et les conflits des passions humaines qu'on retrouve partout, et étudier plus à fond la vie des saintes âmes qui appartiennent plus proprement au cœur de l'Église; c'est là surtout qu'est le mobile profond des choses et la raison secrète des phénomènes et des mouvements apparents.

Rien n'est plus facile à constater, dès l'origine du christianisme, que ces deux éléments de la chrétienté. Le principe de l'unité catholique est nettement formulé dans l'Écriture, clairement consacré par la tradition universelle. Pierre est choisi pour être la personnification de ce principe; il est reconnu et proclamé prince des apôtres, le chef des pasteurs et des brebis, la tête du corps de l'Église, l'organe visible de l'autorité de Jésus-Christ; et dès lors sa fonction souveraine, avec son caractère immuable et infaillible, dut se trans-

mettre, et s'est effectivement transmise, d'âge en âge jusqu'aux derniers temps. Mais au fond de la vivante hiérarchie, le cœur, l'âme, eut aussi en quelque sorte son type, son représentant dans l'Église. Ce mystère, quoique moins textuellement annoncé, est cependant, selon saint Augustin, positivement indiqué. Pierre, il est vrai, reçoit sa haute mission de la bouche du divin Maître; mais Jean, le disciple de l'amour, semble recevoir la sienne sur le cœur même de Jésus-Christ. Seul, entre tous les apôtres, il repose sur le sein du Sauveur; et là il puise, pour ainsi dire, la vie intime de ce cœur sacré, afin de reproduire ce cœur en lui-même et de le représenter mystérieusement dans l'Église. La vocation de saint Pierre est un fait manifeste, et tout le monde connaît les merveilles par lesquelles éclatèrent sa puissance et sa prééminence. Mais la vie de saint Jean est enveloppée de saintes ténèbres : l'apôtre de l'amour est donné à Marie, non comme un disciple à son maître, non comme un fils à son père; mais comme un enfant sa mère, afin de demeurer avec elle dans le mystère; fin de perpétuer dans l'Église la voie ascétique, la voie e l'enfance évangélique, la vie intime, humble, cachée, vie du cœur de Jésus-Christ. Il y a toujours des ontinuateurs de la vie de Marie et de Jean, comme il eut toujours des successeurs de Pierre et de Paul : eux-ci sont connus et doivent l'être; les autres peuent être ignorés, mais ils ne subsistent pas moins dans Église : *Sic eum volo manere donec veniam, quid d te*[1]?.... La tête est la partie saillante, dominante du orps; elle doit être visible et accessible à tous; aussi

[1] Joan., XXI, 22.

bien, les Souverains Pontifes, successeurs du prince des apôtres, ont été posés comme la lampe sur le chandelier saint, pour éclairer le Temple et resplendir, comme l'œil de Dieu, sur tout l'univers. Mais les saintes âmes qui composent le noyau mystérieux de l'Église, mènent une vie cachée en Jésus-Christ, et ne font sentir leur action centrale que par la chaleur vivifiante qu'elles répandent sur tous les points de la surface. Ce sont des foyers d'amour qui absorbent avec énergie le feu d'en haut; leur influence est invisible comme celle du cœur, bien qu'elle éclate toujours par quelque côté : on les reconnaît à certains caractères; ils se distinguent par une humilité extrême, par leur éloignement du monde, leur refus de toute dignité, de toute autorité ostensible; le mystère est l'élément de leur vie, la condition de leur activité, la sphère de leur existence. C'est le plus souvent dans la solitude, dans la silencieuse cellule d'un monastère que réside l'âme inconnue, méconnue peut-être, qui attire par sa prière, ou souffle par sa parole, ou rayonne par son regard, la céleste étincelle. Souvent encore ce sont des femmes qui, par leur volonté plus passive, leur âme plus aimante et plus patiente, servent d'organes de transmission à la vertu d'en haut. Les femmes d'ailleurs, selon les indications de l'Évangile, appartiennent plus spécialement à la vie intérieure de l'Église. L'apôtre déclare que leur soin doit consister *à parer l'homme invisible caché dans le cœur, par la pureté incorruptible d'un esprit plein de douceur et de paix*[1]. Elles sont positivement exclues de toutes fonctions éclatantes, de toute mission

[1] *I Petr.*, III, 4.

publique; et cependant elles exercent une sorte de sacerdoce intime au sein de la chrétienté; elles conservent comme en dépôt les semences de la piété; et l'Esprit saint, dans le cénacle, a posé sur elles, en la personne de Marie, les rayons du feu apostolique, aussi bien que sur les disciples[1]. C'est une femme qui a offert, sur l'autel du Golgotha, le véritable sacrifice d'Abraham; c'est une femme qui, la première, a annoncé la grande et glorieuse nouvelle de la résurrection du Sauveur[2]. Une femme se trouve presque toujours à l'origine des grandes choses; et l'on pourrait signaler, à toutes les époques les plus mémorables de l'histoire, une de ces âmes d'élite qui, malgré son éloignement de la scène du monde, dirige, décide, arrête ou pousse les plus vastes événements[3].

[1] Act. apost., I, 13, 14.

[2] « Ces saintes femmes, envoyées par l'ange, ont fait la fonction d'évangé« listes, et sont devenues les apôtres des apôtres mêmes, lorsqu'elles se sont « hâtées de leur annoncer dès le matin la miséricorde du Seigneur. » (S. Bernard., in Cant. cant., LXXV.)

[3] M. Ozanam, dans un ouvrage remarquable à tous égards, s'exprime ainsi sur ce sujet : « On dirait que rien de grand ne dût se faire au sein de l'Église, sans qu'une femme y eût part. D'abord beaucoup d'entre elles descendirent aux amphithéâtres avec les martyrs; d'autres disputèrent aux anachorètes la possession du désert. Bientôt Constantin arbora le Labarum au Capitole, et sainte Hélène releva la croix sur les murs de Jérusalem. Clovis, à Tolbiac, invoqua le Dieu de Clotilde; en même temps que les larmes de Monique rachetaient les erreurs d'Augustin, Jérôme dédiait la Vulgate à la piété de deux dames romaines, Paule et Eustochie. Saint Basile et saint Benoît, les premiers législateurs de la vie cénobitique en Orient, étaient secondés par le coucours de Macrime et de Scholastique, leurs sœurs. Plus tard, la comtesse Mathilde soutient de ses chastes mains le trône chancelant de Grégoire VII. La sagesse de la reine Blanche domine le règne de saint Louis; Jeanne d'Arc sauve la France; Isabelle de Castille préside à la découverte du nouveau monde. Enfin, dans un âge plus proche, on aperçoit sainte Thérèse se mêler à un groupe d'évêques, de docteurs, de fondateurs d'Ordres par lesquels s'opéra la réforme

Combien le monde est redevable à ces âmes! Telle vierge, simple et pure, vivant pour Dieu dans le secret et le silence, ignorée ou méprisée des hommes, et s'ignorant elle-même, sauve, souvent à son insu et à l'insu de tous, la cité, la province, la région qu'elle habite. Comment les sauve-t-elle? Par son amour, par ses souffrances, par sa prière. Elle puise aux sources divines la vie qu'elle épanche comme une rosée; elle neutralise, par la vertu dont elle est pénétrée, les effets du mal; elle présente au Soleil de justice un foyer attractif où ses rayons puissent descendre; et ainsi elle vivifie la chaîne sacrée, c'est-à-dire la religion, qui tient la terre unie au ciel. Les prophètes déclarent qu'il n'eût fallu qu'une seule de ces âmes pour sauver Jérusalem. « Voyez et considérez; parcourez les places de Sion! Si vous trouvez « un seul homme qui agisse selon la justice et cherche « la vérité, je pardonnerai à toute la ville[1]. » « J'ai « cherché parmi eux, dit le Seigneur, quelqu'un qui se « présentât comme une haie entre moi et eux, et je « n'ai trouvé personne[2]! »

Le bien est contagieux comme le mal, plus que le mal, parce qu'il a plus de vertu substantielle, plus de force expansive. Il se communique sympathiquement aux membres d'un même corps; et pourvu qu'il trouve accès dans l'un d'eux, il gagne de proche en proche et répand au loin son influence victorieuse. C'est ainsi que des âmes pures expient, par leurs souffrances, les

intérieure de la société catholique; saint François de Sales cultive l'âme de madame de Chantal comme une fleur choisie; et saint Vincent de Paul confie à Louise Marillac le plus admirable de ses desseins, l'établissement des filles de Charité. » (Dante, Philosophie catholique du XIII[e] siècle, p. 291.)

[1] *Ezéch.*, XVIII, 2. — [2] Jérémie, V, 1.

crimes de beaucoup d'autres, et que les larmes du juste lavent la terre du sang qui crie vengeance.

On a vu cependant, et surtout dans les sombres jours de l'Église, quelques-unes de ces âmes d'élite, appelées à remplir une mission plus spéciale, à exercer d'une manière plus directe et plus immédiate leur action décisive sur les destinées du monde. Alors, descendant de la montagne avec Jésus-Christ, elles marchent sur la mer orageuse, et apparaissent, au milieu de la nuit, devant la barque de saint Pierre, comme des spectres lumineux qui projettent sur l'horizon une lueur inconnue; elles commandent aux flots et à la tempête; les orages se taisent, et la sérénité renaît au ciel et sur la terre. Toujours l'intervention directe de ces âmes qui tiennent au centre de l'Église, annonce quelque chose de grand et d'extraordinaire; il se passe alors dans le siècle engourdi des phénomènes étranges, semblables à ceux qu'on remarque dans certaines maladies, sans nom, quand les organes sont paralysés et que l'action immédiate de l'esprit remplace en quelque sorte toutes les fonctions suspendues.

Lorsque l'Église est en souffrance; quand ses principaux organes manquent de vigueur, et que la vie divine ne circule plus librement dans ses membres, alors arrive un secours inattendu : l'envoyé de Dieu se montre comme par enchantement à toutes les portes, proclamant les volontés du ciel; puis, quand son œuvre est accomplie, il disparaît et rentre dans sa grotte solitaire, laissant à l'Église un nouvel ordre d'ouvriers évangéliques, à la société une nouvelle civilisation, à la science de nouvelles idées, aux arts de nouvelles découvertes, au monde de nouvelles espérances.

Tel saint Bernard, pauvre moine du douzième siècle. Il parle : c'est la bouche de Dieu. Les Papes, à sa voix, reprennent force et puissance ; les empereurs, les rois, les princes de l'Église et du siècle ne sont plus que des instruments de sa parole ; les peuples émus le regardent et attendent : il donne le signal, et tous marchent à l'unisson ; l'Europe entière se jette sur l'Asie et va réveiller l'Orient de son léthargique sommeil ! Bernard a disparu du monde. Mais après le long tumulte d'armes et de pensées qu'a soulevé son passage, que voit-on? Une admirable unité se reconstituant, au milieu des ruines, dans tous les ordres de choses : union religieuse dans l'esprit de paix, par l'extinction des schismes ; union ecclésiastique dans l'esprit d'obéissance, par la réforme de l'ordre monastique et clérical ; union intellectuelle dans l'esprit de foi et de science, par la lutte victorieuse contre le rationalisme et l'hérésie ; union politique, par les résultats moraux et matériels des croisades. Et c'est un simple moine, un homme de prière et d'amour, un religieux sans autorité extérieure, sans richesse et sans pouvoir, sans force matérielle, sans secours humain, qui donne au monde ce magnifique spectacle !

Dans les premiers temps de l'ère chrétienne, le foyer mystérieux de la vie évangélique est à Jérusalem : c'est de là que part la bonne nouvelle du salut. Pierre l'apporte à Rome, et fonde le centre visible de la catholicité dans la capitale du monde. Rome est, si on peut le dire, le pôle primitif et supérieur de l'organisme ; elle est, par rapport à Jérusalem, ce que la tête est au cœur. Rome a la primauté, la juridiction, l'autorité suprême ; elle tient les rênes de toutes les églises, parce

qu'elle est le siége du successeur de Pierre, le pasteur des pasteurs et le père de tous les fidèles; elle a le dépôt des traditions; elle est l'infaillible interprète de la doctrine sacrée. Jérusalem est l'Église mère; elle est sans éclat et sans apparence; elle forme le nœud mystique qui attache le visible à l'invisible, le temps à l'éternité. C'est à Jérusalem que se compose, au commencement du Christianisme, le noyau des âmes contemplatives qui, plus tard, se perpétueront dans les déserts, dans les cloîtres, dans les ordres monastiques. Aussi le grand apôtre des nations, saint Paul, en même temps qu'il soumet toutes les églises à l'autorité de saint Pierre [1], les lie entre elles et les unit par les liens de la charité à l'église de Jérusalem. C'est dans ce but qu'il recueille les aumônes de la Gentilité, en tous les lieux où il engendre de nouveaux fidèles; c'est sur les saints de la Judée qu'il appelle l'attention de toutes les églises de la terre; non pas qu'il n'y eût des pauvres ailleurs; non pas, comme il le dit lui-même, que l'assistance temporelle soit le motif principal de ces aumônes; mais il fallait des véhicules extérieurs aux relations d'une fraternité intime; il fallait des témoignages visibles de communion et de communication entre les membres et le foyer primitif du corps [2].

[1] Cum enim Christus universum gregem suum Petri curæ tradiderit, hinc apostoli singuli acquirebant, ut ita loquar, Petro; omnes illæ partiales societates seu ecclesiæ coalescebant in unam universalem sub regimine Petri, quæ proinde jam ab ipsis apostolicis temporibus *catholica* seu universalis nuncupata fuit. (*J. Perrone*, S. J. prælect. theolog. in colleg. roman., vol. I, p. 227.) Voyez les sources historiques sur lesquelles le savant théologien appuie cette assertion, et qu'il cite dans son ouvrage.

[2] I Cor., XXVI, 3. — II Cor. IX, 12, 13.

Plus tard, quand l'Église est organisée et que ses diverses parties tiennent ensemble dans *l'unité de l'esprit par les liens de la paix*[1], son développement présente successivement les diverses phases de la vie même de Jésus-Christ. Les chrétiens, pleins de foi et d'innocence, sont comme des enfants nouveau-nés ; c'est le premier âge de l'Église. Son corps est à peine formé et déjà le sang coule ; les Hérodes du siècle la poursuivent pour lui ôter la vie : l'immolation d'une foule de martyrs reproduit le massacre de Bethléem ; la dispersion des saints sur toute la terre renouvelle le mystère de la fuite en Égypte de Marie avec Jésus enfant. « C'est ainsi, dit saint Bernard, que ce qui s'est accom« pli mystérieusement dans le Chef se reproduit histo« riquement dans son corps[2] »

Pendant que les Sixte, les Éleuthère et les autres saints Pontifes de Rome maintiennent l'unité de l'Église contre les tentatives insidieuses ou cruelles des empereurs, les Clément, les Justin, les Irénée, les Cyprien, travaillent à l'union des esprits par leur lutte savante contre les hérésies orientales ; et saint Antoine, saint Hilarion, saint Pacôme, sainte Marie d'Égypte, appellent les âmes intérieures dans les solitudes où la vertu germe avec force, comme dans de fertiles et vastes pépinières.

[1] Solliciti servare unitatem spiritus in vinculo pacis. (Eph., IV, 3.)

[2] S. Bern., Serm. 63. — S. Augustin exprime la même pensée : « Tout ce que « Dieu a voulu qui arrivât dans le crucifiement de Jésus-Christ et dans sa sé« pulture, dans sa résurrection et dans son ascension au ciel, où il a la gloire « d'être assis à la droite du Père ; tout cela, dis-je, n'est arrivé que pour être « non-seulement dans le sens mystique, mais aussi dans les actions, la repré« sentation de la vie chrétienne qui est menée ici-bas par les membres de « l'Église, etc. » (Enchirid., cap. XIV.)

Trois siècles de persécutions, loin d'arrêter l'essor du Christianisme, avaient rempli le monde de chrétiens fidèles. Il était temps que l'Église se constituât dans l'ordre politique, et que son chef prît une position plus haute, une attitude plus majestueuse, plus analogue à son auguste fonction. Un nouvel âge, de nouveaux progrès, réclamaient des grâces nouvelles et de nouveaux secours.

La foi de sainte Hélène monte avec Constantin sur le trône, et du haut du trône elle domine l'empire. Alors la croix, si longtemps regardée comme un objet ignoble, se dévoile et apparaît à la face du monde, resplendissante de lumière, symbole du triomphe et du salut. Bientôt les idoles du paganisme tombent, vaincues par la constance chrétienne, et laissent les temples déserts; la parole de Jésus-Christ les purifie et les transforme; l'Église catholique réorganise l'ordre social et politique; son Chef visible étend son action plus loin que les limites anciennes de l'empire; les voies romaines facilitent les relations des évêques entre eux et leurs communications avec l'Évêque des évêques; des conciles plus fréquents, plus nombreux, permettent d'établir plus d'uniformité dans la liturgie, dans la discipline. Telles sont les suites de la conversion des empereurs. L'esprit évangélique pénètre peu à peu dans les mœurs et les institutions; les lois reçoivent une sanction religieuse; elles obligent le for intérieur et développent la conscience publique; l'affranchissement des peuples fait des progrès rapides : le Christianisme a pris possession du monde.

L'Église était alors dans toute la verdeur du printemps; elle présentait, dans sa forme jeune et vigou-

reuse, une magnifique floraison de vertus, d'idées, de sciences, de richesses intellectuelles; mais cette gracieuse saison dut subir l'épreuve des intempéries : il faut que les fleurs passent et que les feuilles tombent pour que les fruits se produisent.

Le règne de Constantin environna l'Église d'une auréole de gloire humaine; il la combla d'honneurs et de trésors : la sainteté des fidèles en souffrit des atteintes. De plus, la prodigieuse extension de l'Église, son contact avec la vie de ce monde, et le mélange hétérogène des peuples qui embrassèrent la foi, entravèrent les voies de l'esprit et firent prédominer la forme terrestre sur l'élément divin. Une purification énergique devint nécessaire : les révolutions de l'empire en furent les préludes. Le monde romain, après la mort de Constantin, se brise en deux parties; et en même temps s'affaisse le bras de chair sur lequel s'appuyait la société chrétienne. L'Orient, rongé par de subtiles hérésies, se détache peu à peu de l'Occident, où la foi, encore jeune et vierge, résiste plus longtemps aux envahissements de l'erreur. Arius est la personnification des doctrines empoisonnées qui jettent le trouble et la confusion dans le quatrième siècle.

Sous des formes captieuses, qui atteignaient le dogme de la divinité de Jésus-Christ, il séduisit les esprits flottants et faussa les croyances faibles et superficielles. Alors de menaçants nuages couvrent l'Église. L'empereur Constance se livre aux ariens; la puissance séculière, trop longtemps invoquée, s'arroge le droit d'intervenir dans les choses spirituelles : il en résulte un conflit dans la hiérarchie catholique, qui l'obligera bientôt à combattre pour reconquérir la liberté reli-

gieuse. Plus tard, la puissance spirituelle, maîtresse du monde, provoquera une réaction dans le sens contraire : l'état social combattra pour son émancipation politique.

L'Église gémissait de ces rudes épreuves. Constance avait chassé de leurs siéges les évêques orthodoxes ; la violence et la surprise causèrent la chute de plusieurs d'entre eux. Osius, autrefois le défenseur de la doctrine catholique, succombe aux tourments ; le concile de Rimini, presque tout entier, se trouve, comme à son insu, enveloppé dans les filets de l'hérésie ; le désordre et l'esprit d'erreur semblaient triompher partout. Mais durant cette tourmente, et au milieu des ténèbres du siècle, l'unité chrétienne présente dans les solitudes de Scété et de la Thébaïde un merveilleux spectacle. Des milliers de chrétiens, désabusés du monde, et d'innombrables vierges, réunies autour de la sœur de saint Pacôme, pratiquent de concert les règles de la perfection évangélique, et conservent intègre le dépôt de la piété chrétienne. Les serviteurs de Dieu, formés à l'école des déserts, rallument le flambeau de la foi vacillante. Le grand Athanase, comme un autre Élisée, hérite du manteau de saint Antoine et marche dans son esprit [1]. Il est jeté et rejeté d'Orient en Occident par les puissances du siècle ; et sur la longue route de son exil, il sème la parole de vie et proclame le symbole de l'éternelle vérité.

C'était le temps où la raison païenne contestait l'un après l'autre les dogmes chrétiens. Déjà les gnostiques avaient opposé leurs fausses traditions aux traditions apostoliques. Sabellius ne voulait reconnaître dans le

[1] V. la vie de saint Antoine, par saint Athanase, ch. XXXII.

mystère de la sainte Trinité qu'une seule personne s trois noms; les ariens avaient rejeté le culte du Fils Dieu. Maintenant c'est Macédonius qui nie le Sai Esprit; Célestius et Pélage attaquent le dogme du pé originel; et les semi-pélagiens attribuent aux seu forces de la raison humaine le commencement de la et de la justification.

Cependant ces diverses hérésies viennent se bri tour à tour devant la digue romaine. Loin d'altére pureté de la foi, elles servent à la mettre dans un j plus lumineux. Le dogme se détermine dans une d nition plus rigoureuse, par l'effet même des oppo tions qu'on lui suscite; il devient la base de la scie chrétienne : les docteurs de l'Église surgissent. Jérô simple prêtre retiré dans la grotte de Bethléem, ent prend des travaux immenses, et fixe le texte de la div parole dans une version que l'Église admire et co sacre. Le savant Augustin, que sa propre mère enfa à la grâce, devient l'apôtre de la grâce, et brille d admirable éclat, au milieu des lumières du monde.

Si, dans cette longue période de luttes théologiqu nous cherchons la source cachée de la piété vive et v fiante, c'est en Europe, c'est en France, en Italie s tout, qu'il faut porter nos regards. On voit en effet, le cinquième siècle, Benoît et sa sœur Scholastique pandre les semences de l'Évangile dans les diver régions de l'Occident, dont ils défrichent le sol incul en même temps qu'ils en corrigent les mœurs barbar Sur le sommet du Mont-Cassin s'élevait un temple tique consacré à Apollon. Benoît y monte; il br l'idole et renverse l'autel du faux dieu; au milieu ruines, il invoque le nom de Jésus-Christ. Ce fut l'o

gine d'un sanctuaire d'où sortit, dans la suite des siècles, une filiation de trente-sept mille maisons monastiques !

La Providence avait réservé ce secours à l'Église pour la prémunir contre le choc des peuples barbares qui bientôt vinrent se ruer au sein des nations chrétiennes. L'Orient et l'Occident durent subir cette formidable épreuve. En Orient, malgré les efforts des disciples de saint Basile, l'élément barbare absorbe peu à peu l'élément chrétien déjà corrompu par les doctrines d'Arius, de Nestorius et d'Eutichès. En Occident, au contraire, c'est le Christianisme qui dissout et investit la domination barbare. Le pape saint Léon, comme un rempart inébranlable, s'oppose seul à la ligue des peuples, et les arrête aux portes de Rome; sainte Geneviève, plus puissante que les armées gauloises, les arrête aux portes de Paris. Les eaux vives qui descendent du Mont-Cassin et se répandent sur toutes les terres de l'Europe, adoucissent les peuples nouveaux. Bientôt l'Église, dégagée des sectateurs turbulents d'Arius, impose sa loi aux maîtres de l'empire; l'unité catholique, plus compacte que jamais, sort triomphante des ruines de l'ancienne Rome et de la barbarie.

C'est un fait unique et le plus extraordinaire de l'histoire, que cette divine permanence de l'Église, attaquée de toutes parts et toujours combattant, sans jamais succomber ! Tandis que l'Europe est bouleversée en tous sens, que toutes les barrières sont rompues, toutes les portes ouvertes, toutes les puissances abattues, et que le grand empire se décompose en mille pièces, l'Église reste debout et subsiste ! Elle subsiste vierge dans sa foi, vivante dans sa hiérarchie, pure et incorruptible dans

sa morale, invincible dans son autorité, invariable dans son enseignement; bien qu'elle tolère, en les modifiant, les lois, les coutumes, les institutions des nouveaux maîtres du monde, devenus ses propres enfants!

Ce fut sans doute un temps de perturbation et de ténèbres; et durant le règne de la barbarie, on ne signale que difficilement les progrès incessants de l'Église. Néanmoins, au milieu du tumulte et de la fermentation universelle, l'œuvre divine se poursuit chez tous les peuples. Tous entendent la parole; tous ressentent l'attraction mystérieuse qui appelle à l'union les éléments hétérogènes. Le côté visible de l'Église est obscurci; la couronne de l'arbre disparaît en quelque sorte dans les nuages; mais ses racines plongent dans une insondable profondeur, et se nourrissent, au-dessous des décombres du monde, d'un suc divin qui prépare des fruits nouveaux et merveilleux.

L'arbre catholique reverdit au sixième siècle. La pieuse Clotilde présente le fruit de vie au valeureux chef des Francs; et par son influence, les apôtres de l'Occident vont convertir la noble nation gauloise. Clovis, le plus zélé des princes de son temps, mérite le titre de roi très-chrétien, dont ses successeurs se décorent avec un juste orgueil. La parole évangélique dès lors fait de rapides conquêtes et se propage de contrée en contrée. Les messagers du pape Grégoire le Grand abordent en Angleterre. La France les protége; des évêques français les consacrent; une princesse de France, la magnanime Berthe, convertit le roi Éthelbert, son mari. Une autre sainte, non moins illustre, la fille du roi de Mercie, est embrasée d'un zèle divin et communique son ardeur à sa mère, sainte Ermenilde. Toutes les

deux, illuminées d'une même lumière, se retirent dans le cloître, et donnent naissance à ces nombreuses maisons de prière qui fécondent l'Église anglicane, et y font éclore la sainteté des temps primitifs. Grégoire avait été élevé malgré lui sur le Siége apostolique. Ce grand pontife soutient le monde et l'éclaire par la sagesse de son gouvernement et le flambeau de ses écrits. Sa sollicitude s'étend aussi loin que la catholicité ; par ses soins, les mœurs du clergé et des fidèles se réforment selon les principes de l'Évangile ; en Espagne, il confirme les Visigoths dans la loi orthodoxe ; il relève en Afrique les églises qui défaillent ; les Lombards et l'Italie rebelles quittent le schisme et rentrent dans l'unité ; partout la paix se rétablit, la discipline se restaure, l'hérésie s'écoule, la hiérarchie se resserre, le règne de Dieu triomphe.

Mais pendant que l'Église refleurit en Occident, en Orient tout périt et se dessèche. Le mystère d'iniquité qui s'est formé dans le monde en même temps que le mystère d'amour, et s'est développé parallèlement avec lui, se rend visible au septième siècle. Mahomet paraît. Sa doctrine de chair et de sang, soutenue par l'attrait des plaisirs et la terreur des supplices, captive avec une incroyable facilité les Orientaux amollis et dégénérés. Elle envahit la Cité sainte et les antiques patriarcats d'Asie ; elle chasse le Christianisme des lieux de son enfance ; elle pénètre, toujours précédée du glaive, dans les églises d'Afrique, jadis si florissantes, et en efface jusqu'aux dernières traces. Sur toutes les terres que foule Mahomet, l'apostasie commence son hégire ; elle travestit l'œuvre divine ; son règne s'organise et se constitue à l'instar du royaume de Dieu ; elle établit à la

Mecque la parodie de Jérusalem; elle fonde la nationalité bâtarde des fils d'Ismaël, dont les douze patriarches figurent dans la Genèse, aussi bien que les douze fils de Jacob; et à cette nationalité se joignent et adhèrent les autres peuples charnels qui composent, en se dissolvant, le vaste empire des califes.

Cependant, à mesure que l'Orient se détache, les peuples occidentaux convergent plus vivement vers le centre de l'unité chrétienne. Les prodigieux travaux des disciples de saint Benoît avaient préparé de loin l'empire de Charlemagne. Leur esprit évangélique s'était perpétué par une filiation d'âmes saintes qui brillaient comme des étoiles au milieu de l'obscurité des siècles. Le moine anglais, saint Boniface, devenu archevêque de Mayence et apôtre de l'Allemagne, établit sur les bords du Rhin plusieurs monastères de religieuses, venues d'Angleterre, afin de nourrir la piété des peuples nouvellement convertis. L'une d'elles, sainte Liobe, d'une illustre famille anglo-saxonne, abbesse de Fulde, vivait dans l'intimité de la reine Hildegarde, femme de Charlemagne; et sa correspondance avec l'archevêque de Mayence atteste la part prépondérante qu'elle prit aux plus graves déterminations de la cour d'Aix-la-Chapelle. Sainte Walburge, associée à cette pieuse colonie, s'acquit une si universelle considération, que, par une exception inouïe, elle fut chargée d'inspecter non-seulement les monastères de femmes, mais encore le fameux couvent des moines de Heidenheim[1]. Les mer-

[1] (Voy. Bult., Hist. de l'ord. de S.-Benoît.) Sainte Liobe, d'après d'autres documents, était abbesse de Bischofsheim sur la Tauber, qui était l'abbaye-mère *de tous* les couvents de femmes qu'elle a fondés. La reine Hildegarde la faisait *venir à Aix-la-Chapelle* pour la consulter sur les affaires d'État.

veilles de sainteté qui éclatèrent dans ces heureuses contrées doivent leur origine aux vertus précieuses qu'y déposèrent les filles spirituelles de saint Boniface. Un travail interne faisait naître dans toute l'Europe le même esprit et les mêmes besoins; la religion avait établi des relations et des intérêts communs entre la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, la Germanie. Le pape Léon III comprit la tendance de son époque; il conçut la pensée hardie de faire revivre l'empire romain, afin de cimenter l'union religieuse par l'unité politique. Fort de cette haute inspiration, il exécute son dessein, sans consulter le prince français, et pose la couronne impériale sur la tête de Charlemagne. Ainsi reparaît en l'an 800, par l'autorité du Souverain Pontife, l'empire d'Occident qui avait cessé avec Augustule en l'année 476.

Charlemagne est manifestement suscité pour coordonner ensemble les peuples européens, et pour imprimer une direction forte et uniforme au mouvement ascendant de la société chrétienne. Sa puissance formidable devient le véhicule de la Papauté. Toujours et partout vainqueur, il consolide l'indépendance du Saint-Siége jusqu'alors harcelé par les lombards, par les autres maîtres de l'Italie et par les Romains eux-mêmes. Il unit son épée au glaive spirituel, pour réprimer les abus, châtier les désordres, soutenir la justice et propager la foi dans le monde.

Tant de peuples, auparavant étrangers les uns aux autres, et devenus tout à coup frères, en entrant presque tous à la fois dans le sein de l'Église, avaient besoin d'être unis par un lien plus puissant que la force. Il fallait que l'instruction vînt dissiper leurs ténèbres et

leur apprit leurs vrais intérêts et leur destinée commune. Charlemagne pourvoit à ces besoins. Il établit dans son propre palais un foyer de lumière : il appelle à lui des moines habiles dans les lettres et les sciences, les Alcuin, les Éginard, Adélard de Corbie, surnommé l'Augustin de son siècle, Gundrade sa sœur, aussi célèbre par son génie que par ses nobles vertus ; et avec leur concours, joint à l'assistance de plusieurs autres disciples de saint Benoît, il fonde des écoles, répand la lumière, anime le goût des études et provoque partout le réveil de l'esprit.

La chrétienté était parvenue, sous le sceptre de Charlemagne, à un haut degré de grandeur spirituelle et matérielle. Mais, nous l'avons vu, l'existence terrestre de l'Église présente, comme celle de l'homme, une alternative continuelle de gloire et d'obscurcissement, de repos et de combats, de succès et de défaites ; et malgré la stabilité de son état intérieur, malgré la permanence de son être immortel, elle est assujettie dans sa forme ou dans son corps aux vicissitudes des temps et aux épreuves de la vie humaine.

Dans la dernière moitié du neuvième siècle, le chaos recommence. Le grand corps politique se décompose entre les mains débiles des fils de Charlemagne. De toutes parts, les peuples rompent leur ban et débordent en Europe. Les Sarrasins en Espagne, en Sicile et presque aux portes de Rome ; les Hongres en Allemagne, les Normands au nord, les Huns à l'est, les Slaves au nord-est, et une foule d'autres peuplades sans nom et sans patrie, errant sur tous les chemins, se rencontrent, s'entre-choquent, se brisent, se mêlent ensemble dans *leur propre* sang, et font du monde entier un horrible

champ de-bataille. Ces calamités vinrent à la suite des affaiblissements de la Chrétienté dont le sein était déchiré par des malheurs d'un autre genre. La puissance temporelle des Papes, si nécessaire à leur action spirituelle, si essentielle à la civilisation du monde, eut aussi ses abus qui réagirent sur les divers degrés de la hiérarchie catholique. Le sacerdoce perdit sa dignité, et les peuples chrétiens oublièrent jusqu'aux premières notions de la science du salut. On vit, en ces jours mauvais, des légats de Rome, avides de richesses et infidèles à leur mission, apporter le trouble là où ils durent annoncer la paix. Personne n'ignore la prévarication de ceux qui avaient été chargés de pacifier l'Église de Constantinople. Depuis longtemps les Grecs, abandonnés à l'esprit d'orgueil, supportaient avec impatience les grandeurs de Rome. En 866, la rupture si redoutée éclate. Les disputes sur le dogme n'en sont que le prétexte, et le perfide Photius, imitant la révolte de Jéroboam[1], entraîne les Grecs hors des voies de la vérité, après les avoir détournés du centre de l'unité.

La nuit s'amoncelait de plus en plus sur cette triste époque. L'Église, ravagée au dehors par les fléaux de la guerre et du schisme, affaiblie au dedans par ses propres pasteurs, semblait avait perdu la route de l'avenir. Les ordres monastiques eux-mêmes, qui jusqu'alors avaient résisté au marteau des épreuves, se trouvaient dépourvus de cette force interne qui répare les pertes et ranime invisiblement la vie. L'ordre de Saint-Benoît, si fort dans son principe, si fécond dans ses développements, avait porté ses fruits. Maintenant les mem-

[1] III Reg., XII, 28.

bres de cette antique et vaillante milice, enrichis p la munificence de Charlemagne, s'endormaient da l'abondance des biens de la terre. Leur mâle dis pline, leurs règles austères, leurs laborieuses étude n'avaient plus de nerf; leur esprit, appesanti par les tén bres du siècle, ne projetait plus la lumière de la scien et de la vérité.

Ce n'est pas que dans le sein de cette impérissab congrégation il ne se trouvât plus d'organes de l'Esp divin; mais sa séve passe à des branches nouvelle sorties de la même tige. Au dixième siècle, le foy n'est plus au Mont-Cassin; c'est à Cluny, sur la ter toujours fidèle des Gaules, que la Providence fait jaill la source mystérieuse qui bientôt va ranimer les cham altérés de l'Église. « Ce saint Ordre, dit un chroniqueu composé d'abord de douze frères, multiplia merveille sement, et remplit la terre d'armées innombrables d serviteurs de Dieu : toutes les congrégations renommée de l'Italie et des Gaules adoptèrent les règles de Cluny[1]. De là sortirent les saint Bernon, les saint Odon, sain Hugues, saint Mayeul, saint Odillon, Pierre le Vénéra ble, et une foule d'autres réformateurs illustres qui, à l'ombre du cloître, rétablirent les pratiques pures d la vie ascétique, et dans le monde, dirigèrent les roi et les peuples selon les principes de la modération et d la justice chrétienne.

Munie de ces puissants auxiliaires, l'Église parvint à un nouveau degré de sa croissance. Elle a traversé le diverses phases de l'enfance et de l'adolescence; elle en a manifesté les défauts et les qualités. La fin du dixième

[1] *Rodolph.* le Chauve, p. 49.

siècle, époque d'angoisses et d'universelles frayeurs, fut pour elle un âge critique. A l'entrée du onzième, lorsque le premier millénaire du Christianisme fut passé, les peuples, revenus des terreurs que leur avait causées l'appréhension de la fin du monde, commencèrent une ère nouvelle.

Remarquons ici l'admirable économie de la Providence dans la répartition des dons de la grâce, selon les situations et les besoins de l'humanité. A chaque phase de l'Église, de nouvelles influences prévalent, de nouveaux secours apparaissent. Tantôt, quand la vie morale faiblit, on voit les hommes du mystère, les âmes d'élite, de saints anachorètes, enfanter des générations spirituelles, et réchauffer, de leurs paroles brûlantes, la piété engourdie. Tantôt, quand l'esprit de vérité est entravé dans son essor, et que l'Église se débat avec l'erreur, on voit la sainteté, la force, la science, éclater sur le Siége de saint Pierre et maintenir la doctrine orthodoxe contre toutes les puissances de l'enfer. Tantôt, quand le corps de la société chrétienne périclite et que les liens politiques se relâchent, comme aux neuvième et dixième siècles, ce sont des princes séculiers que Dieu suscite pour soutenir les droits de l'Église. L'histoire des différents États de l'Europe, dans le cours du onzième siècle, vient à l'appui de cette observation. A aucune époque, on ne vit en même temps plus de saints rois assis sur les trônes de l'Europe.

La couronne impériale, que les rejetons dégénérés de Charlemagne avaient abandonnée aux princes allemands, brillait alors d'un vif éclat sur la tête d'Othon le Grand. A la mort de cet empereur, la régence de ses vastes États échut à sainte Adélaïde, sa veuve, qui di-

rigea les conseils de son fils Othon II, procura la conversion de plusieurs peuples de la mer Baltique, réconcilia les Bourguignons avec leur roi Rodolphe, et introduisit dans les affaires publiques la régularité admirable qu'elle avait établie dans sa propre maison.

L'empereur saint Henri II, proche parent et successeur des trois Othon, élevé sous les yeux du savant évêque Wolfgang, justifia le choix du corps germanique qui l'éleva sur le trône en l'année 1002. Il réunit en sa personne les qualités chrétiennes, royales et guerrières, captivant par sa clémence les peuples révoltés de la Lombardie et maîtrisant, par ses armes, la Pologne, la Bohême, la Moravie, et les Sarrasins qu'il chassa d'Italie. La femme de ce pieux monarque, sainte Cunégonde, est mentionnée par tous les historiens pour la part directe qu'elle prit aux nombreuses et utiles institutions de l'Empire.

Si, de la Germanie, nous portons nos regards sur d'autres contrées, nous serons encore frappés du même spectacle. En Hongrie, l'illustre saint Étienne, auquel le pape Sylvestre II conféra le titre de Roi au commencement du onzième siècle, extirpe l'idolâtrie de ses États, promulgue un code qui dura plusieurs siècles, et règle les relations morales et civiles de ses sujets. En 1080, un autre saint roi, Ladislas Ier, continue l'œuvre d'Étienne, son prédécesseur; il ne se contente point de consolider la nationalité dans ses propres États; il prend les armes contre les Huns, les plus redoutables des barbares; et après les avoir humiliés en plusieurs rencontres, il défait les Polonais encore idolâtres, les *Russes et les* Tartares.

Saint Canut, le compétiteur de Guillaume le Conquérant, régnait en Danemark. Ce grand capitaine, aussi pieux que vaillant, contre-balança l'influence croissante des puissants ducs de Normandie, et mourut martyr de son zèle, en introduisant la foi chrétienne dans les provinces de Courlande et de Livonie [1]. La Norwége était perpétuellement en guerre avec les Suédois ; elle fut pacifiée, vers le milieu du onzième siècle, par le roi Olaüs que l'Église honore également d'un culte public. Ce prince, doué d'une haute sagesse, avait fait venir d'Angleterre des moines recommandables par leur science et leur piété ; et, s'appuyant sur l'expérience de ces dignes religieux, il encouragea les études, et fit fleurir des lois équitables, non-seulement dans son royaume, mais aussi en Irlande où la foi s'était propagée.

Saint Édouard le Confesseur, éprouvé par de grandes infortunes, monta en quelque sorte miraculeusement sur le trône d'Angleterre en 1042. Sous son règne, un des plus heureux dont l'histoire conserve le souvenir, on voit disparaître l'arbitraire et les désordres. Le code, connu sous le nom de *Lois d'Édouard le Confesseur*, devint le fondement du droit britannique, et fut solennellement confirmé par Guillaume le Conquérant. « La sage administration de ce prince, dit un historien, avait autant et même plus de pouvoir sur le peuple que le texte des lois. L'harmonie qui régnait entre lui et l'assemblée générale de la nation produisit un bien-être qui devint l'idéal de ce que les peuples désiraient sous les règnes suivants. Les barons anglais, aussi bien que les Normands, en appelaient à la loi et à l'administration

[1] Desroches, Hist. de Danemark, t. II, p. 315.

d'Édouard [1]. » Les historiens accordent les mêmes éloges à la reine Édithe, sa femme, qui joignait des qualités éminentes à un grand savoir. Une autre reine célèbre, sainte Marguerite, parente de saint Édouard, régnait avec Malcolm en Écosse, et perpétua dans sa race les précieuses traditions qui rendirent son nom si cher aux Écossais. Les Slaves eux-mêmes, ceux qui habitaient la côte septentrionale de l'Allemagne, eurent à leur tête, dans le onzième siècle, un prince chrétien, Godescalc, auquel l'Église rend le culte des saints, et que les chroniques contemporaines exaltent comme un héros [2].

En France, la dynastie royale venait d'être renouvelée. Le pieux Robert, succédant à la puissance restreinte de Hugues Capet, hérita de la sagesse de ses pères, et continua leur politique, dont le but était d'absorber, en un seul corps de nation, les différents États indépendants qui se partageaient la Gaule. Ce prince entretint des rapports suivis avec l'empereur Henri, et tous deux s'accordèrent à pacifier les peuples et à les diriger dans les voies chrétiennes.

Le onzième siècle est évidemment une époque constitutive et d'affermissement. L'esprit de Dieu anime les souverains et préside à leurs conseils ; la fluctuation des peuples a cessé ; les émigrations générales se sont arrêtées ; partout la parole civilisatrice de l'Évangile a retenti ; et les nations barbares se trouvent profondément entre-mêlées avec les peuples chrétiens : il fallait, avant de fonder les États distincts de l'Europe moderne, que les peuples fussent amenés, par des croi-

[1] Gurdon, Hist. du parl., t. I, p. 37, 47.
[2] *Krantzius, Vandaliæ*, lib. II, cap. 40.

sements et des mouvements en tous sens, aux différentes positions qu'ils durent occuper sur la terre, et dans les milieux et les rapports les plus conformes aux desseins de la Providence.

L'humanité chrétienne était alors dans son adolescence ; les facultés correspondantes à cet âge s'étaient épanouies, et réclamaient une sphère d'action plus large et plus brillante : le mouvement de progression se faisait remarquer moins dans le corps que dans l'esprit. L'Église entre dans l'ère du développement intellectuel.

Déjà la raison moderne commence à poindre et se manifeste par des organes isolés. Ses impatiences contre les entraves, ses révoltes contre l'autorité ne sont que les préludes des prétentions téméraires qui éclateront plus tard. Mais la faculté qui domine presque exclusivement cette époque, c'est l'imagination. Reflétant en mille nuances la lumière de la foi, elle éprouve le besoin d'exprimer tout en images ; de peindre, de symboliser les mystères qui jusqu'alors étaient demeurés cachés dans le sanctuaire. De là le merveilleux essor de l'art catholique, et les productions monumentales du moyen âge ; magnifique période, qui cependant eut aussi ses inconvénients ; car, à mesure que l'esprit intérieur se jette au dehors, et que les temples ouvrent plus largement leurs portails pour s'éclairer de la lumière des sens, l'action de la lumière divine s'affaiblit, et peu à peu se retire. Le développement excessif des œuvres d'imagination, loin de seconder la pensée chrétienne, l'embarrasse et l'abaisse ; la foi dégénère, la piété se dessèche quand elle s'attache exclusivement aux formes extérieures, au lieu de puiser son aliment immortel à la source invisible de la grâce et de la vérité.

Ces abus, dont saint Bernard a vivement déploré les excès[1], caractérisent le siècle dont nous parlons. Les extravagances de l'imagination produisirent les déréglements des mœurs ; et le clergé aussi bien que les fidèles se laissèrent entraîner à ces écarts.

Du reste, quand on considère avec quelque attention les trois siècles qui suivirent le premier millénaire, on est frappé de l'originalité que présente cette turbulente époque. C'est en grand, et sur une échelle immense, la vie de l'adolescent livré aux divagations de sa volonté et d'une imagination ardente. Généreux, entreprenant, passionné, sans expérience du monde, l'homme du moyen âge rêve un vague idéal. Ce n'est pas la vie grossière des sens ; ce n'est pas la vie prosaïque de la raison ; ce n'est pas le chemin battu du milieu entre la vertu et le vice ; la modération, la tempérance, la prévoyance, sont choses peu connues en ce temps. On poursuit quelque objet sublime à travers toutes les voies bonnes ou mauvaises ; et, ne pouvant l'atteindre, la volonté s'irrite ou se décourage ; elle est toujours dans les excès de l'exaltation ou de l'abattement ; elle s'élance aux sommités de la perfection ou se résigne à l'ignominie du crime. Tel est le caractère du moyen âge, où l'on ne rencontre rien de médiocre. Aussi cette période est-elle surtout remarquable par la diversité tranchée des œuvres qu'elle enfante. La bizarrerie est dans tous les ordres de choses : dans la vie privée, c'est le besoin d'émotions fortes, l'amour des courses aventureuses, la passion ardente, capable de grands forfaits ou de grandes vertus ; dans la vie publique, c'est l'effervescence

[1] *Ad Guill. de S. Thierry*, cap. XII.

des peuples impatients d'affranchir la Terre sainte, plus impatients encore de s'affranchir eux-mêmes ; dans la science, c'est le goût des subtilités orientales envahissant la théologie, et soulevant à tous propos des questions audacieuses qui se multiplient sous le glaive du bourreau appelé à les trancher ; dans les arts, c'est l'alliance monstrueuse du beau et du hideux se produisant ensemble jusque sur le fronton des temples, où l'on voit, dans un même groupe, des monstres grotesques et les anges du ciel, des vierges gracieuses et les figures de l'enfer. Le clergé, avons-nous dit, participait à l'esprit de ce temps. Les ordres monastiques eux-mêmes en furent atteints, et offraient le contraste choquant des passions les plus incompatibles avec la vocation religieuse ; professant la pauvreté et accumulant des trésors, renonçant au monde et suivant le train du siècle, faisant vœu d'obéissance et secouant toute espèce de joug. Un tel état de choses compromettait la sainteté de l'Église : mais de l'excès même du désordre allait sortir un ordre nouveau.

Le mouvement de rénovation partit d'un simple moine. Hildebrandt, poussé par l'Esprit de Dieu, se lève de sa cellule et va s'asseoir sur le Siége de saint Pierre, où les voix romaines l'appellent. De cette hauteur, dominant à la fois le corps et l'esprit de l'Église, Grégoire VII dirige toute la sphère de l'activité humaine et s'empare du gouvernement général du monde. Son idée, c'est la grande idée catholique, l'unité. Son plan, c'est de catholiser le monde en rattachant tous les pouvoirs sociaux à la hiérarchie ecclésiastique. Sa mission, c'est de régénérer par l'action centrale de la Papauté, d'une part, la vie morale ; de l'autre, la vie politique,

afin de réharmoniser ces deux puissances dans un foyer commun.

Cette harmonie a été le problème de toutes les phases critiques de l'histoire. Toujours on chercha à déterminer les limites et les rapports réciproques des deux puissances. L'une ressort-elle de l'autre? l'État doit-il se séparer de l'Église; l'Église doit-elle se séparer de l'État? Ou bien les deux pouvoirs doivent-ils être identifiés? Questions graves qui ont soulevé d'interminables débats. Saint Grégoire VII, nouvel Alexandre, trancha ces difficultés avec le glaive de sa formidable parole. Il proclama, à la face du monde, le principe de la suprématie spirituelle, et déclara que la Papauté, investie de la puissance d'en haut, et représentant Dieu lui-même sur la terre, est nécessairement élevée au-dessus des pouvoirs politiques. Pénétré de cette vérité, le saint Pontife en tira hardiment les conséquences, et s'efforça de les réaliser.

Il faut le dire : malgré ce qu'elle semblait avoir d'intempestif dans son application immédiate au siècle, malgré l'effervescence et les contradictions qu'elle excita de toutes parts, il était bon que cette haute doctrine fût proclamée. Le temps était venu où le principe de la centralisation universelle, idée fondamentale du Christianisme, dut être promulgué et implanté dans le monde; et, tout en déplorant les sanglants démêlés qui s'y rattachèrent (Et quelle vérité est entrée dans le monde sans effusion de sang!), on ne saurait méconnaître l'impulsion merveilleuse que ce principe a donnée à la civilisation chrétienne[1].

[1] M. Guizot (Cours d'hist. moderne, 10e leçon) reproche à saint Grégoire VII, comme une faute grave qui a empêché le succès de son œuvre, d'avoir divul-

Ce n'est point ici le lieu de justifier les actes de Hildebrandt[1]; il y eut peut-être dans l'expression de son vouloir quelque chose d'exclusif, de trop absolu, de trop inflexible. Mais si, à la distance où nous sommes placés de cette mémorable époque, nous voulons en apprécier le caractère, il faut, sans s'arrêter aux détails, envisager l'ensemble des progrès accomplis et les résultats généraux. La rénovation politique, qui s'était manifestée au commencement du onzième siècle, manquait d'essor, parce qu'elle ne trouvait point d'appui dans le clergé. La piété des princes contrastait alors avec la mollesse des pontifes; et tandis que les divers États chrétiens cherchaient à prendre forme et consistance, Rome était demeurée en dehors du mouvement. Les Sergius III, les Benoît IX, les Jean X, et quelques-uns de leurs successeurs, avaient laissé languir l'action du Saint-Siége, qui eût dû présider à la civilisation européenne. De là une perturbation des pouvoirs et une déplorable confusion dans les esprits et dans les choses. Le corps ecclésiastique, isolé et morcelé par le démembrement des petits États et la multiplicité des barrières, était comme aban-

gué ses plans et proclamé trop haut sa doctrine sur la nature du pouvoir spirituel. Nous croyons que, sur ce point, le célèbre historien fonde son jugement sur les règles d'une politique trop humaine. La mission du Souverain Pontife consistait, à notre avis, bien plus à exposer énergiquement son plan qu'à le réaliser dans toutes ses parties. Il fallait que les principes supérieurs fussent posés : les conséquences se développent dans leur temps.

Dans une éducation bien faite, on enseigne au jeune homme bien des vérités dont le sens ne s'ouvre et ne s'élargit qu'avec l'âge, et qui n'entrent que successivement dans la pratique de la vie : il en est ainsi de l'Eglise et de l'éducation de l'humanité.

[1] Un auteur protestant s'est chargé de ce soin. Voyez l'Hist. de Grégoire VII, par Voigt; ouvrage plein d'intérêt.

donné à lui-même, et végétait profondément endormi dans la vie matérielle. Les princes séculiers, privés de lumière et de direction, s'étaient arrogé, d'abord par zèle, ensuite par intérêt, l'administration des choses spirituelles. Les prêtres se firent guerriers; les rois trafiquaient des dignités sacrées; partout les évêchés, les abbayes, les titres et les bénéfices ecclésiastiques devinrent la proie des princes temporels qui en gratifiaient leurs créatures ou les vendaient au plus offrant. Rome elle-même se voyait envahie par ces lamentables abus ; et tant de désordres, dont saint Bernard eut à combattre les tristes effets, semblaient alors sans remède. Le témoignage des historiens du temps peut seul en faire comprendre l'étendue. « Les princes, dit le moine de « Cluny que nous avons déjà cité, choisissent en général, « pour gouverner les églises et les âmes chrétiennes, des « hommes dont ils espèrent recevoir le plus de présents. « Aussi des téméraires, n'ayant d'autre titre que leur « fortune, se poussent dans les prélatures, et mettent « leur confiance, non point dans les dons de la sagesse, « mais dans les hasards de l'or et de l'argent qu'ils amas« sent; et une fois parvenus à la tête des églises, ils « donnent un libre cours à leur cupidité, seul dieu qui « règne dans leur âme. La piété des évêques n'est plus « qu'un vain nom; l'austérité des abbés se relâche; le « zèle de la discipline monastique se refroidit, et le vieux « Léviathan reprend confiance[2]... »

Saint Grégoire VII entreprit de guérir ces plaies. Quel courage, quelle vigueur n'a-t-il pas fallu à ce grand pontife pour attaquer de front l'incontinence des clercs,

[1] Baronii, Annal. eccl. ad an. 1044. — [2] Rodolph. le Chauve, Chron.

l'avidité des prélats, les prétentions des souverains, et relever en même temps l'autorité du Siége apostolique de son profond abaissement! Seul, il lutte contre toutes les passions déchaînées; et soutenu par la force d'en haut, il poursuit son œuvre sans redouter ni les sourdes résistances des princes de l'Église, ni les guerres ouvertes des princes du monde! A ceux-ci il arrache le privilége de conférer les dignités ecclésiastiques; et alors commencent ces longues et violentes querelles connues sous le nom de *guerre des investitures*, dont le résultat définitif fut l'affranchissement de l'Église. A ceux-là il oppose la loi du célibat, antique prérogative des prêtres catholiques, qu'ils avaient laissée tomber en désuétude, mais qui est la condition de leur spiritualité, la sauvegarde de leur vocation, le gage de leur dévouement et de leur haute indépendance.

Le temps du développement de la raison était arrivé: dans l'humanité comme dans l'homme, elle n'entre en exercice que par l'opposition. Dès le commencement du douzième siècle, et au plus fort des querelles qui divisaient le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, deux faits remarquables se produisent presque au même moment : l'affranchissement de la raison, qui introduit dans les écoles de théologie un esprit de critique et de licence; l'affranchissement des communes, dans différentes contrées de l'Europe, qui, à la suite de la liberté politique, entraîne un funeste esprit d'insubordination.

L'idée de la liberté, telle que le nouvel âge de l'Église la comportait, et telle qu'elle dut se développer dans le monde moderne, travaillait la civilisation. Son développement graduel, s'opérant sous l'influence chrétienne,

et s'adaptant aux besoins des peuples, eût peu à peu modifié les institutions sociales et rendu aux deux pouvoirs, en ascendant moral, ce qu'elle leur ôtait en puissance matérielle. Mais telle ne fut point la marche des choses. Soit par la faute des gouvernants ou par celle des peuples, soit par défaut de maturité des uns et des autres, la liberté fit fausse route, en politique comme en religion; elle se heurta contre des écueils qui la firent dévier et retardèrent son développement légitime.

En effet, toutes les tentatives de la raison émancipée tendaient, dans l'une et l'autre sphère, à une indépendance grossière et matérielle. Si l'affranchissement des communes s'était accompli dans le sens égoïstique des bourgeois libres du douzième siècle, on eût bientôt vu chaque ville, chaque commune, convertie en république indépendante, et le sol de l'Europe morcelé en une infinité de petits États ennemis entre eux et sans aucun lien d'union. De même, dans l'ordre religieux, si l'affranchissement de la raison s'était opéré dans le sens des libres penseurs de l'école de Jean Érigène, de Roscelin, d'Abeilard, on eût vu chaque église transformée en arène scolastique, et la Chrétienté divisée en une multitude de sectes discordantes, sans aucun foyer commun. La réaction dans les deux ordres de choses outre-passa le but, et dut échouer, comme tout ce qui se fait en dehors des voies de la Providence. L'opposition, d'abord dirigée contre les abus de l'autorité, se dressa bientôt contre l'autorité elle-même; et cette digue une fois rompue, les flots de l'erreur envahirent impétueusement les écoles humaines et préparèrent des calamités terribles pour les siècles postérieurs.

Le Pape et les souverains, toujours en guerre, se pré-

taient vainement un appui mutuel pour arrêter ou réprimer les progrès du désordre. Mais les censures fulminantes de la Puissance spirituelle, bien que soutenues par le bras séculier, ne purent réduire au silence les clameurs de la raison s'insurgeant contre le principe même de l'autorité; et les exécutions sanglantes par lesquelles les Princes, appuyés sur le clergé, prétendaient étouffer les mouvements populaires, ne réussirent pas mieux à rendre leur joug moins odieux et l'insurrection moins générale. Le clergé cependant, surtout en France et en Italie, semblait mieux comprendre les besoins de cette époque, et il cherchait à aider l'enfantement laborieux de la liberté politique. On vit plusieurs princes ecclésiastiques[1] aller au-devant des vœux du peuple, présider eux-mêmes à l'organisation des communes, et leur octroyer des chartes et des franchises; d'autres résistèrent courageusement aux exigences intempestives, et comprimèrent une liberté qui dégénérait en violence. Mais, par une étrange contradiction, une assez grande partie du clergé, qui d'un côté combattait les excès de la liberté, de l'autre s'abandonnait avec engouement aux prétentions les plus téméraires du rationalisme introduisant la licence dans les écoles de théologie. La vigilance des Souverains Pontifes ne put empêcher l'esprit de critique de s'attacher aux faits et aux enseignements. La grande lutte entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel se répétait en petit dans chaque État, dans chaque province, dans chaque commune; et cette lutte, transportée du champ de bataille dans le monde intellectuel, amena une autre guerre,

[1] Voyez Gallia christiana, t. IX, p. 714, 998 et suiv.

non moins violente, non moins périlleuse, celle de la raison humaine aux prises avec la foi divine.

Le désordre était général et sans remède. Il n'y avait plus rien qui pût arrêter l'explosion du mal; et si cet esprit d'orgueilleuse révolte avait prévalu, c'en était fait du Catholicisme en Europe et de la civilisation du monde.

Il fallait le prodige d'une influence surhumaine pour ramener dans les voies de l'unité les esprits divisés; pour enchaîner subitement la tendance excentrique du rationalisme; pour captiver, comme par enchantement, peuples, princes, rois, clergé, pontifes.

Une idée nouvelle, semblable à un astre inconnu qui brille d'un éclat extraordinaire au milieu de la nuit, plane sur l'Église et attire tous les regards; sa lumière se projette en un moment sur l'Europe entière, et allume partout un enthousiasme sacré; les discussions cessent, les combats s'arrêtent, les ressentiments s'évanouissent; toutes les classes de la Société chrétienne se rassemblent, s'entremêlent, fraternisent; les peuples, qui tout à l'heure se démembraient et se fractionnaient pour vivre isolés dans leurs étroites murailles, se lèvent simultanément comme un seul homme; ils ne forment plus qu'une seule nation, qu'une seule armée; ils marchent sous une même bannière, obéissent à une même impulsion, se dévouent à la même cause.

Qu'est-ce donc qui se passe dans l'univers? Quelle est la grande nouvelle qui se dit et se répète en Orient et en Occident? Quel est le but de cet ébranlement universel des nations chrétiennes?

C'est la délivrance de Jérusalem!

Un humble ermite, un pèlerin que nul ne connaît, un *pauvre moine* descendu des montagnes de la Judée,

raconte au monde les malheurs de la Ville sainte. A sa voix, la Chrétienté s'émeut de compassion. Le pèlerin provoque une croisade; le Pape l'approuve; les peuples répondent : « Dieu le veut! Dieu le veut! » Ce cri magique opère des prodiges; tous les cœurs sont électrisés; les héros surgissent en foule; l'Europe se précipite sur l'Asie : Jérusalem est conquise, et le Saint-Sépulcre arraché aux mains des infidèles! Sous le poids de cet événement, la raison humaine reste attérée.

Que signifie cette expédition romanesque? A quoi donc se réduit le royaume de Godefroi? C'est le plus mince de tous les royaumes. A peine son territoire embrasse-t-il l'étendue de quelques villages; et c'est là cependant le résultat positif d'une conquête si vantée par les poëtes! Encore que de sang, que de bouleversements n'a-t-il pas fallu pour la conserver ou la répéter pendant deux siècles!

Ainsi parle le rationalisme[1].

De nos jours, le point de vue des croisades s'est élargi, et les jugements d'une raison plus grave et plus éclairée déposent en faveur des résultats politiques de ce grand acte. Tous les esprits sérieux, en comparant l'état général de l'Europe, à la fin des croisades, avec ce qu'était la société avant cette époque, ont constaté les avantages immenses que la civilisation en a retirés. En effet, sans parler ici des progrès de la navigation, du commerce,

[1] Voyez Fleury, Hist. ecclés., 6e discours. Voyez aussi Gibbon : « C'est avec « autant de surprise que de compassion, dit ce dernier, qu'on voit... des « hommes de toutes les conditions risquant leur fortune et leur existence con« tre le fol espoir d'acquérir ou de conserver une tombe de pierre, placée à « deux mille milles de leur pays. » (Hist. de la décad. de l'Emp. rom., t. XI, ch. LIX, p. 307.)

de l'industrie, de la discipline militaire dont des ordres religieux ont fourni le modèle; outre les perfectionnements et les améliorations de tous genres qui ont été la conséquence du rapprochement des peuples occidentaux et de leur contact avec la civilisation orientale, il s'est accompli des faits plus généraux, des révolutions plus décisives que l'histoire ne peut attribuer qu'à l'influence des croisades. Car, ainsi que nous l'avons remarqué, le mouvement de décomposition et de dissolution qui menaçait l'existence de la Société européenne a été arrêté par un mouvement opposé. Les foyers individuels, que la féodalité avait enracinés dans le sol, s'absorbèrent les uns les autres dans une sphère plus vaste; et la liberté politique, dégagée de son esprit hostile, put s'étendre sans violence et se constituer sans briser l'unité sociale.

Ce sont là quelques-uns des grands et incontestables bienfaits dont le monde est redevable aux croisades; et la sagesse humaine, jugeant de la cause par les effets accomplis, est elle-même forcée de leur rendre justice, bien qu'elle fasse peu de cas de l'idée qui les domine. C'est cette idée cependant qu'il importe de saisir; autrement l'explication des réalités qui s'y rattachent ne sera jamais complète et satisfaisante. Quand nous contemplons les croisades dans leur idée religieuse et dans leur rapport avec le développement spirituel de l'humanité, nous y voyons autre chose que des avantages politiques, qu'un remaniement social, qu'une voie de civilisation matérielle. Nous reconnaissons d'abord qu'une idée qui, durant plusieurs siècles, a mis en mouvement toutes les nations chrétiennes, pour un but qui n'avait rien d'humain, n'a pu venir de l'homme; elle est venue d'en haut;

et le cri de guerre : *Dieu le veut !* était le cri de la vérité.

Cette idée, disons-nous, n'a point été comprise par la raison ; elle ne le pouvait, car elle était précisément dirigée contre la raison : elle dut l'étonner, la maîtriser, la paralyser par sa subite apparition et par l'action vive et profonde qu'elle exerça sur la foi. Or, c'était là, nous le croyons, le véritable objet des croisades, leur but moral. Le réveil de la foi, et son triomphe sur la raison égarée, dans le temps même où le rationalisme desséchait les cœurs et entravait les voies de l'esprit ; telle a été la conséquence directe, immédiate et la plus frappante, à nos yeux, que les guerres saintes aient produite dans le monde chrétien [1]. C'est ce qui explique les accents chaleureux des prédicateurs des croisades. Tous les apôtres de la foi, et les hommes habituellement les plus pacifiques, soutenaient cette cause avec une irrésistible énergie ; tandis qu'Abeilard et les hommes de l'école rationaliste en signalaient froidement les inconvénients et la combattaient avec opiniâtreté.

La science du rationalisme chrétien, comme autrefois la sagesse de la raison païenne, dut être confondue par la folie de la croix.

Rien n'était assurément plus capable de réveiller l'esprit religieux du moyen âge que le spectacle de la désolation de Jérusalem et le souvenir des lieux où le divin Sauveur expia les péchés du monde par ses souffrances et par sa mort. La réminiscence de ces objets sacrés et les hautes vérités qui s'y rattachent, provoquèrent partout la réaction de la foi ; et la foi, à son

[1] Le rationaliste Gibbon en fait l'aveu. « A la voix des saints orateurs, dit-il, « le zèle s'enflammait, la raison devenait muette. » (XI, ch. LIX.)

tour, toujours active et féconde quand elle est vivante, se manifesta par une grande œuvre de dévouement et de charité : elle éleva les chrétiens, en dilatant leurs cœurs, au-dessus des intérêts de ce monde, et les poussa généreusement au secours de leurs frères opprimés ; l'égoïsme rationnel fut brisé, et un mouvement universel d'expansion succéda au mouvement de concentration qui comprimait l'Église et la société. Ainsi la foi victorieuse reprit son empire sur l'esprit du siècle.

Qu'après cela, l'enthousiasme des croisades ait dégénéré en fureur et en passions désordonnées ; que des armées chrétiennes aient péri dans les déserts ; que des torrents de sang aient inondé la Terre Sainte ; ce sont des faits historiques que nous ne contestons pas, mais qui ne ressortent pas nécessairement de la chose. Il importait sans doute que Jérusalem fût conquise. Mais ces circonstances ont leur valeur dans l'amour-propre national et dans une mesure d'appréciation dont nous ne discutons pas ici l'importance. Nous voulons seulement établir que le succès des croisades, dans le sens religieux, ne dépendait pas du triomphe des armes ; et que le but providentiel fut atteint, malgré les passions et les déviations des hommes. Disons plus : les armées chrétiennes ne valaient guère mieux, dans maintes occasions, que les armées des infidèles. C'étaient de l'un et de l'autre côté des peuples sensuels, des masses d'hommes corrompus, qui envoyaient de nombreuses victimes sur la terre des expiations ; car, et c'est une remarque que l'histoire ancienne et moderne nous permet de faire, il n'y a peut-être pas une seule race d'hommes, passant sur la route des siècles, qui n'ait fait une oblation de son sang sur la terre même où le sang d'Abel cria ven-

geance, et où le sang de Jésus-Christ proclama la grâce, la miséricorde et la paix. Les guerres saintes, à ce point de vue, se rattachent, par un long enchaînement de massacres, aux guerres des Romains, dont les armées, comme celles des croisés, étaient composées de tous les peuples du monde ; et les expéditions romaines, par une autre trace de sang, se relient aux guerres des Grecs, des Perses, des Mèdes, des Assyriens, lesquelles, remontant à leur tour l'échelle des âges, aboutissent à l'extermination des peuples de Chanaan. Et c'est ainsi que la Terre Sainte, véritable autel des holocaustes de l'humanité, terre perpétuellement arrosée de sang, remplit sa mystérieuse destinée. Non, cette destinée n'est point encore accomplie ! Jérusalem, la Ville de la justice et de la paix, n'a point achevé sa mission sublime ! On la reverra au dénoûment de l'histoire humaine, comme on l'a vue à son commencement ; et c'est dans son enceinte, sur la montagne sacrée, que le genre humain fera retentir le grand *consummatum est !*

La question des croisades, si pleine d'intérêt, se lie trop à l'histoire de saint Bernard et de son siècle, pour ne pas trouver une grande place dans cet ouvrage. Nous en avons posé ici les prémisses ; les développements historiques n'en seront que les conséquences. Nous constaterons, au milieu des désastres de la guerre, la vérité de cette parole de saint Paul : « Que l'homme intérieur se renouvelle progressivement, à mesure que l'homme extérieur se corrompt et se détruit[1]. » Cette vérité ne s'applique pas seulement à l'homme individuel ; elle s'ap-

[1] Sed licet is qui foris est, noster homo corrumpatur : tamen is qui intus est, renovatur de die in diem. (II Cor., IV. 16.)

plique aussi à la Société et à la civilisation chrétienne.

En effet, pendant que l'ordre social s'épurait par une abondante effusion de sang, le principe religieux préparait dans le sein de l'Église un nouvel épanchement de grâces. La personnification de ce principe était toujours en France.

La France, dès l'origine de sa monarchie, s'était distinguée par son attachement au Saint-Siége et par son inviolable fidélité à la foi catholique; c'est à ce double avantage, plus qu'à ses qualités naturelles, qu'elle dut sa noble supériorité. C'est elle qui a le mieux compris et réalisé le principe d'unité proclamé par Jésus-Christ; et aussi, malgré le partage féodal des États de la Gaule, l'unité a constamment été le but politique des rois de la troisième race. En outre, il a toujours existé entre ces divers États une communauté de sentiments et d'intérêts qui les rendait en quelque sorte solidaires et homogènes : l'esprit des Français, le caractère français, l'honneur français, et surtout sa foi et sa bonne foi, étaient autant de mobiles communs qui poussaient à l'unité nationale. Cette unité a été le commencement de l'unité européenne : l'unité européenne, qui s'épanouit de nos jours, est le commencement de l'unité universelle et catholique.

Déjà la France avait signalé sa prépondérance d'une manière éclatante, en donnant le branle aux croisades : le nom de France demeura commun à toutes les armées chrétiennes ; c'est la France qui forme leur avant-garde ; c'est elle qui commande, qui triomphe, qui règne à Jérusalem. Toutefois ce n'est pas seulement par ses exploits héroïques et par les progrès de sa civilisation que notre généreuse nation marche à la tête de la Chrétienté. En même temps qu'elle étonne le monde par les

grands hommes et les héros qu'elle enfante, elle édifie toute la Catholicité par les milices sacrées qui se forment dans son sein.

Les eaux vives de la piété, longtemps entravées, reprennent leur cours en France dès le douzième siècle; et de cette source jaillissent plusieurs fleuves qui arrosent le champ de l'Église. Saint Bruno pose, sur la cime des rochers de Grenoble, le berceau de l'ordre des Chartreux, dont la devise était : *Stat crux, dum volvitur orbis*[1]. Les esprits sérieux et les âmes appelées à la contemplation des choses célestes s'unissent dans cet asile. Saint Étienne d'Auvergne donne naissance, presqu'à la même époque, à l'ordre de Grandmont qui, du temps de saint Bernard, comptait déjà soixante maisons, dont plusieurs étaient des écoles de science et de sainteté. Saint Norbert offre à l'Église, dans la congrégation de Prémontré, de nouvelles compagnies d'ouvriers évangéliques, dignes modèles de la régularité sacerdotale. Enfin saint Robert, et l'Anglais saint Étienne, après avoir visité le tombeau de saint Pierre et de saint Paul, défrichent les déserts de la Bourgogne, et instituent le fameux ordre de Cîteaux, qui enfante SAINT BERNARD et devient une immense pépinière d'hommes de Dieu et de saints pasteurs. Ces ordres religieux, renouvelant l'esprit primitif du Christianisme, répondaient aux besoins fonciers de l'Église, et s'opposaient, par leur science et leurs vertus, aux fléaux que la guerre, l'hérésie et le schisme avaient déversés dans le monde.

Cependant il fallait, en ces temps de crise et d'effervescence universelle, une influence forte, centrale, com-

[1] La croix reste immobile, tandis que le globe roule dans les espaces.

plétement indépendante des intérêts qui divisaient les hommes, pour maîtriser et diriger le torrent du siècle. Cette influence ne put être exercée ostensiblement ni par les Rois, dont l'autorité s'était émoussée; ni par les Pontifes, trop occupés à se défendre eux-mêmes : elle échut à un saint moine; et il fallut un BERNARD, nouveau Moïse, pour servir de guide au peuple de Dieu, pour reprocher aux Aarons leurs coupables faiblesses, et vaincre les résistances criminelles des Pharaons. Le moment était venu où Jésus-Christ, indigné des scandales du sanctuaire, chassa du Temple, une verge à la main, ceux qui trafiquaient dans la maison de Dieu : la mission de saint Bernard va reproduire tout à la fois la miséricorde et la justice du Dieu dont il fut le serviteur fidèle.

Ici finit notre tâche préliminaire, qui avait un double but : d'abord de poser l'idée historique de l'Église, et de la saisir dans la multiplicité des faits qui se déroulent avec les siècles, puis de jeter un coup d'œil sur les temps qui précédèrent l'époque de saint Bernard, pour y rattacher le fil des événements dont nous avons à parler. Cette rapide esquisse ne saurait être que fort incomplète, et nous avons hâte d'aborder notre sujet spécial, de peur, comme dit l'auteur du *Livre des Machabées,* « de nous « trop étendre avant d'entrer en matière, tandis que nous « voulons être court dans la matière elle-même[1]. »

[1] II Machab., II, 33.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Vie domestique de saint Bernard

DEPUIS SA NAISSANCE

JUSQU'A SON ENTRÉE DANS L'ORDRE DE CITEAUX.

(1091—1113.)

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de saint Bernard. — Premières années de son enfance. — Détails sur sa famille.

Heureux l'homme qui, à l'entrée de sa vie, est souvent regardé, animé, pénétré par l'œil d'une mère tendre et vertueuse! Ce regard a un pouvoir magique sur l'âme de l'enfant!... Il rayonne douceur et vie; et de même que le soleil féconde, par son rayon, les productions terrestres, et les adoucit en y posant la substance solaire, ainsi la mère pose dans l'âme de son fils le caractère sacré de l'amour.

Saint Bernard eut cet inappréciable avantage. Sa mère, la pieuse Élisabeth[1], fille du comte Bernard de Montbar, avait épousé fort jeune sire Tecelin, seigneur de Fontaines, près de Dijon. Ce mariage ne s'était

[1] Les chroniqueurs l'appellent tantôt Elize, tantôt Alette, tantôt Elizabeth, tantôt Alix. (Fragm. ex tertia vita S. B., Gaufridus, § 2, p. 1292.)

pas conclu sans difficulté. Élisabeth n'avait que quinze ans; et déjà son âme, prévenue de grâce, s'était vouée à Dieu; elle aspirait à vivre dans la paix du cloître, et se préparait, sous la direction de son vertueux père, à embrasser les règles austères de la vie monastique[1]. Mais la Providence lui avait réservé une autre destinée. Elle fut appelée, contre son gré, à devenir épouse et mère, et à propager dans sa famille nombreuse les bénédictions dont elle avait été comblée dès son enfance.

Tecelin, son mari, était capable d'ailleurs d'apprécier une vertu si pure, et il l'honorait. C'était un noble chevalier, de mœurs douces, et craignant Dieu; et, bien que ses charges éminentes le retinssent presque continuellement auprès du duc de Bourgogne, il conservait la dignité de la vie chrétienne à la cour comme dans les camps; et en toutes rencontres, il se signalait par sa valeur, sa droiture et sa loyauté[2].

La Providence, qui avait assorti cette union, la rendit féconde. Élisabeth donna le jour à six fils et à une fille: Guido était l'aîné de tous; ensuite venaient Gérard, Bernard, André, Barthélemi, Nivard et Hombeline.

Bernard, le troisième fils de Tecelin, naquit en 1091, au château de Fontaines en Bourgogne. Sa naissance avait été précédée d'une circonstance remarquable. Élisabeth, durant sa grossesse, eut un songe qui lui donnait de vives alarmes: elle avait vu dans ses entrailles un chien blanc qui aboyait d'une voix infatigable. « Inquiète et toute tremblante, dit un biographe con« temporain, la mère de Bernard consulta un homme

[1] Joh. Erem., Vita S. B., page 1300.
[2] *S. Bern. Vita et Res gestæ*, Guill., lib. I, cap. 1.

« de grande vertu qui, à l'heure même, se trouva rempli « de cet esprit de prophétie dont David était animé « lorsque, parlant des prédicateurs saints, il disait à « Dieu : *La langue de vos chiens aboieront contre vos* « *ennemis*. Et il lui répondit sur-le-champ : Ne craignez « pas ; vous serez mère d'un enfant qui, comme un chien « très-fidèle, gardera la maison du Seigneur, et aboiera « hautement contre les ennemis de la foi ; car il sera un « excellent prédicateur, et avec sa langue médicinale, « il guérira les plaies d'un grand nombre d'âmes[1]. »

L'heureuse mère reçut dans son cœur la parole de l'homme de Dieu, et en tressaillit de joie. Elle avait offert au Seigneur ses deux premiers fils, dès le moment de leur naissance ; mais elle lui consacra Bernard d'une manière plus formelle ; et son désir ardent était de transmettre à tous ses enfants la haute vocation qu'elle avait cru éprouver elle-même dans son jeune âge.

Cette mère chrétienne ne regardait d'ailleurs les devoirs de la maternité que comme une délégation de la divine Bonté ; elle considérait ses enfants comme des dépôts précieux, confiés à sa vigilance et dont elle était responsable devant Dieu. Aussi, quoique d'une complexion délicate, Élisabeth ne voulut point abandonner à une étrangère le soin de nourrir ses enfants : attachée par le fond de son âme à la Source de tout amour, elle leur transmettait, avec le lait maternel, la vertu céleste qui la vivifiait.

Tecelin menait une existence trop chevaleresque pour pouvoir présider lui-même à l'éducation de ses fils. Il se reposait avec confiance de ce soin sur la sollicitude

[1] Guill., Vita et Res gest., lib. I, cap. 1.

éclairée ~~de sa~~ femme dont il approuvait les vues, quoiqu'il n'en comprît ~~pas toujours~~ la portée. Élevé dans la profession des armes, et joignant, selon l'esprit de ce temps, les habitudes militaires aux pratiques de la dévotion, il ne voyait aucun inconvénient à former tous ses fils pour la carrière qu'il n'avait pas parcourue lui-même sans gloire. Mais Élisabeth, plus clairvoyante, redoutait les dangers auxquels la vie des camps expose la pureté du cœur, et elle connaissait trop les délices de la vie religieuse pour pouvoir souhaiter un autre bonheur à ceux qu'elle avait enfantés et consacrés à Dieu : elle éleva ses enfants pour le ciel plutôt que pour la terre ; et leur apprit, dès leur bas âge, à discerner le bien et le mal, à choisir la meilleure part, à aimer par-dessus toutes choses Celui qui est l'amour même, le principe et la fin de l'homme. C'est pourquoi elle établit dans l'intérieur de sa maison l'ordre parfait et la salutaire discipline de la loi évangélique. « Je ne puis ou-« blier, dit un de ses contemporains, combien cette « femme illustre cherchait à servir d'exemple et de mo-« dèle à ses enfants. Dans sa maison, dans l'état du ma-« riage et au milieu du monde, elle imitait en quelque « sorte la vie monastique et religieuse, par ses absti-« nences, par la simplicité de ses vêtements, par son « éloignement des plaisirs et des pompes du siècle ; elle « se retirait, autant que possible, des agitations du « monde, persévérant dans les jeûnes, dans les veilles, « dans la prière, et rachetant par des œuvres de cha-« rité ce qui pouvait manquer à la perfection d'une per-« sonne engagée dans le mariage et dans le siècle [1]. »

[1] *Guill., I, 2.*

De tels exemples, joints à une parole toujours sérieuse et à la fois aimable et pleine de douceur, laissèrent une impression ineffaçable dans l'âme des enfants d'Élisabeth. Elle les aimait d'un amour qui n'avait rien de cet égoïsme naturel qui recherche sa propre jouissance; elle déposait au fond de leur cœur une semence de vertus solides, sans provoquer à la superficie de leur esprit ce brillant factice qui émousse les jeunes intelligences. L'histoire rapporte qu'elle les exerçait à la pratique constante du renoncement et de la charité mutuelle, les accoutumant peu à peu, par une sage tempérance, à la mortification des sens et de la volonté propre; de manière qu'elle fit régner parmi ses enfants une merveilleuse conformité de goûts, de mœurs, de sympathies chrétiennes.

L'austérité de cette éducation, atténuée par tout ce qu'il y a d'affectueux et de suave dans le cœur d'une mère, développa à la fois l'extrême tendresse d'âme et ce caractère mâle et généreux qui distinguèrent les fils de Tecelin. Tous déployèrent, en avançant en âge, les plus nobles qualités; et parmi ces qualités, la piété filiale brilla toujours d'un éclat particulier.

Bernard, l'enfant si cher au cœur de sa mère, s'était nourri avec délice de sa parole et de son regard vivifiant. Bien jeune encore, il s'épanouissait comme une fleur sous l'influence du rayon maternel; il s'appliquait, autant que le comportait son âge, à vivre comme sa mère, à prier comme sa mère; il imitait en secret les œuvres qu'il voyait accomplir, donnait du pain aux pauvres, se rendait serviable à ses frères, affable à tous; il parlait peu, s'observait avec attention pour modérer les mouvements de sa vivacité naturelle; et souvent on

le voyait retiré à l'écart, pleurant ses fautes et soup rant une prière naïve et ardente. Le saint enfant moı tra aussi, dès ses premières années, de remarquabl dispositions pour les études. Sa précoce intelligen avait quelque chose de lucide et de vif qui brillait dar son œil et colorait les traits purs et mobiles de s physionomie. Son cœur ouvert et avenant répanda sur son visage et sur toute sa personne ces teintes d joie innocente et ces doux sourires de grâce qui don nent à l'enfance des charmes si angéliques. Il avait l chevelure blonde, la peau très-fine et la taille élancée[1] son extérieur reproduisait la noble image de son père mais son âme était l'âme d'Élise.

Durant une maladie assez grave qu'il fit dans son jeun âge, il subit une épreuve où l'on put admirer sa patienc et la délicatesse de sa conscience. Tourmenté d'un ma de tête dont la violence avait résisté aux remèdes, un femme s'offrit de le guérir; mais à peine eut-il aperç certains objets superstitieux entre les mains de cett femme, qu'il se leva avec impétuosité de son lit et chass de sa chambre, en poussant un cri d'indignation, cell qui voulait lui rendre la santé par les pratiques odieu ses de la magie.

Le Seigneur sembla récompenser tout aussitôt e d'une manière visible, les sentiments de piété du fil d'Élisabeth. Le mal disparut subitement, et l'enfant s releva plein de santé et de joie intérieure[2].

Une autre circonstance contribua puissamment échauffer cette foi si vive et si naïve. « C'était pendan

[1] Gaudef., lib. II, c. 1. — Chifflelii, de illust. gen. S. B., p. 426-428.
[2] Guill., I, 2.

« la nuit célèbre de Noël : il advint que le jeune Ber-« nard, étant assis et se recueillant avant l'office divin, « pencha sa tête sur sa poitrine et s'endormit un peu. Au « même instant l'enfant Jésus lui apparut en vision ; le « Verbe incarné se présenta à ses yeux comme naissant « une seconde fois du sein de la Vierge mère, et comme « le plus beau des enfants des hommes. Cette vision ad-« mirable ravit de telle sorte les premières affections du « petit Bernard, qui déjà ne tenait plus rien de l'en-« fance, qu'à dater de ce moment son esprit fut per-« suadé, comme il le croit et le déclare encore aujour-« d'hui, que l'heure où il eut cette vision est l'heure « même de la naissance de Notre-Seigneur. En effet, « ajoute l'ami et l'historien de saint Bernard, il serait « difficile à ceux qui l'ont souvent ouï prêcher, de ne « pas reconnaître combien de grâces et de bénédic-« tions il reçut dans cette nuit bienheureuse, puisque « depuis cette époque il semble avoir acquis une plus « profonde connaissance de ce grand mystère, et un « discours plus riche et plus abondant toutes les fois « qu'il en parle [1]. »

Or, quelques années s'écoulèrent ; et le jeune enfant croissait en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

[1] Guill., lib., I, c. 2.

CHAPITRE II.

Éducation de saint Bernard. — Mœurs domestiques du moyen âge.

Il y avait, à l'église de Châtillon-sur-Seine [1], une école de grand renom, à cause des méthodes nouvelles que les scolastiques commençaient à y introduire. On y enseignait la sagesse du siècle (*sæcularis sapientia* [2]); car c'est ainsi qu'on appelait la philosophie un peu équivoque des nouveaux maîtres. La vogue dont jouissait cette école y attirait un grand nombre d'écoliers, et Bernard était doué d'une si rare capacité pour les études, que ses parents n'hésitèrent point à le placer dans cette maison célèbre [3]. Ses progrès furent rapides; il apprit à écrire et à parler la langue latine avec une élégante facilité; il cultiva la poésie, et se passionna même trop pour les belles-lettres.

Mais à mesure qu'il avançait dans la science, il souffrait parfois d'entendre traiter les questions religieuses avec une subtilité frivole; car, sans pouvoir se rendre compte des sentiments de crainte que lui inspirait la

[1] In ecclesia Castellonis. Voy. 2ª Vita S. Bern., auct. Alano.

[2] Godef., Vita Bern., p. 1081.

[3] Dès le commencement du onzième siècle, des écoles publiques s'étaient formées dans plusieurs églises de France, à Reims, à Poitiers, au Mans, à Auxerre et en d'autres villes considérables. Ces écoles se multiplièrent surtout dans le siècle suivant.

témérité de certains maîtres, il avait ce tact prompt et sûr, ce sens mystérieux de la piété et de la vérité, qui découvre au premier abord les plus légères déviations de l'enseignement catholique. Bernard conserva toute sa vie les appréhensions pénibles que ces premières études lui avaient causées. Ce n'est pas que la dialectique ne fût de son goût; il s'y exerçait avec succès, et acquit dans cet art une supériorité remarquable sur ses condisciples; mais il lui répugnait d'en faire l'application aux principes éternels de la théologie, et de soumettre à une froide analyse des mystères que le cœur a besoin de goûter avant que l'intelligence puisse s'en rendre compte; en un mot, sa foi, fécondée et nourrie par la parole maternelle, lui était trop sacrée, pour qu'il pût, sans blesser sa conscience, la faire entrer dans la lice des disputes humaines. Le saint écolier chercha dans la lecture et la méditation de l'Écriture un remède contre l'affadissement des études profanes. Il puisait chaque jour aux sources vives de la parole divine l'aliment de son âme et la lumière de l'esprit. Cet exercice, qu'il ne discontinua jamais, enrichit prodigieusement sa mémoire, en même temps qu'il donnait à son style ces mouvements prophétiques et cette sublime élévation qui caractérisent ses discours et ses écrits.

Pendant que Bernard étudiait à Châtillon, ses frères entraient successivement dans l'état militaire. Ce dut être une douloureuse épreuve pour Élisabeth; mais il y avait au fond de son âme des pressentiments qui ne trompent point une mère, et qui adoucirent ses peines. Elle ne s'opposa point à la volonté de son mari; et celui-ci, en appelant ses fils sur ses traces, ne faisait d'ailleurs que céder en quelque sorte à la force des cir-

constances; car il régnait alors en Bourgogne une exaltation toute guerrière. Cette province féodale était gouvernée par des ducs puissants, issus de Hugues Capet; et l'un d'eux avait récemment donné sa fille en mariage au fameux Alphonse IV, roi de Castille et de Léon [1]. Cette alliance attirait constamment en Espagne, malgré la distance des deux pays, une foule de chevaliers bourguignons qui cherchaient au loin des aventures brillantes. A cette époque la gloire des Castillans était à son apogée. Le Cid, qui mourut, comme on le croit, en l'année même où naquit saint Bernard, avait rempli le monde du bruit de sa valeur; et Alphonse lui-même, le gendre du duc de Bourgogne, était regardé comme un maître tellement accompli dans le métier des armes, que les plus nobles guerriers s'estimaient heureux de se former à son école.

Mais outre ces attraits, qui excitaient l'esprit belliqueux de la Bourgogne, il y avait des complications bien autrement graves qui poussaient à la guerre, non-seulement la France, mais toute l'Europe. Les événements s'étaient tellement accumulés à l'entrée du douzième siècle, que tout l'Occident en était ému. D'un côté, c'étaient les Normands, devenus maîtres de l'Angleterre et de la Sicile, dont la puissance, toujours croissante, piquait l'émulation du roi de France et de la plupart des grands feudataires de sa couronne. D'un autre côté, les querelles de l'empereur d'Allemagne avec le Pape, au sujet des investitures,

[1] Ce mariage s'était fait en 1078. Constance, femme d'Alphonse IV, était fille de Robert le Vieux, duc de Bourgogne, lequel était fils de Hugues Capet. (*Plancher, Hist. de Bourgogne*, liv. VI, ch. 19, p. 112.)

avaient divisé les États chrétiens en deux partis toujours prêts à en venir aux armes ; et ces contestations terribles s'étaient envenimées à un tel point, que personne n'en pouvait prévoir l'issue. De plus, un mouvement tout nouveau dominait ces conjonctures, et produisait une tourmente générale dans les divers rangs de la société.

Dès l'année 1095, Pierre l'Ermite avait parcouru les régions de l'Occident, avec de pressantes lettres du pape Urbain II, pour exciter les chrétiens à voler au secours de la Palestine. Depuis lors, il n'était bruit en Europe que des merveilleux exploits de la guerre sainte. Les Français s'étaient couverts de gloire ; Nicée avait cédé à leur audace ; Antioche, l'antique et superbe capitale de l'Orient, avait été prise après un siége mémorable, et un prince normand y avait jeté les fondements d'un nouvel empire ; enfin, Godefroi de Bouillon, à force de bravoure, s'était emparé de la Cité sainte, le 15 juillet 1099, et la royauté de Jérusalem lui avait été unanimement décernée.

Telles étaient les glorieuses choses qui se disaient en Occident au commencement du douzième siècle ; et l'on conçoit à quel point elles durent exalter l'enthousiasme de la chevalerie. Ces nouvelles si pleines d'émotion se répandaient avec rapidité dans toutes les contrées, par l'organe des troubadours qui, au temps de nos pères, faisaient l'office que remplissent de nos jours les feuilles publiques. Ils allaient de château en château, chantant les faits et gestes des héros chrétiens, au milieu des nobles assemblées de dames et de chevaliers ; et ces chants, accompagnés de musique instrumentale, étaient ensuite répétés par les ménestrels du pays, et mis en action par

les mimes et les jongleurs. C'était là le divertissement ordinaire des longues soirées de l'arrière-saison ; car les châtelains, profitant de la trêve forcée des hostilités féodales, passaient leurs quartiers d'hiver dans l'intérieur de leurs châteaux crénelés ; et là, réunissant dans une longue salle d'armes les membres de la famille et les vassaux fidèles, le seigneur, assis dans son fauteuil taillé en ogive, donnait audience aux troubadours et prêtait une oreille attentive aux exploits des guerriers chrétiens, et aux complaintes sur les souffrances de l'Église.

Ce n'était pas la coutume des hommes du moyen âge de s'occuper des menus détails de la vie individuelle et de cette foule d'objets éphémères dont la multiplicité même atténue l'intérêt. Les grandes choses surtout pouvaient émouvoir nos pères ; et aussi la part qu'ils y prenaient se manifestait autrement que par des discours et des vœux stériles. Toute cause juste, toute affaire sérieuse, trouvait en eux, non-seulement des admirateurs, mais des défenseurs chaleureux, toujours prêts à combattre pour soutenir le droit et l'honneur. C'est ainsi que la sainte cause de la croisade préoccupait sans cesse les âmes généreuses.

Nul doute que Tecelin, avec le caractère que nous lui connaissons, n'eût envoyé ses fils sous la bannière de l'illustre Godefroi, si leur force corporelle eût répondu à la vigueur de leur esprit ; mais les deux aînés, à l'époque de la première croisade, étaient encore à cet âge intermédiaire qui sépare l'adolescence de la jeunesse ; et Bernard n'était qu'un enfant. Toutefois, on sait combien les jeunes cœurs s'enflamment au récit des actions *héroïques* ; et les fils de Tecelin en conservèrent une

impression ineffaçable. Dès que les deux aînés eurent atteint l'âge viril, ils brûlaient d'impatience de signaler leur courage ; ils ne se laissèrent arrêter ni par la voix secrète de leur conscience, ni par la sollicitude plus manifeste de leur mère : l'occasion de combattre se présenta au sujet d'un différend que le duc de Bourgogne avait à vider. Guido et Gérard se rendirent au camp de leur suzerain. Les chroniqueurs qui ont personnellement connu la famille de saint Bernard s'accordent à faire l'éloge de ces deux chevaliers et de leurs jeunes frères. « L'aîné, d'un caractère grave et plein « de droiture [1], modeste et chéri de Dieu, était doué « d'une intelligence qui se montrait dans ses paroles « aussi bien que dans sa conduite. Gérard, son frère « puîné, jouissait d'une estime méritée ; il avait des « mœurs simples et chastes, une rare prudence et une « remarquable présence d'esprit dans le conseil. Quant « à Bernard, c'était la lumière et le miroir de ses frères, « et en même temps la colonne sublime de l'Église. André, le quatrième, avait une âme naïve et pure, craignant Dieu et fuyant le mal. Barthélemy, encore dans « la fleur de l'âge, anticipait sur la sagesse des vieillards et embellissait son âme de toutes les qualités « d'une vie sans tache. Nivard, le plus jeune des enfants, préféra les biens du ciel aux richesses de la « terre : c'est tout dire [2]. » Hombeline, la dernière dans l'ordre de la naissance, était une jeune fille douce et ingénue, dont la piété cédait quelquefois aux attraits de

[1] Guido, cujus gravitatis et veritatis fuerit vir, omnes sciunt qui eum scire potuerunt. (Vit. S. B., auct. Guill., liv. I, cap. 14, p. 1102.)

[2] Vita S. B. a Joan. Eremit., lib. I, p. 1299.

la vanité mondaine[1]; nous verrons plus tard les effets de cette précoce disposition.

Guido, une fois en carrière, se fixa dans le monde : il épousa une pieuse châtelaine, aussi distinguée par sa beauté que par son illustre naissance.

[1] Joan. Eremit., loc. cit.

CHAPITRE III.

Saint Bernard achève ses études et revient à Fontaines. — Mort de sa mère. Tentations et conversion.

L'esprit de Bernard avait acquis de bonne heure sa maturité. Une prodigieuse facilité, jointe à une longue persévérance, l'avait parfaitement initié aux diverses sciences sacrées et profanes qu'on enseignait à Châtillon ; mais, chose assez rare, sa trop grande ardeur pour les études n'avait point nui aux pieuses dispositions de son âme. En même temps que ses talents se développaient avec puissance, la foi s'enracinait davantage dans son cœur ; et, ainsi qu'il le rapporte lui-même, il goûta et savoura longtemps les douceurs intimes du printemps spirituel : les germes de grâce dont son âme était remplie s'épanouirent durant cette heureuse saison de sa vie, et les fruits de vertu qu'il porta plus tard se montrèrent déjà alors dans une riche et abondante floraison. Il est peu d'hommes qui ne conservent quelque souvenir de ce temps mystérieux où l'âme, encore vierge, s'entr'ouvre pour la première fois à la lumière, et produit la première fleur de l'amour. Heureux quand c'est vers Dieu que s'exhale son suave parfum ! C'est le temps dont parle le prophète, le temps de la puberté de l'âme : « J'ai passé auprès de vous, dit le Seigneur, et je vous « ai considérée ; et j'ai vu que le temps où vous étiez,

« était le temps d'être aimée[1]. » A cet âge, tout jeune homme est poëte : il est poëte parce qu'il aime, et que la poésie est le langage naturel d'une âme aimante; mais ce n'est pas seulement par l'harmonie des mots qu'elle s'exprime; elle vit dans la mélancolie du silence et des larmes; elle anime le regard; elle donne des ailes aux rêves et aux soupirs; on aime, et ce qu'on aime est inconnu : on le pressent, on le réclame, on le cherche parmi les reflets de la beauté et de la vérité; mais cet idéal n'est point sur la terre; et de là ce mélange de désirs, d'amour, de douleur, d'espérance qui produit un sentiment indéfinissable, et qu'on ne saurait comparer, sous quelques rapports, qu'à ce que les Allemands appellent *Heimveh*, mal du pays, amour de l'exilé pour sa patrie.

Le jeune Bernard passa par les divers degrés de cet âge poétique. Hélas! cette saison est de courte durée; car il faut que les fleurs tombent pour que les fruits apparaissent; et entre la chute des fleurs et la maturité des fruits il y a, dans la vie spirituelle comme dans le règne de la nature, un intervalle long et indécis, un temps de labeur et d'angoisses qui pèse lourdement et se prolonge parfois jusqu'au terme de l'existence terrestre! Bernard se trouvait dans cette seconde période quand il quitta Châtillon pour retourner au foyer paternel : il avait alors dix-neuf ans. Brillant au dehors de tous les attraits de la jeunesse et du talent[2], il ne ressentait plus au dedans de lui-même les pulsations de son ancienne ferveur; sa piété, dépourvue de consolations sensibles, et sevrée, pour ainsi dire, de toutes se

[1] *Ezech.*, XVI, 8. — [2] Vit. S. B., auct. Guil., lib. I, cap. 3.

suavités, semblait n'avoir plus ni chaleur ni lumière : le printemps était passé pour lui ; les ombres de la nuit enveloppaient son âme, et la voix de la tourterelle ne s'y faisait plus entendre.

Ce fut le temps où commencèrent les épreuves. Jusqu'alors la chasteté du jeune Bernard, protégée par la piété et la pudeur (deux gardiennes que la grâce et la nature donnent à cette vertu angélique), n'avait subi aucune atteinte ; mais les charmes du monde, au milieu duquel il venait d'entrer, excitèrent ses sens et sollicitèrent vivement son cœur naïf et trop impressionnable. Il lui arriva, raconte son biographe, de porter un jour ses regards sur une femme dont la beauté séduisante l'avait frappé. Bernard éprouve un sentiment étrange ; sa conscience alarmée se réveille avec force ; il frissonne ; il craint que le trait ne soit mortel. Aussitôt il fuit sans savoir où il va ; il court à un étang, s'y plonge avec hardiesse, et demeure obstinément dans ces eaux glacées jusqu'à ce qu'on vînt l'en retirer à demi mort [1]. Un tel acte de vigueur eut pour Bernard des résultats salutaires ; sa vertu victorieuse en acquit une nouvelle force, et de ce moment elle s'éleva de plus en plus au-dessus des concupiscences de la chair et des sens.

A cette époque une affliction immense, la plus poignante que puisse éprouver un fils, vint le frapper au cœur, et mit un terme à toutes les joies du foyer domestique. Six mois s'étaient à peine écoulés depuis son retour à Fontaines, que sa mère, comme un fruit mûr pour le ciel, lui fut enlevée. Élisabeth se voyait environnée, à cette heure suprême, de toute sa famille.

[1] Guill., lib. I, cap. 3.

Cependant, ni les infirmités ni le nombre des années n'avaient annoncé l'approche de son dernier jour; au contraire, encore pleine de fraîcheur, et forte de la santé de l'âme et du corps, elle se livrait plus que jamais aux exercices de la piété et d'une infatigable charité. On la remarquait souvent, dit un ancien auteur, seule et à pied sur la route de Fontaines et de Dijon, entrant dans les cabanes des pauvres, visitant les malades, distribuant des remèdes et des aliments, prodiguant des secours et des consolations aux personnes affligées. Et ce qui rendait sa bienfaisance plus admirable, c'est qu'elle la pratiquait de telle sorte que l'éclat de ses œuvres ne trahissait point sa modestie; elle faisait tout par elle-même, sans l'assistance de ses domestiques, et l'on pouvait dire avec vérité que sa main gauche ignorait les largesses de sa droite. C'est au milieu de ces nobles exercices que la pieuse Élisabeth fut rappelée presque subitement de ce monde. Sa mort a des circonstances trop touchantes pour que nous n'en rapportions ici quelques détails; nous laisserons parler celui de ses contemporains qui lui-même fut présent à cette scène de douleur et d'édification :

« La très-excellente mère de notre vénérable abbé « avait coutume de célébrer magnifiquement tous les « ans la fête de saint Ambroise (patron de l'église de « Fontaines); et elle donnait chaque fois, en cette occa- « sion, un repas solennel auquel était convié le clergé. « Dieu, voulant donc récompenser la dévotion particu- « lière qui attachait cette sainte femme au glorieux Am- « broise, lui fit connaître par une révélation qu'elle « mourrait au jour même de la fête. Et certes il ne « faut pas s'étonner de voir une si digne chrétienne

« participer à l'esprit de prophétie. En conséquence, « elle annonça tranquillement et avec une grande as- « surance, à son mari, à ses enfants, à sa famille « assemblée, que le moment de sa mort était pro- « che. Tous demeurèrent frappés de surprise, et se « refusèrent de croire à cette prédiction ; mais bientôt « ils éprouvèrent de justes anxiétés. Dès la vigile de « saint Ambroise, Élisabeth fut prise d'une fièvre vio- « lente qui la retint couchée ; le lendemain, jour de la « fête, elle demanda humblement qu'on lui apportât le « corps de Notre-Seigneur ; et après avoir reçu ce très- « saint viatique avec les onctions saintes, elle se sentit « fortifiée, et elle insista pour que les ecclésiastiques in- « vités se rendissent au repas qu'elle avait préparé. Or, « pendant qu'ils étaient à table, Élisabeth fit appeler « auprès d'elle Guido, son fils aîné, pour lui commander « et lui recommander d'introduire dans sa chambre, « aussitôt après le repas, tous les membres du clergé « qui s'y trouvaient. Guido fit pieusement ce que sa « pieuse mère avait désiré. Les voilà donc tous réunis « autour de son lit ! Alors la servante de Dieu annonce « d'un air serein que le moment de sa dissolution était « venu ; les clercs se mettent en prières ; on commence « les litanies. Élisabeth elle-même psalmodiait douce- « ment avec eux, tant qu'elle avait du souffle. Mais à « l'instant où le chœur vint à chanter cette parole des « litanies : *Per passionem et crucem tuam libera* « *eam, Domine,* la mourante, remettant son âme au « Seigneur, éleva sa main pour faire le signe de croix ; « et, demeurant dans cette attitude, elle rendit sa belle « âme, que les anges reçurent et portèrent dans le sé- « jour des bienheureux. C'est là qu'elle attend, dans la

« paix et le repos, le réveil de son corps au grand jour « de la résurrection, quand viendra notre juge et notre « avocat, Jésus-Christ, pour juger les vivants et les « morts, et le siècle par le feu. C'est ainsi que cette âme « sainte quitta le saint temple de son corps : sa main « droite resta élevée en haut dans la même position où « elle était lorsqu'elle fit son dernier signe de croix; « chose qui parut un grand sujet d'admiration aux « assistants[1]. »

O mère de saint Bernard, mère sept fois bienheureuse, et digne des bénédictions de tous les enfants de l'Église! daignez, je vous en conjure, guider la plume de celui qui entreprend d'écrire la vie de votre fils, afin que les exemples de sa vertu et les merveilles de sa sainteté nous animent, nous consolent, nous réchauffent, nous qui vivons si pauvrement dans les derniers temps! Hélas! à peine si nous croyons les prodiges des temps passés, tellement ils sont devenus rares depuis que la charité s'est refroidie sur la terre! Je vous prie donc, ô pieuse mère, que votre Bernard revive dans ce livre, et que son esprit nous assiste. Loin de nous la vaine gloire, les recherches de l'amour-propre et le faux éclat de l'éloquence humaine! Que notre parole soit simple, vraie; que notre narration soit fidèle! C'est sous vos auspices, douce Élisabeth, que nous voulons reprendre nos récits et les poursuivre avec confiance.

« L'heureuse transmigration de l'âme d'Élisabeth, « continue le moine que nous avons cité, fut un sujet de « joie parmi les anges du ciel; mais sur la terre cet évé- « nement plongea dans le deuil et dans une douleur

[1] Joan. Erem., p. 130

« profonde les pauvres de Jésus-Christ, les veuves et les « orphelins dont elle était la mère[1]. » Bernard surtout, le pauvre Bernard, tout à l'heure si joyeux de se retrouver avec sa mère, après une longue absence, demeura atterré d'un coup si subit et si imprévu. Attaché à cette mère par les liens de la grâce, encore plus que par ceux de la nature, son cœur si aimant, si rempli de tendresse et de piété filiale, semblait dépouillé pour toujours de tout ce qui faisait sa joie, sa vie, son bonheur.

Abandonné à ses regrets et à une intime douleur, il trouvait à peine dans sa foi et dans les promesses éternelles quelques pensées de consolation. Il avait près de vingt ans : c'est l'âge où le fils commence seulement à comprendre le prix d'une mère. Car tant qu'il est enfant, il l'aime instinctivement, il l'aime enfantinement; mais le jeune homme l'aime avec motif, avec conscience; et à son amour se joint une estime singulière, un respect et une confiance sans bornes. Bernard, quoique entouré de ses frères, de sa sœur, de son vieux père, se croyait seul dans le monde; son appui lui manquait; sa consolation n'était plus ici-bas; il n'entendait plus, il ne voyait plus sa mère; il était en quelque sorte séparé de lui-même.

Mais ce qui augmentait chaque jour ses tristesses et ses ennuis, ce fut son aridité intérieure, la sécheresse de sa dévotion et de ses prières, la froideur de son âme qui lui semblait couverte de glace. Dans cet état d'obscurcissement, par où passent inévitablement les âmes destinées à une haute sanctification, Bernard dut subir toutes les épreuves de la voie purgative; car, ainsi que

[1] Joan. Eremit., p. 1301.

le témoigne l'Écriture, le Seigneur éprouve ses serviteurs comme l'argent s'éprouve par le feu et l'or dans le creuset[1]. « Mon fils, dit l'Ecclésiastique, lorsque vous « entrez au service de Dieu, préparez votre âme à la « tentation et à l'épreuve, et demeurez ferme dans la « justice et dans la crainte du Seigneur. Tenez votre « âme humiliée, et attendez dans la patience ; prêtez « l'oreille aux paroles de la sagesse, et ne perdez point « courage au moment de l'épreuve. Souffrez avec pa- « tience l'attente et les retards de Dieu. Demeurez uni « au Seigneur, et ne vous lassez pas d'attendre ; accep- « tez de bon cœur tout ce qui vous arrivera ; restez en « paix dans votre douleur ; et conservez la patience au « temps de votre humiliation ; car l'or et l'argent s'épu- « rent par le feu ; mais les hommes que le Seigneur veut « recevoir au nombre des siens, il les éprouve dans le « creuset des humiliations et des souffrances. Ayez donc « confiance en Dieu, et il vous retirera de vos maux ; « espérez en lui, marchez dans la crainte, et vieillissez « dans son amour[2]. »

Bernard eut à lutter contre les trois espèces de tentations qui s'attachent successivement au corps, à l'esprit et à l'âme, par la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie.

La première de ces tentations fut d'autant plus violente, que déjà Bernard en avait triomphé dans une autre circonstance. Mais l'antique et rusé serpent attendit le moment le plus critique pour surprendre la jeunesse de Bernard et lui livrer un assaut décisif. Nous l'avons déjà dit, Bernard était remarquablement

[1] *Prov.* XVII, 3. — [2] Eccl. II, 1.

beau ; il avait des manières élégantes et distinguées ; son œil, plein de feu, éclairait un visage mâle et doux ; sa démarche, son attitude, son geste, le sourire de ses lèvres, étaient toujours modestes, simples et nobles ; sa parole, naturellement éloquente, était vive et persuasive. Il y avait dans toute sa personne quelque chose de si aimable, de si attrayant, que, selon l'expression de ses biographes, il était encore plus dangereux pour le monde que le monde ne l'était pour lui[1]. On conçoit dès lors les périls qui durent environner le jeune homme, surtout quand on considère combien son cœur était ouvert, expansif et porté à aimer. Il fit des expériences nombreuses et terribles.

Cependant la grâce divine, qui assiste les humbles et fortifie ceux qui combattent, couvrit Bernard de son égide et le rendit invulnérable à tous les traits du démon de la chair. Le tentateur prit alors une forme plus subtile ; et voyant que le côté faible de Bernard était une passion excessive pour la science, il s'efforça de captiver son esprit par la concupiscence des yeux. Des amis imprudents, ses frères eux-mêmes, pour le distraire de ses rêveries, l'engagèrent à s'adonner aux sciences curieuses ; et ils lui représentaient si vivement l'intérêt qui s'attache à ce genre d'études, que Bernard, déjà enclin par lui-même aux investigations de l'intelligence, ne trouvait d'abord aucune objection à ces conseils ; mais la voix de sa conscience lui en montrait les dangers. Il comprit que la science, sans but pratique, et sans autre résultat que la satisfaction d'une vaine curiosité, n'était point digne du chrétien. Car,

[1] Guill., lib. 1, III.

ainsi qu'il le dit lui-même dans la suite (et nous ci
rons ici ses propres paroles) : « Il y a des hommes
« ne veulent apprendre que pour savoir, et cette cu
« sité est ridicule ; d'autres ne veulent apprendre
« pour être regardés comme savants, et cette vanité
« blâmable ; d'autres n'apprennent que pour trafiq
« de leur science, et ce trafic est ignoble. Quand d
« les connaissances sont-elles bonnes ? Elles sont b
« nes, répond le prophète, quand on les met en pr
« que (Ps. 110). Et celui-là est coupable, ajoute l'apôt
« qui ayant la science du bien qu'il doit faire, ne le
« pas (Jac., IV, 17)[1]. »

De telles considérations, appuyées sur la foi ch
tienne, contre-balancèrent les suggestions spécieu
des amis qui l'entouraient.

Cependant il fallait embrasser une carrière, une
sition sociale ; se déterminer pour une sphère d'a
vité : il fallait, en un mot, choisir entre Dieu et
monde. Dans cette alternative, où les secrètes dict
de la conscience combattent toutes les réflexions et t
tes les prévisions, Bernard éprouvait des perplexi
douloureuses. Le tentateur profita de la crise pour
livrer un dernier assaut, plus long et plus opiniâtre
les précédents : ce fut cette fois l'orgueil qu'il cher
à exalter par des insufflations perfides.

En effet, le monde ouvrait à Bernard des avenues
duisantes. L'influence de sa famille et les services p
sonnels de son père lui assuraient, dans les armées,
avancement rapide et de hautes distinctions ; d'un au
côté, son génie flexible, ses connaissances variées l'

[1] *S. Bern.*, in Cant., serm. XXXVI, ante medium.

pelaient à la cour, où il entrevoyait les chances d'un succès brillant. La magistrature encore lui offrait une position conforme à ses habitudes graves et studieuses ; enfin il pouvait aspirer, et par son mérite et par le rang de sa maison, aux plus éminentes dignités de l'Église[1]. Mais au milieu de tant d'avantages, Bernard demeura indécis ; et, ni les pressantes sollicitations de sa famille, ni l'entraînement de ses amis, ni le poids de ses propres désirs et de sa passion pour les grandes choses, ne purent fixer sa volonté, ni arracher son consentement. Chaque fois que le monde lui souriait, le souvenir de sa mère le ramenait aux pensées de la vie future ; et tous ses projets semblaient se dissoudre sous l'action d'une force intérieure qui faisait son supplice ou sa joie, selon qu'il obéissait ou résistait à cette mystérieuse impulsion. Oh ! qu'une telle lutte est déchirante ! Et combien ces peines d'esprit sont plus cruelles et plus incisives que les souffrances du corps ! C'est au milieu des tribulations de ce genre que la volonté propre est crucifiée ; le moi humain, pressuré de toutes parts, est séparé de ce qu'il a d'impur ; il est dépouillé de lui-même, vidé en quelque sorte de sa propre vie, jusqu'à ce qu'il meure à ses goûts, à ses désirs, à ses vouloirs, à ses affections, à tout ce qui est de lui et à lui. Alors seulement il peut dire, avec la grande et royale âme qui sera éternellement le type de toute perfection : *Ecce ancilla Domini : fiat mihi secundum verbum tuum !... Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole*[2]. Quand le vase est foncièrement purifié, l'Esprit de

[1] Villef, liv. I, p. 10. — [2] Luc., I, 38.

Dieu y abonde, et en fait un vase d'honneur et de sainteté.

Mais qui dira les angoisses et les profondes tristesses du chrétien qui gémit dans les douleurs de cette opération crucifiante? Souvent en proie à une tourmente extraordinaire, et déchiré au dedans de lui-même par deux puissances contraires qui pressaient et sollicitaient également sa volonté, Bernard levait son regard vers le ciel; et alors il rencontrait le regard de sa mère qui lui rendait le calme et réveillait sa conscience : « Il lui semblait la voir attristée, et lui rap-« pelant qu'elle ne l'avait pas élevé avec une tendresse « si particulière pour la vanité du monde, et qu'elle « avait eu une autre espérance en le formant avec tant « de soin [1]. »

Un jour, s'étant mis en route pour aller visiter ses frères, qui se trouvaient avec le duc de Bourgogne au siége du château de Grancey, il cheminait silencieusement, roulant dans son esprit de graves pensées : le monde, avec ses agitations et ses perpétuelles vicissitudes, lui apparaissait comme un vain spectacle; il comprit soudainement la parole qui parlait au fond de son cœur : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes char-« gés de peines, et je vous soulagerai; prenez mon « joug, et vous trouverez le repos de vos âmes; car « mon joug est doux et mon fardeau est léger [2]. » A cette voix, un désir céleste s'empare du cœur de Bernard et le fait tressaillir jusque dans la moelle de ses os. Il s'arrête devant une église, il y entre : « Là, prosterné « au pied de l'autel, il prie avec grande abondance

[1] *Guil., lib.* I, cap. 3. — [2] Matth., XI, 28-29.

« de larmes, levant ses yeux vers le ciel et répandant « son cœur comme de l'eau devant la face du Seigneur « son Dieu, » selon la parole du prophète[1]. Dès ce moment un calme ineffable descendit dans son âme; le souffle divin ralluma le foyer de sa vie; et, embrasé d'amour, Bernard se consacra pour toujours à son Dieu.

Bien des années après ce changement, qui fut l'œuvre du Très-Haut, il se plaisait à en rappeler les circonstances et à les raconter aux moines de Clairvaux. « Je n'ai pas honte d'avouer, leur disait-il, que souvent, « et surtout au commencement de ma conversion, je « me trouvais dans une grande dureté de cœur et dans « un extrême refroidissement. Je cherchais Celui que « mon âme voulait aimer... Celui dans lequel mon esprit « engourdi se pouvait reposer et réchauffer; et comme « il ne se présentait personne pour me secourir et pour « fondre cette glace dure qui resserrait si fort mes « sens intérieurs, et y faire renaître la douceur et la sé« rénité du printemps spirituel, mon âme devenait de « plus en plus languissante, débile et endormie, se lais« sant aller au chagrin et presqu'au désespoir, et mur« murant en elle-même : *Qui pourra soutenir un « froid si rude*[2] ? Alors tout à coup, et peut-être à la « seule parole ou à la première vue d'une personne « vertueuse, ou même quelquefois au souvenir d'un « mort ou d'un absent, l'Esprit divin commençait à « souffler, et les eaux à couler, et mes larmes me ser« vaient de nourriture durant le jour et durant la « nuit[3]. »

[1] Guill., I, III. — [2] Ps. 147. — [3] S. Bern., in Cant., serm. XIV, post medium.

CHAPITRE IV.

Conversion des frères de saint Bernard et de plusieurs de ses amis.

« Je suis venu apporter le feu sur la terre, dit Jésus-« Christ ; et que veux-je, sinon qu'il s'allume[1] ! »

Ce feu divin, quand il descend dans une âme, la purifie et la transfigure. Son opération est analogue, en quelque sorte, à celle du feu matériel, quand il s'attache au bois : il le dessèche d'abord, et l'obscurcit de vapeurs épaisses ; puis il pénètre peu à peu dans sa substance, consumant tout ce qu'il y rencontre de grossier et d'hétérogène ; enfin, il l'enflamme, le transforme, le remplit de splendeurs ; et le bois, changé en feu, participe aux qualités du feu lui-même.

C'est ainsi que Bernard, après avoir passé par les divers degrés d'une épuration profonde, demeura entre les mains de Dieu comme un flambeau allumé, prêt à être posé sur le chandelier.

Or, l'homme, renouvelé en lui-même et animé d'un céleste amour, ne tarde point à devenir, au milieu de ses semblables, un merveilleux instrument de salut ; et la puissance toujours croissante que Bernard était appelé à exercer sur son siècle, se manifesta dès le moment où son cœur se donna irrévocablement à Dieu.

[1] *Luc.*, XII, 49.

Le premier personnage que son exemple, encore plus que sa parole, arracha aux vanités du monde, fut son oncle, le vaillant Gauldry, comte de Touillon. Ce seigneur occupait dans l'armée un poste éminent; il était riche, et renommé par sa valeur autant que par ses largesses[1]. A la voix de Bernard, il quitte le siècle, s'attache à son neveu comme à un père, et demeure jusqu'à sa mort au nombre de ses plus fidèles et de ses plus fervents disciples.

Après cette conversion éclatante, le zèle de Bernard ne connut plus de bornes : comme la flamme qui embrase une forêt se communique de proche en proche, et s'étend indistinctement aux jeunes plantes et aux arbres séculaires, redoublant d'intensité à mesure qu'elle fait de nouvelles proies, ainsi Bernard, animé d'une charité brûlante, en laisse jaillir les saintes ardeurs sur ses frères, sur ses parents, sur ses amis; et enveloppe dans les mêmes feux les jeunes hommes et les vieillards, les femmes et les époux, les enfants et les pères.

Barthélemy est, avant tous les autres, touché de ses exhortations. Il était sur le point d'entrer au service du duc de Bourgogne; mais il choisit une meilleure part, et n'hésite point à s'engager dans la milice de Jésus-Christ. André, aussi bien que Barthélemy, plus jeune que Bernard, avait été nouvellement reçu chevalier; et comme il se complaisait dans la perspective d'une carrière de gloire, il n'écoutait qu'avec répugnance les paroles de son frère; il combattait ses avis, évitait sa présence, s'irritait contre ses instances.

[1] Vir potens in sæculo et in sæcularis militiæ gloria nominatus. (Alanus. Vit. 2, pag. 1255. Edit. Mab.)

Mais un jour, au moment où Bernard venait renouveler ses démarches, André s'écria d'un ton pénétré : « J'ai vu ma mère[1] !... » « En effet, ajoute l'historien, elle « lui apparut visiblement, et témoigna, par un sou- « rire plein de douceur, la joie qu'elle éprouvait de « la sainte résolution de ses enfants. » André, stupéfait, ému jusqu'aux larmes, se jette au cou de son frère ; et, de soldat du siècle, devient soldat de Jésus-Christ.

Nous avons vu que Guido, l'aîné de toute la famille, était marié ; il tenait un rang considérable dans la société, et y remplissait chrétiennement les devoirs de son état ; mais l'insistance que mit Bernard à le soustraire aux périls du monde, à le détacher des liens les plus légitimes ; la facilité même avec laquelle Guido se prêta à ces douloureux sacrifices, nous permet de croire que des motifs de conscience, inconnus aux historiens, peut-être des engagements antérieurs, obligeaient Guido et les autres membres de cette sainte famille à se consacrer entièrement à Dieu. Quoi qu'il en soit, Guido, entraîné par le désir de la perfection évangélique, souhaitait ardemment de quitter le monde pour Jésus-Christ ; et il promit d'accomplir ce vœu si, d'après les règles de l'Église, sa femme y voulait consentir. Toutefois, ce consentement lui semblait presque impossible de la part d'une jeune épouse, déjà mère, qui l'aimait avec tendresse. Mais à l'heure même, Bernard, avec l'accent d'une inspiration supérieure, lui répondit que sa femme y consentirait. La lutte fut violente, mais elle ne dura pas longtemps : un miracle de grâce la fit cesser. Bernard arrive ; c'est la femme de Guido elle-

[1] Vidi matrem ! Guill. de S. Ph., cap. 3.

même qui l'appelle ; elle veut le voir, elle veut lui ouvrir son âme. Malade et frappée d'une anxiété étrange, elle a entendu dans son cœur la voix mystérieuse qui a parlé au cœur de son mari ; elle veut se consacrer comme lui au Dieu d'amour qui l'attire par les plus irrésistibles attraits de la grâce ; et à l'instant même, en présence de Guido et de Bernard, elle prononce ses vœux, et recouvre soudainement la santé du corps et la paix de l'âme. Les deux époux ne tardèrent point à réaliser leurs généreuses résolutions ; et après avoir pris de part et d'autre les mesures indiquées en de semblables occurrences, ils se séparèrent et suivirent leur haute vocation.

Guido devint le disciple, le compagnon fidèle, l'ami inséparable de Bernard. Mais sa femme entra au monastère de Juilly, où elle persévéra dans les exercices d'une piété austère, ayant été préposée à la direction d'une nombreuse compagnie de vierges chrétiennes [1].

A la nouvelle de ce qui se passait dans sa famille, Gérard, le frère puîné de Guido, manifesta un vif mécontentement. Il jugea selon des vues humaines le zèle de Bernard, et condamna sévèrement la facilité avec laquelle ses frères avaient contracté des engagements si graves. Cette disposition hostile affligea Bernard, mais ne l'empêcha point d'aller trouver son frère, qui était alors au camp de Grancey, au comble des hon-

[1] Guill. de S. Th., cap. 5, n. 22. — Alanus, Vita 2ª, pag. 1292. — Plusieurs de ceux que Bernard gagna à Dieu étant mariés, et les femmes étant entrées dans les vues de leurs maris, on les envoya dans un monastère à Juilly, près de Dijon (ad muros Divionenses), où l'on observait la règle de Saint-Benoît. Ce fut dans ce même monastère que se retira dans la suite Hombeline, sœur de saint Bernard. (Mabill. Ann., lib. LXXXII, n. 51.)

neurs militaires. « Gérard, dit la chronique, était un « intrépide guerrier, d'une prudence consommée, et « tellement serviable, que tout le monde le chérissait[1]. » Il fit à son frère un accueil froid, repoussa ses paroles par les objections spécieuses de la sagesse mondaine, et endurcit son cœur à la voix de la grâce. Alors Bernard, tout palpitant de charité fraternelle, et comme transporté hors de lui-même, porta sa main sur le côté de son frère, et lui dit d'un accent prophétique : « Je « sais, oui, je sais que l'adversité seule ouvrira ton in- « telligence à la vérité. Eh bien, le jour va venir, et il « viendra bientôt, où cet endroit que je touche sera « percé d'un coup de lance ; et la plaie servira d'ouver- « ture pour donner entrée dans ton âme à la parole que « tu méprises maintenant[2]. »

Gérard déclara dans la suite qu'au moment où son frère prononça ces mots, il croyait déjà sentir un dard qui lui perçait le côté. En effet, peu de jours après cette scène, se trouvant à l'assaut du château de Grancey, il fut frappé d'un coup de lance à l'endroit même que Bernard avait désigné du doigt. La blessure parut mortelle ; et Gérard, étendu sur le champ de bataille, tomba entre les mains des ennemis, qui le transportèrent dans leur camp et le retinrent captif. Dans cette cruelle position, en proie aux anxiétés les plus douloureuses, Gérard, désespérant de sa vie, envoya en toute hâte chercher son frère. Mais Bernard ne vint pas, et lui fit dire ce mot : « Ta blessure ne va pas à la mort, « mais à la vie. »

L'événement justifia la prédiction. Gérard s'échappa

[1] *Guill., IV, pag.* 1082. — [2] Id., loco cit.

miraculeusement de son obscure prison ; et, libre de ses chaînes, il ne songea plus qu'à se libérer également des liens du monde pour suivre la vocation supérieure qui l'appelait, comme son frère, à l'œuvre de Dieu.

Bernard, devenu le guide et le père spirituel de ses frères, n'avait point encore de projet arrêté sur le genre de vie qu'il embrasserait. La vie religieuse était l'objet de leurs vœux à tous ; mais ils laissèrent à la Providence le soin d'en faciliter l'accomplissement et d'en déterminer la forme. Un jour, étant entrés ensemble dans une église, pleins du désir de connaître la volonté de Dieu, ils entendirent la lecture de ce texte d'une épître de saint Paul : « Celui qui a commencé en vous « cette bonne œuvre l'achèvera et la rendra parfaite « jusqu'au jour de Jésus-Christ[1]. » Bernard fut frappé de cette parole comme de la voix du ciel ; et pénétré d'une juste espérance, il assembla ses amis, ses proches et tous ceux qui lui étaient chers, pour enflammer leur piété, pour leur communiquer les lumières et les grâces abondantes dont son âme était inondée. Peu de personnes résistaient à ses énergiques représentations, à ses paroles chaleureuses, à la puissance de son exemple. Aux uns, il montrait les déplorables illusions d'une vie toute mondaine ; aux autres, les consolations et les inépuisables douceurs de la vie religieuse ; à tous, la nécessité pour l'homme, et surtout pour l'homme chrétien, de considérer sérieusement le but véritable de l'existence humaine, de marcher vers ce but avec courage et droiture, et de ne point échanger, pour quelques plaisirs fugitifs, les éternelles joies réservées à

[1] Philipp., I, 6.

l'âme fidèle. « Le zèle qui m'anime, disait-il, ne vient « point de la chair et du sang; mais il naît du plaisir « de travailler ensemble à l'œuvre de notre salut. La « noblesse, la taille avantageuse, la beauté du corps, « les grâces de la jeunesse, les terres, les palais, les « hautes dignités, la sagesse même du monde, tout cela « est au monde. Mais combien de temps dureront ces « choses? Elles disparaîtront comme le monde, avant « le monde; dans un moment, vous disparaîtrez vous « même du monde. La vie est courte, le monde passe « et vous passerez avant lui. Pourquoi ne pas cesser « d'aimer ce qui cessera bientôt d'exister?... O mon « frère, écrivait-il à l'un de ses amis qu'il pressait de se « joindre à lui, venez sans plus tarder, et attachez-vous « à un homme qui vous aime d'un amour fidèle et véri- « table. La mort ne séparera point deux cœurs que la « piété a unis. Le bonheur que je vous propose ne re- « garde ni le corps, ni le temps, et il subsistera indé- « pendamment de l'un et de l'autre. Que dis-je? il pa- « raîtra même plus doux quand le corps sera détruit « quand il n'y aura plus de temps pour vous. Quelle « comparaison entre les vrais biens et ceux que vous « tenez du monde! Le plus grand bienfait est celui « qu'on ne vous ôtera jamais. Et quel est-il? *L'œil ne « l'a point vu, l'oreille ne l'a point entendu, le cœur « de l'homme ne l'a pas compris;* la chair et le sang « n'en sont point capables; il n'y a que l'esprit de Dieu « qui nous le révèle. Heureux ceux qui comprennent « cette parole : Vous êtes mes amis, et je vous fais con- « naître tout ce que mon Père m'a montré[1]. »

[1] *Ex epist.* CVII.

Dans une autre occasion, répondant à un jeune docteur qui balançait dans ses résolutions : « Vous étonnez-« vous, lui dit-il, d'être toujours flottant entre le bien et « le mal, tandis que vous n'avez pas encore posé vos « pieds sur la pierre solide? Prenez une bonne fois la « résolution d'embrasser le joug de Jésus-Christ, et rien « ne sera plus capable de vous ébranler. Oh ! si vous « compreniez ce que je veux dire ! Il n'y a que vous, ô « mon Dieu, qui puissiez découvrir à l'œil de l'homme « ce que vous préparez à ceux qui vous aiment ! « *Que « celui qui a soif,* dit le Sauveur, *vienne à moi, et je « lui donnerai à boire. Venez à moi, vous tous qui « êtes chargés et fatigués, et je vous soulagerai !* « Craignez-vous de manquer de force, quand c'est la « Vérité même qui vous promet de vous soutenir? Oh ! « si j'avais le bonheur de vous avoir pour condisciple à « l'école de Jésus-Christ ; si, après avoir purifié votre « cœur, je pouvais y faire couler cette onction qui en-« seigne toute vérité, avec quel zèle ne romprais-je pas « avec vous le pain brûlant de l'amour, ce pain de l'im-« mortalité que Jésus-Christ distribue incessamment et « avec profusion aux pauvres de l'Évangile ! Ne ferais-je « pas jaillir sur vous quelques gouttes de cette céleste « rosée que la divine Bonté réserve à ses enfants, et que « je vous prierais à votre tour de reverser sur moi ?... « J'ai peine à finir, tant il me vient de choses abon-« dantes à vous dire... Je prie Dieu de vous donner l'in-« telligence de sa loi et de ses volontés [1]. »

L'influence que Bernard exerçait par ses paroles et ses lettres était si efficace, si vivifiante, que bientôt il

[1] Ex epist. CCVI. Ad doct. Henric. Murbach.

vit entouré d'une compagnie de jeunes hommes (non-seulement changèrent de mœurs, mais s'attachè à sa destinée, pour le suivre dans la voie sainte où I l'avait introduit.

Parmi ces hommes généreux, il en est un don conversion eut trop d'éclat à cette époque, pour que ı omettions d'en rapporter ici quelques circonstances jeune seigneur Hugues, de l'illustre maison des coı de Mâcon, avait été le condisciple et l'ami d'enfanc Bernard. Une heureuse sympathie de pensées, de g(de sentiments, les avait étroitement liés l'un à l'autr leurs âmes, toujours en rapport et en harmonie braient à l'unisson comme deux cordes d'une m lyre. Cependant lorsque Hugues apprit le change de Bernard, son cœur en fut déchiré, et il pl comme s'il avait perdu à jamais celui qu'on disait ı au monde. Les deux amis cherchaient à se rappro mais par des raisons différentes. L'un espérait de r ner l'autre dans la carrière du siècle; celui-ci, de côté, nourrissait l'espoir de gagner à Dieu l'âme d frère. L'occasion d'une entrevue se présente : tous d profondément émus, s'embrassent et versent des lar longtemps la parole leur manque. Enfin ils rompe silence; ils échangent quelques mots; mais l'âm Hugues s'était fondue dans celle de Bernard; et deux, se tenant serrés l'un contre l'autre, protest qu'ils vivraient pour Dieu seul, et qu'ils vivraient en Jésus-Christ.

Or, il arriva que Hugues, obsédé par les so tations perfides de ses anciens amis, laissa faib la fois l'esprit de piété et les résolutions qu'il *prises.* Bernard l'apprend; il accourt à Mâcon; il tı

le jeune Hugues dans une campagne riante, au milieu d'une compagnie de jeunes seigneurs; une pluie battante les avait forcés de se grouper sous un abri. Bernard aborde son ami et l'entraîne, malgré l'orage : « Hugues, lui dit-il, tu essuieras cet orage avec moi ! » Et dès qu'ils se trouvèrent seuls, la sérénité reparut au même instant au ciel et dans l'âme de Hugues; et depuis lors, nul effort humain ne put altérer cet heureux changement que Dieu avait opéré. « Ce même « Hugues, ajoute un biographe contemporain, devint « dans la suite abbé du monastère de Pontigny et évêque « d'Auxerre, église qu'il gouverne encore aujourd'hui « de manière à montrer qu'il n'a pas seulement la di- « gnité épiscopale, mais qu'il en a aussi le mérite[1]. »

C'était une chose inouïe et sans exemple, en ce temps belliqueux, et surtout dans la joyeuse Bourgogne, de voir ce grand nombre de jeunes hommes renonçant aux plaisirs de leur âge, à la gloire de leurs noms, à tous les avantages et aux prestiges du siècle, pour embrasser une vie austère et la pauvreté de Jésus-Christ. Saint Bernard lui-même en était étonné, et il en éprouvait un sentiment de bonheur qu'il exhale merveilleusement dans une de ses lettres. « Le bruit de votre conversion, « écrit-il à Geoffroi de Péronne et à ses compagnons, « édifie et réjouit toute l'Église. Le ciel et la terre en « tressaillent de joie, et les fidèles bénissent le Sei- « gneur. Cette joie est l'effet de la pluie mystérieuse que « le ciel a fait tomber de nos jours plus abondamment « qu'à l'ordinaire, et de cette bénédiction toute gratuite « que Dieu destine à son héritage. La croix de Jésus-

[1] Guill. de S. Th., cap. 3, n° 14.

« Christ n'est point stérile en vous, comme en plusieurs « autres qui sont rebelles à Dieu ; qui diffèrent de se « convertir, et que la mort surprend dans l'impénitence. « Si les anges se réjouissent de la conversion d'un seul « pécheur, combien plus doivent-ils bondir d'allégresse « de la conversion d'une multitude de pécheurs, et de « ces pécheurs dont l'exemple est d'autant plus puissant « et contagieux qu'ils sont dans la fleur de l'âge et dis- « tingués dans le monde par leurs talents et leur nais- « sance. J'avais lu dans les Livres saints qu'entre ceux « que Dieu appelle à la foi, il y en a peu de sages selon « la chair, peu de puissants, peu de nobles. Et je vois « aujourd'hui, par un miracle de grâce, une chose con- « traire. J'en vois un grand nombre qui méprise la gloire « du monde, foule aux pieds les charmes de la jeunesse, « les avantages de la naissance, regardant comme une « folie la sagesse du siècle ; ils sont insensibles à la « chair et au sang, inaccessibles aux sollicitations de « leurs proches, ne comptant pour rien les honneurs et « les richesses, pourvu qu'ils possèdent Jésus-Christ. « Quel sujet n'aurais-je point de vous louer, si je vous « regardais comme les auteurs de ces actions magnifi- « ques ! Mais Dieu seul a transformé vos cœurs et a « opéré en vous ces merveilles. C'est une œuvre extra- « ordinaire de sa grâce, et puisque tout don parfait des- « cend du Père des lumières, il est juste d'en faire re- « monter jusqu'à lui toute la gloire[1]. »

L'Église de France, affligée depuis longtemps par des maux extrêmes, recevait une grande consolation de ces conquêtes de l'Esprit de Dieu ; mais elle ne se doutait

[1] *Ex epist.* CIX.

point encore des trésors de grâces qui lui étaient réservés, et des innombrables fruits de salut que porterait un jour cet arbre nouveau dont l'humble semence germait dans le mystère : c'est ainsi qu'autrefois, lorsque tous les peuples de la terre s'abandonnaient à une hideuse idolâtrie, douze pêcheurs d'Israël, méprisés et persécutés des hommes, se préparaient à renverser les temples des faux dieux et à renouveler la face du monde.

Bernard et ses amis, retirés dans une demeure modeste de Châtillon, travaillaient énergiquement à leur propre sanctification, afin de se rendre plus capables de travailler à la sanctification des autres.

CHAPITRE V.

Vie commune à Châtillon. — Adieux à la maison paternelle. — Vocation de Nivard.

Le séjour de Châtillon semble avoir été choisi par la sainte compagnie de Bernard, parce que là se trouvait l'élite des jeunes gens de la province [1]; c'était là aussi que Bernard avait passé ses plus belles années; il y possédait de nombreux amis, anciens compagnons de ses études, et témoins de ses premiers succès.

Cependant, dès qu'ils furent réunis dans une maison appartenant à l'un d'eux, Bernard s'appliqua à en régler la discipline intérieure, selon l'esprit de l'Évangile. Et d'abord son zèle se porta sur lui-même, afin de se dépouiller du vieil homme et de donner l'exemple, en toutes choses, à ceux qu'il avait enfantés à Jésus-Christ. Il s'efforça de se rendre parfait dans sa voie, s'élevant de plus en plus au-dessus de la sensualité, et ne cessant de combattre la concupiscence jusqu'à ce qu'il eût brisé toutes les forces de la chair. La méditation des souffrances de Jésus-Christ était son exercice continuel. Il comparait cet exercice au bouquet de myrrhe que l'épouse du Cantique recueillait avec une pieuse compassion pour le placer dans son sein. Voici comment il s'exprime sur ce sujet : « Pour moi, mes frères, dès le

[1] Guill., l. I, cap. 3, n. 15.

« commencement de ma conversion, voyant que je man-
« quais de vertus, je me suis approprié ce bouquet de
« myrrhe, composé de toutes les douleurs et des amer-
« tumes de mon Sauveur : les privations qu'il a souffertes
« dans son enfance, les travaux qu'il a endurés dans ses
« prédications, les fatigues qu'il a supportées dans ses
« voyages, les veilles dans ses oraisons, les tentations
« dans son jeûne, les larmes qu'il a versées sur les pé-
« cheurs, les piéges qu'on dressait à ses paroles, les
« périls parmi ses faux frères, les outrages, les crachats,
« les soufflets, les moqueries, les insultes, les clous,
« enfin les douleurs de toutes espèces qu'il a subies pour
« le salut des hommes... J'ai trouvé que la sagesse
« consiste à méditer ces choses, et j'ai reconnu que là
« seul était la perfection de la justice, la plénitude de la
« science, les richesses du salut et l'abondance des mé-
« rites; c'est là ce qui me relève dans l'abattement, me
« modère dans le succès, et me fait marcher avec sécu-
« rité dans le chemin royal entre les biens et les maux
« de cette vie, écartant de part et d'autre les périls dont
« je suis menacé... C'est ce qui fait aussi que j'ai tou-
« jours ces choses dans la bouche comme vous le savez;
« et que je les ai toujours dans le cœur, comme Dieu le
« sait; elles sont habituelles dans mes écrits, comme
« chacun peut le voir; et la plus sublime philosophie
« que j'aie en ce monde, c'est de savoir Jésus et
« Jésus crucifié [1]. »

Cette philosophie divine, en même temps qu'elle illuminait son intelligence et rayonnait dans sa parole, se réalisait dans tous les actes de sa vie; en sorte

[1] Serm. XLIII, in Cant. cantic.

qu'il pouvait dire, comme saint Paul, à ceux qu'i conduisait : « Mes frères, soyez mes imitateurs, je vou « en conjure, comme je le suis moi-même de Jésus « Christ[1]. »

Aussi les âmes nobles qui s'étaient groupées autou de lui, marchaient à l'envi sur les traces d'un t maître, oubliant les délicatesses du monde pour se dé gager de l'esclavage des sens ; pratiquant des austérit rigoureuses pour assujettir le corps à l'esprit, et s'imm lant chaque jour comme des hosties vivantes destiné au sacrifice. Bernard les soutenait de sa parole ferme douce ; il les encourageait selon leurs besoins, les écla rait de ses sages leçons, compatissait à leurs faiblesse et leur donnait les conseils nécessaires à leur avanc ment et à leur persévérance. Ses réprimandes mêm étaient entremêlées de tant de bonté et d'amour, qu'ell excitaient à la fois le repentir et la reconnaissance, sa jamais provoquer le murmure. Il savait d'ailleurs, p les expériences qu'il avait faites, quelles espèces de te tations attaquent ceux qui se donnent à Dieu ; il les pr munissait contre la vaine gloire, et surtout contre découragement trop ordinaire à ceux qui ne font qu'e trer dans la voie, et qui, déjà sevrés de consolatio humaines, ne sont pas encore parvenus au degré où l' goûte des jouissances plus pures. « Tous tant que no « sommes, qui avons été convertis au Seigneur, disait-i « nous éprouvons en nous-mêmes et nous reconnaisso « la vérité de cette parole des saintes Écritures : *M « fils, quand tu entreras au service de Dieu, d « meure ferme dans la justice et dans la craint*

[1] I Cor., IV, 16.

« *et prépare ton âme à la tentation*[1]. Or, la pre-« mière chose qui nous arrête au commencement de « notre conversion, selon l'expérience commune à « tout le monde, c'est l'appréhension que nous cause « l'image de la vie étroite que nous embrassons, et à « laquelle nous ne sommes point habitués... Nous ne « savons point alors *que les souffrances de la vie pré-« sente ne méritent point d'entrer en comparaison « avec la gloire que Dieu doit un jour manifester « en nous*[2]; et nous craignons de souffrir des maux « certains pour des biens dont nous n'avons point encore « l'évidence. Il faut donc que ceux qui entrent en reli-« gion veillent et prient pour surmonter cette première « tentation, de peur qu'étant abattus par le décourage-« ment de l'esprit et par les frayeurs dont ils sont as-« saillis, ils ne viennent (ce qu'à Dieu ne plaise!) à « se désister du bien qu'ils avaient commencé. Mais, « après avoir vaincu cette funeste tentation, il faut en-« core nous précautionner contre celle des louanges « humaines qui exaltent la vie vertueuse à laquelle « nous nous sommes engagés..... Efforcez-vous, mes « frères, à l'exemple du Sauveur, de vous élever au-« dessus de ces choses[3]. »

Telles sont les instructions fortes et salutaires que le disciple de Jésus-Christ rappelait souvent à l'esprit de ceux qui marchaient sous sa direction; et ainsi, comme un guide plein de vigilance, il leur aplanis-

[1] Fili accedens ad servitutem Dei, sta in justitia, et timore, et præpara animam tuam ad tentationem. (Eccli. II, 1.)

[2] Existimo enim quod non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis. (Rom., VIII, 18.)

[3] Serm. XXXIII, in Cant.

sait la voie étroite du salut, en écartait les obstacles, et les prémunissait contre les périls qui se trouvent principalement à l'entrée de cette voie. Ces soins d'une culture vraiment évangélique portèrent leurs fruits. On vit alors l'étonnant prodige que la foi chrétienne seule peut produire, sans que la magie du monde ait jamais pu l'imiter; prodige perpétuellement nouveau et admirable, et qui cependant, à cause de sa fréquence même, échappe à l'attention du vulgaire, comme ces merveilles de la nature dont le spectacle se renouvelle tous les jours sous nos regards distraits ou dédaigneux. On vit des hommes de différents âges, de diverses conditions et positions sociales; des étudiants, des seigneurs, de vieux guerriers, des chevaliers habitués à la vie des camps; des jeunes gens nourris dans les délices; des hommes du monde qui jusqu'alors n'avaient connu que la passion de la gloire et des plaisirs; des pauvres et des riches, des savants et des ignorants, des faibles et des puissants, vivre tous d'une seule et même vie, et marcher ensemble, sur un même plan, dans un même chemin, serrés étroitement les uns contre les autres, comme des brebis innocentes sous la houlette d'un enfant!

O vous, hommes de nos jours, qui, dans vos généreux pressentiments, rêvez la fraternité et une égalité parfaite; ce que vous cherchez, ce que vous inventez, ce que vous découvrez partiellement, avec tant de labeur; ce que vous proclamez toujours, sans l'avoir jamais pu réaliser, se trouve écrit dans l'Évangile, et a été mille fois réalisé dans l'Église! Considérez une communauté chrétienne, dans sa noble perfection, et *voyez* s'il est possible de faire mieux!

Ils étaient alors au nombre de trente, et ne formaient qu'une seule âme. L'intérieur de leur habitation, dit le vénérable Guillaume de Saint-Thierry, offrait l'image que l'apôtre saint Paul trace de l'Église de Corinthe[1]. Quiconque entrait dans cette maison se sentait comme investi d'une atmosphère de paix céleste ; et l'émotion qu'il éprouvait était si profonde, que, se prosternant le visage contre terre, il rendait gloire à Dieu, et confessait que le Seigneur était véritablement au milieu d'eux. « Et alors, se liant à cette pieuse société, il demeurait « dans son sein ; ou bien, s'il se retirait, il allait pu- « bliant partout la félicité de ces hommes bienheureux, « et pleurait sa propre infortune[2]. »

Il y avait en effet quelque chose d'extraordinaire dans la réunion de ces hommes d'une si haute distinction, demeurant encore au milieu du monde, avec l'habit du monde, et offrant le spectacle d'une vie qui n'avait presque plus rien d'humain, s'exhalant devant Dieu comme un holocauste sacré. Tous étaient appliqués, sous la conduite de Bernard, à la pratique sérieuse des conseils évangéliques ; ils s'exerçaient au jeûne, aux saintes veilles, à l'oraison du cœur, à la méditation des vérités éternelles, se soutenant les uns les autres par les prévenances réciproques d'une vive et tendre charité. Saint Bernard, au milieu d'eux, bien qu'il fût l'un des plus jeunes, était comme l'aîné d'entre ses frères ; il les nourrissait d'amour. « Il faut, disait-il, que le « supérieur soit une mère, bien plus qu'un maître ; et « qu'il se fasse aimer plutôt que craindre[3]. » Ce senti-

[1] I Cor., XIV. — [2] Guill., l. I, cap. 3, n. 15, pag. 1084.

[3] Discite subditorum matres vos esse debere, non dominos ; studete magis amari quam metui. (Serm. XXIII.)

ment si vrai donnait à son autorité autant de cha
que de puissance. Sa parole, expression féconde et
tarissable de son amour, formait la chaîne vivante
les entrelaçait tous entre eux et les attachait à
propre cœur. Autour de lui régnait un silence h
tuel; mais ce silence n'avait rien de morne; il étai
contraire tout vivant et vibrant d'une angélique
quence : les vrais sages ont entre eux un langage
connu au reste des hommes; communication mystéri
et substantielle, vive, rapide, électrique, par laq
les âmes sympathisent, les esprits parlent, les affect
s'épanchent, les sentiments se pénètrent, les pensé
découvrent et se révèlent; langue des anges qui
comprise que du Roi des anges et de ceux qui vi
de la vie des anges. En eux s'ouvre un sens nouv
le sens intime des choses de l'âme, sens qui est
fois un œil pur, une oreille chaste, un tact subtil
goût spirituel et un divin odorat; ce n'est point
domptable organe par lequel, dans un même ins
nous bénissons Dieu notre Père, et nous maudis
l'homme fait à son image[1]; ce n'est point la la
qui se prête à la fois au bien et au mal, à la pa
à la discorde; c'est, nous le répétons, un lan
propre aux disciples de la Sagesse, à ceux do
est écrit : « Bienheureux les pacifiques, parce qu'il
« ront appelés enfants de Dieu[2]! »

Telle était la vie sainte et solennelle de Châti
Mais, comme il arrive d'ordinaire, ce petit trou
choisi ne resta pas longtemps sans être en butte
divers propos du monde. On avait commencé

[1] Jac., cap. 3. — [2] Matth., V, 9.

les louer jusqu'à l'excès ; bientôt l'adulation tourna en médisance ; et, selon le rapport d'une chronique contemporaine, on les tenait pour suspects[1]. Aussi, à peine s'était-il écoulé six mois depuis leur établissement à Châtillon, que Bernard dut s'occuper définitivement d'une forme de vie régulière et analogue à l'esprit qui animait sa famille spirituelle.

Dans cette grave circonstance, le saint donna une preuve d'humilité qui peut-être surpasse tout ce qu'il fit de plus humble dans la suite de sa vie.

C'était un usage assez généralement suivi, surtout à cette époque, que les hommes appelés simultanément au service de Dieu restassent unis dans l'esprit de leur vocation, et constituassent une congrégation distincte dans l'Église. Du temps même de saint Bernard, plusieurs hommes apostoliques fondèrent, avec l'approbation du Saint-Siége, diverses communautés nouvelles, adaptées à l'œuvre spéciale à laquelle ils s'étaient voués. Saint Bruno, persécuté à Reims, s'était retiré en 1086 dans une solitude près de Grenoble, où il commença, avec six compagnons, la célèbre Chartreuse destinée aux âmes contemplatives. Un autre fondateur, compatriote de Bruno et contemporain de Bernard, le pieux Norbert, institua, en l'année 1120, l'ordre des chanoines réguliers de Prémontré. Peu d'années auparavant, saint Robert et saint Jean Gualbert, entourés d'un petit nombre de disciples, établirent, dans un but spécial, diverses congrégations dont le développement fut rapide et vaste. En 1116, le bienheureux Robert d'Arbrisselles fonda l'ordre de Fontevrault, illustre par l'influence

[1] Guill., I, cap. 3, n. 16.

qu'il s'est acquise. Huit ans après, en 1124, saint Étienne et quelques-uns de ses compagnons, posèrent les fondements de l'ordre de Grandmont; enfin un autre Robert, le saint abbé de Molesme, s'était fixé avec ses plus fervents disciples, vers l'an 1100, dans les déserts de Cîteaux, pour y faire revivre, dans sa pureté primitive, l'antique règle de Saint-Benoît.

Il est évident que Bernard, entouré d'une nombreuse compagnie, et déjà en réputation de sainteté, pouvait espérer, à l'exemple de tant d'autres fondateurs, de se constituer une existence à part et de vivre en union avec les enfants que Dieu lui avait donnés. Mais telle était sa répugnance pour toute espèce de distinction et de prééminence, que, par une complète abnégation de lui-même, il préféra s'ensevelir avec ses disciples dans un ordre déjà établi; et ils choisirent à cet effet l'ordre de Cîteaux, le plus rigoureux de tous, où la mortification était si excessive, que, même parmi les religieux, on n'en parlait qu'avec horreur et compassion[1]. La communauté de Cîteaux, comme nous l'avons dit, avait été récemment fondée par saint Robert dans les sombres forêts de Beaune en Bourgogne; et à l'époque dont nous parlons, le premier instituteur étant mort, Étienne Harding, gentilhomme anglais, se trouvait à sa tête et la gouvernait avec une haute sagesse. Mais, d'un côté, les ravages que causa dans cette maison une maladie qui avait décimé le pays; et, d'une autre part, les rigueurs extrêmes qu'on y pratiquait, en éloignaient tout le monde; et le digne abbé gémissait de ce délabrement comme une mère

[1] *Villef.* I, p. 32.

stérile qui voit s'éteindre à jamais l'espérance d'une postérité[1].

C'était là, dans cette maison dépourvue de religieux et de toutes les choses nécessaires à la vie, que saint Bernard résolut de se vouer à Dieu, et de commencer, en même temps que ses amis, le noviciat de la vie monastique.

Ils achevèrent de régler leurs affaires comme des hommes qui se préparent à la mort; et, après que leurs dispositions furent prises, étant à la veille de partir, Bernard et ses frères se rendirent à Fontaines pour dire adieu à leur père et lui demander sa bénédiction paternelle.

Il se passa, dans cette entrevue, une de ces scènes déchirantes que le cœur humain, quelle que soit sa force, ne saurait supporter qu'une seule fois dans le cours d'une longue vie. Il y avait longtemps que Técelin considérait avec anxiété les voies de ses enfants; et, bien qu'il s'attendît à une séparation inévitable, son cœur n'avait pu consommer en lui-même tant de sacrifices. Perdre en un seul jour cinq fils dont les éminentes qualités avaient fait sa gloire et son bonheur! se voir privé, au déclin de sa vie, de toutes ses espérances et de toutes ses joies; c'était un trop rude coup pour un vieillard courbé sous le poids de l'âge. « L'appareil de cet adieu, dit un historien, lui saisit le cœur; il jeta sur ses enfants des yeux presque éteints; sa voix lui manqua, et toute sa personne demeura dans une défaillance presque universelle[2]. » On voyait là, près du père, la jeune

[1] Voyez les manuscrits publiés par Horstius. Op. S. Bern., pag. 1084.
[2] Guill. apud Surium.

Hombeline, qui versait un torrent de larmes; elle portait à chacun de ses frères une grande affection; mais dès son enfance, et surtout depuis la mort de sa mère, elle ressentait pour Bernard une confiance plus intime, une tendresse plus expansive. Maintenant elle le regardait comme l'auteur de la ruine de sa maison et de son avenir; et, d'un ton où perçaient à la fois le dépit, l'amour, la colère, le respect, l'espérance, elle suppliait Bernard de suspendre ses projets; elle le conjurait d'avoir égard aux cheveux blancs d'un vieillard, à l'abandonnement où il laissait le plus jeune de ses frères, et enfin d'avoir pitié d'une faible sœur qu'il avait tant aimée et qui bientôt se trouverait seule et sans appui.

Bernard posséda son âme au milieu des tourments d'une si accablante épreuve. Dieu seul, le Dieu qui habitait dans cette âme aimante, put lui donner la force surhumaine de consommer le sacrifice, selon la parole de Jésus-Christ: « Que celui qui veut me suivre se « renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me « suive[1]! Et quiconque aura quitté à cause de moi sa « maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, « ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses « terres, en obtiendra le centuple et possédera la vie « éternelle[2]. »

Les fils de Técelin reçurent la bénédiction paternelle, et se retirèrent...

Hâtons-nous cependant de le dire, et devançons, pour la consolation du lecteur, le cours des événements.

Le vieux Técelin, vers la fin de sa vie, rejoignit ses

[1] *Matth.*, XVI, 24. — [2] Matth., XIX, 29.

fils, et mourut plein de jours dans les bras de saint Bernard.

Et ainsi, pour un sacrifice momentané, accompli dans la courte période de leur existence terrestre, les voilà tous inséparablement unis dans l'éternité!

Bernard, en s'éloignant des lieux où sa présence venait de faire éclater une si vive douleur, échappa aux dangers d'un attendrissement funeste aux grandes âmes. Mais à son père était réservé un dernier coup de foudre qui, visiblement dirigé par la main de la Providence, dut lui ouvrir les yeux sur l'irrévocable destinée de sa famille. En sortant du château de Fontaines, les fils de Técelin aperçurent leur plus jeune frère qui jouait sur la place avec d'autres enfants de son âge. Alors Guido, l'aîné de tous, lui dit en l'embrassant : « Mon petit frère Nivard, vois-tu ce château et « ces terres ; eh bien, tout cela te reviendra, à toi seul. « — Quoi ! répondit l'enfant avec un sentiment qui ne « tenait point de l'enfance; quoi! vous prenez pour « vous le ciel, et vous me laissez la terre? le partage « n'est point égal[1]. » Depuis ce moment, le jeune Nivard ne put être retenu ni par son père, ni par ses parents, ni par aucune influence humaine. Il rejoignit saint Bernard ; et celui-ci avec ses frères et ses compagnons, au nombre de trente, se mit en route pour Cîteaux.

Ils partirent tous ensemble à pied, sous la conduite de l'homme bien-aimé qui marchait à leur tête.

C'était en l'année 1113.

[1] Guill., lib. I, cap. 3, n. 17.

CHAPITRE VI.

Origine de l'ordre de Cîteaux. — Révélation touchant son avenir. — Arrivée de saint Bernard au monastère.

Les ordres religieux, qui se succèdent sur la terre permanente de l'Église, sont assujettis, dans le cours de leur développement, aux lois qui président à toutes les existences de la nature. Semences faibles et imperceptibles à leur origine, ces institutions croissent, fleurissent et fructifient; puis elles décroissent, se décolorent et tombent. Mais elles ont produit un fruit qui contient la semence d'une germination nouvelle, et qui sort vigoureux de son enveloppe usée pour se reproduire selon son intarissable espèce.

C'est ainsi que l'ordre de Saint-Benoît, institué sur le mont Cassin, au VIe siècle, s'est propagé à travers des transformations successives, jusqu'à nos jours; se dépouillant, à chaque nouvelle phase, de ses formes caduques pour revivre sous d'autres formes, analogues à d'autres temps et à d'autres mœurs. On a compté au dernier siècle, en y comprenant les diverses branches et filiations, plus de trente-sept mille monastères qui reconnaissaient saint Benoît pour leur patriarche; et dès le temps de Charlemagne, les moines d'Occident embrassèrent généralement sa discipline et sa règle [1].

[1] *Helyot, Hist.* de l'ord. de S.-Benoît.

L'une des transformations les plus mémorables de l'ordre bénédictin, avant le siècle de saint Bernard, fut la réforme de Cluny, ainsi appelée à cause du célèbre monastère de ce nom, fondé vers l'an 910, dans le diocèse de Mâcon, par Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine. Cette Congrégation, gouvernée durant près de deux cents ans par saint Bernon, saint Odon, saint Mayeul, saint Odilon, saint Hugues et Pierre le Vénérable, tous illustres par leur savoir et leur haute sagesse, étendit ses branches fécondes sur toute l'Europe. Elle était, au milieu du moyen âge, le foyer central de la piété, de la science et des vertus les plus sublimes, en même temps qu'elle devint l'asile de toutes les grandeurs. Ses maisons d'Italie, de France, d'Espagne, d'Allemagne, d'Angleterre, comptaient au nombre des simples religieux une foule de princes, de cardinaux et de souverains ; et parmi les moines les plus humbles qui sortirent de Cluny pour gouverner le monde, il faut citer trois papes fameux : saint Grégoire VII, Urbain II et Gélase.

Cette prodigieuse prospérité alla toujours croissant jusqu'à l'époque de la mort de l'abbé saint Hugues, en 1109. Depuis lors, l'ordre de Cluny, parvenu au plus haut période de sa puissance, s'affaissa de jour en jour sous le poids même de ses richesses et de ses splendeurs. L'abbé Pons, qui succéda à Hugues, ouvrit la porte aux abus; et, sous sa courte administration, tous les ressorts de la vie religieuse se relâchèrent; l'édifice pencha vers sa ruine. Il est vrai qu'après la mort de ce supérieur indigne, qui périt de la peste, Pierre le Vénérable essaya de remédier aux maux et de restaurer l'antique discipline. Ses tentatives, selon le

témoignage de saint Bernard lui-même, eurent des succès peu durables; et il fut le dernier homme illustre que cette congrégation ait produit : après sa mort, sa destinée semble achevée, et elle se perd dans l'obscurité.

Mais à mesure que la séve évangélique se retirait de la tige de Cluny, elle se concentrait sur un autre point de l'ordre de Saint-Benoît; et déjà, à la fin du XI[e] siècle, elle commençait à surgir sous une nouvelle forme. Plusieurs moines bénédictins, animés d'un puissant désir de perfection, choisirent une retraite dans la forêt solitaire de Molesme, aux confins de la Champagne et de la Bourgogne; ils y construisirent de petites cabanes avec des branches d'arbre, et formèrent, sous la rigide direction de saint Robert, la congrégation de Molesme. Cependant, dans les desseins de la Providence, cette congrégation ne dut être que la pépinière d'un ordre plus vaste et plus fécond. Dès que l'établissement de Molesme se fut développé, le pieux Robert, agissant sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu, fit un choix des moines les plus fervents, et les tira de Molesme, comme des plantes précieuses, pour les transplanter dans le désert de Cîteaux. Là, ils demeurèrent d'abord au nombre de sept, savoir : Robert, Albéric, Étienne, Odon, Jean, Letald et Pierre[1]. Plus tard, quatorze autres religieux de Molesme se joignirent à eux, dans le but de mener une vie plus parfaite; et en l'année 1099, ils achevèrent la construction d'une chapelle en bois qu'ils dédièrent à la très-sainte Vierge pour se mettre plus particulièrement sous la protection de la bien-aimée Mère du divin Sauveur.

[1] Ann. Cist., t. I, cap. 1, p. 6.

Paul; et en effet, la vie du chrétien n'est qu'une préparation à la mort; comme la mort n'est qu'une préparation et une condition de la vie.

Les religieux de Cîteaux avaient pris au sérieux les paroles évangéliques; et leurs exercices austères avaient en effet de quoi effrayer la nature. Il faut lire le tableau que l'ancien annaliste des Cisterciens a tracé de leur discipline. « Ces saints moines, dit-il, voulurent vivre « ignorés et oubliés dans leur profonde solitude. Leurs « macérations semblaient au-dessus des forces humai- « nes; ils étaient à demi nus, exposés tantôt aux plus « grands froids, tantôt aux plus ardentes chaleurs de « l'été [1]. A leurs continuels travaux ils joignaient les « plus pénibles pratiques; les veilles dans lesquelles ils « passaient presque toutes leurs nuits, l'office divin, les « lectures spirituelles, les longues oraisons et les autres « exercices se succédaient de telle sorte, qu'ils n'avaient « aucun relâche [2]. Il n'y avait parmi eux, ajoute le même « chroniqueur, ni tumulte, ni bruit, ni confusion, ni « plainte, ni dispute, ni interruption dans leur paisible « retraite. La Vierge, reine des anges, était la lumière « de saint Albéric; saint Albéric était la lumière de saint « Étienne; saint Étienne était la lumière des frères; et « ceux qui recevaient la lumière obéissaient sans retar- « dement à ceux qui projetaient la lumière [3]. »

[1] L'habit que portaient les bénédictins était de couleur brune ou noire. [illegible] Albéric y substitua la robe blanche grisâtre, après avoir pris la sainte [illegible] pour patronne. (*Nigrum habitum in griseum commutantes.*) C'était la [illegible] l'habit [illegible] de saint Bernard, « dont la *coule* se garde encore [illegible] au [illegible]-Victor de Paris. » dit le P. Lenain, [illegible] [illegible] de la [illegible]re de Cîteaux, vol. I, ch. XIV, p. 57.

[illegible] Cît., vol. I, chap. 17.

d'exciter l'imagination et les sens; une obéissance ponctuelle; la chasteté des anges; la pauvreté, le dénûment complet des choses superflues : tel était le genre de vie, sanctionné par l'expérience des siècles, que ces moines embrassèrent avec ardeur; et ils s'y affermirent avec d'autant plus d'énergie qu'affranchis du joug de la terre, ils purent s'élever tous les jours davantage vers la source des joies véritables.

Une vie si pure dut trouver des détracteurs. L'homme charnel ne comprend point les austérités de l'homme spirituel; il ne voit que le dehors des choses, et condamne comme des folies, les mortifications qui éteignent la concupiscence et purifient la nature humaine. Confondant, dans son ignorance, ce que cette nature était en sortant des mains de Dieu, et ce qu'elle est devenue par son alliance avec le péché, il demande si Dieu l'a doué d'une sensibilité si délicate pour n'en point jouir; si Dieu lui a donné des organes pour n'en point user; si Dieu peut se plaire au spectacle des souffrances de l'homme? C'est demander pourquoi le Christianisme est fondé sur la croix; pourquoi le Christ lui-même a dû souffrir et mourir. La doctrine des souffrances et des larmes n'est point une règle exceptionnelle de la morale chrétienne; elle est la promulgation des lois mêmes et des inévitables réalités de notre existence terrestre : la vie mortelle qui aboutit à la mort n'est qu'une série de douleurs nécessaires au dépouillement de la nature pervertie; heureux ceux qui s'y prêtent volontairement, et qui n'attendent pas la dernière heure pour subir avec violence l'opération qui doit se faire graduellement durant notre existence actuelle! *Je meurs tous les jours,* disait saint

Paul; et en effet, la vie du chrétien n'est qu'une préparation à la mort; comme la mort n'est qu'une préparation et une condition de la vie.

Les religieux de Cîteaux avaient pris au sérieux les paroles évangéliques; et leurs exercices austères avaient en effet de quoi effrayer la nature. Il faut lire le tableau que l'ancien annaliste des Cisterciens a tracé de leur discipline. « Ces saints moines, dit-il, voulurent vivre « ignorés et oubliés dans leur profonde solitude. Leurs « macérations semblaient au-dessus des forces humai- « nes; ils étaient à demi nus, exposés tantôt aux plus « grands froids, tantôt aux plus ardentes chaleurs de « l'été [1]. A leurs continuels travaux ils joignaient les « plus pénibles pratiques; les veilles dans lesquelles ils « passaient presque toutes leurs nuits, l'office divin, les « lectures spirituelles, les longues oraisons et les autres « exercices se succédaient de telle sorte, qu'ils n'avaient « aucun relâche [2]. Il n'y avait parmi eux, ajoute le même « chroniqueur, ni tumulte, ni bruit, ni confusion, ni « plainte, ni dispute, ni interruption dans leur paisible « retraite. La Vierge, reine des anges, était la lumière « de saint Albéric; saint Albéric était la lumière de saint « Étienne; saint Étienne était la lumière des frères; et « ceux qui recevaient la lumière obéissaient sans retar- « dement à ceux qui projetaient la lumière [3]. »

[1] L'habit que portaient les bénédictins était de couleur brune ou noire. Saint Albéric y substitua la robe blanche grisâtre, après avoir pris la sainte Vierge pour patronne. (*Nigrum habitum in griseum commutantes.*) C'était la nuance de l'habit monastique de saint Bernard, « dont la *coule* se garde encore « aujourd'hui au monastère de Saint-Victor de Paris, » dit le P. Lenain, sous-prieur de l'abbaye de la Trappe. Histoire de Cîteaux, vol. I, ch. XIV, p. 57.

[2] Ann. Cist., p. 41, n. I, 2. — [3] Hist. de Cît., vol. I, chap. 17.

trop austère ne fût point réglée selon la sagesse chrétienne. Le saint abbé lui-même se sentit ébranlé dans sa confiance; et, ne sachant quel parti prendre au milieu de ces tristes incertitudes, il eut recours, pour connaître la volonté de Dieu, à un moyen extraordinaire qui marque en même temps la puissance de sa foi et la pureté de sa conscience. Le fait que nous allons rapporter, quelque étrange qu'il puisse paraître, nous a semblé réunir les caractères de la plus grande authenticité; c'est pourquoi nous n'hésitons pas à le transcrire, avec peu de retranchements, tel que le racontent naïvement les annalistes de Cîteaux.

« Il y avait en ce temps un frère qui était sur le point d'aller recevoir la récompense de ses travaux. Alors saint Étienne s'approchant de lui, plein de l'esprit de Dieu, lui parla de cette sorte, en présence de tous les religieux : « Vous voyez, mon frère bien-aimé, quelle est l'affliction, la peine et l'abattement où nous nous trouvons. Nous croyons certainement marcher dans la voie étroite que notre bienheureux père saint Benoît nous a montrée; mais nous ne savons si notre genre de vie est agréable à Dieu, surtout considérant que les religieux de ce pays nous condamnent comme des gens qui ont inventé de nouvelles manières de vivre et qui causent du scandale et des divisions. Je suis encore sensiblement affligé de voir que le grand nombre de frères qui nous quittent tous les jours nous réduit à si peu de religieux; et comme Dieu ne nous envoie personne pour remplir la place de ceux qu'il appelle à lui, je redoute fort que ce nouvel institut ne finisse avec nous. C'est pourquoi, au nom de Notre-Seigneur *Jésus-Christ,* pour l'amour duquel nous avons choisi

cette voie étroite qu'il a proposée dans son Évangile, je vous commande, en vertu de la sainte obéissance, qu'après que vous serez allé à Dieu, vous nous reveniez trouver au temps et en la manière qu'il lui plaira, pour nous faire savoir, selon qu'il le voudra, ce que nous devons croire de notre état et de la vie que nous menons. »

« A ces paroles, le moribond répondit avec simplicité : « Mon révérend père, je ferai très-volontiers ce qu'il vous plaît de me commander, pourvu que vous m'assistiez toujours de vos saintes prières, afin que je puisse exécuter vos ordres. »

« Quelques jours s'étaient écoulés depuis la mort du religieux ; et le saint abbé, se trouvant au travail avec ses frères, avait donné le signal du repos, comme c'était la coutume. Il se retira un peu à l'écart, et, s'étant assis et couvert la tête de son scapulaire, il se mit en oraison. Dans cet instant le moine défunt se présenta à lui, tout resplendissant de clarté, et il paraissait élevé en l'air sans toucher la terre.

« Le saint abbé lui demanda comment il se trouvait. Je suis heureux, lui répondit-il, et je prie Dieu qu'il vous rende aussi heureux que je le suis ; car, par vos instructions salutaires et votre continuelle sollicitude, je jouis présentement de ces joies et de cette paix incompréhensibles qui passent toutes les pensées des hommes. Et maintenant, pour obéir au commandement qu'il vous a plu de m'imposer, je reviens pour vous faire savoir, à vous, mon père, et à mes frères, la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au sujet de ce nouvel ordre. Sachez-le donc et n'en doutez point : votre genre de vie est saint et agréable à

Jésus-Christ. Bannissez votre affliction, ou plutôt qu'elle se change en joie; car voici que dans peu de temps Dieu vous fera connaître la magnificence de sa miséricorde, et il vous enverra un grand nombre de personnes, entre lesquelles il y en aura de nobles, d'illustres et de savants, et ils rempliront tellement cette maison qu'ils en sortiront comme des essaims d'abeilles pour se répandre en diverses parties du monde, et ils les peupleront de monastères qui seront les heureux rejetons de la semence de bénédictions qui a crû et s'est fortifiée en ce lieu-ci par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ[1]. »

Le défunt, continue l'historien, après avoir proféré ces paroles solennelles, demanda et obtint la bénédiction de celui qui avait été son supérieur à l'école de la sainteté; puis il disparut, laissant saint Étienne plongé dans l'extase de l'admiration et de la reconnaissance. Une révélation si extraordinaire ranima le courage et la confiance des moines; mais un autre fait, arrivé dans le même temps, fut regardé par eux comme un nouveau présage des consolations qu'ils attendaient. Un frère avait eu une vision en songe : il vit une multitude d'hommes qui arrivaient à la fontaine du monastère pour laver leurs vêtements, et il entendit une voix qui lui dit que cette fontaine serait appelée Ennon, lieu sacré où le précurseur de Jésus-Christ avait donné le baptême. La vision parut significative au saint abbé, et depuis lors il était dans l'attente continuelle « d'un grand « nombre de personnes qui devaient venir purifier leurs

[1] Ann. Cist., vol. I, p. 64 et 65, n. 2. — Hist. de Cît., v. I, p. 102 et suiv. *Idem*, vol. IV, Remarq., p. 323.

« souillures dans les travaux et dans les larmes de la vie « pénitente de Cîteaux [1]. »

Cette attente fut enfin remplie.

Un jour saint Étienne, entouré du faible reste de ses moines, se tenait devant Dieu, et tous ensemble priaient avec effusion de cœur pour obtenir l'accomplissement des célestes promesses.

A ce moment, une troupe d'hommes, au nombre de trente, conduite par un tout jeune homme, traverse lentement la forêt et arrive à la porte du monastère. Saint Étienne, le cœur ému de pressentiments, les accueille. Bernard se jette à ses pieds ; ses compagnons se prosternent, et ils demandent avec humilité la faveur de rester au monastère.

Alors la joie de l'abbé de Cîteaux s'épancha dans un cantique d'actions de grâces ; et à la vue d'une si vive allégresse, écrit Guillaume de Saint-Thierry, il semblait que cette maison eût entendu la parole du prophète : « Réjouissez-vous, stérile, qui n'enfantiez pas ! Chantez des hymnes de louange, vous qui ne deveniez point mère ; parce que celle qui était abandonnée a plus d'enfants que celle qui avait un époux, dit le Seigneur [2]. »

[1] Hist. de Cît., I, p. 171. — [2] Isaïe, 54, 1. — Epist. ad. Galat., 4, 27.

FIN DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Vie monastique de saint Bernard,

DEPUIS SON ENTRÉE DANS L'ORDRE DE CITEAUX
JUSQU'A SA VIE POLITIQUE, A L'OCCASION DU SCHISME DE ROME.

(1113—1130.)

CHAPITRE PREMIER.

Noviciat de saint Bernard. — Sa profession. — Accroissements de Cîteaux. Commencements de Clairvaux.

« L'an 1113 de l'Incarnation de Notre-Seigneur, « quinze ans après la fondation de la maison de Cî- « teaux, le serviteur de Dieu, Bernard, âgé d'environ « vingt-trois ans, entra avec trente compagnons dans ce « monastère gouverné par l'abbé Étienne, et s'assujettit « au suave joug de Jésus-Christ. Depuis ce jour, le Sei- « gneur versant sa bénédiction sur cette vigne du Dieu « des armées, elle produisit son fruit, et étendit ses « branches jusqu'à la mer et au delà des mers [1]. »

Cîteaux, qui naguère était sur le point de s'éteindre, comme un enfant condamné à mourir dans son berceau, sembla recevoir une seconde naissance à l'arrivée de

[1] Guill., IV, p. 1085, n. 19.

Bernard et de sa nombreuse compagnie. Tous entrèrent immédiatement au noviciat, excepté un seul d'entre eux, que saint Étienne ajourna à deux ans, à cause de sa trop grande jeunesse : c'était le doux Robert, proche parent de Bernard, dont nous aurons à parler bientôt.

Dès son entrée dans la vie monastique, saint Bernard s'appliqua à réaliser lui-même l'avis qu'il donnait aux autres : « Si tu commences, commence parfaitement: *Si incipis, perfecte incipe.* » En choisissant pour sa retraite, la plus pauvre et la plus obscure des maisons religieuses, il espérait y demeurer inconnu et oublié des hommes; et désormais, ne songeant plus qu'à mourir avec Jésus-Christ, il embrassa la croix avec amour, s'y attacha avec force, et la porta généreusement à la suite du divin Maître auquel il s'était consacré. Toujours le regard élevé et fixé vers le but supérieur auquel il tendait de toutes ses puissances, il se disait fréquemment: Bernard, pourquoi es-tu venu ici? « *Bernarde, ad quid venisti* [1]? » Et comme on lit de Jésus-Christ qu'il commença par faire, et qu'ensuite il enseigna [2], ainsi Bernard travailla d'abord à sa propre sanctification et pratiqua lui-même tout ce qu'il dut enseigner plus tard aux autres. Ses biographes racontent avec admiration les efforts qu'il fit pour se vaincre, pour maîtriser sa vivacité et dompter son humeur bouillante. Il se soumit avec une régularité parfaite aux exercices les plus humbles et les plus crucifiants de la discipline de Saint-Benoît; et sa vertu se développait chaque jour avec une telle vigueur, qu'elle étonnait même le saint vieillard qui gouvernait cette nouvelle école de prophètes [3]. Il avait

[1] Guill., IV, n. 19, p. 1085. — [2] Act., I, 1. — [3] Hist. de Cît., vol. III, ch. x.

pris la salutaire habitude de vivre au dedans de lui-même, uni à Dieu qui habitait dans son cœur; ce qui rendait son recueillement facile et continuel; et comme les grâces vivifiantes qu'il puisait à la source invisible rejaillissaient sur son extérieur, il semblait toujours environné d'une auréole de joie céleste; en sorte, dit un contemporain, qu'on l'eût pris pour un esprit plutôt que pour un homme; exprimant par toute son attitude la belle parole qu'il aimait à redire souvent aux novices : « Si vous désirez vivre dans cette maison, il faut laisser « dehors les corps que vous apportez du monde; car les « âmes seules sont admises en ces lieux, et la chair ne « sert de rien [1]. » Plus il goûtait les délices de l'amour divin qui l'échauffait et l'éclairait intérieurement, plus il amortissait ses sens et sa vie naturelle, de peur que les communications avec les choses extérieures ne missent quelque obstacle à la jouissance de ces ineffables consolations; « et ainsi la pratique constante de la morti« fication se changea peu à peu en habitude, au point « que, ne vivant plus que par l'esprit, il voyait sans « voir, il entendait sans entendre, mangeait sans goûter, « et à peine conservait-il quelque sentiment pour les « choses du corps. » On rapporte que plus d'une fois il lui arriva de boire, sans s'en apercevoir, de l'huile ou quelque autre breuvage pour de l'eau; il ne savait pas, au bout d'un an de noviciat, si la partie supérieure du dortoir était plate ou voûtée; il ignorait s'il y avait des fenêtres au bout de l'oratoire où il priait tous les jours [2]: une seule pensée l'absorbait tout entier et le préservait

[1] Id., loco citato.
[2] Guill., IV, n. 20, p. 1085, et Gaudf. Vita S. B., lib. III, cap. 1.

des divagations puériles. Sa conscience, devenue plus délicate à mesure qu'elle s'était épurée davantage, ne supportait plus aucune imperfection; et la faute la plus légère donnait des angoisses au jeune novice. Son affection pour sa mère lui avait suggéré le vœu de réciter tous les jours, en sa mémoire, les sept psaumes de la pénitence. Une fois, dit l'auteur de l'Exorde de Cîteaux[1], étant encore au noviciat, il alla prendre son repos sans penser à accomplir le devoir qu'il s'était prescrit. Le lendemain, Étienne, son père spirituel, éclairé d'une lumière prophétique, lui adressa ces mots : Mon frère Bernard, dites-moi, je vous prie, à qui donnâtes-vous hier le soin de réciter vos sept psaumes? A ces paroles, Bernard, étonné qu'on eût connaissance d'une pratique qu'il avait gardée en secret, fondit en larmes; et, se jetant aux pieds de son guide vénérable, confessa sa faute et en demanda humblement pardon. Une autre fois, ayant reçu la visite de quelques-uns de ses parents qui vivaient dans le monde, il prit plaisir à entendre les nouvelles du siècle. Cette vaine curiosité était à peine satisfaite qu'elle porta son fruit amer. Bernard sentit de noirs nuages obscurcir le ciel de son âme, et longtemps il demeura sans consolation dans la prière, sans joie et sans énergie dans ses exercices ascétiques; jusqu'à ce qu'enfin, ayant reconnu la gravité de sa faute, il se prosterna au pied de l'autel, priant et gémissant pour obtenir le retour de la grâce. C'est ainsi que l'onction de la vérité qui le guidait et l'instruisait au dedans, le purifiait de ses moindres taches; et, ne demandant de lui qu'une fidélité ponctuelle à tous les mouvements de la

[1] Dist. I, cap. 17.

grâce, elle l'éleva de degré en degré, et de clarté en clarté, jusqu'à la plus éminente perfection.

Cependant, dès l'année de son noviciat, Bernard, qui était d'une complexion faible et délicate, tomba malade; il perdit entièrement le sommeil, ne put supporter presqu'aucune nourriture, et éprouva souvent de longues défaillances. « Comme il mange peu, dit son bio- « graphe contemporain, il dort peu aussi; et en ces deux « choses, il semble user de ce qu'il faut, moins pour « entretenir la vie que pour différer la mort[1]. » Outre la faiblesse naturelle de son tempérament, il hâta lui-même la ruine de sa santé par l'excès de ses macérations; et, dans la suite, il eut lieu de regretter de n'avoir pas usé d'assez de discrétion dans ces pratiques austères. Son estomac délabré rejetait avec douleur toute espèce d'aliment; et son corps, depuis longtemps exténué, devint si maigre, qu'il semblait n'avoir plus rien de matériel. Mais ces infirmités ne l'empêchèrent point de suivre la règle commune; il évitait avec aversion toute singularité, et s'efforçait de suppléer au défaut de force physique par la ferveur de l'esprit. Son regret le plus vif était de ne pouvoir partager les fatigues et les rudes ouvrages auxquels ses frères étaient employés; il déplorait devant Dieu la triste incapacité qui le mettait hors d'état de servir le monastère par le travail de ses mains; et cependant, à force d'application et de persévérance, il finit par réussir à bêcher la terre, à couper du bois, à le porter sur ses chétives épaules. Durant ces travaux extérieurs, ses frères admiraient son profond recueillement; il allait et venait, se prêtait à

[1] Guill. S. Th., p. 1086.

tous les services, apportant jusque dans les moindres choses un zèle extraordinaire; et au milieu de ces occupations multiples et fatigantes, il était toujours attentif à la voix qui se révèle au cœur, toujours concentré dans le feu d'un vivant amour, toujours en communication intime avec le foyer de la lumière. Aussi conserva-t-il un souvenir reconnaissant de ce genre de vie à la fois actif et passif, qui fut pour lui une époque de grâces et de progrès rapides. « Il le déclare encore aujourd'hui, dit le moine déjà cité; il avoue que ce fut principalement dans les champs et dans les bois qu'il reçut, par la contemplation et la prière, l'intelligence des Écritures; et il a coutume de dire fort agréablement à ses amis, qu'il n'eut jamais d'autre maître en cette étude que les hêtres et les chênes de la forêt [1]. »

C'est dans ces paisibles et salutaires exercices que s'écoula le temps du noviciat. Le jour si désiré de la profession religieuse arriva enfin; c'était au mois d'avril de l'année 1114 [2]. Bernard et ses anciens compagnons prononcèrent leurs vœux solennels avec une sainte émotion. Les chroniques contemporaines se bornent à énoncer ce fait, sans autres détails; et ils ajoutent que les expressions leur manquent pour en parler dignement. Il faudrait en effet avoir l'expérience intime de la joie dont l'âme est inondée quand elle accomplit une irrésistible vocation; il faudrait avoir goûté ce sentiment de bonheur profond et ineffable, pour comprendre et dire ce que durent éprouver ces âmes d'élite, en cette mémorable circonstance. Bernard et ses frères s'offrirent à Dieu sans réserve, comme des

[1] Guill. S. Th., I, cap. IV, n. 23, p. 1087. — [2] Hist. de Cît., vol. III, p. 58.

victimes d'expiation et d'amour qui ne souhaitaient plus autre chose, sur cette terre, que de s'immoler tous les jours au service et à la gloire de Jésus-Christ.

L'esprit qui les poussait est ce même esprit de force et de sagesse qui, dans tous les siècles, a transporté tant de milliers de chrétiens, à la suite de Jésus-Christ, dans les voies éminentes de la perfection évangélique. A cette élévation de l'âme, on perd de vue, on dédaigne, on oublie la terre et tout ce que le monde appelle sacrifice; on goûte, par anticipation, les prémices d'un bonheur cent fois plus délicieux que le bonheur terrestre; c'est le centuple promis dès cette vie à ceux qui quittent tout pour Jésus-Christ; c'est une jouissance qui surpasse tout sentiment, et qui faisait dire à saint Bernard, comme à saint Paul : « Tout ce qui autrefois passait à mes yeux pour des biens, ne me semble aujourd'hui que préjudices et détriments; je dis plus : les choses qui me paraissaient les plus avantageuses me semblent une perte en comparaison de cette haute connaissance de Jésus-Christ Notre-Seigneur, pour l'amour duquel j'ai voulu perdre toutes choses, les regardant comme des ordures, pourvu que je possède Jésus-Christ. Ce n'est pas que je sois parvenu à ce terme; mais oubliant ce qui est derrière moi, et m'avançant de plus en plus vers ce qui est devant moi, je m'efforce d'atteindre mon but, afin de remporter le prix auquel Dieu me convie d'en haut, par Jésus-Christ[1]. »

L'exemple de saint Bernard avait attiré à Cîteaux beaucoup de postulants; et déjà le monastère ne suf-

[1] Ad Philip. III.

fisait presque plus pour contenir le grand nombre de personnages de différentes contrées qui sollicitaient leur admission. Les historiens, étonnés de cet accroissement extraordinaire, l'attribuent aux effets de la jalousie de quelques anciens ordres religieux, surtout de ceux de Molesme; car les médisances et les propos qu'ils ne cessaient de répandre sur le nouveau monastère, comme on l'appelait, l'avaient fait connaître partout; ce qui ne contribua point médiocrement à attirer des *curieux qui, par l'effet de la grâce, devinrent des religieux* [1].

Ces derniers augmentant de jour en jour, Étienne se vit contraint de s'occuper de l'établissement d'une colonie. Le lieu que l'on trouva convenable à cette fondation avait été offert à l'abbé de Cîteaux par les seigneurs du pays de Châlons. C'était une forêt que l'on défricha en partie; et après y avoir élevé une humble église entourée de cellules, Étienne y envoya douze moines sous la conduite de Bertrand, homme vénérable par sa piété autant que par son grand âge. Ce fut la première filiation de Cîteaux; et saint Étienne, à l'imitation des anciens patriarches, voulut lui donner un nom symbolique; il l'appela *Firmitas* [2], pour marquer la force et la consistance que Dieu avait données à l'ordre naissant.

A peine le monastère de la *Ferté* était-il établi, que l'on vint demander à saint Étienne une seconde colonie de religieux pour le diocèce d'Auxerre. Bien que le digne abbé désirât vivement travailler à l'extension de son ordre, il ne s'empressa pas d'accepter le domaine

[1] Ann. Cist., p. 78, tom. I. — [2] Fermeté, Ferté.

qu'on avait mis à sa disposition; il craignait les dangers d'un développement trop rapide et trop précoce; il consulta ses frères, examina mûrement les circonstances, et attendit avec tranquillité les indications d'en haut. Mais enfin, le monastère continuant à se remplir de novices, il fallut se décider. Étienne désigna de rechef douze de ses religieux, et leur donna pour abbé le célèbre Hugues de Mâcon, le plus intime ami de Bernard et son fils spirituel. On peut juger du mérite de Hugues par le choix dont il fut l'objet et par l'accroissement prodigieux que prit, sous sa direction, le monastère de Pontigny. Cette maison devint comme une pépinière de saints pontifes qui jetèrent le plus vif éclat sur l'ordre de Cîteaux.

Cependant la maison-mère, semblable à une ruche dont l'enceinte est trop étroite pour abriter les abeilles qui s'y multiplient, se trouva, dès l'année 1115, si remplie de nouveaux postulants, que saint Étienne, après en avoir ajourné un grand nombre, se crut encore une fois obligé de procurer un établissement à ces essaims d'ouvriers évangéliques. On lui avait indiqué un lieu inhabité dans le pays de Langres. Ce désert étant fort marécageux et presque inaccessible, on ne douta point que les religieux de Cîteaux n'obtinssent facilement la permission de s'y établir. En conséquence Étienne, quoiqu'il ne connût personne dans ce diocèse qui pût soutenir la fondation, exposa sa pensée aux frères et demanda leur sentiment. Les uns jugèrent cette entreprise impossible, à cause du manque de toute espèce de ressources; les autres, parmi lesquels était saint Étienne, croyaient qu'il fallait s'en remettre entièrement à Dieu pour le succès

de l'œuvre. Ce dernier avis prévalut. Le saint abbé choisit pour le nouvel établissement les frères de Bernard, son oncle Gauldry, deux religieux nommés Godefroy, dont l'un était son parent; un autre nommé Elbold, d'un âge déjà avancé; il y joignit, pour compléter le nombre de douze, le moine Gauthier et le jeune Robert, cousin de Bernard; enfin il mit à la tête de cette précieuse colonie celui-là même qui avait été l'ange conducteur de ses frères et le consolateur de Cîteaux : Bernard entrait alors dans sa vingt-cinquième année[1]. On était surpris qu'un jeune homme d'un tempérament si délicat, et qui n'avait aucun usage des affaires extérieures, fût désigné pour être le chef d'une entreprise si périlleuse. Mais sa vertu avait brillé d'un éclat si extraordinaire, que saint Étienne, plus initié que les autres dans les voies cachées de la Providence, n'hésita point à maintenir ce choix, dont les suites furent si heureuses et si glorieuses pour l'Église.

Le jour du départ de la nouvelle colonie étant venu, les religieux désignés, et dont le nombre de douze dut représenter le collége apostolique, se mirent en route sous la conduite de Bernard, lequel, étant devenu leur abbé, représentait Jésus-Christ au milieu de ses disciples. Le cérémonial qu'on observait en ces circonstances était simple et touchant. L'abbé de la maison-mère remettait solennellement une croix entre les mains de celui qui devait être revêtu de la dignité abbatiale puis, le nouvel abbé, sortant de l'église avec la croix et suivi de ses douze religieux, prenait congé de ses

[1] Hist. de Cît., I, 196. — Mabillon rapporte que Bernard ne quitta Cîteaux qu'après avoir atteint l'âge où il put recevoir les ordres sacrés; ce qui s'accorde avec les indications que donnent les autres annalistes.

frères, et entonnait, en partant, une grave psalmodie. « Lors donc, dit la chronique de Cîteaux, que Bernard « et ses douze moines quittèrent silencieusement l'é- « glise, vous eussiez vu les larmes couler des yeux de « tous les frères, sans qu'on entendît autre chose que « les voix de ceux qui chantaient les hymnes ; et encore « ne pouvaient-ils retenir leurs sanglots, malgré la « modestie religieuse qui leur faisait faire des efforts « pour étouffer leurs pleurs. On avait peine à distinguer « ceux qui partaient d'avec ceux qui demeuraient, tous « étant dans l'affliction et la douleur, jusqu'à ce qu'enfin « ils fussent arrivés à la porte du monastère, qui s'ou- « vrit pour les uns et se referma pour les autres[1]. »

Qui n'admirerait, en cette rencontre, l'humble obéissance et l'abnégation magnanime de ces vrais disciples de Jésus-Christ ? Ils se séparent, sans aucun murmure, des anciens amis, des compagnons fidèles avec lesquels ils avaient vécu dans le monde et dans le monastère ; ils quittent un supérieur vénérable qu'ils aimaient comme leur père, une sainte maison qu'ils avaient choisie pour asile, une compagnie édifiante, objet de leurs plus chères affections ; ils renoncent aux plus légitimes consolations du cœur ; et ils partent sans regarder en arrière, sans savoir où ils vont, ce qu'ils deviendront, ni les souffrances qui les attendent ! Bernard, toujours plein de vigueur dans la voie apostolique, retrouve des forces et fortifie ses frères ; il marche en avant comme le bon pasteur ; il les guide, les inspire, les élève au-dessus des prévisions humaines, et les remplit d'espérance et de joie. Longtemps ils

[1] Ann. Cist., I, n. 6, 7, p. 79.

errent à travers un pays inculte et des forêts sauvages; ils ne sentent ni les privations ni les fatigues : le voyageur épuisé n'aspire pas avec plus d'empressement au gîte de l'hospitalité, que ces hommes de Dieu ne soupirent après leur désert. Ils arrivent enfin dans une vallée marécageuse : c'est un ancien repaire de voleurs, et dans le pays on l'appelait *la Vallée d'absinthe;* mais le saint abbé lui donne le nom de *Claire Vallée*, car désormais elle deviendra un des foyers les plus ardents de la lumière divine.

Bernard et ses religieux ne trouvèrent aucune difficulté à s'établir dans un lieu abandonné de tout le monde; et loin de leur disputer une retraite qui jusqu'alors n'avait inspiré que de l'effroi, les habitants des contrées voisines aidèrent à défricher le terrain, à bâtir de petites cellules; et ils se félicitaient de voir arriver des moines dont la vie mortifiée les touchait de componction. Dès qu'ils eurent achevé leur humble oratoire et que les constructions eurent pris quelque forme de monastère, le jeune abbé organisa avec une parfaite sagesse les emplois et les exercices religieux; il confia la charge de prieur au moine Gauthier, auquel saint Étienne avait particulièrement assigné cette fonction importante; il donna à son frère Gérard l'office de cellerier, et chargea André, son autre frère, du soin de la porte. Puis, ayant mis en pleine vigueur les règlements de Cîteaux, il partit accompagné d'un religieux, pour recevoir à Châlons la bénédiction abbatiale. Voici en quels termes Guillaume de Saint-Thierry rapporte les détails de ce voyage :

« Lorsqu'il fallut que Bernard reçût la consécration *de l'évêque* dont il relevait, le siége de Langres se

trouvait vacant; et les frères délibérant entre eux où ils le mèneraient pour le faire ordonner, la grande réputation du fameux docteur Guillaume de Champeaux, évêque de Châlons, leur fit penser à ce prélat vénérable. Il alla donc à Châlons (sur Marne) avec le moine Elbold. Quand Bernard, alors âgé seulement de vingt-cinq ans, entra dans la maison épiscopale, le corps usé et la mort peinte sur le visage, tandis que le moine qui l'accompagnait était grand, robuste et d'une mine avantageuse, les uns riaient, les autres se moquaient; mais d'autres personnes, jugeant selon la vérité, furent touchées de respect. L'évêque, sans demander lequel des deux était l'abbé, jeta les yeux sur Bernard, et reçut le serviteur de Dieu comme étant lui-même serviteur de Dieu. Depuis ce jour et depuis cette heure, ils ne firent plus qu'une âme en Notre-Seigneur; et ils se visitèrent souvent dans une si grande familiarité, que Clairvaux devint la propre maison du saint évêque, et Châlons offrait une retraite hospitalière à ceux de Clairvaux. Le diocèse de Reims, et la France entière, fut excitée, par l'exemple de Guillaume de Champeaux, à révérer l'homme de Dieu; car tout le monde apprit d'un si pieux évêque à le respecter comme un ange descendu du ciel. On disait avec raison qu'il fallait qu'un prélat d'une si grande autorité eût reconnu en Bernard beaucoup de grâces et de dons célestes, puisqu'il lui témoignait une si vive affection, quoique Bernard ne fût qu'un jeune moine inconnu qui s'abaissait lui-même autant qu'il le pouvait par sa modestie et sa grande humilité[1]. »

[1] Guill., lib. I, cap. VII, p. 1090.

Cependant, comme il arrive d'ordinaire parmi les hommes, les habitants du pays, qui avaient d'abord témoigné un grand zèle pour secourir ces pauvres religieux, s'accoutumèrent bientôt aux exemples de sainteté qui se multipliaient sous leurs yeux; et se lassant de les assister à mesure qu'ils cessaient de les admirer, Clairvaux tomba peu à peu dans une extrême détresse. Les moines, occupés sans relâche aux constructions du monastère, étaient dans l'impossibilité de gagner leur pain par leurs travaux; et comme leur établissement s'était fait après la saison des semailles, la terre ne leur donnait rien. Ce fut avec des peines incroyables qu'ils se procurèrent quelque peu d'orge et de millet, dont ils faisaient du pain, n'ayant pour se nourrir que des feuilles de hêtre cuites dans l'eau et du sel. L'hiver vint ajouter de nouvelles rigueurs à cette affreuse situation, et Clairvaux eut à subir des maux de tous genres.

Un jour, raconte un pieux chroniqueur, le sel même vint à manquer. Bernard appelle l'un de ses frères, et lui dit : Guibert, mon fils, prends l'âne et va acheter du sel au marché. Le frère répliqua : Mon père, me donnerez-vous de quoi payer? — Ayez confiance, répondit l'homme de Dieu; car pour de l'argent, je ne sais quand nous en aurons; mais là-haut est Celui qui a ma bourse et mon trésor. — Guibert sourit, et regardant Bernard, il lui dit : Mon père, si je m'en vais les mains vides, je crains fort de revenir les mains vides. — Va toujours, reprit Bernard, et va avec confiance : je te le répète, Celui qui possède nos trésors sera avec toi en chemin, et te fournira ce qui sera nécessaire. — Sur cela, le frère, ayant reçu la bénédiction du révérend abbé, sella son âne et se rendit au marché qui se tenait près d'un

stel nommé Risnellus. Guibert, ajoute la naïve chronique, avait été *incrédule plus qu'il ne fallait*[1]; néanmoins le Dieu des consolations lui procura un secours inattendu; car, non loin du bourg voisin, il rencontra un prêtre qui le salua et lui demanda d'où il venait. Guibert lui confia l'objet de sa mission et la pénurie de son couvent, ce qui toucha tellement le charitable prêtre, qu'il lui fournit en abondance toutes sortes de vivres. L'heureux Guibert revint en hâte au monastère, et se jetant aux pieds de Bernard, raconta ce qui lui était arrivé en chemin. Alors le père lui adressa ces paroles avec douceur : « Je te le dis, mon fils, il n'est rien de plus nécessaire au chrétien que la confiance; ne la perds donc jamais, et tu t'en trouveras bien tous les jours de ta vie[2]. »

Néanmoins ces secours et plusieurs autres ressources qui leur avaient été présentées d'une manière non moins merveilleuse, s'étaient épuisés; et Clairvaux retomba dans toutes les horreurs d'une indigence complète. Les religieux, en proie à la faim, au froid et à des privations presque insupportables, s'abandonnèrent au découragement et manifestèrent avec quelque véhémence le désir de retourner à Cîteaux. Bernard lui-même était accablé d'une affliction si vive, à la vue des souffrances morales et physiques de ses enfants, qu'il manqua de force pour les soutenir; au point qu'il cessa même de leur rompre le pain de la parole; et ainsi, dit l'annaliste de Cîteaux, les religieux furent privés à la fois du pain du corps. à cause de leur pauvreté ex-

[1] Plus quam oportet incredulus.
[2] Joan. Erem. Vita 4ª, lib. II, n. 3, p. 1303.

trême, et du pain sacré de l'âme, à cause du silen que gardait le saint abbé [1].

Cet état de choses, qui avait commencé dès la fin d l'année 1115, se prolongea durant l'hiver de l'année su vante, et l'on ne saurait dire ce que Bernard eut à sou frir pendant ces seize ou dix-sept mois, pour empêch la dissolution de Claivaux et pour faire tourner à l'ava tage des frères l'épreuve terrible qui, dans les dessei de Dieu, dut affermir à jamais leur vertu, leur con fiance, leur foi, leur courage, leur abandon à la divin Providence.

O hommes généreux ! qui donc vous a conduits dan ces lieux arides pour endurer les nécessités les plu cruelles, sinon Celui qui est descendu sur la terre pou naître dans une crèche et mourir sur la croix ? Qui pu mettre dans vos âmes la pensée de quitter vo terres, vos châteaux, vos amis, vos parents, et de vou dépouiller de vous-mêmes, si ce n'est le Dieu d'amou qui, par amour pour les hommes, s'est fait homme lu même et s'est livré à la mort pour racheter leur vie ?

Un jour Bernard, baigné de larmes, était prostern sur les marches de l'autel, avec ses frères, gémissa et implorant avec supplications la miséricorde du div Sauveur auquel ils s'étaient voués dans la simplici de leur cœur.

Tout à coup ils sont frappés d'un bruit de vo étrange qui paraissait venir du ciel. Les frères étonn prêtent une oreille attentive, et entendent distincteme ces mots qui retentissent dans l'église : Bernard, lèv toi, ta prière est exaucée [2] !

[1] Hist. de Cît., vol. III, liv. II, ch. 8. — [2] Hist. de Cît., loc. cit., p. 99.

CHAPITRE II.

Développements de Clairvaux. — Maladie de saint Bernard. Narration de Guillaume de Saint-Thierry.

Clairvaux, dans les temps de sa fondation, peut être comparé au mystérieux grain dont parle l'Évangile. Rien, en effet, ne fut plus faible, plus humble, plus chétif, que cette semence céleste, lorsqu'elle fut jetée dans le champ de l'Église. Elle végéta longtemps sans aucun développement; elle eut à lutter contre les orages et les tempêtes les plus violentes; mais le principe de vie qu'elle contenait rendit l'œuvre de Dieu indestructible; et après avoir été profondément abaissée, humiliée, elle prit un soudain essor.

Les souffrances longues et cruelles des religieux de Clairvaux furent enfin divulguées, et elles excitèrent la compassion publique. On vint apporter de divers côtés des secours imprévus; et Bernard eut bientôt à redouter les dangers d'une trop grande abondance plus que les maux de la disette. Dans le temps même où les moines étaient encore stupéfaits de la voix surhumaine qui avait retenti au lieu saint, il arriva au monastère deux hommes inconnus qui déposèrent des offrandes considérables. Plusieurs voitures chargées de provisions arrivèrent peu après de la ville de Châlons; et la vallée de Clairvaux, arrosée des sueurs de ces pieux

cénobites et fécondée par leur travail, commença également à produire quelques ressources régulières et à subvenir aux nécessités les plus urgentes.

Bernard, tranquille désormais sur le soin des choses temporelles, et voyant fleurir dans ses enfants la paix et les vertus divines, put s'absenter du monastère et se rendre aux invitations fréquentes de l'évêque de Châlons, qui le chargeait de prêcher dans les églises de son diocèse. Ces missions exerçaient une irrésistible influence; les populations accouraient pour entendre l'homme de Dieu dont la parole puissante opérait des merveilles; des ecclésiastiques, aussi bien que des laïques illustres, non contents de réformer leur vie, s'attachèrent étroitement au jeune abbé et le suivirent à Clairvaux, pour embrasser la règle monastique. « Com-« bien de gens savants, écrit l'un des biographes de « saint Bernard, combien d'orateurs, que de nobles et « de grands selon le monde, que de philosophes ont « passé des écoles et des académies du siècle à Clair-« vaux, pour s'adonner à la contemplation et pratiquer « la morale divine[1] ! »

« Comme il parlait et vivait plutôt par l'Esprit de Dieu que par l'esprit de l'homme, dit un autre écrivain du même temps, il rendait possibles beaucoup de choses qui ne semblaient guère plus faciles que de transporter des montagnes... La grâce se manifestait admirablement dans ses prédications, où il amollissait les cœurs les plus endurcis; à peine s'en retournait-il une seule fois sans avoir remporté quelque fruit de ses discours. Ainsi, faisant tous les jours de nouveaux progrès, tant

[1] *Vit. Bern.*, lib. II; auct. Ernaldo, abb. Bonæ-Vallis. — Præfatio auctoris.

l'efficace de ses instructions que par l'exemple de
ainteté ; et les filets de la parole de Dieu étant jetés
oute occasion par ce serviteur fidèle qui prêchait
nom de Jésus-Christ, il s'y vint prendre un si grand
ıbre de poissons spirituels et raisonnables, que cha-
pêche semblait suffisante pour remplir la nacelle de
rvaux. D'où il arriva au bout de quelque temps,
le plus grand des miracles qu'il ait jamais faits de
vie, que cet homme languissant et à demi mort,
uel il ne restait plus, pour ainsi dire, que la voix,
dit sa vallée tellement illustre, d'obscure qu'elle était
aravant, qu'elle mérita d'être appelée, de nom et de
, *Claire-Vallée;* puisqu'en effet elle répandait,
nme du plus haut sommet des vertus chrétiennes,
lumière divine et une clarté toute resplendissante
la face de la terre[1]. »

'armi les nouveaux disciples, il faut particulièrement
ıarquer le savant Roger, qui devint dans la suite
é de Trois-Fontaines ; Humbert, Rainaud, Pierre
Toulouse, le bienheureux Odon, depuis sous-prieur
Clairvaux, et plusieurs chanoines de Châlons et
ıxerre. Le célèbre Étienne de Vitry vint aussi se
ger sous la direction de saint Bernard, et entra au
iciat, au grand étonnement de tout le monde ; mais
ıt le seul de ces nouveaux moines qui ne persévéra
ıt dans la voie de Dieu.

a grande âme de Bernard semblait se dilater à me-
› que ses enfants augmentaient en nombre ; et, se
ınt tout à tous, il ne mit plus de bornes à sa sollici-
:, jusqu'à ce qu'enfin succombant aux fatigues, aux

[1] uill., lib. I, cap. 12.

veilles, aux travaux excessifs, il demeura sans
en proie à de violentes douleurs.

Depuis longtemps ses infirmités s'étaient agg
d'une manière alarmante ; et une fièvre lente et
nuelle, jointe à sa rigoureuse abstinence, avai
son corps. Mais, vers la fin de l'année 1116, la r
se déclara avec des caractères si compliqués qu'
tendait plus que sa fin prochaine.

A cette triste nouvelle, l'évêque de Châlons, (
me, qui souhaitait ardemment la conservation (
abbé, accourut en toute hâte à Clairvaux. Il ét
suadé qu'un régime plus doux, accompagné de 1
de ménagements, serait capable de ranimer un
si précieuse ; et, dans cette conviction, il avait d
à genoux au chapitre de Cîteaux la permission
riger la conduite de Bernard durant une année
Le chapitre, touché de la charité de l'humble
plaça l'abbé de Clairvaux sous son obéissance]
lière ; et, en vertu de ce droit, Guillaume de
peaux exigea que Bernard fût complétement dé
pendant une année, de tous les soins spirituels
porels du monastère. Il lui fit construire une ha
isolée hors de l'enclos du cloître, et confia le n
un médecin dont les ordonnances durent être
reusement exécutées. Malheureusement ce m
indigne de la réputation dont il jouissait, n'
science ni conscience ; et l'autorité pédante qu
çait sur Bernard devint pour celui-ci une occ
peines plus vives que les souffrances physiqu
rant dix ou douze mois que se prolongea cet
d'exil, Bernard supporta sans murmurer, sans s
dre, le traitement brutal de cet empirique ; et c

Dieu, content de son abnégation, voulait prouver que c'est lui qui ôte et rend la santé, selon qu'il est opportun, sans l'intermédiaire des hommes, et souvent malgré les hommes, Bernard reprit peu à peu quelque force et entra bientôt dans une heureuse convalescence. Un de ses plus fidèles amis, celui que nous avons déjà cité plusieurs fois, l'abbé de Saint-Thierry, vint rendre visite à Bernard durant cette retraite, et passa plusieurs jours auprès de lui, de manière à observer ses mœurs privées et intimes ; il a retracé dans son journal les impressions qu'il avait remportées de Clairvaux ; récit naïf et touchant, tellement propre à édifier le lecteur, que nous en présenterons ici la traduction fidèle, ne l'abrégeant que très-peu, de crainte d'en affaiblir l'intérêt [1].

« Ce fut en ce temps que je commençai d'aller à Clairvaux et de visiter le saint. Étant venu le voir avec un autre abbé, je le trouvai dans sa cellule

[1] Le B. Guillaume, abbé de Saint-Thierry, était l'un des personnages les plus instruits de ce grand siècle, comme on le voit par ses ouvrages recueillis dans la Bibliothèque des Pères, et par l'estime particulière que lui témoigne saint Bernard dans ses épîtres. L'ouvrage qu'il adressa aux religieux de Montdieu, où il traite des avantages de la solitude, renferme les plus sublimes principes de la vie ascétique. Il fut si édifié de la sainteté de l'abbé de Clairvaux, que, de son vivant même, il retraça les faits les plus remarquables de son histoire ; mais cet écrit, interrompu par la mort de Guillaume, n'a malheureusement qu'un seul livre, et s'arrête avant l'époque où saint Bernard entra dans la vie publique. Plusieurs auteurs prétendent que Guillaume se démit de son abbaye pour embrasser la règle de Cîteaux. Ce fait ne nous paraît pas démontré ; car, que tel ait été le désir de Guillaume, cela résulte sans doute de sa correspondance avec saint Bernard ; mais on voit dans les mêmes épîtres que ce dernier s'est toujours opposé au projet de Guillaume. — Voyez Bern., Epist. 79, 85 et 86. Idem. Bibl. Patr., tome XII ; et Apolog. de grat. et lib. arb., in prœmio. — Saint Bernard dédia ce dernier écrit à Guillaume, comme un témoignage de sa tendre affection et de sa confiance.

qui était semblable aux loges qu'on assigne ordinairement aux lépreux sur les grandes routes. Il jouissait alors d'un parfait repos, étant déchargé de toute fonction, par le commandement de l'Évêque et des abbés; vivant en Dieu, et comblé de joie comme s'il eût déjà goûté les délices du paradis. Lorsque je mis le pied dans cette chambre royale, et que je considérai quel était ce logement et celui qui y logeait, j'en atteste Dieu, je fus saisi d'autant de respect que si je me fusse approché de l'autel sacré. Je me sentis pénétré d'une si vive suavité en entrant en rapport avec cet homme, et je conçus un si ardent désir de demeurer avec lui, de partager sa pauvreté et sa simplicité, que si l'on m'eût donné le choix entre toutes sortes de conditions, je n'eusse rien demandé avec plus d'insistance que de rester toujours avec l'homme de Dieu pour le servir.

« Après que, de son côté, il nous eut accueillis avec une gracieuse charité, nous lui demandâmes ce qu'il faisait et comment il vivait dans sa cellule. Il nous répondit avec ce sourire de bonté qui lui était habituel : Je suis bien, parfaitement bien ici; car auparavant des hommes raisonnables m'obéissaient, tandis que, par un juste jugement de Dieu, j'obéis maintement à un homme sans raison; ce qu'il disait d'un médecin arrogant qui s'était vanté de le guérir, et entre les mains duquel il avait été mis par l'évêque, par les abbés et par ses frères. Nous mangeâmes avec lui, et nous pensâmes qu'on dût traiter avec beaucoup de ménagement une santé dont le rétablissement était si nécessaire. Mais voyant *que*, par l'ordre du médecin, on lui présentait des

aliments dont une personne bien portante et affamée voudrait à peine manger, nous en fûmes indignés, et il nous fallut faire effort pour nous maintenir dans la règle du silence, et pour nous abstenir de traiter ce médecin de sacrilége et d'homicide. Quant à l'homme de Dieu, il était indifférent à ces choses, ne pouvant plus même discerner physiquement la saveur des aliments; son estomac étant tout à fait gâté et privé de sentiment....

« Tel est l'état où je trouvai ce digne serviteur de Jésus-Christ, tel fut son genre de vie dans sa solitude; mais il n'était pas seul, parce que Dieu était avec lui, et qu'il jouissait de la compagnie et de la consolation des saints anges; ce qui a été constaté par des indices manifestes[1]. Car une nuit, priant avec une ferveur extraordinaire et répandant son âme devant Dieu, il entendit une harmonie de voix, et s'étant légèrement endormi, il fut réveillé par un bruit qui était semblable à celui que ferait une grande troupe passant devant lui. Puis, les voix qu'il avait déjà entendues renouvelant leurs concerts, il sortit de sa cellule et suivit cette troupe qui s'éloignait. Il y avait près de là un lieu plein d'épines et de ronces fort épaisses; mais maintenant il est tout différent de ce qu'il était alors; là il aperçut deux chœurs disposés de côté et d'autre, qui alternaient leurs chants mélodieux et *délectaient le saint homme*[2]. Il ne comprit bien le mystère de

[1] Quod manifestis indiciis demonstratum est.

[2] Et vir sanctus delectabatur. — Gœrres, dans son intéressant ouvrage sur la Mystique chrétienne, énumère une foule de circonstances où des âmes pures entendirent les ravissantes harmonies d'une musique céleste. Saint Joseph de

cette vision que plusieurs années après; les bâtiments du monastère ayant été transportés en un lieu plus spacieux, et la chapelle ayant été bâtie précisément à l'endroit où il avait entendu ces voix angéliques.

« Je demeurai quelques jours avec ce grand saint, quoique je fusse indigne d'une telle faveur; et partout où je portais mes regards, j'étais saisi d'admiration, comme si je contemplais de nouveaux cieux et une nouvelle terre, voyant des hommes de notre temps retracer la vie si parfaite de nos premiers pères, les solitaires d'Égypte.

« Dès que l'on descendait de la montagne et qu'on entrait à Clairvaux, on reconnaissait Dieu de toutes parts; et la vallée muette publiait, par la simplicité et l'humilité des bâtiments, l'humilité et la simplicité de ceux qui les habitaient. Enfin, en pénétrant dans ces lieux si remplis d'hommes, et où personne n'était oisif, tous travaillant et s'appliquant à quelque ouvrage, on trouvait au milieu du jour un silence pareil à celui du milieu de la nuit, interrompu seulement par les travaux manuels et les voix qui chantaient les louanges de Dieu. L'harmonie de ce silence et l'ordre qu'il maintenait, offrait un spectacle tellement imposant, que les étrangers, même les

Cupertino, entre autres, demeura trois jours en extase après avoir été frappé de sons mélodieux qui semblaient venir du ciel. Il disait que la musique terrestre était propre à élever l'âme, quand elle est religieuse, et qu'alors elle pouvait la dilater jusqu'à un certain point; mais qu'on ne saurait comparer les sons matériels qui retentissent aux oreilles, aux sons de la musique divine qui émeuvent et ravissent les âmes. Rien ne peut exprimer, dit-il, la joie dont les saints sont enivrés par ces sublimes concerts. (Voy. Gœrres, Christliche Mystic., tome II, p. 91 et suiv.)

mondains, frappés de respect, n'osaient plus, je ne dis pas proférer une parole méchante ou oiseuse, mais s'arrêter à une pensée qui ne fût sérieuse et digne de cette sainte retraite.

« Le désert où demeuraient les serviteurs de Dieu est environné d'une forêt sombre et épaisse, resserré entre deux montagnes voisines qui le pressent étroitement; de manière à lui donner en quelque sorte l'apparence d'une grotte profonde.... Et bien qu'ils fussent en grand nombre, ils ne laissaient pas que d'être tous solitaires...; car, tandis qu'un seul homme, quand il vit dans le trouble et le dérèglement, contient en lui-même une troupe bruyante; ici, au contraire, par l'unité et le calme de l'esprit, tous ensemble vivent dans la solitude.

« Telle était cette illustre école de sagesse chrétienne, sous la conduite de l'abbé Bernard! Telle était la ferveur et la sainte discipline de sa *très-claire et très-chère vallée* [1]; le serviteur de Dieu ayant bien réglé toutes choses et voué au Seigneur un tabernacle mystérieux, selon le modèle qui lui avait été montré sur la montagne, lorsqu'il était seul avec Dieu dans le désert de Cîteaux, comme Moïse dans la nuée....

« Et plût au ciel que, s'accoutumant à être homme avec les hommes, il se fût montré aussi doux, aussi discret, aussi soigneux envers lui-même qu'il l'était envers les autres! Mais dès qu'il se vit affranchi de l'obéissance promise à l'évêque de Châlons pendant une année; comme un arc détendu retourne

[1] In ejus clarissima et carissima valle.

à son premier état, comme un torrent dégagé d'une digue reprend son cours en redoublant d'impétuosité, ainsi l'homme de Dieu revint avec une nouvelle ardeur à ses fatigues et à ses austérités, afin de se venger en quelque sorte de son repos forcé et pour se dédommager de l'interruption de sa austère pénitence[1]. »

Ce fut au commencement de l'année 1118 que Bernard rentra dans ses fonctions abbatiales et combla les vœux de ses frères. Sa santé n'était point rétablie, et son corps, loin d'avoir recouvré des forces pendant sa longue réclusion, semblait plus exténué, plus décharné qu'auparavant. Mais son esprit, libéré en quelque sorte des liens matériels, se déployait avec d'autant plus de puissance : on ne concevait point que d'une forme si frêle il pût sortir une voix si retentissante, une si merveilleuse activité. A peine se retrouva-t-il dans sa charge, que la *claire-vallée* s'anima d'une nouvelle vie ; la parole et les exemples du saint abbé communiquèrent aux religieux un zèle ardent de sanctification et de perfection spirituelle. « Il faut « nécessairement ou monter ou descendre, leur di« sait-il, sur le chemin des vertus. Si l'on veut « s'arrêter, on tombe. Celui-là n'est pas bon, qui ne « veut pas devenir meilleur ; et dès qu'on cesse de « croître en vertu, on cesse d'être vertueux [2]. » De nouveaux disciples, la plupart de noble extraction, venaient, presque chaque jour, se joindre aux anciens ; des hommes qui avaient rempli dans le

[1] Guill., lib. I, cap. VII et VIII. — [2] Epist. 91.

monde des rôles considérables, soit dans l'enseignement, soit dans les armées, changeaient, à Clairvaux, leurs biens périssables contre le trésor des souffrances évangéliques; et en même temps que le nombre des religieux augmentait d'une manière prodigieuse, leurs vertus, leur sainteté, leur vie angélique, offraient de jour en jour un spectacle plus admirable.

Nous mettrons ici sous les yeux de nos lecteurs quelques passages d'une lettre qui complétera la description de Clairvaux, et fera apprécier la sainte œuvre que Bernard fonda dans le désert. Cette lettre remarquablement belle, conservée dans les annales de Cîteaux[1], a été écrite par le moine Pierre de Roya, qui, après avoir renoncé aux grandeurs du monde, goûtait, sous la direction de saint Bernard, les plus pures jouissances de la piété.

« Quoique la maison de Clairvaux soit située dans « une vallée, elle a toutefois ses fondements sur les « montagnes saintes. C'est là que Dieu se rend « admirable et opère des choses extraordinaires à la « gloire de son nom; c'est là que les insensés re- « couvrent la sagesse; c'est là que l'homme intérieur « se renouvelle en même temps que l'homme exté- « rieur se détruit; là les superbes deviennent hum- « bles, les riches se rendent pauvres; les ignorants « acquièrent la science, et les ténèbres du péché se « dissipent sous l'action de la lumière. Là il n'y a « qu'un cœur et qu'une âme parmi la multitude « d'hommes qui se sont réunis de tant de pays

[1] Biblioth. Patr. Cist., tom. I.

« différents. Ils y goûtent sans cesse une joie spiri-« tuelle, dans l'espérance de l'éternelle béatitude « dont ils goûtent déjà les prémices en cette vie. On « peut apercevoir, à leur vigilance dans la prière, à « leur recueillement et à l'humble attitude de leur « corps, quelle est leur ferveur et la pureté d'âme « avec laquelle ils parlent à Dieu, et quelle est « l'union intime qu'ils contractent avec lui. Les « longues pauses qu'ils font dans l'office, au milieu « de la nuit; la manière dont ils récitent les Psaumes « et méditent les Livres sacrés; le profond silence « dans lequel ils se tiennent pour écouter Dieu qui « les instruit au fond du cœur : tout cela témoigne « assez quelle douceur ils ressentent. Mais qui ne « les admirerait quand ils s'exercent aux travaux des « mains! Car, lorsque toute la communauté se rend « au travail ou en revient, ils marchent avec simpli-« cité les uns après les autres, ainsi qu'une armée « rangée en bataille, couverts des armes de l'humi-« lité; ils sont serrés les uns contre les autres par « les liens de la paix et de la charité fraternelle, « qui est la joie des anges aussi bien que la terreur « des démons....

« L'Esprit-Saint les soutient tellement dans leurs « travaux par l'onction de sa grâce, qu'encore qu'ils « aient beaucoup de peines et de fatigues, ils les sup-« portent avec tant de patience qu'ils ne semblent en « éprouver aucune....

« Il y en a parmi eux qui autrefois tenaient dans le « siècle un rang fort distingué et qui étaient envi-« ronnés d'éclat par l'éminence de leur savoir, lesquels « *maintenant* s'abaissent et s'humilient d'autant plus

« profondément qu'ils étaient naguère plus élevés. « Lorsque je les vois dans les champs, la bêche à la « main, maniant la fourche et le râteau, ou bien dans « la forêt portant la cognée ; lorsqu'alors je pense à « ce qu'il furent, et à ce qu'ils sont présentement, ils « me paraîtraient, si j'en jugeais par les yeux de la « chair, des fous et des insensés, privés de la langue « et de la parole, et rien autre chose que l'opprobre « des hommes et la raillerie des peuples. Mais lorsque « je les considère des yeux de la foi, je les regarde « comme des hommes dont la vie est cachée avec Dieu « en Jésus-Christ, et qui ne vivent que pour le ciel. « C'est parmi eux que je remarque un Godefroy de « Péronne, un Guillaume de Saint-Omer, et tant « d'autres grands hommes que j'ai autrefois connus « dans le monde, et qui aujourd'hui ne laissent plus « apercevoir la moindre trace de leur ancien état; car « au lieu qu'autrefois ils portaient la tête haute, quoi- « qu'ils ne fussent alors que des sépulcres pleins d'os- « sements de morts, ils sont à présent des vases sacrés « qui renferment le trésor de l'humilité et de toutes « les vertus chrétiennes [1]. »

[1] Cette relation édifiante nous rappelle les impressions que nous avons éprouvées nous-même dans une maison de saint Bernard, au monastère des trappistes du mont des Olives, en Alsace, où nous eûmes le bonheur de faire une retraite. La vie angélique des disciples de saint Bernard paraîtrait presque fabuleuse à notre siècle, si de nos jours encore on n'en pouvait constater l'exacte vérité; et cette vérité nous porte à rendre témoignage de ce que nous avons vu, connu, admiré. Nous y joignons l'expression de notre gratitude, de notre profonde vénération pour le révérend Abbé et les dignes religieux de ce monastère qui nous ont accueilli avec tant de bonté et nous ont donné tant de sujets d'édification, que jamais nous n'en perdrons ni le fruit ni le souvenir.

Parmi les diverses réformes de Cîteaux qui se sont ramifiées à travers les siècles, celle de la Trappe est sans contredit la plus identique à l'esprit primitif

Telle était la splendeur du monastère de Clairvaux, dès l'année 1118.

Vers la fin de cette même année, Bernard eut la douce consolation de revoir son vieux père qui, par un mouvement de la grâce, vint se joindre à ses fils et partager leur destinée. Técelin prit l'habit religieux; et, sans vouloir se distinguer en aucune manière des autres moines, il pratiqua humblement les exercices de l'ordre, et termina peu de temps après sa noble carrière par la mort bienheureuse du juste.

Mais cette joie que le Seigneur venait d'accorder à Bernard et à ses heureux frères fut suivie d'un événement qui navra son âme d'une profonde affliction, et lui fournit l'occasion d'épancher dans une mémorable épître les torrents de la plus vive et de la plus suave charité. Nous en présenterons le récit dans le chapitre suivant.

de l'ordre de Saint-Benoît. Elle a eu pour instituteur le célèbre abbé de Rancé, mort en odeur de sainteté l'an 1700. C'est un spectacle touchant, et qui communique les plus vives émotions à tous les visiteurs, que cette assemblée de moines vénérables, soit qu'ils travaillent silencieusement dans les champs, soit qu'immobiles comme des statues dans les stalles de leur humble église, ils soupirent une grave psalmodie. Voilà des écoles où il serait bon d'apprendre à devenir chrétien !

CHAPITRE III.

Histoire de Robert. — Lettre de saint Bernard. — Premiers monastères de la filiation de Clairvaux. — Chapitre général de l'ordre de Cîteaux.

Le jeune Robert[1], cousin de Bernard, avait été consacré à Dieu dès sa naissance; et ses parents l'avaient destiné et promis à l'abbaye de Cluny. Mais s'étant attaché à saint Bernard, et ayant en quelque sorte identifié son âme avec la sienne, il le suivit à Cîteaux, quoiqu'il n'eût pas encore atteint la quatorzième année de son âge. Ne pouvant vivre séparé de lui, il obtint la faveur de demeurer dans le monastère, sans prendre l'habit et sans même être admis au nombre des novices, à cause de sa trop grande jeunesse. Ce fut deux ans plus tard, lors de la fondation de Clairvaux, qu'à force de prières et d'instances[2], Robert, à peine âgé de seize ans, prononça ses vœux solennels. Ce moine adolescent, modèle de pureté et de candeur, fleurissait comme le lis dans la vallée des bénédictions; et les plus anciens religieux le comparaient à cet enfant évangélique que le Seigneur plaça au milieu des apôtres comme un type

[1] Il était fils d'une dame de grande qualité, nommée Diane, sœur de la B. Elisabeth. (Voyez. Ann. Cist., lib. I, cap. II, passim.)

[2] Quæsisti, petisti, pulsasti; sed pro tui adhuc teneritudine, te licet invito, dilatus es per biennium. (Ann. apud Mabill., lib. LXXII, n. 98.)

de la perfection chrétienne. Aussi était-il pour saint Bernard, et pour tout le monastère, un objet de prédilection et de tendre sollicitude.

Cependant le choix que Robert avait fait de l'ordre de Cîteaux offensait depuis longtemps les religieux de Cluny, qui croyaient avoir des droits sur cet enfant. De plus, Robert était riche, et son héritage excitait la convoitise de ces moines dégénérés. Ils cherchèrent donc l'occasion de le gagner; et, pour mieux réussir, ils surprirent la confiance du Saint-Siége, et obtinrent un décret qui permit à Robert de passer de Clairvaux à Cluny. Abusant de ce titre, et profitant de l'absence de Bernard, les émissaires de l'abbé Pons de Cluny se rendirent auprès du jeune moine, lui persuadèrent que son père spirituel le tyrannisait par des excès d'austérité, et enfin ils réussirent à l'emmener avec eux, à l'insu de l'abbé de Clairvaux.

Qu'on juge de la douleur de Bernard! Qu'on se figure les angoisses de son cœur paternel et maternel, quand, à son retour au monastère, il chercha l'enfant de son cœur, l'enfant qu'on lui avait enlevé! Une mère seule est capable de comprendre de semblables déchirements.

Bernard demeura longtemps muet, se reprochant d'avoir découragé peut-être cette âme qui aurait eu besoin de plus de modération et d'indulgence.

Il ne s'adressa qu'à Dieu seul pendant près d'une année, et lui redemandait sans cesse, par ses gémissements et ses larmes, son enfant bien-aimé, le fils qu'il avait engendré à Jésus-Christ! Enfin, sortant un jour dans les champs avec le moine Godefroy, il ne put contenir la surabondance de charité qui dé-

rdait de son sein, comme une eau profonde. Il dit moine d'écrire; il lui dicte cette admirable lettre, usion chaleureuse d'une âme brûlante, et qui est gardée, à juste titre, comme un chef-d'œuvre de adresse et d'éloquence[1]. Nous en traduisons ici s principaux passages :

« J'ai assez attendu, mon cher fils Robert, et peut-être ai-je attendu trop longtemps que Dieu daignât toucher ton cœur et le mien, en t'inspirant le regret de ta faute et me donnant la consolation de ton repentir. Mais puisque mon attente est vaine, je ne puis plus cacher ma tristesse ni retenir ma douleur. C'est pourquoi, tout méprisé que je suis, je viens rappeler celui qui me méprise, et je demande grâce à celui qui devrait me demander grâce le premier. Une affliction extrême ne délibère point, ne rougit point, ne raisonne point, ne craint point de s'avilir; elle ne suit ni conseil, ni règle, ni ordre, ni mesure: toutes les facultés de l'esprit ne sont occupées que des moyens d'adoucir le mal qu'on endure et de recouvrer le bien qu'on désire pour être heureux. Tu me diras que tu ne m'as point méprisé, que tu n'as offensé personne! Je le veux bien, je l'accorde. Mon dessein n'est pas de contester, mais de finir toutes contestations. Oui, on doit rejeter les torts

[1] La tradition rapporte que, durant que le saint dicta la lettre en plein air, mba une pluie battante, sans que Bernard voulût discontinuer, et sans le papier en fût mouillé. Cette circonstance, jointe au caractère sublime de ettre elle-même, fut regardée comme miraculeuse; et, dans la suite, on struisit un oratoire au lieu même où il était assis lorsqu'il dicta l'épître. y. Hist. de Cît., vol. III, ch. VIII, p. 138.)

« sur celui qui persécute, et non pas sur celui qui « fuit la persécution. J'oublie le passé ; je ne rappelle « point le motif et les circonstances de ce qui s'est « fait ; je n'examine pas qui de nous deux a sujet de « se plaindre ; j'en veux effacer jusqu'au souvenir. Je « ne parle que de ce qui m'afflige uniquement, mal- « heureux que je suis de ne plus te voir, d'être privé « de toi, de vivre sans toi ! toi pour qui la mort « me serait une vie, et sans lequel la vie m'est une « mort[1] ! Je ne demande pas pourquoi tu es parti ; je « demande seulement pourquoi tu n'es pas revenu. « Reviens, je te prie, et tout sera en paix ; reviens, « et je serai heureux, et je chanterai avec allégresse : « *Il était mort, et il est ressuscité ; il était perdu,* « *et il est retrouvé*[2] ! Je veux que ta sortie soit de « ma faute ; oui, j'étais trop rigide, trop sévère ; je « ne ménageais pas assez un jeune homme tendre « et délicat. Je pourrais peut-être alléguer pour ma « justification que je devais user de fermeté pour « réprimer les saillies d'une jeunesse bouillante, « pour former à la vertu un adolescent novice, et « l'habituer à la discipline, suivant ces avis de l'É- « criture : *Châtiez votre fils, et vous sauverez son* « *âme*[3]. *Le Seigneur corrige celui qu'il aime,* « *et châtie celui qu'il reçoit au nombre de ses* « *enfants*[4]. *Les châtiments d'un ami sont plus*

[1] Me miserum quod te careo, quod te non video, quod sine te vivo, pro quo mori, mihi vivere est ; sine quo vivere, mori.

[2] Mortuus fuerat, et revixit ; perierat, et inventus est. (Luc., XV, 32.)

[3] Si percusseris eum virga, non morietur. (Prov., 23, 13.)

[4] Quem enim diligit Dominus castigat ; flagellat autem omnem filium quem recipit. (Heb., 112, 6.)

« *salutaires que les baisers d'un ennemi*[1]. Mais « encore une fois, je consens à passer pour cou-« pable !.. O mon fils ! considère la voie par laquelle « j'essaye de te rappeler ! Ce n'est pas en t'inspirant « la crainte d'un esclave, mais l'amour d'un fils qui « se jette avec confiance dans les bras de son père ; « et au lieu d'employer la terreur et les menaces, « je ne me sers que de caresses et de prières pour « gagner ton âme et guérir ma douleur. D'autres « peut-être tenteraient des moyens plus sévères : ils « croiraient devoir t'effrayer par l'image de ton péché, « par la crainte des jugements d'un Dieu vengeur. « Ils te reprocheraient sans doute l'horrible apostasie « qui t'a fait préférer un habit fin, une table dé-« licate, une maison opulente, aux vêtements gros-« siers que tu portais, aux simples légumes que tu « mangeais, à la pauvreté que tu avais embrassée. « Mais sachant que tu es plus accessible à l'amour « qu'à la crainte, je n'ai pas cru opportun de presser « celui qui s'avance de lui-même, d'épouvanter celui « qui tremble déjà, de confondre celui qui est déjà « confondu... Au reste, s'il est inoui qu'un jeune « religieux plein de retenue et de modestie ait osé « violer ses vœux et quitter le lieu de sa profession, « contre la volonté de ses frères et le consentement « de ses supérieurs, combien est-il plus étrange que « David ait succombé malgré sa sainteté, Salomon « malgré sa sagesse, Samson malgré sa force ! Est-il « surprenant que celui qui eut le secret de cor-

[1] Meliora sunt vulnera diligentis, quam fraudulenta oscula odientis. (Prov., XXVII, 6.)

« rompre nos premiers parents au sein du paradis, « ait séduit un jeune homme au milieu d'un sombre « désert? Encore n'a-t-il pas été séduit par la beauté, « comme les vieillards de Babylone; suborné par « l'avarice, comme Giezi; aveuglé par l'ambition, « comme Julien l'apostat. Il n'est tombé que pour « s'être abandonné à la lueur éblouissante d'une « fausse vertu, et par les conseils de quelques « hommes d'autorité. Hélas! un loup déguisé s'in- « troduit auprès d'une brebis qui ne le fuit pas, « faute de le connaître! Eh quoi, lui dit-il, Dieu se « plaît-il dans nos souffrances? l'Écriture commande- « t-elle d'abréger nos jours? Observances ridicules « de bêcher la terre, de couper du bois, de porter « du fumier! D'ailleurs, pourquoi Dieu crée-t-il les « viandes, s'il défend d'en user? Pourquoi nous « donne-t-il un corps, s'il n'est pas permis de le « nourrir? Quel est l'homme sensé qui haïsse sa « propre chair? Tels furent les discours spécieux « qui frappèrent un jeune moine trop crédule. Égaré « par le séducteur, il se laisse mener à Cluny. Là « on lui coupe les cheveux, on le rase, on le lave, « on lui ôte ses habits grossiers et usés; on lui en « donne d'autres de grand prix, et on le reçoit sans « délai, sans épreuves, au nombre des religieux; « on le place même au-dessus des autres, on lui « donne la préséance sur plusieurs vieillards : toute « la communauté l'applaudit, le flatte, le félicite, et « triomphe comme d'une victoire dont elle possède « le butin. O doux Jésus! que n'a-t-on pas fait « pour perdre une pauvre âme? Et comment n'eût- « elle pas été amollie par tant de séductions, exal-

« tée par tant de prévenances! Pouvait-elle alors « rentrer en elle-même, écouter la conscience, « connaître la vérité, demeurer dans l'humilité?... « Pauvre insensé! qui donc t'a ensorcelé jusqu'à « te rendre sourd à mes paroles? Pourquoi t'in- « quiéter des promesses qu'a faites autrefois ton « père [1], dont tu n'es point responsable; et oublier « les vœux prononcés par toi-même, et dont tu « rendras compte à Dieu? En vain on te flatterait « d'être absous par la dispense de Rome: tu es lié « par la parole de Dieu même. *Quiconque,* dit-il, « *met la main à la charrue et regarde ensuite* « *derrière soi, n'est point propre au royaume de* « *Dieu...* Que si tu n'es sorti d'ici que pour mener « une vie plus parfaite, plus austère, demeure en « assurance, et dis avec l'apôtre que tu oublies ce « qui est derrière toi pour avancer vers le but de « la félicité à laquelle Dieu nous destine. Mais si « cela n'est pas, rougis et tremble; car n'est-ce pas « regarder en arrière, n'est-ce pas être prévaricateur « et apostat (souffre que je tranche le mot), que « de dévier de ton ancienne règle de conduite soit « par la table et les habits, soit par une manière « de vivre oisive, dissipée, vagabonde et licencieuse? « Je ne prétends pas t'intimider, mais je te parle « comme à un fils toujours bien-aimé; car, aurais-tu « plusieurs maîtres, tu n'as pourtant pas d'autre « père que moi. Oui, qu'il me soit permis de le

[1] La promesse simple des parents n'engageait pas l'enfant; il fallait, selon la règle de Saint-Benoît, qu'ils en fissent l'oblation solennelle dans les formes prescrites, et alors on le revêtait de l'habit monastique. (Voy. Regul. S. Bened., cap. LIX.)

« dire : c'est moi qui t'ai enfanté à la religion par « mes leçons et mon exemple ; c'est moi qui t'ai « nourri de lait, prêt à te donner une nourriture « plus forte, si tu avais eu plus de force. Mais « hélas! tu t'es sevré toi-même avant le temps ; et « maintenant j'appréhende que tout ce que j'ai « gagné par ma patience, fécondé par la parole, « soutenu par la prière, ne se perde et ne se dissipe! « Et à quoi suis-je réduit? Je déplore moins l'inu- « tilité de mes peines que le malheur d'un fils qui « se perd ; je me plains de ce qu'un étranger me « dérobe la gloire de t'avoir formé sans qu'il ne « lui en coûte aucune douleur ; malheureux comme « cette femme dont l'enfant fut enlevé pendant son « sommeil et mis par sa compagne à la place du sien « qu'elle avait étouffé! Tel est l'outrage qu'on m'a « fait en t'arrachant de mon sein ; telle est la perte « que je pleure ; tel est le bien que je demande. « Et pourrais-je oublier mes propres entrailles? « Pourrais-je ne pas sentir les déchirements les « plus cruels, lorsqu'on me sépare de la moitié de « moi-même ?.. Allons ! soldat de Jésus-Christ, lève- « toi, secoue ta poussière, retourne au combat, et « fais oublier, par un redoublement de courage, « la honte de ta défaite! Il y a beaucoup de com- « battants qui persévèrent jusqu'à la victoire ; mais « il en est peu qui, après avoir lâché le pied, re- « tournent dans la mêlée. Puis donc que la rareté « donne du prix à toutes choses, quelle joie serait- « ce pour moi de te voir d'autant plus brave qu'il « en est peu qui en soient capables ! Après cela, si « tu manques de courage, d'où vient que tu crains

« là où rien n'est à craindre, et que tu ne crains pas « là où il faudrait craindre tout? Espères-tu par la « fuite échapper à l'ennemi? Déjà ta maison est « investie ; l'ennemi s'est saisi des dehors ; il monte « à l'assaut, il pénètre jusqu'à toi, et tu dors ! Et « tu te crois plus en assurance tout seul qu'au « milieu de ta compagnie ; sans armes, que revêtu « de ton armure? Réveille-toi, hâte-toi, rejoins ceux « que tu as quittés, et tu seras invincible... C'est « Jésus-Christ qui combat à notre tête ; c'est lui qui « nous crie : Ayez confiance, j'ai vaincu le monde ! « Et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? « Oh ! l'heureuse guerre qu'on fait pour Jésus, avec « Jésus ! Là, ni les blessures, ni les défaites, ni la « mort, rien enfin, hors une fuite honteuse, ne « peut nous ravir la victoire ! On la perd en fuyant, « on ne la perd point en mourant. Heureux celui « qui succombe les armes à la main ; il ne meurt « que pour être couronné ! Malheureux celui qui « abandonne par sa fuite et la victoire et la couronne ! Daigne le Seigneur, ô mon enfant chéri, « te préserver de ce désastre et ouvrir ton cœur à « ma parole ! S'il en était autrement, hélas ! cette « lettre ne ferait qu'ajouter à ta faute et à ta funeste « condamnation[1] ! »

Ces exhortations vives et incisives ne produisirent

[1] S. Bern., Ep. I, ap. Mabil. — Malgré l'étendue de cette lettre, nous aurions souhaité, pour l'édification des lecteurs, la transcrire en entier ; mais il faudrait des volumes pour exhumer les trésors enfouis dans les œuvres de saint Bernard et des autres Pères de l'Eglise. Ce serait un beau travail que de remettre en vogue ces vieux livres qu'on ne lit plus : nous croyons qu'ils remplaceraient avantageusement ceux qu'on lit.

point immédiatement leur effet. Elles ne parvinrent peut-être pas directement à Robert. Quoi qu'il en soit, saint Bernard les écrivit vers la fin de l'année 1118, et ce ne fut qu'en 1122 qu'il eut la consolation de voir revenir ce pauvre enfant prodigue, que Pierre le Vénérable, successeur de Pons, laissa retourner à Clairvaux dès la première année de son administration. Nous apprenons par une de ses lettres que non-seulement il lui tardait d'accomplir cet acte de justice, mais que de plus, l'estime particulière qu'il professait pour saint Bernard le portait à lui envoyer encore plusieurs autres religieux de Cluny qui désiraient embrasser une vie plus parfaite [1]. Après son retour, Robert vécut soixante-cinq ans dans une régularité édifiante, selon le témoignage de Jean l'Ermite, auteur contemporain; et, dans la suite, il fut choisi pour gouverner l'abbaye de Maison-Dieu, au diocèse de Besançon [2].

Depuis longtemps la vallée de Clairvaux n'était plus assez vaste pour contenir les fervents disciples qui se pressaient chaque jour en plus grand nombre autour de l'âme sainte et paternelle de Bernard. Il devenait nécessaire de creuser des canaux à cette source trop pleine, afin d'arroser les terres de l'Église et de propager au loin ses vertus.

Dès l'année 1118, Clairvaux donna naissance à deux maisons qui reproduisirent merveilleusement l'esprit et l'image de la maison-mère. La première fut établie, sur la demande de Guillaume de Champeaux, dans le diocèse de Châlons, et reçut le

[1] Petr. Cluniac., lib. VI, ep. 35. — [2] Joan. Eremit., Vita S. Bern., lib. I, II, 5.

nom de Trois-Fontaines. Saint Bernard y envoya, selon la coutume de l'ordre, douze frères, et leur donna pour abbé l'illustre Roger, celui-là même qu'il avait converti à Châlons lors de son premier voyage, et qui était généralement estimé comme un homme de science et de haute piété. La seconde maison traversa toutes les phases de la fondation de Clairvaux. Bernard envoya le nombre ordinaire de moines chercher dans le diocèse d'Autun quelque lieu propre à leur établissement. Ils s'arrêtèrent à Fontenay et y bâtirent, avec le secours des habitants, un sanctuaire à la gloire de Jésus crucifié. Le moine que l'abbé de Clairvaux mit à la tête de cette colonie fut Godefroy, l'un de ses premiers compagnons. Ce parfait imitateur d'un si parfait modèle, dit la chronique, établit à Fontenay une vie tellement conforme à celle de Clairvaux, qu'on n'y pouvait remarquer aucune différence. Le monastère de Fontenay, aussi bien que Clairvaux, mérita ce mot d'un grand Pape[1] : C'est la merveille du monde.

Guillaume de Champeaux avait puissamment secondé Bernard dans toutes ses œuvres ; il avait lui-même érigé près de Paris la célèbre abbaye des chanoines réguliers de Saint-Victor, où il enseigna longtemps avec éclat les sciences sacrées. Mais, à la fin de cette même année 1118, le prélat, rassasié de jours et de mérites, acheva heureusement sa course, et entra dans la joie du Seigneur.

Au commencement de l'année suivante, le saint abbé de Cîteaux, Étienne, convoqua dans son mo-

[1] Innocent III.

nastère tous les abbés de l'ordre, alors au nombre de douze. Cette assemblée, qu'on désigne dans l'Histoire ecclésiastique sous le nom de premier chapitre général de Cîteaux, donna une forme définitive aux constitutions, et régla, dans la grande *charte de charité*, les usages des monastères de la filiation de Cîteaux, afin de les transmettre purs et intègres à la postérité [1].

L'institution de ces chapitres, destinés à entretenir l'union et les liens de la fraternité entre les diverses maisons d'une même congrégation, parut si belle que les plus anciens ordres religieux l'imitèrent dans la suite, et acquirent par là une immense autorité. On vit des évêques, des rois, des empereurs et même des Souverains-Pontifes réclamer leur assistance et se mettre sous la protection de ces hommes vénérables qu'on appelait les hautes colonnes de l'Église [2].

Bernard n'avait à cette époque que vingt-huit à vingt-neuf ans; il était le plus jeune des abbés cisterciens; mais sa sagesse lui tenait lieu de cheveux blancs; et sa parole prépondérante avait brillé d'une si vive lumière dans l'assemblée des vieillards, que désormais on l'écoutait, on le consultait, on le vénérait comme l'oracle de Cîteaux.

[1] Ce recueil volumineux et plein de détails intéressants porte le titre de *Livre des us*. Nous en avons trouvé un exemplaire au couvent des trappistes d'Olemberg.

[2] Les chartreux tinrent leur premier chapitre, à l'instar de Cîteaux, l'an 115 sous le huitième prieur de la grande chartreuse. Cluny imita cet usage en 1232 et 1290, selon la teneur des bulles de Grégoire IX et de Nicolas IV. « Statuimus ut generale capitulum apud Cluniacum celebretur ad instar Cisterciencis ordinis, etc., etc. »

Après donc qu'il fut de retour dans son monastère, il s'appliqua avec un nouveau zèle à l'avancement de ses frères en perfectionnant tous les moyens de sanctification. Ce n'était pas assez pour lui d'assurer la prospérité de son ordre; il conçut le dessein de travailler à la renaissance de l'ancien esprit monastique dans toute l'Église, et de rétablir partout la pureté des siècles primitifs. Renouveler le monde par la piété chrétienne, et, pour cela, former des hommes capables de servir d'instruments à l'Esprit saint : telle était sa pensée, tel était le grand objet de ses vœux et de ses labeurs.

Mais tant d'efforts sans aucun repos ébranlèrent derechef sa santé si fragile. On l'obligea de se séparer une seconde fois de sa chère communauté, et de suspendre, pour un temps, son ministère abbatial. Cette séparation fut pour lui un sacrifice douloureux; il voyait ses desseins, ses travaux, ses entreprises subitement arrêtés par une longue maladie; et laisser là tant d'œuvres commencées pour demeurer dans l'inaction, c'était pour lui un inconsolable tourment. Toutefois la maladie même entra dans le conseil de la Providence et concourut à préparer un nouvel ordre de choses : du fond de la cellule où le saint moine gisait sur un triste grabat, on allait voir se déployer un centre d'activité dont la sphère, de jour en jour plus vaste, dut s'étendre graduellement, aussi loin que l'Église, jusqu'aux dernières extrémités du monde.

CHAPITRE IV.

Nouvelle maladie de saint Bernard. — Vision. — Fruits de sa retraite.

Les maladies sont pour les âmes vulgaires des causes d'affaissement qui relâchent les ressorts de la vie spirituelle. Pour les âmes fortes, au contraire, ce sont des exercices de courage et de patience au moyen desquels le chrétien se surmonte lui-même, s'élève au-dessus des exigences de la nature, et imite la douceur de Celui qui a souffert pour nous, *afin de nous laisser un exemple* [1].

Saint Bernard, contraint par ses cruelles infirmités de s'isoler encore une fois de ses frères et de s'abstenir de toute activité extérieure, entra, pour ainsi dire, dans l'esprit de cette situation forcée, et en pratiqua les devoirs avec une vertu mâle et magnanime.

Se croyant inutile à tout, et comme frappé de stérilité, il renonça plus que jamais à lui-même, porta sa croix et se prépara tranquillement à la mort, dont la pensée animait son espérance et le remplissait de joie. C'est pourquoi il offrait son corps, selon la recommandation de l'apôtre, comme une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu [2]. Mais plus la mort travaillait cet homme extraordinaire et

[1] *I Petr.*, 2, 21. — [2] Rom. XII.

le dépouillait de sa propre vie, plus l'esprit de Dieu redoublait et multipliait les forces surhumaines de son âme.

Un jour cependant ses maux devinrent excessifs; et, ne pouvant plus y résister, il appela deux frères et les pria d'aller à l'église pour demander à Dieu quelque soulagement. Les frères, émus de compassion, se prosternèrent devant l'autel et prièrent avec une grande effusion de larmes. Pendant ce temps, Bernard eut une vision qui le ravit hors de lui-même : la Vierge Marie, accompagnée de saint Laurent et de saint Benoît, sous l'invocation desquels il avait consacré les deux autels latéraux de son église, apparurent au malade. « La sérénité de leur visage, dit Guillaume de Saint-Thierry, était comme une expression de la souveraine paix qui les inonde au ciel. Ils se manifestèrent d'une manière si distincte au serviteur de Dieu, que, dès leur entrée dans sa cellule, il les reconnut parfaitement. La Très-Sainte Vierge, ainsi que les deux saints, touchèrent le malade; et, par l'effet de ce saint attouchement, il se trouva subitement délivré de son mal; et la salive, qui jusqu'alors n'avait cessé de couler de sa bouche comme un ruisseau intarissable, tarit à l'instant même [1]. »

Bernard avait eu précédemment un songe qui déjà lui avait ôté la perspective d'une mort prochaine. Il s'était vu transporté sur les bords de la mer, attendant un vaisseau pour s'embarquer; mais le vaisseau, qui approchait sans cesse, faisait d'inutiles efforts

[1] Vit. S. Bern., LI, cap. XII, n. 58.

pour aborder au rivage; il s'éloigna enfin avant que le malade eût pu y entrer. Ce songe, confirmé par une vision merveilleuse, sembla annoncer que le temps de quitter ce monde n'était pas encore venu. Néanmoins la faiblesse de sa constitution et son épuisement extrême ne permirent point de longtemps à saint Bernard de reprendre la houlette et l'administration du monastère. Il dut demeurer renfermé dans sa cellule, où la méditation des saintes Écritures et l'oraison continuelle le remplirent de plus en plus de lumière et de splendeur.

Ce fut à cette époque qu'il composa son *Traité sur les différents degrés de l'humilité et de l'orgueil*[1]; ouvrage qui devint pour lui une occasion de peines et d'amertumes.

Dans cette première de ses productions, saint Bernard ramenait la science dans une voie depuis longtemps obscurcie, en la rattachant aux bases de la vie intérieure, et en la fondant sur l'expérience ascétique, justifiée et confirmée par la parole divine.

L'humilité est son point de départ : elle est, selon lui, la condition pour acquérir la science de la vérité. Mais elle-même présuppose la connaissance de la vérité; car elle se forme de trois manières : par la connaissance de soi-même, par la connaissance du prochain, et par la connaissance de la Vérité absolue, qui est Dieu. Ceci posé, il montre les rapports et les degrés réciproques de la science avec les degrés correspondants de l'humilité; d'où il déduit, avec une puissante force de logique, les

[1] *Tract. de gradibus humilitatis et superbiæ.*

douze degrés d'humilité de la règle de Saint-Benoît, qu'il met en regard avec autant de degrés d'orgueil.

Cet ouvrage, entrepris pour l'instruction des moines, fut immédiatement suivi d'un autre qui n'est qu'un recueil de quatre homélies, vulgairement connues sous le nom de *super missus est*. Bernard les intitula : *Louanges de Marie*[1]. L'humilité et la grandeur, la puissance et la miséricorde, les priviléges et les magnificences de celle qui est devenue la *Mère du Saint des saints et du Roi des rois* : c'était là un inépuisable sujet de méditations et de suaves consolations pour saint Bernard. Son opuscule, production d'un cœur aimant et tendre, ne put être goûté que des hommes de cœur. Aussi les savants qui se livraient exclusivement à l'étude de la dialectique l'accablèrent de censures. Nous lisons dans l'Histoire de Cîteaux le récit des attaques violentes qui le poursuivirent jusque dans sa retraite. « Comme « on trouve toujours de par le monde, dit l'historien, « des gens qui n'ont nulle autre affaire plus agréable « que de mordre sur les œuvres d'autrui et de s'en « rendre les rigoureux censeurs, il y eut des person- « nes qui condamnèrent ce traité (*de Gradibus* « *humilitatis*)... Mais ce n'était pas seulement une « critique de la part des curieux; les docteurs eux- « mêmes y trouvèrent à redire[2]. »

En effet, parmi ces docteurs on distinguait le savant Hugues de Saint-Victor, justement célèbre par son érudition et sa profonde piété. Mais celui-ci, à la différence des détracteurs obscurs, s'adressa directement à

[1] De Laudibus Mariæ. — [2] Hist. de Cît., vol. III, p. 182-3.

Bernard, et lui demanda des explications sur certains passages difficiles à comprendre. Il fut aussi le seul auquel le saint répondit; car jusqu'alors il s'était renfermé dans un silence humble et invincible. Dans sa lettre à Hugues, il mit le sceau de l'humilité sur l'ouvrage même qui traitait de cette vertu, en rétractant un passage où il avait cité le sens des paroles de l'Écriture en place du texte sacré. Il déclare de plus qu'en parlant des anges il s'était servi de termes qu'il n'avait pas trouvés dans les Pères. « Cependant, ajoute-t-il, bien que les explications qu'on « donne aux textes sacrés ne soient point tirées des « Pères, elles ne laissent pas d'être licites, pourvu « qu'elles ne soient pas contraires aux sentiments des « Pères et aux règles de la foi[1]. »

Non-seulement le saint ne répondait point aux attaques dirigées contre lui, mais il demandait grâce pour ceux qui s'étaient compromis eux-mêmes par leurs injustes récriminations. Il écrivit à ce sujet au pieux Herbert, abbé du chapitre de Saint-Étienne, à Dijon[2] : « Si le frère Jean, votre religieux, s'est avisé « de parler de moi et d'écrire contre moi d'une ma- « nière inconvenante et peu charitable, il s'est fait « plus de mal qu'il ne m'en a fait; car en écrivant « de la sorte, il a plus contribué à faire connaître « la légèreté de son jugement qu'à me faire passer « pour un esprit léger. Au reste, s'il a cherché à me

[1] Epist. 77. In subscrip. ad Homil. *super missus est*. Voir aussi Hist. de Cît., vol. III, p. 182.

[2] Epist. 233. — Ce chapitre était composé de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin. Nous n'avons trouvé aucune trace des écrits publiés en cette occasion contre saint Bernard : les attaques ont disparu, la défense est restée.

« nuire, je ne chercherai pas à lui rendre le mal pour « le mal. C'est pourquoi, considérant ici mes propres « devoirs plutôt que la faute qu'il a commise, je vous « prie et vous conjure humblement de pardonner à ce « jeune homme qui, en cette occasion, a suivi l'im- « pulsion d'un vain sentiment de zèle, et non pas le « mouvement d'une mauvaise volonté. Or, en lui par- « donnant, recommandez-lui de ne plus écrire ni dis- « puter sur des choses qui semblent au-dessus des « lumières de son intelligence : car il est évident que « dans son petit ouvrage il aurait fallu un jugement « plus sain et une main plus exercée. »

Malgré ces discussions, et peut-être même à cause de ces discussions, par lesquelles les ennemis de saint Bernard cherchaient à le déconsidérer aux yeux de l'Église, son nom acquit une plus grande célébrité; ses ouvrages se répandirent au loin et obtinrent bientôt l'assentiment universel. Beaucoup de monde voulut connaître l'homme dont les écrits onctueux et lucides avaient excité des clameurs si injustes; et de là le grand nombre de visites qui, à dater de cette époque, se succédèrent à Clairvaux. On ne se lassait point d'admirer l'humble moine qui, si jeune encore, avait peuplé le désert d'une troupe nombreuse d'anges plutôt que d'hommes, et qui, du fond de sa retraite, projetait sur l'Église une si douce lumière. On le regardait dès lors comme un saint; on le citait comme le modèle de l'ordre monacal, comme la gloire du sacerdoce, comme le marteau des hérétiques[1]. Toujours malade et hors d'état de monter en chaire, il vivait

[1] Henriquez, Annal. Cist.

séquestré dans la même cellule que l'évêque de Châlons lui avait fait construire autrefois; et là, profondément occupé des vérités éternelles, il était pourtant accessible à tout le monde, et accueillait sans distinction, avec une cordialité sereine et affectueuse, tous ceux qui accouraient pour le voir et le consulter sur toute espèce d'affaires. Il ne se passait presque pas de jour qu'il ne reçût des hôtes nouveaux ou des lettres qui demandaient de longues réponses. Souvent il gémissait en secret de cette multiplicité de soins qui ne lui laissaient plus de repos[1]; mais il se rappelait aussi que l'amour divin ne pouvait ni ne devait rester oisif; et que, sacrifier son repos à la paix du prochain, c'était encore servir Dieu et suivre l'exemple de Jésus-Christ: « La charité, qui est la règle de « Dieu, disait-il, doit être préférée à la règle de « Saint-Benoît[2]. »

Cette charité sincère, jointe à une complète abnégation de lui-même et à une rare capacité pour dénouer les affaires les plus compliquées, lui attirait une foule de personnages considérables qui le prenaient pour arbitre de leurs différends. Les ecclésiastiques et les laïques venaient également le consulter; bientôt les princes et les prélats, les rois eux-mêmes recoururent aux oracles de l'homme de Dieu, dont la renommée commençait à poindre comme l'aurore quand elle éclate au matin. Tout ce qui était juste, utile, légitime, avait accès auprès de lui, enflammait

[1] Convenerat enim multitudo magna fere ex omni natione quæ sub cœlo erat. Me oportet omnibus respondere, etc. (S. Bern., Ep. ad. Petr. Clun., 589. — *Vid. Guill.* de Th., p. 1101, 1102.) — [2] De Præcep., cap. IV.

son zèle, provoquait un dévouement sans bornes ; et, dès qu'il s'était chargé d'une cause, de quelque peu d'importance qu'elle fût, il la prenait à cœur et la poursuivait avec une infatigable activité. C'était surtout envers les pécheurs qu'il exerçait son ardente sollicitude. Il les pressait, comme saint Paul, à temps et à contre-temps, par les exhortations les plus ingénieuses de la charité, par les plus vives représentations de la vérité. Mais aussi, quand il se trouvait aux prises avec l'arbitraire, ou qu'il soutenait les droits de l'innocence et de la justice, il devenait inflexible comme un roc, et sa volonté demeurait ferme comme une colonne inébranlable. Il l'avoue lui-même dans une de ses lettres : « La voie de la tendresse, dit-il, est celle « qui m'est habituelle ;... mais lorsque les hommes « abusent de la douceur et que l'huile des remontrances « charitables se répand inutilement sur eux, il faut se « servir de remèdes plus vigoureux et employer la « force du vin ;... que, si les adversaires de la vérité « et de la justice ont le front dur, il faut l'avoir plus « dur qu'eux, parce qu'il n'y a rien de dur qui ne le « cède à ce qui est plus dur ; et que Dieu lui-même, « parlant au prophète Ézéchiel, lui promet qu'il lui don« nera un front plus dur que celui de ses ennemis[1]... »

La fermeté du serviteur de Dieu, inséparable d'ailleurs de la charité évangélique, produisit dès ce temps de nombreux résultats. Nous n'en citerons ici que deux exemples tirés de ses lettres :

Le comte de Champagne, Thibauld, prince juste et vertueux, avait, par suite de faux rapports, or-

[1] *Epist.* 232. — *Vid. etiam serm. in Cant.* 44 ; et *de Consid.*, lib. IV, cap. 3.

donné la confiscation des terres de l'un de ses vassaux; et, sans vouloir entendre de justification, il le bannit et le réduisit à une telle misère que sa femme et ses enfants durent mendier leur pain. Ce malheureux, nommé Humbert, avait vainement épuisé toutes les tentatives pour apaiser le prince; il vint enfin à Clairvaux, et supplia le saint abbé de s'intéresser à son sort. Bernard, touché de compassion, pria d'abord deux prélats d'écrire en son nom au comte de Champagne en faveur de Humbert; mais comme leur lettre n'obtint point de succès, il écrivit lui-même en ces termes :

« Je suis sensible à l'intérêt que vous avez pris à ma « maladie, parce que l'amour que vous avez pour Dieu « vous l'a inspiré. Cependant j'ai lieu d'être surpris de « ce que, aimant Dieu et m'aimant pour Dieu, vous « me refusiez une grâce que Dieu m'avait inspiré de « solliciter....

« Certes, si je vous avais demandé de l'or, ou de « l'argent, ou quelque autre faveur de ce genre, vous « ne m'auriez point refusé, puisque tant de fois vous « m'en avez prodigué. Pourquoi donc me jugez-vous « indigne d'une grâce que je sollicite moins dans mon « intérêt que dans le vôtre?... Ignorez-vous cette me« nace que Dieu vous fait : *Le temps viendra où je « jugerai les justices?* A plus forte raison les injus« tices. Ne craignez-vous pas ce qui est écrit : *Vous « serez mesuré à la mesure dont vous aurez mesuré « les autres?* Doutez-vous qu'il ne soit plus facile à « Dieu de dépouiller un prince qu'il n'est facile à un « prince de dépouiller son sujet[1]?... »

[1] *S. Bern., Ep.* 27.

Cette lettre, dont nous ne citons qu'un fragment, produisit un effet immédiat. Le comte de Champagne examina l'affaire de son vassal, et rendit une ordonnance qui le rétablit dans ses droits. Mais plusieurs conseillers du prince, intéressés à maintenir la première sentence, suscitèrent des entraves à la réhabilitation de Humbert. Alors saint Bernard lui écrivit de nouveau : « ... Quel est le conseiller infidèle qui a essayé d'ébranler, par ses lâches conseils, l'invincible « fermeté de votre âme? Quel qu'il soit, c'est un faux « ami, un traître, un dangereux courtisan qui sacrifie « votre gloire à sa passion... Je vous conjure, par la « miséricorde de Dieu, d'empêcher que l'impie ne se « prévale de l'affliction du pauvre, et veuillez ordonner qu'on restitue sans retard à la femme et aux « enfants du malheureux Humbert les biens qu'ils ont « droit d'hériter[1]... »

L'affaire était à peine terminée, que l'abbé de Clairvaux, dans une autre circonstance, fit encore une fois entendre la vérité au comte de Champagne. Le prince avait rendu des ordonnances très-sévères pour réprimer les abus des duels judiciaires ; et les ordonnances, encore imbues des préjugés du moyen âge, frappaient surtout les victimes de ces intolérables combats. C'est de quoi saint Bernard se plaint au comte Thibauld : « Il y a quelque temps déjà que, « dans un duel qui eut lieu en présence du prévôt de « Bar, celui qui succomba fut condamné, par votre « sentence, à perdre les yeux. Mais, comme s'il n'était « pas assez à plaindre et de sa défaite et de la perte de

[1] Ep. 38.

« sa vue, vos officiers se sont encore emparés de ses « terres. Il est de votre justice et de votre charité de « lui laisser de quoi entretenir une vie triste et lan« guissante : la faute du père ne doit point retomber « sur les enfants, ni les frustrer de leur légitime patri« moine[1]. »

Ce langage plein de franchise et la sainte hardiesse avec laquelle il élevait sa voix en faveur des opprimés était d'ailleurs accompagné d'une douceur si profonde, d'un si parfait désintéressement, que sa parole semblait promulguer la volonté du Très-Haut. Le jeune abbé avait conservé, de son éducation première, une noblesse exquise de ton et de bonnes manières, et une délicatesse d'expressions qui, s'ajoutant aux dons de l'esprit, captivaient spontanément les âmes. Chacun de ses regards, chacun de ses mouvements répandait autour de sa personne la grâce, la bienveillance, la vie céleste, et chacune de ses paroles portait un fruit. « Il avait toujours, dit un ancien écrivain, des consolations pour les affligés, des secours pour les pauvres, des conseils pour les esprits inquiets, des ressources pour les nécessités pressantes, un baume pour les plaies spirituelles et pour toutes les maladies[2]. »

Tant de vertus et de qualités précieuses, consacrées à Dieu et au service de l'Église, ne purent demeurer cachées : elles s'épanouirent plus vivement de jour en jour ; et, à l'époque où nous arrivons, on voit apparaître le nom de saint Bernard comme un astre bienfaisant à l'horizon de son siècle. Sa correspondance constate les relations qui se formaient entre lui et

[1] *Ép.* 39. — [2] Gaudf., 1145.

cipaux personnages de son temps, non-seule-
r France, mais en Italie, en Allemagne, en
l et jusqu'en Asie. Le monastère de Clairvaux
venu la terre sainte où la curiosité aussi bien
piété attiraient une foule d'étrangers illustres :
it contempler au sein de la France les an-
merveilles du désert. Outre ce spectacle d'é-
n, on parlait aussi de plusieurs miracles opé-
le serviteur de Dieu. Il était notoire qu'un
es environs de Clairvaux lui avait été présenté
n état de souffrance extrême : son bras était
, sa main desséchée. Bernard pria, fit le signe
oix sur l'enfant, et le rendit à sa mère parfai-
rétabli[1]. Une guérison non moins extraordi-
it celle du riche Humbert, celui qui plus tard
eligieux et devint le premier abbé du monas-
gny, au diocèse de Reims. Cet homme, auquel
l portait une affection particulière, était si
d'épilepsie, qu'il en tombait jusqu'à sept fois
r. Le saint pria pour celui qu'il aimait. Dès
ent Humbert fut guéri et n'éprouva plus une
ttaque de ce mal jusqu'à la fin de sa vie[2]. On
e encore que, se trouvant à Foigny, au diocèse
n, le jour où l'on célébrait la dédicace de la
e église du monastère qu'il avait fondé[3], cette
était remplie d'une si incroyable quantité de
s, que leur agitation et leur bourdonnement
ent les offices; et, comme on ne savait aucun

de S. Th., cap. IX, p. 1097.
nuscript., ed. Horst. — Voir aussi Guill. de S. Th., cap. IX, p. 1097.
e Sermo de Humberto in Op. S. Bern. — [3] En l'année 1121.

moyen de s'en délivrer, Bernard s'écria : *Excommunico eas!* Le lendemain on les trouva mortes; et leur multitude était si grande qu'elles noircissaient le pavé; il fallut des pelles pour les jeter hors de l'église. A quoi un chroniqueur ajoute que « ce miracle devint si célèbre que *la malédiction des mouches de Foigny* passa en proverbe parmi les peuples d'alentour, attendu que de toutes parts on était venu assister à la solennité de la dédicace[1] »

Un jour, plusieurs chevaliers, se rendant à un tournoi, prirent le chemin de Clairvaux et demandèrent un gîte au monastère. C'était vers la fin du carême; et le saint abbé, tout en offrant à ses hôtes les devoirs de l'hospitalité, ne leur cacha point la peine vive qu'il ressentait en voyant de jeunes chrétiens animés de dispositions si frivoles à l'époque la plus sérieuse de l'année, alors que l'Église gémit dans les veilles et la pénitence. « Je vous demande une « trêve, leur dit-il, jusqu'après la sainte quarantaine. » Mais les chevaliers, impatients de paraître au tournoi, ne se sentirent pas le courage de renoncer à ces plaisirs mondains. « En ce cas, leur dit saint Bernard, je demanderai cette grâce à Dieu, et j'ai la ferme confiance que je l'obtiendrai. » Puis il leur fit servir à boire, bénit la coupe et leur dit : « Buvez à la santé de vos âmes! » Ils burent, et bientôt après se mirent en route. Mais à peine eurent-ils fait quelque chemin, que leur conscience se troubla, et ils se communiquèrent les uns aux autres les émotions qu'ils éprouvaient et les étranges anxiétés de leur esprit.

[1] *Guill.*, cap. x, n. 32

Ce qu'ils avaient vu à Clairvaux, ce qu'ils avaient entendu, absorbait toutes leurs pensées; des larmes de regret et d'attendrissement coulaient de leurs yeux, quand ils comparaient la vanité de leur existence avec la vie grave et digne des vrais chrétiens. Tous, d'un commun accord, retournent sur leurs pas; et, enflammés d'un saint désir, ils se dépouillent de leurs armures, déposent leurs riches vêtements et se prosternent aux pieds de Bernard pour se consacrer à Dieu. « Ils vouèrent le reste de leurs jours aux exercices de la guerre pacifique des soldats de Jésus-Christ; quelques-uns d'entre eux, ajoute le biographe, combattent encore aujourd'hui pour le service du divin Maître; plusieurs autres règnent déjà avec Jésus-Christ au ciel, ayant été affranchis des liens de leurs corps mortels[1]. »

[1] Guill., XI, n. 55, p. 1099.

CHAPITRE V.

Travaux de saint Bernard. — Ses relations avec les Chartreux. — Voyage à Grenoble et à Paris. — Influence salutaire des Ordres monastiques.

Doux et humble, à l'exemple du divin Maître ; calme, simple, patient, au milieu des respects qui l'environnaient et des affaires multipliées qui absorbaient sa vie, Bernard, à mesure qu'il vit grandir sa sphère d'activité, se concentrait davantage dans son for intérieur, et entretenait avec plus de vigilance la communication incessante et vivante de son âme avec Dieu. L'amour, comme un feu dévorant et lumineux, éloignait de lui les périls d'une popularité toujours croissante, en même temps qu'il donnait à sa parole une force et une clarté onctueuse. Ses disciples, comme de féconds oliviers, peuplaient la vallée de Clairvaux et produisaient leurs fruits dans la paix. Bientôt, malgré les agrandissements successifs des bâtiments, le monastère ne suffit plus à la multitude des nouveaux moines, dont le nombre s'éleva jusqu'à sept cents[1]. Il fallut même que les plus anciens se tinssent hors de l'église ; les novices seuls y trouvaient place pendant les offices. Une si prodigieuse bénédiction dut nécessairement porter au loin la semence des vertus. De tous côtés d'ailleurs on demandait des religieux formés à l'école de saint Bernard ;

[1] *Gaudf., Vit. S. Bern.*, lib. V, n. 20

et les provinces s'estimaient heureuses quand elles obtenaient quelques-uns de ces hommes riches en Dieu et doués de cette grâce attractive qui fait descendre les dons du ciel et les répand avec abondance sur la terre. Déjà Paris, Châlons, Mayence, Liége, plusieurs villes en Flandre, en Allemagne, en Italie, dans la Guienne, possédaient des maisons issues de Clairvaux; et dès l'année 1122, saint Bernard parcourut ces différentes contrées pour y fonder des colonies et les lier entre elles par les liens sacrés de la fraternité chrétienne. On ne peut lire sans émotion les sages avis qu'il donnait aux abbés des nouveaux monastères, et les instructions tendres et touchantes qu'il ne cessait de redire aux supérieurs : « Que ceux qui prétendent « inspirer de la crainte plutôt que de veiller avec « amour sur leurs subordonnés, prêtent l'oreille aux « paroles du Psalmiste : *Instruisez-vous, juges de la « terre*[1] ! Apprenez que vous devez être les mères et « non les maîtres de ceux que vous dirigez. Étudiez- « vous à vous rendre plus aimables que redoutables; « et si quelquefois il est nécessaire de punir, que votre « sévérité soit paternelle, et non cruelle et tyrannique. « Montrez-vous mères en caressant, pères en corri- « geant; renoncez à la dureté, différez les châtiments, « ouvrez votre sein maternel; que ce sein soit rempli « de lait et non d'humeurs. Pourquoi appesantir votre « joug sur ceux dont vous devez au contraire alléger « le fardeau? Pourquoi le petit enfant mordu d'un ser- « pent appréhenderait-il le médecin, au lieu de recou- « rir à lui avec une confiance toute filiale? *Mes frères,*

[1] Ps. II.

« dit l'apôtre, *si quelqu'un se trouve impliqué dans* « *quelque péché, vous autres, qui êtes spirituels,* « *ayez soin de le relever dans un esprit de dou-* « *ceur, chacun de vous faisant réflexion sur soi-* « *même et craignant d'être tenté comme lui.* Et de « plus, ajoute un prophète : *Si l'impie meurt dans son* « *iniquité, par votre faute, vous serez responsable* « *de son âme, et je vous redemanderai son sang*[1]. »

Son active sollicitude, loin d'affaiblir sa santé, semblait au contraire le remplir de forces toujours nouvelles. Il était devenu le centre et l'âme de l'ordre de Cîteaux; et, pour nous servir des expressions de l'un de ses contemporains, de même que les fleuves retournent à la mer d'où ils sont sortis, ainsi tout ce qui arrivait d'heureux ou de malheureux à ses enfants lui revenait incessamment, soit par les lettres qu'il en recevait, soit par les avis qu'il s'empressait de leur transmettre.

Mais outre ces travaux, outre ces voyages et la vaste correspondance qu'il entretenait avec les maisons de son ordre, avec les prélats qui réclamaient ses conseils, avec les savants qui lui soumettaient leurs doutes, avec une foule de personnes qui lui ouvraient leur conscience, il trouvait encore moyen d'écrire longuement à ses amis, et de leur envoyer des traités qu'il composait pour nourrir leur piété.

C'est dans ces écrits, fruits spontanés des inspirations de son cœur, qu'il faut surtout étudier l'esprit intérieur de saint Bernard. Nous citerons ici la célèbre lettre qu'il adressa, en 1122, aux religieux de la grande

[1] *Cant. cant. serm.* 23. — Ad Gal., cap. VI. — Ezech., cap. III.

Chartreuse, près de Grenoble; on y admirera sa douce sérénité au milieu des occupations les plus assujettissantes, et la hauteur sublime à laquelle il s'élève sur les ailes de la contemplation. L'étendue de cette lettre nous force de l'abréger.

« Frère Bernard de Clairvaux souhaite le salut éter-« nel à ses très-vénérables pères et très-chers amis, « Guignes, prieur de la Chartreuse, et les saints reli-« gieux de sa communauté.

« Votre lettre m'a procuré d'autant plus de joie que « je souhaitais depuis longtemps recevoir de vos nou-« velles. A mesure que je la lisais, j'ai senti dans mon « âme un feu qui s'allumait, et qui m'a paru un rayon « de ce divin feu que le Seigneur a apporté sur la « terre. Oh! qu'elle doit être chaude cette charité qui « consume vos cœurs, puisque les étincelles qui en « jaillissent sont si ardentes! Soyez bénis du Seigneur « d'avoir eu la bonté de m'écrire les premiers et de « m'encourager à vous écrire à mon tour! Je n'aurais « jamais osé commencer, quelque grande envie que « j'en eusse. J'appréhendais de troubler votre saint « repos, de suspendre vos secrets entretiens avec Dieu, « d'interrompre ce perpétuel et sacré silence qui vous « environne, de distraire enfin, par d'inutiles paroles, « des oreilles toujours attentives à la voix du ciel... Mais « la charité est plus hardie que moi; elle est la mère « des plus tendres amitiés, et quand elle frappe à la « porte, on ne doit pas craindre l'importunité... Que « je suis heureux d'avoir visité en passant vos chères « montagnes d'où je tire un si grand secours!... Oui, « *je compterai cette* visite parmi mes joies les plus « *solennelles*; et je ferai une éternelle mémoire de

« ce bienheureux jour où je fus introduit dans vos « cœurs... »

Après ces doux préliminaires, l'abbé de Clairvaux parle magnifiquement de l'amour divin et des différents degrés par lesquels on s'y élève :

« *Dieu est amour,* dit saint Jean[1]. L'amour est cette « loi éternelle qui a créé l'univers, qui le gouverne et « le règle par sa sagesse. Et rien n'est sans loi, pas « même cette loi suprême dont je parle, qui, tout in- « créée qu'elle est, reçoit pourtant sa loi d'elle-même. « Mais l'esclave et le mercenaire se font une loi diffé- « rente de la loi du Seigneur : celui-là n'aime point « Dieu, et celui-ci aime autre chose plus que Dieu. « L'un et l'autre se sont fait une loi particulière, mais « ils n'ont pu la rendre indépendante de l'ordre im- « muable que la loi éternelle a établi. Ils imitent ou « parodient, en quelque façon, le Créateur, en se ser- « vant de loi à eux-mêmes et en prenant leur volonté « propre pour règle de conduite. Mais ce joug est « pesant, insupportable ; car c'est un effet de la loi « divine, que tout homme qui refuse de s'y soumet- « tre devient son propre tyran : en secouant le joug « de la divine charité, on tombe nécessairement sous « le poids accablant de sa propre volonté... Cependant, « comme nous sommes charnels et nés de la concu- « piscence, il est inévitable que notre amour commence « par la chair ; mais s'il est dirigé par l'ordre et « rectifié par la grâce, il s'élèvera par divers degrés « et progrès jusqu'à la perfection de l'esprit... Ainsi, « l'homme commence à aimer pour lui-même, parce

[1] *Jean, I, IV, 16.*

« qu'il est charnel et ne goûte rien hors de lui. Ensuite, « voyant qu'il ne peut se soutenir seul, il est pressé « de recourir à Dieu, de le chercher par la foi ; et il « l'aime comme un bien qui lui est nécessaire. Dans « ce second degré, il aime Dieu, à la vérité ; mais il « l'aime pour soi-même, et non encore pour Dieu. « Enfin, poussé par le sentiment de son indigence et « par ses propres besoins, il continue à rechercher « Dieu ; il s'en occupe dans ses pensées, dans ses mé« ditations, dans ses lectures, dans la pratique de l'obéis« sance ; en sorte que ce commerce et cette familiarité, « si j'ose parler ainsi, lui apprennent à mieux connaître « Dieu, et par conséquent à le trouver aimable. Il « goûte combien le Seigneur est doux ; et c'est là le « passage au troisième degré où l'on aime Dieu, non « plus par rapport à soi, mais pour lui-même... Le « quatrième degré arrivera sans doute quand le ser« viteur fidèle sera introduit dans la joie de son Dieu « et enivré de ses chastes délices. Alors cette sainte « ivresse le plongera dans un entier oubli de lui-même, « et il ne sera plus qu'un même esprit avec Dieu [1]. »

Saint Bernard ne se contenta point d'entretenir par le commerce épistolaire les relations de charité fraternelle et d'estime qu'il avait contractées avec les religieux de la Chartreuse. Cet ordre avait pris naissance peu d'années avant celui de Cîteaux [2] ; et tous deux, menant un genre de vie analogue, s'étaient développés parallèlement dans la solitude, au milieu des souffrances

[1] Op. S. Bern., Epist. 11. Cette lettre fut adressée à Guignes, cinquième général de l'ordre des Chartreux, qui mourut en 1137, c'est-à-dire cinquante-trois ans après la fondation de son ordre. — [2] En 1084.

et des persécutions. C'est pourquoi saint Bernard portait un attachement particulier aux disciples de saint Bruno; et, vers la fin de l'année 1123, ne pouvant résister à des invitations réitérées, il profita d'un voyage que les intérêts de son ordre l'obligeaient à faire, pour se rendre à Grenoble, où l'évêque saint Hugues, qui gouvernait le diocèse, le reçut comme un envoyé du ciel. Ce prélat, vénérable par sa sainteté autant que par son extrême vieillesse, se prosterna devant l'abbé de Clairvaux qui était alors dans la trente-deuxième année de son âge, « et ces deux enfants de lumière, ajoute la chronique, s'unirent de telle sorte qu'ils ne formèrent plus désormais qu'un cœur et qu'une âme, s'étant liés et attachés par les liens indissolubles de la charité de Jésus-Christ. Ils éprouvèrent tous deux les sentiments de la reine de Saba, lorsqu'elle admira la sagesse de Salomon : chacun d'eux étant ravi de trouver beaucoup plus que ce que la renommée avait publié de l'un et de l'autre[1]. »

Le serviteur de Dieu, accompagné de plusieurs moines, ne tarda point à gravir les rochers et les sauvages montagnes sur la cime desquelles les Chartreux avaient planté leur croix et déployé leurs tentes. Sa visite y laissa une impression si profonde qu'aujourd'hui encore elle subsiste : le souvenir en est resté tout vivant, et les siècles n'ont pu en effacer les traces[2].

[1] Guill., lib. III, cap. II. — Hist. de Cît., vol. III, ch. VII, p. 251.

[2] Lors d'un voyage que nous eûmes le bonheur de faire à la grande Chartreuse, près de Grenoble, nous avons pu constater ce fait; car il est impossible d'y passer quelques jours sans entendre parler de saint Bernard et des détails *qui se rapportent* à sa visite. On dirait que ces pieux solitaires sont aussi élevés

Cependant, à l'occasion de cette mémorable visite, la chronique rapporte une anecdote intéressante. Il y eut un chartreux (c'était, dit-on, le prieur même du monastère) qui se montra scandalisé à la vue du brillant équipage de saint Bernard. Celui-ci, en effet, arriva sur un cheval richement caparaçonné; contraste choquant pour ce bon religieux qui ne comprenait pas un si grand luxe dans un moine qui passait pour un saint et professait la pauvreté monastique. Le chartreux, ne pouvant dissimuler son pénible sentiment, s'en ouvrit à un moine de la compagnie de Bernard, et lui confessa naïvement sa pensée. Mais le saint abbé de Clairvaux, ayant appris la chose, demanda aussitôt à voir l'équipage sur lequel il était venu, avouant avec ingénuité qu'il n'y avait fait aucune attention, et qu'il l'avait accepté pour sa route tel qu'un moine de Cluny le lui avait prêté. Cette simple explication, qui montre à quel point le serviteur de Dieu avait mortifié ses sens, réjouit beaucoup les cénobites, et fut pour eux un sujet de grande édification.

A la même époque, au commencement de l'année 1123, Bernard fit son premier voyage à Paris, pour régler quelques affaires de son ordre. A peine arrivé dans la capitale du royaume, où son nom jouissait d'une haute réputation, on le pressa de se faire entendre dans les écoles de philosophie et de théologie. Il se rendit à cette invitation; et devant parler devant

au-dessus du temps qu'ils le sont au-dessus de l'espace, et que les moines qui aujourd'hui encore accueillent les hôtes avec une charité si affectueuse, sont les mêmes qui reçurent saint Bernard au douzième siècle. Il y a dans l'Eglise certains hommes et certaines choses qui ne changent pas : ils semblent participer à l'immutabilité de l'éternité.

une nombreuse assemblée, il se prépara avec soin, et prononça une savante dissertation sur quelques points de controverse philosophique. Mais après le discours, toute l'assemblée demeurant froide et impassible, saint Bernard se retira confus ; il s'enferma dans un oratoire où il gémit devant Dieu et versa des larmes. Le lendemain, Bernard se présenta dans la même école; « mais cette fois, rapporte l'annaliste, le Saint-Esprit parla par sa bouche et conduisit sa langue ; et le discours admirable qu'il prononça fit une sensation telle, que plusieurs ecclésiastiques, vivement touchés, se mirent sous sa direction et le suivirent à Clairvaux pour y servir Dieu sous sa conduite[1]. »

Bernard, chargé de ces précieuses dépouilles, revint à Clairvaux, où il reprit aussitôt le gouvernement du monastère. Il s'appliqua, par l'exemple aussi bien que par la prédication quotidienne, à l'instruction de ses frères et à leur perfectionnement dans la voie des saints. Mais les soins spirituels auxquels il se livrait avec un zèle sans bornes ne l'empêchèrent point de pourvoir aussi aux besoins matériels du pays dans des circonstances malheureuses. Une longue sécheresse, suivie d'une terrible disette, désolait la Bourgogne ; et le fléau s'étant appesanti sur le reste de la France, les peuples, toujours cruels quand la faim les presse, s'agitaient sans frein et proféraient des menaces. Dans cette alarmante situation, Dieu sembla renouveler à Clairvaux le prodige qu'il avait fait éclater autrefois en Égypte. Clairvaux, grâce à la prévoyance du saint abbé, devint comme le grenier

[1] *Ann. Cist.*, tom. I, p. 142, n. 3, 4, 5.

d'abondance de toute la Bourgogne, et nous lisons que Bernard adopta jusqu'à trois mille pauvres qu'il marqua d'un signe particulier (*accepit sub signaculo*), s'engageant à les nourrir aussi longtemps que durerait la famine[1]. Cet exemple fut imité par les couvents des environs, et procura des ressources extraordinaires à la province[2].

Tel était le noble usage des richesses que l'économie, le travail et la piété chrétienne faisaient affluer dans les monastères. La religion, qui se donne toute à tous, administrait la fortune publique, durant la minorité des peuples ; elle rendait en usufruit ce qu'elle stabilisait en capitaux ; elle recevait le superflu du riche pour satisfaire aux besoins du pauvre ; et ainsi, grâce aux institutions monastiques, la plaie de la mendicité n'était pas, dans les temps de foi et de ferveur, ce qu'elle est devenue de nos jours.

D'ailleurs ce n'était là, pour ainsi dire, qu'une partie accessoire des bienfaits que la société en retirait. Sans parler des ressources morales et matérielles que ces institutions procuraient au pays par le

[1] Joan. Eremit. Vit. Bern., lib. II, n. 6, apud Mabillon, t. II. Voyez aussi Hist. de Cît., vol III, chap. x.

[2] Un fait semblable s'est passé en Suisse ; et nous en avons entendu le récit naïf sur les lieux mêmes. On sait que les couvents de capucins ne vivent que d'aumônes, et que, dans les moments de détresse, quand ils manquent du nécessaire, ils sonnent leur cloche d'alarme, qui n'en appelle jamais inutilement à la charité publique. Or, à l'époque de la famine, en 1816, pendant que le village de Dornach, près de Bâle, se trouvait dépourvu de toute subsistance, la cloche du couvent attira de tous côtés des secours si abondants que les capucins furent à même de nourrir tout le village et une foule de pauvres des environs. C'est ce que témoigne encore aujourd'hui une population reconnaissante.

défrichement des terres incultes, par une sage répartition des aumônes, par l'organisation des œuvres de charité, par l'impulsion donnée à l'agriculture, aux arts utiles, à la science, à tous les genres de travaux, et surtout par l'esprit civilisateur qu'elles répandaient sur les populations qui s'aggloméraient successivement autour des couvents, comme autour de foyers d'où jaillissaient la vie et la bénédiction, nous ne voulons rappeler ici qu'un seul avantage, parce qu'il touche à une question débattue de nos temps, et qui nous fournira l'occasion de rapporter un trait gracieux de la vie de saint Bernard.

Les monastères, si dignes de notre admiration, exerçaient particulièrement une heureuse influence sur le système pénitentiaire. Ils étaient, dans la vérité du terme, des maisons de *correction* où les criminels n'étaient pas seulement séquestrés pour les empêcher de nuire; mais pour les soumettre à l'action vivifiante de la religion, qui seule corrige les mœurs en transformant les cœurs. De là la facilité avec laquelle on accordait aux moines la grâce d'un condamné, à la condition qu'ils le retiendraient dans leur couvent et en répondraient devant la société. Saint Bernard aimait ces œuvres de miséricorde, et en obtenait souvent des résultats admirables. Un jour qu'il se rendait auprès du comte de Champagne, il rencontra sur son chemin le triste cortége qui traînait un malfaiteur au dernier supplice. Bernard, ému de pitié, se précipite au milieu de la foule, et s'empare de la corde à laquelle était attaché le criminel. « Confiez-moi cet homme, dit-il, je veux le pendre de mes propres mains! » Et, ne lâchant prise, il

conduisit lui-même par la corde jusque dans le palais du comte de Champagne. A cette vue, le prince effrayé s'écrie : « Hélas, révérend père, que faites-vous là ? Vous ne savez pas que c'est un infâme scélérat qui a déjà mille fois mérité l'enfer; voudriez-vous donc sauver un diable ? » Mais Bernard répliqua doucement : « Non, prince; je ne viens pas réclamer l'impunité de cet homme. Au contraire; car vous alliez lui faire expier ses crimes par une mort subite; et moi, je demande que ce supplice dure toute sa vie, et que jusqu'à la fin de ses jours il subisse les tourments de la croix ! » Le prince garda le silence. Alors saint Bernard se dépouille de sa tunique, en revêt le condamné et l'emmène au monastère, *où ce loup cruel fut changé en agneau*, dit la chronique : il s'appelait *Constantinus, et mérita bien ce nom;* car il demeura constant dans la pratique de la pénitence pendant plus de trente années; et mourut enfin, à Clairvaux même, d'une mort très-édifiante[1].

De pareilles transformations n'étaient point rares. Les ordres monastiques, qui civilisèrent le monde moderne, offraient dans les éléments qui les composaient, le merveilleux mélange de tout ce que la société renfermait de plus brillant et de plus hideux, de plus pur et de plus ignoble. Les couvents étaient les asiles sacrés, les cités de refuge où se retiraient ceux que le monde repoussait, aussi bien que ceux qui repoussaient le monde; tous ensemble s'enseve-

[1] Voy. Herbert, De miraculis, lib. II, cap. XV, apud Mabillon; Op. S. Bern., t. II, p. 1219.

lissaient dans la mort, pour revivre d'une nouvelle vi réalisant de cette sorte la parole du prophète Isaïe *Le loup habitera avec l'agneau; le léopard s couchera auprès du chevreau; le veau, le lion e la brebis demeureront ensemble, et un petit enfant les conduira.*

CHAPITRE VI.

Zèle de saint Bernard pour la réforme des mœurs cléricales et le renouvellement de l'esprit religieux.

Cependant le mal, dans toutes les institutions humaines, est à côté du bien ; l'un contribue à la manifestation de l'autre : le bien, en ce monde, se purifie en se dégageant du mal ; et le mal s'accumule à mesure que le bien s'en sépare. De même que, dans le travail digestif, le plus pur des aliments se dépouille des substances grossières et se mêle à la vie pure, laissant à la terre ce qui est terrestre ; ainsi l'œuvre du Christianisme, dans sa voie purgative, sépare les éléments divers qui entrent dans sa composition interne ; et tandis que les âmes sanctifiées s'élèvent vers le ciel, le monde s'empare des formes mortes et des corps sans âme.

De là les vicissitudes des ordres monastiques et du clergé ; de là les alternatives de gloire et d'abaissement de l'Église ; de là encore la nécessité des rénovations périodiques qui changent la face des institutions religieuses et sociales.

Malgré les puissants efforts que, depuis saint Grégoire VII, les Souverains Pontifes n'avaient cessé de faire pour hâter une régénération si désirée, l'Église n'avait pu remédier encore à des abus invétérés. La

simonie déconsidérait le clergé; et l'ambition, la turbulence, les richesses accumulées depuis des siècles, avaient fait perdre aux anciens ordres monastiques leur esprit de piété et leur splendeur spirituelle.

Nous l'avons dit : l'ordre opulent de Cluny, dont les maisons se trouvaient partout, offrait au XIIe siècle le spectacle de cette décadence; et comme cet ordre était devenu en quelque sorte la pépinière des prélats et des grands dignitaires de l'Église, le luxe et un faste scandaleux accompagnaient les moines jusque sur le trône épiscopal.

Un tel état de choses provoquait depuis longtemps les murmures du peuple et les gémissements des hommes de bien. Mais les tentatives d'une réforme échouaient contre la résistance de ceux qui ne voulaient point l'opérer, de crainte d'être obligés de la subir. Il en résulta une funeste ostentation de richesses et de passions vénales qui semblaient triompher, tandis que les humbles vertus restèrent ignorées, et devinrent même un objet de sarcasme pour les moines dégénérés.

Saint Bernard avait, en plusieurs circonstances, élevé sa voix puissante pour le rétablissement de l'antique discipline. Tantôt avec l'esprit de douceur, tantôt avec le fouet d'une implacable sévérité, il poursuivait, menaçait, pressait, conjurait ceux dont l'inconduite était notoire; et déjà il avait obtenu des succès partiels, des réformes locales, et des conversions qui présageaient une ère nouvelle.

Son épître aux religieux du couvent de Sainte-Marie, qu'on va lire, nous montre les encouragements qu'il *donnait à ceux* qui se prêtaient aux rénovations ré-

clamées par les besoins du temps ; et elle renferme en outre des enseignements graves qui ne s'adressent pas moins aux chrétiens du monde qu'à ceux qui vivent dans les maisons religieuses.

« Au révérend et vénérable père Guérin, abbé du monastère de Sainte-Marie des Alpes, et à tous les religieux de ce monastère, frère Bernard, leur dévoué serviteur, souhaite qu'ils fassent de plus en plus des progrès dans les voies de la perfection.

« Je reconnais en vous, mon vénérable père, l'accomplissement d'un oracle que je me rappelle avoir lu dans la sainte Écriture : *Lorsque l'homme sera à la fin de ses travaux et de ses recherches, il trouvera qu'il ne fait que commencer*[1]. Il semblait que votre grand âge et vos longs travaux exigeassent du repos, et que maintenant vous jouissiez du fruit de vos peines ; mais, semblable à un soldat de Jésus-Christ nouvellement enrôlé sous les étendards de la croix, vous vous disposez à une nouvelle campagne ; vous cherchez de nouveaux ennemis à combattre ; et quoique épuisé de fatigue et accablé sous le poids des années, vous excitez, vous forcez l'antique adversaire que vous avez si souvent battu, à revenir sur le champ de bataille !

« En effet, contre la coutume et les usages de vos prédécesseurs, vous renoncez généreusement et saintement aux bénéfices ; vous détruisez ces synagogues de Satan, je veux dire ces cellules particulières dans lesquelles trois ou quatre moines se retirent pour y vivre, la plupart du temps, selon leur volonté pro-

[1] Ecclésiast., XVIII.

pre, sans règle et sans discipline ; vous interdisez aux femmes l'entrée de votre monastère, et vous faites refleurir avec un zèle ardent les pieux exercices de la vie monastique. Mais que va dire le premier père de tous les pécheurs ? Ah ! il verra ces merveilles ; il en sera irrité, il grincera les dents et séchera de colère. Quant à vous, révérend père, le cœur rempli des douceurs d'une consolation toute céleste, vous chanterez à la gloire de Dieu : *Seigneur, ceux qui vous craignent me considéreront et seront comblés de joie ; car ils sauront que ce n'est point en vain que j'ai mis en vous et en vos promesses toute mon espérance*[1]. Ah ! qui donc pourrait craindre qu'un vieillard qui a si vaillamment triomphé de lui-même ne soit vaincu par le démon, son ennemi ? Son courage intrépide l'élève au-dessus des infirmités de l'âge ; son corps peut bien perdre de sa vigueur, son sang se refroidir dans ses veines, et ses membres devenir roides et débiles ; mais son âme brûle toujours d'une céleste flamme, et son cœur est toujours plein de jeunesse et de force pour accomplir ses pieuses pensées. Tout cela ne doit étonner personne ; car pourquoi épargner une pauvre et vieille masure, quand on se bâtit un magnifique palais dans l'éternité ? Il faut dire avec l'apôtre : *Nous savons que si cette maison de terre où nous habitons vient à se dissoudre, Dieu nous donnera dans le ciel une autre maison qui ne sera pas faite de la main des hommes, et qui durera éternellement*[2]. Mais quelqu'un objectera peut-être que si cet homme vient

[1] *Ps.* CXVIII. — [2] II Cor., V.

à mourir avant d'avoir mis la perfection à son édifice, quel sera son sort, car l'édifice n'est pas encore achevé, et il lui reste encore bien des choses à faire? Voici notre réponse, et nous la donnons avec assurance; nous disons avec le Sage : *Ayant été en peu de temps consommé dans la vertu, il a rempli le cours d'une longue vie*[1]. Oh! qu'elles sont énergiques ces paroles! elles embrassent tout. En effet, celui qui entre dans la maison de l'éternité bienheureuse n'a-t-il pas parcouru, non quelques siècles, mais tous les siècles? La durée de sa félicité ne doit point se mesurer sur la brièveté de sa vie, ni sur le cours rapide et circonscrit de quelques années; mais sur l'ardeur et la vivacité de ses bons désirs, et sur sa volonté ferme et constante d'avancer de plus en plus dans la vertu. C'est pourquoi la persévérance, durant une vie courte, lui obtient ce que la brièveté du temps lui refuse. Or, comme il aurait constamment fait le bien, si la vie eût été prolongée, ainsi cette bonne volonté supplée au temps qui lui a manqué. Voilà pourquoi nous lisons dans nos Livres sacrés : *La charité ne finira jamais*[2]. Et ailleurs : *La constance et la patience du pauvre ne seront pas frustrées*[3]. Et encore : *La crainte du Seigneur est toute sainte, et subsiste dans les siècles des siècles*[4]. Ainsi l'homme juste, à l'exemple de saint Paul, ne croit jamais avoir atteint le but où il tend; il ne dit jamais : C'est assez. Il est au contraire toujours dévoré de la faim et de la soif de la justice; de sorte que, s'il vivait éternellement, éternellement il s'efforcerait,

[1] Sag., IV. — [2] II Cor., XIII. — [3] Ps. IX. — [4] Ps. XVIII.

autant qu'il en serait capable, de se rendre plus saint et plus pur, et marcherait de toutes ses forces de vertu en vertu. Il ne ressemble en rien au mercenaire; ce n'est point pendant une année, ni pour un temps quelconque qu'il s'attache au service de Dieu, mais pour toujours. Écoutez comme il parle : *Je n'oublierai jamais vos ordonnances pleines de justice; car c'est par elles, ô mon Dieu! que vous m'avez donné la vie. J'ai donc porté mon cœur à accomplir éternellement vos justes préceptes, à cause de la récompense que vous y avez attachée*[1]. Vous le voyez, ce n'est pas momentanément, mais éternellement, que le juste veut pratiquer le bien. Aussi le Psalmiste ajoute : *Sa justice demeure dans l'éternité*[2]. La faim que le juste éprouve pour une justice éternelle mérite donc d'être éternellement rassasiée.

« Eh ! certes, comment pourrait-il arriver que la brièveté de la vie pût nuire à la vertu qui a toujours été constamment pratiquée ? Empêche-t-elle qu'on n'impute éternellement aux réprouvés leur obstination dans le mal? Le péché qu'ils ont commis dans le temps n'est puni d'un supplice éternel qu'à cause de leur inflexible et constante volonté de le commettre; en sorte que les mauvaises dispositions de leur cœur rendent éternel ce qui n'est que temporel et passager dans l'action. Et cela est si vrai que s'il était donné à ces pécheurs de vivre toujours, ils ne cesseraient jamais de faire le mal. Je vais plus loin, et j'affirme qu'ils voudraient vivre éternellement pour pécher éternellement. Ainsi, dans un sens contraire, on

[1] Ps. CXVIII. — [2] Ps. CXI.

peut leur appliquer ces paroles : *Ayant peu vécu, ils ont rempli le cours d'une longue vie*[1]. Au reste, ayant été immuablement dans la volonté de pécher toujours, n'ont-ils pas mérité de subir un châtiment éternel ? Concluons de toutes ces vérités que la perfection consiste essentiellement dans le désir d'acquérir la perfection, et dans les efforts constants qu'on fait pour y a rriver.

« Or, si le désir de la perfection est une possession anticipée de la perfection même ; ne pas avoir ce désir, c'est renoncer à la perfection. Qui donc, après cela, oserait dire : C'est assez pour moi ; je ne veux pas devenir meilleur que mes pères ? Quoi ! vous ne voulez pas, ô homme ! faire des progrès dans le bien ? Vous voulez donc retourner en arrière ? Non, répondrez-vous, je ne veux ni l'un ni l'autre. Mais quelle est donc votre prétention ? Je veux, direz-vous, demeurer tel que je suis, car je suis loin de dégénérer ; mais je ne me sens aucun désir de me rendre meilleur. Or, vous aspirez à une chose impossible ; car, soyez de bonne foi, quelle est ici-bas la chose qui ne change point ? N'est-ce pas surtout de l'homme qu'il est écrit : *Il disparaît comme une ombre ; vous ne le voyez jamais dans le même état*[2]*?* Lorsque le Créateur de l'homme, l'Auteur de l'univers, parut sur la terre et qu'il conversa avec les hommes, le vit-on subsister dans le même état ? La sainte Écriture nous rapporte qu'il allait d'un lieu à un autre, faisant du bien partout, et guérissant ceux qui étaient sous la puissance du démon[3]. Remarquez qu'il allait d'un lieu en un au-

[1] Sag., IV. — [2] Job, XIV. — [3] Act., X.

tre, non point sans faire du bien, non point avec indifférence et lenteur, mais avec zèle et dévouement, selon cette parole : *Il marche avec ardeur pour avancer comme un géant dans sa voie*[1]. Si donc nous voulons marcher avec Jésus-Christ et parvenir où il est arrivé, il faut que nous avancions comme lui; car à quoi nous servirait de marcher après lui, si nous n'arrivions pas avec lui? C'est à ce sujet que saint Paul nous adresse cette exhortation : *Courez de telle sorte que vous arriviez à la couronne; et la couronne que nous recherchons est une couronne incorruptible*[2]. Ne donnez donc, ô chrétiens! à votre course spirituelle d'autres bornes que celles que Jésus-Christ a mises à sa propre course sur la terre. *Il a été obéissant*, dit l'apôtre, *jusqu'à la mort*[3]. Ainsi, quelque course que vous ayez faite pendant votre vie, si vous ne courez pas jusqu'au bout, vous n'obtiendrez pas le prix de la course : Jésus-Christ lui-même est ce prix et cette récompense. Or, si vous vous arrêtez pendant qu'il continue de marcher, vous ne vous approcherez jamais de lui, mais vous vous en éloignerez de plus en plus. Dès lors il faut craindre cette menace de David : *Ils périront, Seigneur, ceux qui s'éloignent de vous*[4]. Par conséquent, si c'est pratiquer la perfection que de courir dans la pratique du bien, c'est renoncer à la perfection que de cesser d'avancer dans le bien. Donc, ne vouloir pas avancer, c'est reculer, c'est retourner en arrière...

« Jacob vit une échelle, et sur cette échelle une multitude d'anges; mais aucun de ces esprits célestes

[1] *Ps.* XVIII. — [2] Cor., IX. — [3] Philip., II. — [4] Ps. LXXII.

ne s'arrêtait en chemin ; tous, au contraire, étaient en mouvement, les uns montaient, les autres descendaient[1]. Or, c'est là un enseignement pour notre vie mortelle, où il n'y a point de milieu entre gagner et perdre, entre avancer et reculer, monter et descendre. Comme nous voyons que nos corps augmentent ou diminuent graduellement ; de même il est nécessaire que notre âme croisse ou diminue en vertu. Néanmoins il existe une différence essentielle entre la cause qui produit l'augmentation et la diminution de nos corps, et celle qui produit ces deux états dans nos esprits ; car nous voyons ordinairement que, lorsque le corps est robuste, gras et bien nourri, l'esprit est débile, faible et paresseux. C'est ce que l'apôtre nous fait entendre par ces belles paroles : *Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort. Je prendrai donc plaisir à me glorifier dans mes infirmités et dans mes faiblesses, afin que la puissance de Jésus-Christ habite en moi.*

« Mais à quoi bon prouver si longuement des faits que nous avons sous les yeux ? N'êtes-vous pas vous-même, mon révérend père, une preuve de cette vérité ? Tandis que l'homme corporel et extérieur se détruit en vous, l'homme intérieur et spirituel se renouvelle de jour en jour. Eh ! n'est-ce pas de cet heureux renouvellement que naît et se fortifie en vous la sainte ardeur qui vous pousse à réformer votre monastère ? C'est ainsi que le chrétien trouve dans son cœur une riche mine de bonnes œuvres ; c'est ainsi qu'il est comparé à l'arbre planté au bord des eaux,

[1] Genès., XXVIII.

qui porte avec abondance de bons fruits. Oh ! que les prémices de vos fruits sont excellents ! Mais quel est l'arbre qui les porte ? C'est une volonté droite. Oui, elle seule a été capable de vous faire entreprendre avec tant de zèle la réforme de votre monastère et le rétablissement des règles anciennes. Une source qui n'est pas pure ne donne pas une eau pure ; de même, un cœur qui n'est pas pur ne saurait produire une œuvre si parfaite.

« Heureux enfants, suivez donc avec courage votre père ; soyez ses fidèles imitateurs, comme il est lui-même l'imitateur de Jésus-Christ ; et dites-lui : *Nous courrons après vous à l'odeur de vos parfums*[1] ; car vraiment il est la bonne odeur de Jésus-Christ. Avec quelles délices ne devez-vous pas aspirer la douce et vivifiante odeur de cet homme de Dieu, vous qui l'approchez de si près ; puisque cette odeur vient jusqu'à nous et qu'elle ranime en nous la ferveur et la dévotion ! Mais, que dis-je ? cet arome n'a-t-il pas pénétré jusqu'aux cieux ? et les esprits célestes, en le mêlant à leur encens, ne chantent-ils pas avec de nouveaux transports ce cantique : *Quelle est celle-ci qui monte par le désert comme une vapeur d'aromates, de myrrhe et d'un mélange de baumes odoriférants ?* Et encore : *Vos plants forment en vous un jardin délicieux, plein de fleurs, de grenades et de toutes espèces de fruits*[2] *!*

« Ah ! il n'y a qu'un envieux qui puisse fermer les oreilles à ces chants de joie et d'allégresse ; et il faudrait avoir le cœur bien desséché pour ne pas goûter

[1] Cant., I. — [2] Cant., III et IV.

une senteur si suave et si agréable... Mais, en ajoutant ces derniers mots, je ne prétends faire allusion à personne[1]. »

Ainsi parlait saint Bernard. C'est par des exhortations pleines d'onction et de charité bienveillante qu'il insinuait la vertu dans les esprits et qu'il encourageait ceux qui se mettaient courageusement à l'œuvre.

La sollicitude du zélé serviteur de Dieu embrassait d'ailleurs tous les éléments de la vie religieuse. La pureté des mœurs, la régularité de la discipline, la pratique des vertus évangéliques, étaient sans doute l'objet de ses plus pressantes recommandations ; mais le service extérieur des autels, les saints exercices du culte, la majesté du temple, les respects dus à la maison de Dieu, ne lui tenaient pas moins à cœur, et il s'y appliquait avec une incroyable vigilance. Le culte, à ses yeux, était un langage ; et les diverses parties qui le constituent, les chants, les pompes, les cérémonies sacrées, aussi bien que le concours des arts, ne devaient être que les caractères ou les lettres alphabétiques de la vérité révélée, expressions vivantes du dogme et des mystères. Dans plus d'une occasion nous verrons ce grand saint s'élever contre des innovations imprudentes qui tantôt étouffaient l'esprit sous la forme ; tantôt, par un abus contraire, rejetaient les formes et chassaient l'esprit.

Ainsi, sans interdire la musique dans les temples de Dieu, il ne voulait pas qu'elle excitât les sens, ni que les accords des organes matériels fussent en désaccord avec l'harmonie de la prière. Il s'explique merveilleu-

[1] Epist. 253.

sement sur ce sujet : « Je désirerais, écrit-il aux religieux du monastère de Montier, je désirerais que les paroles de nos hymnes pussent inspirer l'amour de la vérité, de la justice, de l'humilité; la force de mortifier la chair; le goût de la dévotion, le courage de la vertu. Mais pour ce qui regarde la musique, elle doit accompagner le chant d'une manière à la fois douce et grave; il faut que ses modulations ne caressent l'oreille que pour insinuer plus agréablement la piété dans le cœur. Alors la mélodie prête des ailes aux paroles chantées; elle donne la paix à une âme qui aime la paix; elle se confond avec la prière, sans nuire à la signification des mots. Car on se prive d'un avantage plus considérable qu'on ne pense, lorsque les bruits harmonieux de la musique absorbent le sens des paroles, et qu'on est plus occupé de la variété des tons que de la vérité renfermée dans les sons[1]. »

Le saint abbé de Clairvaux, toujours poussé par son zèle qui lui venait d'en haut, recourait tour à tour aux plus instantes sollicitations ou aux accents d'une sévère justice. Il semblait accomplir littéralement la mission que saint Paul avait donnée à son disciple Timothée : *Pressez les hommes à temps et à contre-temps; reprenez, suppliez, menacez, sans jamais vous lasser de les tolérer et de les instruire*[2].

Ce zèle courageux et vraiment apostolique se manifesta d'une manière plus ostensible à l'égard des moines de Cluny. Cluny tombait de plus en plus dans une indolente langueur; et cette ancienne congrégation, pour laquelle l'odeur de sainteté des moines de Clairvaux

[1] *Epist.* 391. — [2] II Tim., IV, 2.

était une odeur de mort, faisait une sourde guerre à Bernard, et répandait contre lui et contre les siens les accusations les plus étranges. De tels procédés n'étaient assurément point approuvés par le nouvel abbé de Cluny, Pierre le Vénérable; mais celui-ci, bien qu'il fût l'ami de saint Bernard, ne put empêcher une scission publique devenue inévitable. Une circonstance particulière la fit éclater, et força l'abbé de Clairvaux de dévoiler, à la face de toute l'Église, les turpitudes de ceux de Cluny. Il le fit avec un courage qui causa d'autant plus d'étonnement, que jusqu'alors personne n'avait osé attaquer de front un Ordre dont la puissance était généralement redoutée.

La défection de deux moines qui avaient quitté Clairvaux pour s'affilier à Cluny, fournit à ce dernier Ordre l'occasion d'exercer leurs jalouses récriminations. Ils accusèrent les religieux de Clairvaux de se conduire en pharisiens plutôt qu'en vrais chrétiens, de rendre impraticable la règle de Saint-Benoît, de traiter avec orgueil les religieux des autres monastères. L'abbé de Clairvaux, vivement sollicité par Guillanme de Saint-Thierry, prit donc le parti de mettre cette affaire en plein jour. Il publia sa réponse, et l'adressa à ce même Guillaume, son ami, sous le titre d'*Apologie* [1].

[1] Apologia ad quemdam amicum nostrum.

CHAPITRE VII.

Suite du précédent. — Saint Bernard s'élève contre les déréglements de Cluny. — Conversion de Hombeline. — Mort de Gauldry.

Saint Bernard, dans son ouvrage sur les moines de Cluny, fait une si vive peinture des mœurs du siècle, que nous croyons devoir en extraire ici les passages les plus saillants.

Il commence par disculper ses religieux des reproches dont on les accablait.

« Que nous servirait, dit-il, d'être austères dans « notre manière de vivre, simples dans nos habits, « mortifiés par le travail des mains, par les jeûnes et « les veilles, si par une vanité pharisaïque nous mé- « prisions les autres ?... A moins peut-être que nous « fassions nos œuvres pour être vus des hommes ! « Mais alors nous aurions reçu notre récompense en « ce monde. Hélas ! si nous espérions seulement en « Jésus-Christ pour la vie présente, dit saint Paul, ne « serions-nous pas les plus misérables des hommes ? « Et n'est-ce pas espérer en Jésus-Christ pour cette vie « seulement, que de ne chercher qu'une gloire tem- « porelle au service de Jésus-Christ ? Nous sommes « certes bien malheureux si, nous donnant tant de « peine pour n'être pas comme les autres hommes, « nous nous mettons en état de recevoir une moindre

« récompense; ou plutôt, de recevoir de plus grands « châtiments que les autres. Ne pouvions-nous donc « point trouver de voie plus douce qui menât en enfer, « que d'y aller par le chemin des épines et de la péni- « tence?... Malheur, oui malheur aux pauvres qui sont « orgueilleux; à ceux qui portent la croix de Jésus- « Christ et qui ne suivent pas Jésus-Christ; à ceux « qui souffrent avec lui et qui ne sont pas humbles « comme lui!... Et cette humilité, ils la perdent quand « ils perdent la charité; car en jugeant leurs frères, en « médisant de leur prochain, ils s'élèvent dans l'estime « d'eux-mêmes et s'exaltent dans leur propre orgueil, « en rabaissant les autres [1]. »

Il signale ensuite les principaux abus des couvents dégénérés et la décadence de l'ancienne discipline [2].

« ... Comment des abus si criants ont-ils pu se glis- « ser dans les monastères? Comment se fait-il que « parmi les religieux on trouve une si déplorable in- « tempérance dans la nourriture, un si excessif luxe « dans les habits, les couvertures de lits, les équipages, « les chevaux, la structure des bâtiments? Et chose « incroyable! plus ces excès se font avec conscience, « avec volupté, avec abondance, plus on dit qu'il y a « de l'ordre dans ces maisons, et que la religion y est « florissante! L'économie y passe pour de l'avarice, « la sobriété pour de la rusticité, le silence pour de « la mélancolie; au contraire, le relâchement s'appelle « sagesse, la profusion libéralité; les entretiens oiseux « y passent pour de la civilité; les risées et les railleries « pour de la gaieté... Et lorsqu'on se permet des choses

[1] Apol., cap. I. — [2] Idem, cap. VII.

« superflues, on dit que c'est de la charité! Mais cette « charité fausse détruit la charité véritable; la sagesse « humaine contredit la sagesse divine... Et en effet, « qu'est-ce qu'une prudence qui aime la chair et né- « glige l'esprit; qu'est-ce qu'une direction qui donne « tout au corps et rien à l'âme?... Non, je le dis encore, « ce n'est ni de la sagesse ni de la prudence, mais de « l'imprudence, que de nourrir les passions, la sen- « sualité, la concupiscence, et de ne travailler point « à cultiver la vertu[1]. »

Après ces préliminaires, le saint entre dans quelques détails curieux :

« Qui aurait jamais cru, aux beaux jours de la vie « monastique, que la ferveur primitive eût dû tomber « en de tels relâchements! Oh! quelle différence entre « ces religieux et ceux du temps de saint Antoine! « Lorsqu'ils se rendaient parfois des visites de charité, « ils recevaient réciproquement avec tant d'avidité le « pain de l'âme, qu'oubliant les nécessités du corps, « ils passaient des journées entières sans manger. C'était « assurément garder l'ordre véritable que de donner « les premiers soins à l'âme... Mais aujourd'hui per- « sonne ne recherche, personne ne donne le pain cé- « leste. Il n'est plus question des Écritures et du bien « des âmes; les conversations se passent en bagatelles, « en ris, en discours inutiles[2]...

« Pendant que l'on traîne en longueur ces frivoles « entretiens, les mets se succèdent; et pour se dédom-

[1] *Apol., cap.* XI.

[2] *Nihil de Scripturis*, nihil de salute agitur animarum; sed nugæ, et risus, et *verba proferuntur* in ventum.

« manger de l'abstinence de la viande, on sert à table « de *grands corps de poissons à doubles rangées*[1]. « Êtes-vous rassasié des premiers, on vous présente « les seconds qui vous font oublier les précédents ; car « l'adresse du cuisinier consiste à les assaisonner de « telle sorte, par des sauces diversifiées selon les es- « pèces, que les uns n'empêchent pas qu'on ne mange « des autres, de façon qu'après avoir dévoré quatre « ou cinq plats, l'estomac est rempli sans que la satiété « ait diminué l'appétit[2]...

« Les ragoûts toujours nouveaux séduisent le palais « au point qu'on recommence toujours comme si on « était toujours à jeun. Le ventre, qui n'a pas d'yeux, « ne voit pas qu'il se charge, et la diversité empêche la « sobriété... Qui pourrait dire seulement, pour ne par- « ler des autres choses, en combien de façons on ap- « prête les œufs? On les tourne, on les retourne, on « les délaye, on les durcit, on les hache, on les frit, « on les rôtit, on les fricasse, on les farcit...

« Quant à boire de l'eau pure, qu'en dirai-je, puis- « qu'on n'en met pas même dans le vin? Aussitôt que « nous sommes moines, nous sentons des faiblesses « d'estomac, et nous nous souvenons du conseil de « l'apôtre sur l'usage du vin ; mais nous oublions qu'il « permet seulement d'en boire *un peu*... En outre, les « jours de fête, on ne se contente pas de vin naturel ; « on achète des vins plus précieux ; et on les préfère, « parce qu'ils viennent de l'étranger et qu'ils sont mé- « langés avec des liqueurs et des poudres qui les ren- « dent plus agréables... »

[1] Grandia piscium corpora duplicantur. — [2] Nec satietas minuat appetitum

Saint Bernard stigmatise avec la même énergie le luxe des habits et les futiles inventions de l'oisiveté. Il continue en ces termes[1] :

« Nous nous répandons au dehors; et, laissant là « les véritables et éternels biens du royaume de Dieu « qui est en nous, nous cherchons hors de nous de « vains amusements et des ombres de consolations « dans les choses passagères. Voilà comment nous per- « dons non-seulement l'esprit de notre ancienne piété, « mais même la forme et l'extérieur. Car nos habits, « au lieu d'être des marques d'humilité, servent de mo- « dèle au faste et à la vanité. A peine nos provinces four- « nissent-elles des étoffes assez riches à notre goût. Le « soldat et le moine partagent ensemble une même pièce « de drap, pour se faire, celui-là un habit de guerre, « l'autre un habit de cloître. Les plus illustres person- « nages, les rois eux-mêmes, n'auraient point honte « de se vêtir des étoffes dont les religieux se servent « aujourd'hui. Vous me direz peut-être que la religion « n'est point dans l'habit, mais dans le cœur. Cela « est vrai... mais ce qui paraît au dehors procède, « selon l'Évangile, du dedans. Lors donc que le cœur « est vain, la vanité se montre au dehors, et la mol- « lesse de l'habit fait connaître la faiblesse de l'esprit. « On ne prendrait pas tant de peine à parer le corps, « si on s'appliquait plus sérieusement à orner l'âme de « vertus célestes...

« Mais ce qui semble plus étonnant encore, c'est de « voir, après les menaces de l'Écriture déclarant les « pasteurs responsables de la perte des brebis; c'est de

[1] Apol., cap. x.

« voir, dis-je, que les abbés ne laissent pas de souffrir « tant de désordres. Serait-ce peut-être, si j'ose parler « ouvertement, que nul ne reprend en autrui ce qu'il « peut reprendre en soi-même... Oui, je le dirai, et je « parlerai bien haut, quoiqu'on m'accuse de présomp- « tion. Comment la lumière du monde s'est-elle obscur- « cie? Comment le sel de la terre s'est-il affadi? Ceux « dont la vie nous devrait servir de modèle sont des « exemples de faste mondain par leurs actions; et « aveugles eux-mêmes, ils conduisent des aveugles! « Car enfin, et je passe sous silence mille autres griefs, « comment font-ils connaître l'humilité de leur pro- « fession, quand ils marchent avec tant de pompe et « d'éclat; quand le monde les voit environnés d'un « cortége si brillant de valets et d'un train qui suffirait « à deux Évêques? J'ai vu moi-même un de ces abbés « qui avait plus de soixante chevaux à sa suite : on « les prendrait pour des souverains; mais non certes « pour des pasteurs d'âmes! »

Le saint ne fait grâce à aucun des abus qui déshonoraient de son temps les anciens monastères; il indique des remèdes, et termine ainsi :

« Je sais qu'en reprenant les déréglements j'offense « les personnes déréglées. Néanmoins il peut se faire « que, par la volonté de Dieu, plusieurs de ceux-là « même que je crains d'avoir choqués ne le soient pas, « et que ma franchise leur plaise. Mais, pour cela, il « faut qu'ils cessent d'être ce qu'ils étaient... Je loue « tout ce qui est louable, et je rends hautement justice « à ce qui est juste. Que s'il y a des choses dignes de « correction, je vous les signale, à vous et à mes autres « amis, afin qu'elles soient réformées. Ce n'est pas là

« l'office d'un homme qui vous veut du mal, mais le « zèle de celui qui vous attire au bien : ce n'est pas « une détraction, mais une attraction : *Hæc non est* « *detractio, sed attractio*[1]. »

On conçoit quelles vives clameurs cette publication dut soulever. C'était pour ainsi dire attaquer le monde entier, rapporte l'annaliste, que de s'en prendre à ces moines *dont le nombre égalait une armée immense*[2] ; et il fallait que saint Bernard eût la conscience de sa mission pour les affronter, sans craindre de blesser ni ses amis ni ses ennemis. En effet, sa courageuse initiative eut un succès inattendu ; on crut généralement qu'il était suscité pour rendre à l'état monastique sa pureté primitive et purger l'Église des souillures qui la ternissaient. Peu de temps après, ainsi que le constatent les annales d'Orderic, les abbés de Cluny se réunirent en assemblée générale, dans le but d'aviser aux moyens de corriger le mal et de remédier aux vices. De notables améliorations furent adoptées ; et des conversions nombreuses, des réformes générales dont nous aurons à parler plus tard, suivirent ces mesures efficaces.

Il y avait d'ailleurs dans les maisons de Cluny un bon nombre d'âmes pieuses qui approuvaient les efforts de saint Bernard, entraient dans ses pensées et confirmaient hautement ses assertions. L'illustre abbé qui se trouvait alors à la tête de l'Ordre, Pierre le Vénérable, déplorait lui-même trop vivement l'étendue du mal pour se formaliser du zèle plein de franchise de l'abbé de Clairvaux. Aussi, et on aime à

[1] Cap. XII. — [2] Menriq., Ann. Cist. 1121.

constater ces actes édifiants de l'esprit chrétien, au plus fort des démêlés de Cluny et de Clairvaux, les deux chefs de ces maisons, dignes l'un de l'autre par la noblesse de leur cœur, se montrèrent constamment unis par la plus affectueuse amitié. Dans le temps même où les récriminations étaient les plus violentes, ils s'écrivaient pour se consoler de leurs peines; et l'on pourra juger à quel point ces deux grands hommes s'aimaient, par le passage suivant d'une lettre de Pierre le Vénérable : « Si cela m'était possible, mon cher Bernard, et si Dieu le voulait, j'aimerais mieux vous être uni par les liens les plus forts que de régner sur l'univers; car ne doit-on pas préférer à tous les biens de la terre le bonheur de demeurer avec vous? Non-seulement les hommes, mais les anges en feraient leurs délices... En fait de lettres, je n'en ai jamais reçu de plus agréable que celle que vous venez de m'écrire. Dès qu'on me l'a remise, mon cœur fut saisi; et quoiqu'il se sentît animé déjà d'une grande sympathie pour vous, il devint encore plus chaud à la lecture de ces pages ardentes, d'où volaient dans mon cœur les vives étincelles du vôtre[1]... »

Ces choses se passaient vers l'année 1124.

Mais, avant de poursuivre le cours du temps, disons encore deux faits qui regardent la vie intime de saint Bernard. On n'a pas oublié Hombeline, sa sœur, qui vivait dans le train du siècle, au milieu des vanités et des plaisirs. Cette noble dame, au bruit de la réputation de son frère, vint un jour en grand équipage pour lui rendre visite. Elle s'arrête à la porte

[1] Petr. Clun. Epist. 20. Voy. Mabillon, Ann., lib. LXVIII, p. 931.

du monastère, et demande à parler au révérend abbé de Clairvaux. Celui-ci, abhorrant le luxe qu'elle étalait dans son équipage, ne put se résoudre à la voir; et ses frères, à son exemple, refusent de lui parler. Alors Hombeline, touchée au vif, exhale amèrement sa douleur : « Je sais que je suis une pécheresse, « s'écrie-t-elle en fondant en larmes, je sais que je « suis une pécheresse: mais Jésus-Christ n'est-il pas « mort pour les personnes qui me ressemblent? Si « mon frère méprise ma chair, que le serviteur de « Dieu ne méprise pas mon âme! Qu'il vienne, qu'il « ordonne, qu'il commande! et je lui obéirai, et je « ferai ce qu'il me dira[1] ! »

A ces touchantes exclamations, la porte du monastère s'ouvre, et Bernard se présente, accompagné de ses frères. Il eut avec Hombeline un entretien grave, la réconcilia avec Dieu, et lui donna pour règle de vie la règle que sa mère elle-même avait gardée dans l'état du mariage. Hombeline, saisie de respect et pleine d'allégresse, s'en retourna toute changée par la puissance de la grâce; et dans la suite, se trouvant dégagée de ses liens, elle prit le voile religieux et mourut en odeur de sainteté[2].

Cette conversion, au témoignage des historiens, fit une grande sensation parmi les dames mondaines, et servit d'exemple à plusieurs d'entre elles. Mais la joie qu'en éprouva saint Bernard fut atténuée par la

[1] Veniat, præcipiat; quicquid præciperit, facere parata sum. (Guill., cap. VII, n, 30.)

[2] Vit. 2a S. Bern., auctore Alano. (Cap. VII, p. 1261.) Elle avait été mariée, *selon quelques auteurs*, au frère de la duchesse de Lorraine. (Voy. Ann. Cist., *tom. I, p. 140, n. 1, 2.*) Le jour de sa mort est mentionné dans le ménologe de *Cîteaux, à la date du* 21 août 1141.

perte de Gauldry, son oncle, le premier de ses compagnons, qui mourut en cette même année à Clairvaux. Les circonstances de sa mort offrent des particularités intéressantes. Nous laisserons parler un auteur contemporain :

« Après que Gauldry eut vécu quelques années dans Clairvaux avec une grande ferveur d'esprit et un zèle ardent pour la pratique de toutes sortes de vertus, il passa de cette vie à une plus heureuse. Or, environ une heure avant son trépas, il fut subitement troublé; il frémit, et tout son corps s'agita d'une manière effrayante. Après cela, il redevint calme, et mourut doucement avec un visage serein et tranquille.

« Le Seigneur ne voulut pas que le saint abbé, qui était en peine de cet accident, ignorât quelle en avait été la cause. Gauldry lui apparut la nuit en songe; et lorsqu'il l'interrogea touchant l'état où il se trouvait, il lui répondit qu'il était parfaitement heureux. Et le saint lui demandant quel avait été le sujet de cette horrible agitation avant sa mort, Gauldry lui répondit qu'en ce même moment deux démons l'avaient voulu précipiter dans une espèce de puits d'une épouvantable profondeur; mais que l'apôtre saint Pierre étant venu à son secours, les démons avaient quitté prise; et que depuis ce moment il n'avait plus ressenti le moindre trouble[1]. »

Les apparitions de religieux, après leur mort, n'étaient point rares; et l'historien de Cîteaux en rapporte plusieurs exemples sur lesquels nous aurons peut-être l'occasion de revenir[2].

[1] Guill., lib. III, n. 2. — [2] Hist. de Cît., vol. III, ch. XIII, et passim.

... Bernard, à la vue de ce changeme... ... puissante qu'un tel exemple devait ... toute d'autres congrégations de Fr... ... dans son cœur les élans de sa ... Suger, le félicite, et compare ses suc... ceux d'un général d'armée. « Quand le vaillant ..., dit-il, s'aperçoit que ses gens reculer... que le fer de l'ennemi les taille en pièces, il ... mieux mourir avec eux que de leur survivre ... quoiqu'il pût se dérober au danger. ... pour cela qu'il reste ferme dans la mêlée, comb... avec vigueur et parcourant les rangs ; affronta... ... de la mort pour effrayer l'ennemi ; et ... voix et de l'épée il enflamme les siens. Il re... ... assaillants, attaque les uns et défend les a... ..., sans espoir de les sauver tous, il veut mouri... ... Mais, tandis qu'il s'efforce d'arrêter le ... du vainqueur, pendant qu'il relève ceu... ... et rallie ceux qui fuient, souvent il ... sa valeur produit, contre toute attente ... heureuse. A son tour, il culbute les ... ennemis ; il triomphe quand ceux-ci a... l'éclat... et ses guerriers, dont la défaite se... celle ... se reposent avec joie au sein de l... minist... ... ce changement extraordinaire est faveurs. ... ! Le ciel se réjouit de la c... chesses ... combien plus de la c... au grand ... ère, ... pression ... Sauveur *plutôt qu'...* ... de ...

[1] *Hist. de Cît.*, vol.

« d'une école de Satan une école de Jésus-Christ[1]... »

La parole vigoureuse de Bernard ne retentissait pas seulement dans les cloîtres : elle remuait aussi le clergé séculier, et ramena plusieurs Évêques mondains dans la voie apostolique.

Henri, archevêque de Sens, fut le premier qui ouvrit sa conscience au saint moine de Clairvaux. Résolu de mettre fin à un genre de vie peu digne d'un prélat, mais trop répandu au dehors pour comprendre toute l'étendue des obligations pastorales, il écrivit à Bernard pour lui demander des instructions sur les devoirs de l'épiscopat. Cette demande effraya l'humilité du serviteur de Dieu. « Qui suis-je, s'écria-t-il, « pour instruire un évêque? Et comment oserai-je lui « résister? La même raison me porte à répondre et à « refuser; il y a du danger des deux côtés, mais il « y en aurait plus sans doute à désobéir[2]. »

Le saint envoya donc à l'archevêque de Sens, sous la forme d'une lettre, un traité complet sur les devoirs des évêques[3]. Il renferme de hautes vérités et des détails de mœurs pleins d'intérêt. Nous en présenterons ici la rapide analyse avec quelques extraits.

La lettre commence par un parallèle entre les bons et les mauvais pasteurs. L'ambition et la cupidité, d'où résulte la simonie, sont les plus dangereuses plaies contre lesquelles l'Église doive se tenir en garde. Il insiste sur cette proposition ; puis il s'adresse à l'ar[illegible]ue : « Pour vous, pontife du Très-

[illegible] au nombre des opus-
[illegible]orum. In Op. Bern.

Mais saint Bernard, à la vue de ce changement et de l'influence puissante qu'un tel exemple devait exercer sur une foule d'autres congrégations de France, ne put contenir dans son cœur les élans de sa joie. Il écrit à Suger, le félicite, et compare ses succès à ceux d'un général d'armée. « Quand le vaillant capi- « taine, dit-il, s'aperçoit que ses gens reculent, et « que le fer de l'ennemi les taille en pièces, il aime « mieux mourir avec eux que de leur survivre avec « honte, quoiqu'il pût se dérober au danger. C'est « pour cela qu'il reste ferme dans la mêlée, combattant « avec vigueur et parcourant les rangs ; affrontant les « périls de la mort pour effrayer l'ennemi ; et de la « voix et de l'épée il enflamme les siens. Il repousse « les assaillants, attaque les uns et défend les autres; « et sans espoir de les sauver tous, il veut mourir pour « chacun. Mais, tandis qu'il s'efforce d'arrêter les pro- « grès du vainqueur, pendant qu'il relève ceux qui « tombent et rallie ceux qui fuient, souvent il arrive « que sa valeur produit, contre toute attente, une « diversion heureuse. A son tour, il culbute les forces « des ennemis; il triomphe quand ceux-ci allaient « vaincre ; et ses guerriers, dont la défaite semblait « certaine, se reposent avec joie au sein de la vic- « toire... Oui, ce changement extraordinaire est l'œu- « vre du Très-Haut ! Le ciel se réjouit de la conver- « sion d'un seul pécheur ; combien plus de la conver- « sion d'une maison tout entière, et d'une maison « telle que la vôtre !... Le Sauveur s'indigne contre « ceux qui d'une maison de prière font une caverne « de voleurs. Il bénira l'homme qui rend à Dieu sa « *première* habitation ; qui fait d'un arsenal un ciel, et

« d'une école de Satan une école de Jésus-Christ[1]... »

La parole vigoureuse de Bernard ne retentissait pas seulement dans les cloîtres : elle remuait aussi le clergé séculier, et ramena plusieurs Évêques mondains dans la voie apostolique.

Henri, archevêque de Sens, fut le premier qui ouvrit sa conscience au saint moine de Clairvaux. Résolu de mettre fin à un genre de vie peu digne d'un prélat, mais trop répandu au dehors pour comprendre toute l'étendue des obligations pastorales, il écrivit à Bernard pour lui demander des instructions sur les devoirs de l'épiscopat. Cette demande effraya l'humilité du serviteur de Dieu. « Qui suis-je, s'écria-t-il, « pour instruire un évêque? Et comment oserai-je lui « résister? La même raison me porte à répondre et à « refuser; il y a du danger des deux côtés, mais il « y en aurait plus sans doute à désobéir[2]. »

Le saint envoya donc à l'archevêque de Sens, sous la forme d'une lettre, un traité complet sur les devoirs des évêques[3]. Il renferme de hautes vérités et des détails de mœurs pleins d'intérêt. Nous en présenterons ici la rapide analyse avec quelques extraits.

La lettre commence par un parallèle entre les bons et les mauvais pasteurs. L'ambition et la cupidité, d'où résulte la simonie, sont les plus dangereuses plaies contre lesquelles l'Église doive se tenir en garde. Il insiste sur cette proposition; puis il s'adresse à l'archevêque lui-même : « Pour vous, pontife du Très-

[1] S. Bern. ad Sug., Epist. 78. — [2] Id., Epist. 42.

[3] Cette longue et belle épître, placée par les éditeurs au nombre des opuscules de saint Bernard, est intitulée : *De officio episcoporum*. In Op. Bern. apud Mabill., tom. *I, p. 468.*

« Haut, à qui voulez-vous plaire? Au monde ou à « Dieu? Si c'est au monde, pourquoi êtes-vous prê« tre? Si c'est à Dieu, pourquoi êtes-vous mondain? « On ne peut servir deux maîtres à la fois : vouloir « être l'ami du monde, c'est se déclarer l'ennemi de « Dieu. Si je plaisais aux hommes, dit l'apôtre, je ne « serais point serviteur de Jésus-Christ..... Car enfin, « si le prêtre est pasteur, si le peuple est troupeau, « est-il raisonnable qu'on ne remarque entre eux au« cune différence? Si mon pasteur m'imite, moi qui « suis une de ses brebis ; s'il marche courbé, le visage « penché, les yeux tournés vers la terre, cherchant « à remplir son ventre, tandis que son âme languit « affamée, en quoi se distingue-t-il?..... Convient-il au « pasteur d'assouvir ses appétits comme un animal sans « raison, de ramper dans la boue, de s'attacher à la « terre, au lieu de vivre selon l'esprit, et de cher« cher, de goûter les choses du ciel?..... Les pauvres « murmurent..... Vos chevaux, disent-ils, marchent « tout brillants de pierreries, et nous allons pieds nus; « vos mulets sont richement caparaçonnés, ornés de « boucles, de chaînettes, de sonnettes, de bandelettes « allongées et resplendissantes de clous d'or et d'une « infinité de pierres précieuses; et après cela, on re« fuse à son prochain de quoi couvrir sa nudité! Dites« nous, pontife, que fait l'or, je ne dis pas dans les « temples, mais sur les harnais de vos chevaux? Quand « je me tairais sur ces désordres, la misère des pau« vres les proclamerait. »

Le saint moine gémit sur ce déplorable emploi des biens du clergé; et après en avoir montré les con*séquences*, il en indique la source, qui est l'ambi

tion de ceux qui aspirent aux premières places. « Aujourd'hui, dit-il, parce qu'on envisage l'hon-« neur et non le fardeau, on a honte dans l'Église « d'être simple clerc; chacun veut monter aux pos-« tes les plus éminents. De jeunes hommes encore « imberbes, qui n'ont pour tout mérite que leur nais-« sance, se poussent aux plus hautes dignités ecclésias-« tiques; ils échappent à la férule pour commander « aux prêtres, plus contents de se soustraire à la verge « que d'occuper des places d'honneur, et plus flattés « de n'avoir plus de maîtres que d'être devenus maî-« tres eux-mêmes[1].....

« Ambition démesurée! avarice insatiable! Alors « même qu'on est parvenu aux premières places, soit « par le talent, soit par l'argent, soit par la préro-« gative de la chair et du sang qui ne possédera point « le royaume de Dieu, on n'est pas satisfait encore; « on brûle du désir de multiplier les bénéfices et d'en « acquérir de plus honorables. Est-on doyen, prévôt, « archidiacre; occupe-t-on quelque autre dignité de « cette nature; ce n'est pas assez, on se met en mou-« vement pour en cumuler plusieurs; puis on s'en dé-« pouillera volontiers si on peut devenir évêque. Du « moins alors sera-t-on satisfait? Non; d'évêque on « veut devenir archevêque..... »

Il signale ensuite ces mêmes dignitaires allant à Rome, briguant les honneurs, après avoir amassé des

[1] Scholares pueri et impuberes adolescentuli ob sanguinis dignitatem promoventur ad ecclesiasticas dignitates, et de sub ferula transferuntur ad principandum presbyteris; lætiores interim quod virgas evaserint, quam quod meruerint principatum; nec tam illis blanditur adeptum, quam ademptum magisterium.....

richesses, et cherchant à éblouir le monde par le faux éclat de la gloire humaine. Il compare cette grandeur fugitive à la gloire véritable, à celle qui sied au vrai pontife : « Gloire toute intérieure et cachée, « elle ne fascine pas les yeux, mais n'en est pas moins « majestueuse ; elle ne flatte pas le goût, mais n'en « est pas moins sentie ; elle n'enfle pas la superbe, « mais n'en est pas moins sublime. » La chasteté, la charité sincère, l'humilité du cœur, la simplicité de la colombe, une foi vive et forte, la tendresse et la vigilance pastorales, tels sont les ornements qui rehaussent la gloire du prêtre : « En sorte, continue « saint Bernard, qu'un pasteur, dans tous ses discours « et dans ses actions, n'ait en vue que l'honneur de « Dieu et le bien de ses frères. Alors il deviendra, « selon la signification même du nom de Pontife, un « *pont*, une voie de communication entre le ciel et « la terre, faisant l'office de médiateur, et présentant « à Dieu les prières du peuple ; au peuple les grâces « et les dons de Dieu[1]... »

La conversion de l'archevêque de Sens et celle de l'abbé Suger augmentèrent prodigieusement la renommée de saint Bernard ; et dès lors il eut à se défendre contre les hommages qu'on lui rendait de toutes parts. La ville de Châlons, puis celle de Langres, dont les siéges se trouvaient vacants, le demandèrent pour évêque, et firent de nombreuses tentatives pour vaincre sa résolution de n'accepter aucune dignité éminente. Plus tard, il fut proclamé archevêque de Reims, par l'élection du clergé et les acclamations des fidèles ;

[1] *Opusc. De off. episc.*, n. 25, cap. VII.

mais il refusa constamment ce poste redoutable, et même il dut recourir à l'autorité de Rome, pour n'être point contraint de céder aux vœux unanimes et persévérants de cette noble église[1].

Une mission d'un autre genre, plus analogue à sa vocation extraordinaire, présenta bientôt un nouvel aliment au zèle de l'homme de Dieu.

L'évêque de Paris, Étienne de Senlis, homme de cour et ami particulier du roi, avait été touché des remontrances de saint Bernard. Les exemples de Suger et de l'archevêque de Sens avaient également produit sur son âme une impression heureuse; et la grâce divine triomphant enfin de ses hésitations, il secoua les chaînes qui l'attachaient à la cour pour ne s'occuper désormais que du soin de son troupeau. Cette retraite inopinée blessa le roi Louis VI, qui aimait Étienne et le retenait auprès de sa personne à force de faveurs. Le prince, d'un caractère irascible, et ne pouvant souffrir la contradiction, changea en haine l'amitié qu'il avait portée au prélat; et depuis lors le persécutait avec une violence toujours croissante. Quelques clercs que l'Évêque avait mécontentés par le rétablissement d'une discipline plus rigoureuse, contribuèrent à indisposer le roi contre lui, et réussirent, par de faux rapports, à faire traduire leur Évêque devant la justice séculière qui le dépouilla de ses biens[2]. Jusque-là le prélat avait supporté les mauvais traitements avec une patience inaltérable;

[1] Gaudf., Vit. S. Bern., lib. III, cap. 3.

[2] Voy. Baronius ad ann. 1127, et Mabillon, idem. Ce dernier cite quelques autorités d'après lesquelles les mécontents auraient poussé leur animosité jusqu'à attenter à la vie de l'évêque de Paris.

mais il ne crut pas devoir abandonner les biens de son église à l'arbitraire du pouvoir temporel. En conséquence, après avoir vainement employé les avertissements et la menace, il jeta un interdit sur la personne du roi, et se retira à Sens auprès de son métropolitain. De là, les deux prélats se rendirent à Cîteaux, où se tenait alors le grand chapitre des abbés de l'Ordre. Ils exposèrent leurs griefs devant cette vénérable assemblée, et demandèrent assistance et protection contre les usurpations du roi de France. Le chapitre, après avoir mûrement examiné la cause de l'Évêque de Paris, en reconnut la justice et décida qu'une lettre, écrite au nom de tous les abbés de l'Ordre, serait adressée au roi, et qu'elle lui serait présentée en mains propres par l'abbé de Clairvaux et l'abbé de Pontigny.

Saint Bernard rédigea cette adresse, dont voici les termes :

« Étienne, abbé de Cîteaux, et le chapitre général des abbés et religieux de la même congrégation, souhaitent au très-illustre Louis, roi de France, la santé et la paix en Jésus-Christ.

« Le Roi des anges et des hommes vous a donné un royaume sur la terre, et vous en a promis un autre au ciel, si vous régnez équitablement ici-bas. Nous le souhaitons et nous le demandons pour vous. Mais pourquoi résistez-vous aujourd'hui à nos prières, vous qui les recherchiez autrefois avec un si pieux empressement? A quel titre lèverons-nous nos mains vers l'Époux de l'Église, quand vous le contristez avec tant de témérité et sans aucun sujet? L'Église se voit blessée par le *prince qui* naguère fut son défenseur. Dès lors, savez-

vous quel est Celui que vous outragez? Ce n'est pas l'évêque de Paris, mais c'est le Souverain du ciel et de la terre, le Dieu terrible qui donne et ôte la vie; Celui qui, en un mot, déclare que mépriser ses ministres, c'est le mépriser lui-même...

« Nous vous conseillons et vous conjurons, par les relations de charité fraternelle que vous avez voulu établir entre nous (relations que vous violez en cette rencontre), de faire cesser au plus tôt un si grand scandale. Que si nous avons le malheur de ne pas être écoutés, si vous rejetez les avis de ceux qui sont vos frères et qui tous les jours offrent des vœux pour vous, pour vos enfants, pour votre royaume, sachez que notre bassesse, tout impuissante qu'elle est, n'oubliera pas les intérêts de l'Église et de son ministre, le vénérable évêque de Paris, notre père et notre ami, qui implore de pauvres religieux contre un roi puissant, et nous prie, par le droit de fraternité qui existe entre nous, d'écrire au Pape à son sujet. Avant de le faire, nous avons jugé convenable de vous avertir et d'en appeler directement à Votre Excellence...

« Que si Dieu vous inspire de suivre nos avis et d'accepter notre médiation pour vous réconcilier avec votre évêque, ou, pour mieux dire, avec Dieu même, nous serons prêts à toute espèce de sacrifices, et à nous rendre où il vous plaira, pourvu que nous obtenions ce désirable résultat. Si, au contraire, nos démarches ne sont point accueillies, nous saurons néanmoins assister notre frère et nous rendre utiles au pontife du Seigneur[1]. »

[1] Epist. 45, in Op. S. Bernard. apud Mab.

demi mort, et de le transporter dans une maison
sine. Mais à la fin du jour il rendit l'âme. Ce jou
précisément on avait convoqué l'armée pour une e
dition. Aussi tous les guerriers qui apprirent
nouvelle, de même que les autres habitants de la
firent éclater leur douleur par des sanglots et des
missements. Quant au désespoir du père, de la mè
de leurs amis, nul ne saurait l'exprimer[1]. »

[1] Suger. Vita Lud., 6.

———∘∘∘———

CHAPITRE IX.

Suite du précédent. — Conversion de la duchesse de Lorraine. — Béatrix. — Ermengarde, comtesse de Bretagne. — La vierge Sophie. — Le prince Henri de France. — Amédée, prince d'Allemagne.

La Chrétienté, comme l'ancien peuple de Dieu, subit des épreuves désolantes où les rois et les peuples, et les ministres sacrés eux-mêmes, semblent enveloppés de vices *comme d'un vêtement*, dit le prophète. Les serviteurs infidèles avaient depuis longtemps ouvert aux passions les portes du sanctuaire ; la fortune était devenue l'idole du siècle ; les princes lui sacrifiaient l'honneur et la justice ; et les peuples, trop accoutumés aux impulsions funestes, suivaient leur exemple, tout en murmurant contre eux. De tels maux durent, en se développant, produire les inévitables scandales dont parle l'apôtre, et nous les verrons bientôt ravager le champ de l'Église.

Mais en même temps que l'iniquité monte au comble de sa mesure, les vertus du ciel s'épanouissent dans les âmes d'élite ; et la grâce, qui ne tarit jamais, prépare d'avance les instruments de Dieu, destinés à combattre le mal et à lui opposer le remède.

Déjà l'esprit monastique, régénéré dans l'ordre de Cîteaux, a réveillé l'esprit sacerdotal parmi le clergé séculier. Les membres les plus éminents de la hiérarchie sacrée vont travailler à répandre autour d'eux l'é-

tincelle qu'ils ont reçue de plus haut. De la bouche des prêtres, la parole vivifiante se versera sur la multitude et lui communiquera un esprit nouveau. Mais ici l'action est double : il faut à la fois qu'elle descende des sommités du corps social et du haut de la chaire chrétienne : les peuples ne se rendent à la vérité que lorsque, à la parole qui l'annonce, se joint l'autorité de l'exemple. Or, l'action que l'esprit monastique a exercée sur le sacerdoce, l'esprit sacerdotal, à son tour, doit la transmettre aux organes de la vie sociale. C'est surtout par la femme que la piété exerce un grand empire, et propage dans la société sa mystérieuse influence. Nous l'avons dit ailleurs : la femme est un des plus délicats instruments, entre les mains de Dieu, pour adoucir les voies de la civilisation chrétienne : elle porte en elle les germes de l'avenir moral des peuples; elle est la modératrice de tous les éléments de la société; et là où elle méconnaîtrait cette haute mission, nulle société ne serait possible[1].

Remarquons la marche de l'œuvre providentielle. Un simple moine, transformé par l'Esprit de Dieu, renouvelle l'esprit monastique. Cette réforme, imperceptible à son point de départ, se dilate dans le monde et soulève contre elle les passions qu'elle veut abattre; les âmes fortes se rallient et forment un camp compacte pour s'opposer au camp du monde; les sentinelles avancées se réveillent les unes les autres; les chefs sont prêts à combattre; mais les masses ne sont point en-

[1] « Dans toute l'histoire évangélique, dit M. de Maistre, les femmes jouent « un rôle très-remarquable, et dans toutes les conquêtes célèbres du Christia- « nisme, faites tant sur les individus que sur les nations, toujours on voit figu- « *rer une femme*... » (Soirées de Saint-Pétersbourg, ch. II.)

ɪxcitées. Il faut que l'impulsion d'en haut passe
ɔntifes aux rois et des rois aux peuples : ce sont
mmes d'une sainteté éminente qui serviront d'in-
diaires, en présentant à l'Église des organes de
ce divine, et au monde des modèles de vertu.
ɜlaïde, duchesse de Lorraine, devint une des pre-
s conquêtes de l'abbé de Clairvaux. Cette illustre
, au rapport de Guillaume de Saint-Thierry, vit
viteur de Dieu en songe, et se mit sous sa direc-
après avoir changé de vie; car auparavant elle
possédée par l'amour du monde; *et aujourd'hui
'onfesse que l'homme de Dieu l'a délivrée de
horribles démons*[1]. Il existe peu de documents
ɜs relations avec son directeur; mais ce qui nous
des lettres de ce dernier nous montre qu'en ces
ntres, il ne manquait jamais de recommander les
de la justice et de la paix. « Je suis touché, lui
t-il, de l'affection que vous témoignez aux servi-
's de Dieu; car lorsqu'on voit la moindre étin-
e de la céleste charité allumée dans un cœur de
ir, où régnaient auparavant les enflures des gran-
rs et des passions, on peut croire certainement
c'est là un don divin, et non une vertu hu-
ne... Je vous prie, ajoute-t-il en terminant, de
ıer de ma part le duc votre mari, et je vous
orte tous deux, pour l'amour de Dieu, à céder le
teau au sujet duquel vous faites des préparatifs
guerre, si vous reconnaissez que vos prétentions

ɜissa Lotharingiæ (Athelais nomine), femina nobilis, sed non tam no-
'ictitans... usque hodie se esse de qua septem dæmonia ejecerit, glo-
Vit. S. Bern., I, I, cap. XIV, p. 1104, n. 68.)

« sont mal fondées. Souvenez-vous qu'il est écrit :
« *Que sert-il à l'homme de gagner tout l'univers,*
« *s'il vient à perdre son âme*[1] ? »

Une autre noble dame, sur laquelle l'histoire fournit peu de renseignements, semble concourir, aussi bien que la duchesse de Lorraine, aux desseins et aux œuvres du serviteur de Dieu. La lettre suivante constate la part qu'elle y prenait : « Vous désirez savoir, écrit « saint Bernard à la pieuse Béatrix, quel est l'état de « ma santé, le résultat de mon voyage et l'établisse- « ment nouveau que je viens de faire. Pour vous ré- « pondre en peu de mots, je vous dirai que nos reli- « gieux ont passé d'un désert sauvage dans un séjour « agréable et pourvu de toutes choses nécessaires... « Je les ai laissés fort contents ; et pour ce qui me con- « cerne, je suis arrivé ici en bonne santé ; mais, depuis « mon retour, j'ai eu la fièvre intermittente qui m'a mis « à l'extrémité. Dieu m'a rendu la santé en peu de « temps ; et à l'heure qu'il est je me porte mieux qu'a- « vant mon voyage[2]. »

La tendre sollicitude et les encouragements qu'il prodigue aux âmes qu'il a ramenées dans la voie du salut, se manifestent dans d'autres lettres d'une manière admirable : « Oui, écrit-il à une personne de « qualité dont on ignore le nom, il n'est de joie pro- « fonde et vraie que celle dont Dieu est la source inta- « rissable ; et toute autre joie comparée à celle-là n'est « que tristesse..... Je vous en prends à témoin vous- « même. L'Esprit-Saint ne vous l'a-t-il pas dit avant « moi au fond de votre cœur ? Eût-il été possible hu

[1] S. Bern., Epist. 120. — [2] Epist. ad Beatric., 118.

« mainement qu'une jeune femme comme vous, riche,
« gracieuse, noble, s'élevât au-dessus de son âge et
« de son sexe, méprisât ce qui flatte les sens et la vanité, si une force invisible ne vous eût soutenue, et
« si des plaisirs plus doux ne vous eussent dégoûtée
« des choses de ce monde [1] ?... »

Mais parmi les âmes pieuses avec lesquelles Bernard entretenait des communications fréquentes et ferventes, celle qui paraît lui avoir été plus particulièrement attachée, c'est Ermengarde, comtesse de Bretagne. Les lettres qu'il lui adresse prouvent l'unité d'esprit qui existait entre eux; et l'on y peut admirer les expressions suaves et touchantes de la plus vive tendresse pastorale qui, sous son enveloppe austère, animait le cœur du saint moine.

Ermengarde, femme d'un mérite éminent, avait quelque temps végété dans la voie tiède et vulgaire où l'esprit du monde et l'esprit de piété s'allient pour se tolérer l'un l'autre, et se concèdent réciproquement leurs droits pour contenter, autant que possible, la grâce et la nature; mais une âme forte ne saurait longtemps respirer au sein d'une atmosphère si nauséabonde : Ermengarde éprouvait des désirs et des besoins de cœur auxquels le monde ne pouvait répondre. Déjà elle s'était adressée au cardinal de Vendôme et avait suivi ses conseils [2]; mais il lui fallait un saint pour la conduire dans les voies sublimes de la sainteté. Dieu lui envoya Bernard : c'était l'homme choisi entre mille, comme dit l'Écriture, qui dut l'élever au-dessus de ce monde et la guider sur la route de la céleste patrie.

[1] S. Bern., Epist. 114. — [2] Vid. Epist. Godf., lib. v, epist. 3 et 24.

Voici quelques extraits de deux lettres, les seules qui aient été conservées; elles nous feront pressentir quelle union chaste et vivante l'Esprit-Saint se plaît à former entre les âmes sanctifiées.

« Bernard, abbé de Clairvaux, salue sa fille bien-« aimée en Jésus-Christ, Ermengarde, ci-devant com-« tesse de Bretagne, présentement humble servante « de Dieu, et lui témoigne qu'il a pour elle tous les « sentiments d'une affection pure et chrétienne.

« Que ne puis-je vous rendre mon esprit aussi visible « que ce papier, et vous faire lire dans mon cœur les « sentiments d'amour que le Seigneur m'inspire et le « zèle qu'il me donne pour votre âme! Certes vous « reconnaîtriez que nulle langue et nulle plume ne sau-« raient les exprimer. Je suis près de vous en esprit, « quoique absent de corps. Il est vrai que je ne puis « vous montrer mon cœur; mais s'il m'est impossible « de le manifester entièrement, il dépend de vous ce-« pendant de le comprendre; vous n'avez qu'à entrer « dans le vôtre pour y trouver le mien, et m'attribuer « autant d'amour pour vous que vous sentez en avoir « pour moi. L'humble modestie ne vous permet pas de « croire que vous m'aimez plus que je ne vous aime; « et vous devez au contraire penser que le même Dieu « qui vous porte à m'aimer et à vous conduire d'après « mes conseils, me donne une ardeur égale pour répon-« dre à cette affection, et un tendre intérêt pour vous « servir. Comprenez donc de quelle sorte vous m'avez « retenu près de vous lors de mon départ; car pour « moi, je puis dire, selon la vérité, que je ne vous ai « point quittée en vous quittant, et que je vous re-« *trouve* partout où je suis. Voilà ce que j'ai cru pou-

« voir vous écrire en peu de mots, étant encore en « chemin. Mais j'espère vous écrire plus longuement « quand j'aurai plus de loisir, et lorsque Dieu m'en « facilitera les moyens[1]. »

Une seconde lettre exprime, avec non moins de suavité, l'harmonieux langage de l'amour spirituel.

« Mon cœur, écrit saint Bernard, est au comble de « la joie en apprenant la joie du vôtre. Je suis heu- « reux lorsque je sais que vous êtes heureuse, et votre « tranquillité fait la mienne. Cette paix que vous goûtez « ne procède, en aucune manière, ni de la chair ni du « sang. Vous avez renoncé aux pompes mondaines pour « vivre dans l'humilité; aux avantages d'une naissance « illustre pour mener une vie obscure et cachée; aux « richesses pour embrasser la pauvreté; enfin, vous « vous êtes sevrée des douceurs de votre patrie, des « consolations d'un frère et d'un fils. Après cela, n'est-il « pas visible que la joie de votre âme est un don de « l'Esprit-Saint? Il y avait longtemps que la crainte de « Dieu vous avait fait concevoir le désir du salut; mais « vous l'avez enfanté dans ces derniers temps, et « l'amour a banni la crainte. Oh! que j'aimerais à vous « entretenir de vive voix sur ce sujet, au lieu de vous « écrire! En vérité, je me fâche contre mes occupa- « tions qui m'empêchent si souvent de vous aller voir; « et je me réjouis quand j'aperçois des circonstances « qui me promettent ce bonheur. Elles sont rares, « j'en conviens; mais cette rareté me les rend d'au- « tant plus chères et précieuses. J'espère toutefois « qu'une occasion se présentera incessamment, et

[1] S. Bern., Epist. 116.

« d'avance je goûte les consolations douces et dési-
« rables de notre entrevue[1]. »

Nous lisons que la comtesse Ermengarde, cette fille si intime du cœur de Bernard, devint célèbre par ses œuvres de piété et par les abondantes aumônes qu'elle versait dans le sein des pauvres. Elle contribua puissamment à l'extension de l'ordre de Cîteaux, et fit bâtir dans ses propres domaines un vaste monastère à l'une des colonies de la filiation de Clairvaux[2]. C'était là que son saint directeur aimait à prendre quelque repos au milieu de ses courses apostoliques.

Plusieurs autres femmes d'élite de tous les rangs de la société embrassèrent, à la voix de saint Bernard, les conseils de la perfection chrétienne. Quelques-unes, retenues dans le monde par des liens légitimes, l'édifièrent par leur piété, et projetaient autour d'elles comme un reflet céleste ; d'autres, plus heureuses, et libres de tout engagement, rompaient avec le monde pour se vouer à Dieu seul, et entraînaient à leur suite beaucoup d'âmes conquises.

Parmi ces dernières, nous ne citerons que la vierge Sophie, à cause de l'intérêt particulier que saint Bernard lui témoigne. On ne connaît point de détails sur sa vie, et l'on ignore l'origine de ses rapports avec l'abbé de Clairvaux : la plupart des merveilles de grâce, opérées dans le mystère, aiment le mystère et demeurent inconnues aux hommes ; l'histoire ne raconte que les actions d'éclat ; mais les humbles vertus qui parfument le champ de l'Église échappent à ses regards. La lettre à Sophie renferme de trop utiles enseignements pour

[1] *S. Bern.*, Epist. 117. — [2] Vit. S. Bern., lib. I, cap. IX, n. 32.

en priver nos lecteurs. Nous en traduisons quelques fragments :

« Vous êtes bien heureuse de vous distinguer de « ceux de votre rang, et de vous élever au-dessus d'eux « par le désir de la solide gloire et par le généreux « mépris d'une gloire factice, plus illustre par cette « distinction que par la noblesse de votre naissance... « Que si les filles du monde, parées comme des édifices « et des palais, vous poursuivent de leurs railleries, « répondez-leur : *Mon royaume n'est pas de ce « monde*. Répondez-leur : *Mon temps n'est pas en- « core venu, tandis que le vôtre est toujours prêt*. « Répondez-leur : *Ma gloire est cachée avec Jésus- « Christ en Dieu ; et lorsque Jésus-Christ, qui est « ma gloire, apparaîtra dans sa gloire, j'appa- « raîtrai aussi dans ma gloire avec lui*... Au reste, « le fard, la pourpre, les parures, peuvent avoir de la « beauté, mais ne la donnent pas ; car la beauté qu'on « prend avec le vêtement et qu'on quitte en le quit- « tant, est la beauté du vêtement, mais non la beauté « de la personne. Laissez donc les autres filles em- « prunter une beauté étrangère, quand elles se trou- « vent dépourvues de celle qui leur était propre. Elles « montrent bien qu'elles sont privées de la beauté in- « térieure et véritable, par cela même qu'elles se parent « avec tant de soin pour plaire à des insensés. Quant à « vous, ma fille, jugez indigne de vous une beauté qui « provient de quelques peaux de bête ou du travail des « vers. La véritable beauté de chaque chose est celle qui « réside en elle-même et qui ne dépend point d'une ma- « tière séparée d'elle. La pudeur, la modestie, le silence, « l'humilité, tels sont les ornements d'une vierge chré-

« tienne... Oh ! qu'une chaste pudeur répand de grâces « sur le visage ! et combien ces charmes sont plus aima« bles que les perles et les pierreries ! Pour vous, vos « trésors ne sont point associés au corps qui se flétrit « et se corrompt ; mais ils tiennent à l'âme, et ils par« ticiperont à son immortalité [1]. »

Les exemples de ces grandes âmes et leur influence de plus en plus vaste, propagèrent l'esprit de piété, comme l'étincelle électrique, dans toutes les conditions de la société ; les trônes aussi bien que les hameaux en ressentirent les heureux effets. Un fils du roi Louis le Gros [2], le prince Henri, vint à Clairvaux pour voir saint Bernard ; et pendant qu'il conversait avec l'homme de Dieu, il se sentit touché d'un si ardent désir de demeurer avec lui, d'embrasser la vie religieuse, qu'il congédia sa brillante suite, et déclara, au grand étonnement de la cour, qu'il ne quitterait plus le monastère. Bernard, avant de l'admettre au noviciat, le soumit à des épreuves longues et humiliantes ; il l'employa aux travaux les plus durs, et même à l'office de la cuisine ; mais le prince persévéra dans ces exercices, et devint un des plus humbles moines de Clairvaux. Ce ne fut que longtemps après, et malgré ses vives résistances, qu'il accepta l'évêché de Beauvais ; et plus tard il monta sur le siége de Reims, où il rendit de précieux services à l'Église [3].

[1] S. Bern., Epist. 113.

[2] Louis le Gros avait eu, outre Philippe qui venait de mourir, six fils : Louis le Jeune, qui lui succéda ; Henri, qui devint moine de Clairvaux ; Robert, comte de Dreux ; Pierre, seigneur de Courtenay ; Philippe, qui reçut les ordres sacrés, et une fille nommée Constance.

[3] *Stephani Parisiens.* Commentar. in Regul. S. Benedict., cap. XXXV. In *Ann. ord. Bened.*, t. VI, p. 700. Voy. aussi Recueil des hist. de France, t. XII, p. 91.

A ces glorieuses conquêtes ajoutons encore celle d'Amédée, jeune prince d'Allemagne et proche parent de l'empereur. Ce dernier étant mort, Amédée se dégoûta des grandeurs qui durent si peu, et se dépouilla des insignes de sa dignité pour se retirer à Clairvaux. Il y demeura toute sa vie parmi les simples moines, qu'il édifia par ses douces vertus[1].

Du reste, il serait impossible de citer tous les grands exemples d'abnégation, d'humilité et de vertus généreuses qui se renouvelaient chaque jour, et se provoquaient les uns les autres, sous l'irrésistible influence du saint abbé de Clairvaux. Celui-ci, obligé, pour les soins de son Ordre, de faire de fréquents voyages, semait sur sa route la semence du ciel, et récoltait, dans les greniers de Clairvaux, une moisson riche et abondante. « Si l'on voulait rapporter ces choses de vive voix ou par écrit, dit un historien, on risquerait d'exciter l'incrédulité de ceux qui n'ont point le sens des choses saintes. »

Cependant si la piété renaissait dans le monde et germait pour ainsi dire sous les pas de l'homme de Dieu, qu'on juge des fruits divins qu'elle produisit à Clairvaux même, et des merveilles dont ce monastère dut offrir le spectacle! Bernard, comme une ra-

[1] Hist. de Cîteaux, vol. III, ch. IX, p. 247. On rapporte aussi à cette même époque la conversion du célèbre Othon, fils du duc d'Autriche, plus connu sous le nom d'Othon de Friesingen. Ce prince, petit-fils de l'empereur Henri et allié de presque toutes les maisons régnantes, étant venu faire une retraite à Morimond, monastère de l'ordre de Cîteaux, il y ressentit un attrait si puissant pour la vie religieuse, qu'il prononça ses vœux ainsi que quinze de ses compagnons. Dans la suite, il devint évêque de Friesingen, et prit, comme nous le verrons, une part très-active aux affaires de son siècle. (Voy. Manriq. Ann. Cist., 1126.)

dieuse lumière, éclairait cette vivante solitude, et la fécondait par sa parole, par son regard étincelant par son amour, par sa seule présence. Il faudrait un livre spécial pour retracer l'histoire de cette majestueuse réunion de vrais chrétiens qui tous ensemble gravissaient les hauteurs de la plus sublime perfection. Bornons-nous à quelques simples traits qui se rapportent aux frères convers de Clairvaux; ce sont les plus obscurs et les moins connus, mais non pas les moins édifiants; et nous nous plaisons à les mettre en évidence.

Il y avait à Clairvaux, raconte l'annaliste de l'Ordre[1], un frère convers de grande vertu et d'obéissance, lequel avait appris à l'école du Saint-Esprit à être doux et humble de cœur. Chacun rendait de lui ce témoignage, que jamais on ne l'avait vu s'abandonner à l'impatience ou à l'humeur, quelque injure qu'on lui fît; au contraire, il priait pour ceux qui l'affligeaient, et il avait l'habitude de dire au moins une fois le *Pater* pour chacun de ceux qui le proclamaient, justement ou injustement, aux accusations de la coulpe. Un jour, ayant été envoyé dehors pour quelques affaires, il se trouva obligé de passer seul dans une forêt isolée; et lorsqu'il y pensait le moins, il fut assailli d'une troupe de voleurs qui lui prirent son cheval et le dépouillèrent complétement. Les voleurs l'ayant ensuite laissé là, il se prosterna devant Dieu pour le supplier de leur pardonner ce péché. Or, il arriva que l'un d'eux, curieux de voir ce que faisait le pauvre frère, après avoir été mis dans un

[1] *Exord.*, dist. 4, cap. x.

état si déplorable, s'approcha avec précaution et le considéra de loin. Mais comme il le vit en prières, il s'en retourna au plus tôt vers ses compagnons et leur dit, en se frappant la poitrine : « Malheur à nous, misérables et damnés que nous sommes! nous méritons la mort, car nous avons traité si mal un saint homme : c'est un moine de Clairvaux. » Les voleurs n'eurent pas plutôt entendu ces paroles, qu'ils furent touchés de componction ; et revenant sur leurs pas, ils trouvèrent le religieux prosterné et priant pour eux. Ils lui rendirent tout ce qu'ils lui avaient pris, et lui demandèrent pardon.

Un autre convers, homme simple et *prompt à obéir*, avait la charge des bœufs, dans une des fermes de Clairvaux. Or, raconte le même chroniqueur[1], ce religieux vit un jour Jésus-Christ qui l'assistait dans son travail. De ce moment, embrasé du désir de mourir et de rejoindre *Celui qui marche avec les âmes simples*, il tomba malade ; et le septième jour, étant à l'agonie, saint Bernard le visita pour lui dire un dernier adieu *comme à un enfant chéri et bien-aimé qui s'en allait en sa céleste patrie*. Il reçut avec humilité la bénédiction paternelle; puis il rendit son dernier soupir, en présence de saint Bernard qui témoigna *que le Seigneur avait véritablement marché avec lui*.

Au nombre de ces humbles frères, il s'en trouvait encore un dont la vie et la mort furent souvent citées par le saint abbé lui-même[2]. C'était un religieux qui durant plusieurs années souffrait les maux les plus cui-

[1] Exord., dist. 4, cap. XVIII. — [2] Idem, dist. 4, cap. XVI.

sants avec une invincible patience; un ulcère dévorai ses chairs et avait déjà atteint les os. Mais jamai aucune plainte n'était sortie de sa bouche; il continuait, au milieu de ses douleurs, à pratiquer la règle du silence monastique, lorsque tout à coup, sur le point de s'éteindre, une force surhumaine le ranime; et le malade, d'une voix sonore, et comme ivre d'un vin céleste, se met à entonner un chant de triomphe. Ainsi mourut en chantant cet homme purifié; ne cessant de chanter qu'en cessant de vivre, et achevant dans la Jérusalem céleste les cantiques d'allégresse qu'il avait commencés sur la terre[1]. »

Cependant saint Bernard, excédé de soins et de fatigues, retomba malade. Contraint de s'isoler dans son ancienne cellule, il envoya prier Guillaume de Saint-Thierry de venir auprès de lui. C'était son ami le plus cher, le confident de ses pensées; lui aussi était malade; mais il vint à Clairvaux; tous deux avaient besoin de se voir, de se soutenir, de souffrir ensemble.

Guillaume a laissé par écrit les impressions qu'il éprouva lors de cette visite; et grâce à sa naïve chronique, nous pourrons nous-mêmes assister, en quelque sorte, à la conversation familière de ces deux grands hommes.

[1] Loc. cit.

CHAPITRE X.

Guillaume de Saint-Thierry raconte ce qui se passa lors de son séjour à Clairvaux. — Traité de saint Bernard sur la *grâce et le libre arbitre*. — Le saint est appelé au concile de Troyes.

« J'étais malade dans notre maison de Reims, raconte le B. Guillaume de Saint-Thierry, et la maladie commençait à m'épuiser entièrement, lorsque Bernard m'envoya son frère Gérard, d'heureuse mémoire, et me manda à Clairvaux où il m'assurait que je guérirais ou mourrais bientôt. Je reçus comme de Dieu la faveur qu'il m'accordait de mourir chez lui, ou de vivre quelque temps en sa compagnie, et je ne sais laquelle des deux choses j'eusse préférée. J'y allai promptement, et toutefois avec beaucoup de peine. Lorsque je fus arrivé, je ressentis l'effet des promesses du saint abbé, et j'avoue que ce fut en la manière que je désirais ; car je fus guéri de ma grande et douloureuse maladie ; mais les forces ne me revinrent que lentement. Mon Dieu, que je tirais d'avantages de cette faiblesse ! car Bernard étant lui-même souffrant tandis que j'étais à Clairvaux, ses infirmités lui laissèrent le loisir de s'occuper de moi ; en sorte que, malades l'un et l'autre, nous demeurions ensemble tout le long du jour, nous entretenant de la médecine spirituelle et des remèdes contre les langueurs de l'âme.

« Il m'expliquait alors plusieurs choses du Cantique des cantiques ; mais il ne m'en découvrait que le sens moral et pratique, sans me parler des mystères plus profonds qui sont renfermés dans ce Livre sacré, parce que je le désirais ainsi et l'en avais supplié. Et de peur que ce que j'entendais ne s'échappât de ma mémoire, je l'écrivais tous les jours autant que Dieu me l'imprimait dans l'esprit et que je m'en pouvais souvenir. Il me communiquait avec une bonté non pareille et une entière liberté d'esprit les lumières qu'il avait reçues de la grâce, et celles qu'il avait acquises par sa propre expérience ; et il s'efforçait de me faire comprendre beaucoup de choses que j'ignorais et qu'on ne peut connaître que par la pratique du divin amour[1].

« Or, le dimanche de la Septuagésime étant proche, je me trouvais le soir du samedi précédent assez bien pour pouvoir me lever tout seul de mon lit et marcher dans la maison. Je me disposais le même jour à m'en retourner dans notre abbaye ; mais le saint, ayant ap-

[1] Le sublime livre du Cantique ne saurait être goûté que par ceux qui ont quelque expérience du mystère d'amour. Saint Bernard donne la clef de ce mystère dans les paroles suivantes : « Il faut moins considérer les expressions « du *Cantique des cantiques* que les affections. L'amour y parle partout ; et si « quelqu'un veut avoir l'intelligence de ce que nous disons, il faut qu'il aime. « En vain celui qui n'aime point s'approchera pour écouter ou pour lire ; parce « que cet entretien, tout de feu, ne sera jamais compris d'un cœur de glace... « Ce doux colloque, dit-il ailleurs, exige des oreilles chastes, et lorsque vous « pensez aux deux amants dont il est question, ne vous représentez pas un « homme et une femme, mais le Verbe et l'âme, ou bien Jésus-Christ et l'Église, « ce qui revient au même ; sinon que l'Église ne marque pas une âme seule, « mais l'union ou plutôt l'unité de plusieurs âmes. » (In Cant. cantic., serm. 79 et 61.) Nous reviendrons plus tard sur les magnifiques commentaires que saint *Bernard donna* sur ce livre mystérieux.

pris ma résolution, m'empêcha de l'exécuter et me défendit expressément d'y penser jusqu'à la Quinquagésime. Je me soumis avec d'autant moins de peine à cet ordre, que ma volonté me le rendait agréable et que ma faiblesse semblait le rendre nécessaire. Or, quand je voulus, après la Septuagésime, m'abstenir de viande, en ayant mangé jusqu'alors selon que Bernard me l'avait commandé, il me le défendit encore et ne voulut jamais y consentir. En ceci, je ne crus pas devoir acquiescer à son sentiment, et je ne voulus écouter ni son ordre ni ses prières. Nous nous séparâmes donc le samedi soir, lui s'en allant au chœur sans dire mot, et moi dans mon lit.

« Incontinent après que je fus couché, la violence du mal me reprit avec une force extraordinaire; et je souffris si cruellement toute la nuit, que la douleur surmonta tout ce que je pouvais avoir de résignation et de patience; en sorte que, désespérant de ma vie, je ne pensais pas que j'irais jusqu'au lendemain pour voir au moins encore une fois le grand serviteur de Dieu. Après avoir passé la nuit entière dans ces angoisses, j'envoyai de grand matin pour le supplier de venir auprès de moi. Il vint aussitôt, mais avec le visage sévère d'un homme qui fait une réprimande, et non pas avec cette compassion douce et charitable qu'il avait coutume de me témoigner. Il me dit toutefois en souriant : « Eh bien, que mangerez-vous aujourd'hui? » Et moi qui savais, avant qu'il me parlât, que ma désobéissance du jour précédent était la véritable cause du redoublement de mon mal, je lui répondis : « Je mangerai tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner. » « Reposez-vous donc, dit-il, vous ne mourrez pas encore. »

Et il s'en alla. Que dirai-je de plus? A l'heure mêm je fus délivré de toutes mes douleurs[1]. Il ne me rest qu'une lassitude qui m'empêcha de me lever ce jour-là car les maux que j'avais endurés étaient extrêmes, e je ne me rappelle pas d'en avoir jamais subi de sem- blables. Mais le lendemain j'étais parfaitement remis et mes forces étant revenues, je m'en retournai pe de jours après dans mon monastère, avec la bénédic tion et les bonnes grâces de mon hôte[2]. »

Saint Bernard profita des courts instants de relâch que ses souffrances avaient nécessités, pour écrire u traité sur *la grâce et le libre arbitre*. Voici quelle e fut l'occasion. Il s'entretenait un jour avec ses frère sur les merveilleux effets de la grâce, et ajoutait ave l'accent de la reconnaissance que la grâce l'avait pré venu dans le bien, que c'était elle qui donnait au bie son commencement, son progrès et sa perfection. . ces paroles, un des auditeurs lui dit : « Si c'est l grâce qui fait tout, quelle sera notre récompense, o sont nos mérites, où est notre espérance[3]? Le sai répondit avec saint Paul : « Dieu nous a sauvés par s miséricorde, et non par les œuvres de justice que nou avons faites : *Non ex operibus justitiæ quæ fecimu nos, sed secundum suam misericordiam salvos n fecit*[4]. Eh quoi ! continua-t-il, pensiez-vous être l'au teur de vos mérites et vous sauver par votre justic propre, vous qui ne pouvez pas seulement prononcer l

[1] Et quid dicam ? confestim et omnis dolor abiit.

[2] *Guill.*, lib. I, cap. XII, p. 1100, n. 59 et 60.

[3] *Ubi ergo*, ait, sunt merita nostra, aut ubi est spes nostra? Vid. Boll., t. V cap. I, p. 643. — [4] Tit., III, 5.

n de Jésus sans la grâce du Saint-Esprit? Avez-
us oublié la parole de celui qui a dit : Vous ne pou-
z rien faire sans moi[1] ; et ailleurs : Cela ne dépend ni
celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu
i fait miséricorde[2]. Vous désirez savoir ce que de-
ent alors le libre arbitre? Ma réponse sera courte : *Il
it son salut.* »

Le saint docteur jugea convenable de traiter avec
us de maturité une question si délicate, et il écrivit
remarquable ouvrage dont nous allons exposer le
sumé succinct[3].

D'abord il établit, avec saint Augustin, que toute
nne action suppose la coopération de la volonté hu-
aine avec la grâce divine, et qu'ainsi l'œuvre du salut
peut s'accomplir qu'avec le concours de ces deux
oses : la grâce et la liberté ; la grâce qui donne et la
erté qui reçoit, qui admet, qui acquiesce, qui con-
nt ; en sorte que *faire son salut,* c'est consentir à la
âce ; « *consentire enim salvari est.* » Il n'y a donc
e la volonté, ou le consentement *libre* et non *forcé*
la volonté qui puisse rendre l'homme heureux ou mal-
ureux, selon qu'il s'applique au bien ou au mal. C'est
urquoi ce consentement est appelé avec beaucoup
sens *le libre arbitre*, tant à cause de la liberté que
omme ne peut perdre (*ob voluntatis inamissibilem*

Jean, XV, 5. — [2] Rom., IX, 16.

Tractatus de grat. et lib. arbitrio. Il n'entre pas dans notre plan d'ana-
er d'une manière complète tous les ouvrages de saint Bernard ; ce serait un
vail qui grossirait trop cette histoire, et qui d'ailleurs pourra se faire plus
lement dans un livre à part ; mais si nous insistons sur le *Traité de la
ce, c'est qu'il résume* la doctrine catholique sur plusieurs points étrange-
t *interprétés par les* chrétiens dissidents.

libertatem), qu'à cause du jugement qui l'accompagne toujours. Ce consentement est essentiellement libre à cause de la volonté; et il est juge de lui-même à cause de l'exercice de la raison. « Comment en effet, pour-« suit saint Bernard, pourrait-on avec justice imputer « le bien ou le mal à celui qui ne serait pas libre, « puisque la force majeure sert d'excuse légitime à l'un « et à l'autre? Or, il est certain que là où il y a né-« cessité il n'y a point de liberté; que s'il n'y a point « de liberté, il n'y a point non plus de mérite, ni par « conséquent de jugement. Toute action qui n'est point « faite avec la liberté d'un consentement volontaire « est destituée de mérite... De là vient que les actions « des fous, des enfants et de ceux qui dorment, ne « sont réputées ni bonnes ni mauvaises; parce que, « n'ayant pas l'usage de leur raison, ils n'ont pas non « plus de lumière pour l'exercice de leur jugement, ni « par conséquent de leur liberté[1]. »

Après avoir nettement défini la liberté et les divers états où elle se trouve, saint Bernard l'envisage dans ses rapports avec la grâce. Il montre que la volonté ne peut s'exercer que par le simple acte du vouloir; mais que, pour donner son vouloir à tel objet ou à tel autre, elle a besoin de la grâce. « Car je ne dis pas, « ajoute-t-il, que par la liberté nous ayons le vouloir « du bien ou le vouloir du mal; je dis seulement que « nous avons le simple vouloir; car le vouloir du bien « est un don, et le vouloir du mal est une faute; mais « le simple acte du vouloir est précisément ce par quoi « nous sommes capables de bien et de mal. Ainsi, par

[1] *Tract.*, n. 5.

« nous-mêmes, nous voulons; mais par la grâce nous « voulons le bien[1]..... »

« C'est la grâce seule, dit-il plus loin, qui excite le « libre arbitre en lui inspirant la bonne pensée; qui « le perfectionne en changeant son affection; qui le for- « tifie pour que le bien commencé puisse s'accomplir; « qui le soutient, de peur qu'il ne défaille. Or, dans « toutes ces opérations, la grâce agit de telle sorte que, « dans le commencement, elle prévient la volonté, et « qu'ensuite elle l'accompagne toujours. L'une et l'au- « tre concourent à la perfection de l'œuvre qui a été « commencée par la grâce, de manière qu'elles opè- « rent simultanément, et non l'une après l'autre; la « grâce ne fait pas une partie, et la liberté une autre; « mais chacune, par un seul et même acte, fait l'œuvre « tout entière[2]..... »

Saint Bernard continue, autant que ces hautes questions le comportent, à déterminer les rapports et les points de contact de la liberté et de la grâce; puis, partant de ces prémisses, il en déduit toute la doctrine de la justification. « O homme, dit-il, tu ne pouvais « te créer quand tu n'existais pas; pécheur, tu ne « pouvais te justifier; mort, tu ne pouvais te res- « susciter. Il n'y a que celui qui ignore la justice de « Dieu, en voulant établir la sienne propre, qui « puisse douter de ces vérités. Et qui donc ignore la « justice de Dieu? C'est celui qui s'attribue d'autres

[1] Ex ipso nobis est velle; ex ipsa bonum velle, n. 17.

[2] Ita tamen quod a sola gratia cœptum est, pariter ab utroque perficitur; ut mixtim, non singillatim; simul, non vicissim, per singulos profectus operentur.... n. 47.

« mérites que les mérites provenant de la grâce[1].

« Après cela, on demande ce qui constitue nos mé-« rites? Je réponds que le concours de notre volonté « avec la grâce qui nous justifie nous est imputé à « justice. La régénération, la réparation (*reformatio*) « de notre intérieur ne pouvant se faire qu'avec l'ac-« quiescement de notre liberté, cet acquiescement, cet « assentiment constitue nos seuls mérites[2]. Ainsi nos « mérites, ce sont les jeûnes, les veilles, la conti-« nence; les œuvres de miséricorde et les autres pra-« tiques de vertu par lesquelles notre homme intérieur « se renouvelle de jour en jour, à mesure que nos « intentions courbées vers la terre se redressent vers « le ciel ; à mesure que nos affections languissantes « se purifient par l'amour des choses spirituelles; et que « notre mémoire, souillée par le souvenir des péchés « passés, s'épure dans la sainte joie que lui donnent « les bonnes actions. Ces trois choses contribuent prin-« cipalement au renouvellement de l'homme intérieur: « la droiture de l'intention, la pureté des affections, « la pratique des bonnes œuvres. Mais comme c'est « l'Esprit-Saint qui opère en nous ces dispositions, « elles sont des dons de Dieu; et d'une autre part, « comme elles exigent le consentement et le concours « de notre volonté, elles nous sont imputées à mé-« rite[3]... En un mot, pour conclure avec saint Paul:

[1] Quis est qui ignorat Dei justitiam? Qui seipsum justificat. Quis est qui seipsum justificat? Qui merita sibi aliunde quam a gratia præsumit.

[2] Sola, quæ nobiscum quodammado fit propter consensum voluntarium, in merita nobis reputabitur reformatio.

[3] *Quia* vero cum nostræ voluntatis assensu, nostra sunt merita... n. 51.

« Ce sont ceux qu'il justifie, et non pas ceux qu'il a « trouvés justes, que Dieu glorifie au ciel[1]. »

Telle est la substance du savant ouvrage que les Bollandistes appellent le livre d'or[2].

Les questions les plus subtiles et les plus compliquées de la théologie y sont expliquées avec onction et clarté; la grâce et ses diverses opérations, sa force, ses effets, son influence sur l'homme; la volonté humaine, sa liberté, sa puissance primitive, son impuissance actuelle et son état de faiblesse depuis le péché d'origine; l'accord de la liberté avec la grâce; les dons de Dieu et les mérites des hommes; la justification par Jésus-Christ : tous ces différents points, développés selon les principes immuables de l'Église, présentent, sous la plume de saint Bernard, la vérité toujours la même sous une forme nouvelle : *nove, non nova*[3].

Le saint abbé de Clairvaux, encore malade, avait à peine repris ses fonctions abbatiales, auxquelles son amour le ramenait incessamment, qu'il fut convoqué à un concile qui dut s'ouvrir à Troyes au commencement de l'année 1128. Les affaires litigieuses de l'Évêque de Paris et d'autres graves questions qui intéressaient

[1] Rom., VIII, 30.

[2] Libellus sane totus aureus. Vid. Mabill., Ann., lib. LXXV, n. 60.

[3] Il semble que le saint concile de Trente ait eu sous les yeux l'ouvrage de l'abbé de Clairvaux, quand il exposa la doctrine de la justification; car il le reproduit presque textuellement. C'est cet admirable accord des doctrines de tous les siècles qui caractérise l'Eglise catholique : la continuité du même esprit dans la perpétuité du corps enseignant est le témoignage le plus puissant de la vérité. « Nous exposons, dit le concile de Trente, la saine et vraie doctrine « de justification, telle qu'elle est émanée du soleil de justice, Jésus-Christ, « l'auteur et le consommateur de notre foi, telle que les apôtres nous l'ont « laissée et que l'Eglise catholique l'a toujours tenue et gardée, par l'inspiration « de l'Esprit-Saint. » (Voy. Conc. Trid., session VI.)

l'Église de France avaient déterminé le pape Honorius à réunir les prélats français, sous la présidence de son légat, le cardinal Mathieu, évêque d'Albano.

Le cardinal voulut que l'abbé de Clairvaux assistât au concile, et lui écrivit pour le presser de s'y rendre. Mais Bernard s'était proposé de ne plus sortir de sa solitude, et de ne point s'occuper, sans urgence, des affaires qui lui semblaient en dehors de sa vocation. Ses infirmités de plus en plus fréquentes lui donnaient d'ailleurs le droit de se récuser; et dans cette disposition, il écrivit au légat apostolique pour lui faire connaître son état et ses sentiments. Voici quelques passages de sa lettre que nous ne pouvons nous dispenser de rapporter : « J'ai été prêt, dit-il, à vous obéir; mais « mon corps n'a pas suivi ma bonne volonté; et ma « chair, brûlée par une fièvre continuelle, épuisée de « sueurs, n'a pu se rendre aux exigences de l'esprit « qui est prompt. Que mes amis jugent si cette excuse « est légitime, eux qui se servent des liens de l'obéissance que j'ai vouée à mes supérieurs, pour m'enlever « si souvent de mon cloître et me rejeter dans le « monde... C'est, disent-ils, une affaire importante qui « nous oblige à vous appeler. Mais pourquoi donc jeter « les yeux sur moi? Ces affaires sont ou faciles ou difficiles. Si elles sont faciles, on les fera bien sans moi; « difficiles, je n'en viendrai pas à bout.... à moins qu'on « ne s'imagine peut-être que je suis plus capable qu'un « autre? En ce cas, comment se fait-il, ô mon Dieu, « que je sois le seul pour lequel vous vous soyez jamais « trompé, en mettant sous le boisseau une lampe qu'il « fallait placer sur le chandelier? Ou, pour parler plus « clairement, pourquoi m'avez-vous fait moine? Pour-

« quoi avez-vous caché dans le secret de votre maison « un homme qui était nécessaire au monde? Mais je « m'aperçois qu'en me plaignant de la sorte, je prends « un peu d'humeur. Je vous déclare donc, révérend « père, que malgré ma répugnance, je me soumettrai « tranquillement aux ordres que vous me donnerez, « laissant à votre discrétion le soin de m'épargner[1]. »

Cependant ni les exigences de sa santé, ni son besoin de retraite, ni ses réclamations instantes, ne purent le dispenser de paraître au concile. Il en reçut l'invitation formelle, et dès lors l'obéissance l'emporta sur les autres considérations. Il partit pour Troyes, au milieu de l'hiver, et alla prendre sa place dans la vénérable assemblée. Ce fut sous son inspiration que le concile régla les différends de l'Église de France, et promulgua plusieurs décrets concernant la discipline cléricale. Ces règlements, qui ne sont pas arrivés jusqu'à nous, sont vantés par les historiens du temps, à cause de l'énergie et de la sagesse à la fois suave et forte qui en dicta les dispositions[2].

Le concile de Troyes s'était ouvert le 13 janvier 1128; il allait se terminer, quand un mémorable incident vint prolonger ses séances et donner à sa mission une importance nouvelle.

[1] Epist. 25. — [2] Ann. Cist., t. I, p. 184.

CHAPITRE XI.

Institution des Templiers. — Retour de saint Bernard à Clairvaux. — Humiliations qu'il éprouve. — Ses travaux et ses prédications quotidiennes.

A chaque âge de la Chrétienté de nouveaux besoins naissent, un nouvel esprit se manifeste. L'Église, comme une mère prévoyante, pourvoit à ces besoins et les sanctifie. Sa puissance d'amour ne dort jamais; sans cesse elle enfante, elle crée, elle offre des ressources nouvelles aux nouvelles exigences; et l'on ne saurait signaler, parmi les diverses préoccupations qui ont agité les hommes et les siècles, nulle pensée, nulle tendance, nulle infortune, nul désir, qui n'ait trouvé dans le sein de l'Église son véhicule, son remède, son baume, son aliment, l'objet correspondant aux vœux et aux nécessités de l'époque.

Dès le commencement du douzième siècle, la récente conquête de Jérusalem avait allumé dans le monde un enthousiasme à la fois religieux et guerrier. Les guerres saintes n'étaient elles-mêmes que le développement et la mise en œuvre, pour ainsi dire, d'une idée sublime qui dut produire ce que le sceptre de Charlemagne et la politique de ses successeurs avaient préparé de longue main; à savoir, la fusion des divers peuples qui *constituaient* la Chrétienté. Cette idée ne se dévoilait

point alors dans toute sa clarté; mais elle planait sur le Saint-Sépulcre, comme un météore lumineux qui servait de point de ralliement à tous les peuples. Elle leur offrait à tous un même attrait, un même but; et pour l'atteindre, tous les regards se rencontrent, les cœurs se touchent, les diverses conditions se confondent dans les mêmes sympathies : le prince comme le prêtre, le chevalier comme le simple bourgeois, faisaient cause commune sous la bannière de la Croix.

De là le caractère et l'esprit général de cette époque, esprit qui est toujours analogue à l'objet auquel il s'attache et qu'il poursuit. Cet objet avait deux faces; il était à la fois terrestre et divin : la Jérusalem de la terre faisait un appel à ceux qui aspiraient à la Jérusalem du ciel; et ces deux pensées confondues provoquaient en même temps les larmes de la piété et l'enthousiasme des combats. Les religieux s'animèrent d'une bravoure chevaleresque; les chevaliers s'enflammèrent d'un zèle religieux; le soldat se fit moine, dans la perspective de la céleste Sion; le moine se fit soldat pour la délivrance de la Sion terrestre; les deux glaives s'allièrent ensemble pour la même cause; et cette alliance, contractée d'abord dans les esprits, dut inévitablement passer dans les mœurs, dans les faits, et se constituer dans la société. De là les Ordres à la fois monastiques et militaires, dont l'Église s'empara dès l'origine, pour les légitimer et leur communiquer, avec sa haute sanction, une direction supérieure et une séve vivifiante.

Déjà les Hospitaliers, plus connus sous le nom de Chevaliers de Malte, avaient reproduit immédiatement après la première croisade, l'antique ordre de Saint-

Lazare, dont les débris n'avaient jamais cessé de subsister à Jérusalem, pour soigner les malades et protéger les pèlerins. Mais il fallait à la Terre-Sainte une milice spéciale, plus fortement organisée, afin d'opposer un rempart solide aux infidèles, pour veiller à la sûreté des routes, faciliter les communications et guider les pèlerins qui, de tous les points du monde, convergeaient vers le glorieux Sépulcre du Christ.

Plusieurs chevaliers francs, de l'expédition de Godefroy de Bouillon, s'étaient associés, dans ce noble but, vers l'an 1118; et comme ils avaient obtenu du roi de Jérusalem une habitation sur l'emplacement de l'ancien temple, on les désigna dès lors sous le nom de Chevaliers du Temple (*Milites Templi*). Ils vivaient en communauté, soumis à une discipline militaire, sous le commandement de Hugues de Paganis, leur premier grand maître. Ils avaient pour devise cette parole du Psalmiste : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam!*

Cependant, depuis dix ans que cette association s'était formée, elle ne comptait encore que neuf membres; et ce petit noyau d'hommes dévoués n'avait pu ni se développer ni se recruter[1]. Enfin, vers l'année 1128, ils vinrent à Rome, avec des lettres du patriarche de Jérusalem, pour demander au Pape une règle de vie et cette puissante impulsion romaine, sans laquelle rien ne se fonde ni ne prospère dans l'Église. Honorius comprit l'importance d'une institution si adaptée aux besoins de son temps, et chargea les prélats français, assemblés à Troyes, de l'examiner et

[1] Guill. de Tyr., liv. XII, ch. VII.

de lui donner une forme définitive. En conséquence, Hugues de Paganis, à la tête des Templiers, se présenta au concile, avec les lettres du Souverain Pontife; et plein d'un chaleureux zèle, il exposa les projets qu'il avait conçus. L'Église, disait-il, possède assez de boulevards contre ses ennemis invisibles et contre la malice des puissances spirituelles; mais elle manque d'une assistance particulière contre ses ennemis visibles, surtout en Orient, où les infidèles rendaient les Lieux saints presque inaccessibles. Il ajouta qu'après s'être longtemps éprouvés, ses compagnons se croyaient assez forts pour se vouer à une mission si généreuse, et que le temps viendrait où le monde entier jouirait des bienfaits de leur institution.

Ces paroles et ces promesses captivèrent les sympathies des Pères du concile; tous applaudirent aux intentions magnanimes de Hugues, et ils chargèrent l'abbé de Clairvaux de la rédaction des règles du nouvel Ordre. Saint Bernard, quoique malade et impatient de retourner dans sa cellule, sentit renaître ses forces pour accomplir l'œuvre qui lui était dévolue. Il entra dans l'esprit qui animait les Templiers, et leur donna les statuts où respiraient l'ardeur belliqueuse et la ferveur monacale. Ces statuts se résument dans la formule du serment que les chevaliers prononçaient à la cérémonie de leur profession[1]. Nous la transcrivons ici comme un document historique qui appartient à la mémoire de saint Bernard.

[1] La constitution que saint Bernard composa pour les chevaliers du Temple se trouve insérée dans la Chronique de Citeaux, du moine Aubert Miré, qui l'a *extraite du manuscrit* conservé anciennement dans la bibliothèque de Saint-Victor *de Paris. Elle* est trop étendue pour trouver place dans cet ouvrage.

« Je jure que je défendrai par mes paroles, par mes « armes, par toutes les voies qui me seront possibles, « et par le sacrifice même de ma vie, les mystères de « la foi, les sept sacrements, les quatorze articles de « foi, le symbole des apôtres et celui de saint Athanase, « l'ancien et le nouveau Testament avec les explica- « tions des saints Pères, reçues par l'Église; l'unité de « la nature divine et la trinité des personnes en Dieu; « la virginité de la vierge Marie, avant et après avoir « mis son Fils au monde.

« De plus, je promets obéissance au grand maître « de l'Ordre, et soumission aux statuts de notre bien- « heureux père Bernard. J'irai combattre outre-mer, « toutes les fois qu'il y aura nécessité. Je ne fuirai ja- « mais devant trois infidèles, quand même je serais « seul. J'observerai une chasteté perpétuelle. J'assiste- « rai, par mes paroles, mes armes et mes actions, les « personnes religieuses, et principalement les abbés et « religieux de l'ordre de Cîteaux, comme étant nos « frères et nos amis particuliers, avec lesquels nous « avons une association spéciale. En témoignage de « quoi je jure de mon plein gré que je garderai ces « engagements. Ainsi que Dieu me soit en aide et ses « saints Évangiles[1]. »

On voit par cet acte et par plusieurs autres monuments non moins authentiques[2], combien les Templiers avaient de vénération et de reconnaissance pour celui qu'ils regardaient comme leur père et leur protecteur. « Allez, leur disait Bernard, allez, braves chevaliers! « Chassez d'un cœur intrépide les ennemis de la croix

[1] *Ann. Cist.*, t. I, p. 187, n. 24. — [2] Hist. de Cîteaux, vol. III, ch. XV

« de Jésus-Christ, bien sûrs que ni la mort ni la vie
« ne pourront vous séparer de l'amour de Dieu qui est
« en Jésus-Christ. En toutes conjonctures, et parmi tous
« les périls, répétez ces paroles de l'apôtre : Vivants
« ou morts, nous sommes à Dieu ! Vainqueurs ou mar-
« tyrs, réjouissez-vous, vous êtes au Seigneur[1] ! »

Dans un opuscule qu'il publia quelque temps après, ernard fait l'éloge des soldats de la nouvelle milice et écrit avec complaisance leurs mœurs et leur genre de ie. Il vante leur obéissance qui est telle, dit-il, que ul d'entre eux ne se remue que par l'ordre de celui ui commande; ils reçoivent de lui la nourriture et le êtement; ils vivent en commun, sans femmes et sans nfants; et afin que rien ne les arrête dans la voie de a perfection évangélique, nul d'entre eux ne possède uoi que ce soit en propre; leur application principale st de conserver l'unité de l'esprit dans le lien de la paix. Jamais ils ne demeurent oisifs; car quand ils ne sont point à la guerre, *ce qui leur arrive rarement*, dit saint Bernard[2], ils s'occupent à raccommoder leurs armes ou leurs vêtements, de peur de manger indignement leur pain. Toute faute est punie, parole légère, action inutile, rire immodéré. La chasse leur est interdite; les vaines chansons, les échecs, les jeux de dés et autres amusements mondains, sont bannis de eur société... Mais à l'approche des combats, couverts xtérieurement des armes de fer *non dorées*, et inté-

[1] Exhort. ad mil. Templ., cap. I. In Mabill., t. I. Cet ouvrage a aussi pour itre : *Liber de laude novæ militiæ ad milites Templi*. On y trouve dans les *rniers chapitres des* explications très-ingénieuses sur les noms mystiques des *ux saints*. — [2] *Lib. cit.*, cap. IV.

rieurement des armes de la foi, ils sont hardis comme des lions, et fondent sur les ennemis sans craindre ni le nombre, ni les dangers[1].

On se demande, après avoir lu ce magnifique témoignage, comment une institution si pure dans son origine a pu arriver à une fin si rapide et si déplorable? Le fait est qu'elle n'avait pas encore atteint un siècle d'existence, que déjà les Templiers, enrichis par les droits et les abus de la guerre, étaient devenus odieux à tout le monde. Un auteur anglais du douzième siècle, écrivain de beaucoup de sens et de sagacité, se plaignait hautement des malversations et de l'avidité sacrilége que déjà de son temps on reprochait aux chevaliers du Temple. Ils embrassaient la prêtrise et les fonctions canoniales uniquement pour s'approprier les bénéfices qui en dépendaient; en sorte, dit l'écrivain cité, « que « ceux qui font profession de verser le sang humain « sont assez osés pour administrer aux fidèles le sang « de Jésus-Christ[2]. » Outre cet abus criminel des choses saintes, les Templiers auraient-ils encore joint le grossier alliage des hérésies orientales avec la doctrine chrétienne? C'est ce qui semble résulter des faits qui ont éclaté deux siècles plus tard. Mais les énergiques protestations du dernier grand maître, à son moment suprême, laisseront toujours un voile obscur sur cette page de l'histoire[3].

[1] Lib. cit., n. 7.

[2] Quomodo milites Templi sanguinem Christi fidelibus ministrare possunt quorum fere professio est humanum sanguinem fundere! Joh. Salisbury, Policrat., lib. VII, cap. XXI.

[3] L'ordre des Templiers, fondé en 1128, fut aboli en 1311, par le Pape Clément V. L'existence légale des Templiers n'embrassa donc en tout qu'une période de cent quatre-vingt-trois ans.

Or, les prélats du concile de Troyes, après avoir approuvé les statuts de l'Ordre nouveau, se séparèrent, contents de leur ouvrage et heureux de regagner leurs foyers. Saint Bernard, plus que tous les autres, avait soupiré après sa chère solitude. « Ayez pitié de moi, « écrivait-il à quelques-uns de ses religieux, ayez pitié « de moi, vous qui avez le bonheur de servir Dieu dans « un asile inviolable et loin du tumulte des affaires. « Pour moi, misérable que je suis, condamné à des « travaux incessants, je me vois comme un petit oiseau « sans plumes, presque toujours hors de son nid, ex- « posé aux orages et aux tempêtes[1]. »

En effet, un orage violent le menaçait et avait déjà commencé à gronder sur sa tête à l'occasion de certaines mesures prises dans le concile; d'injustes récriminations le poursuivirent jusque dans sa cellule. Plusieurs ecclésiastiques, dont les intérêts avaient été lésés, l'accusèrent d'avoir provoqué des rigueurs intempestives; ils réveillèrent les griefs anciens et y joignirent de nouveaux reproches; de telle sorte que les plaintes, répétées sans examen, et portées de bouche en bouche, devinrent générales. Plusieurs évêques, alarmés de la puissance d'un simple moine, le dénoncèrent à Rome, où le collége des cardinaux le blâma ouvertement. Le Souverain Pontife lui-même, inquiet de ces murmures, chargea son chancelier, le célèbre cardinal Haimeric, de faire des remontrances à l'abbé de Clairvaux.

Haimeric lui écrivit, en conséquence, une lettre sévère. Il lui reprocha de se mêler de trop de choses

[1] In Op. S. Bern., Epist. 12.

qui ne sont point du ressort d'un moine, et lui conseilla de demeurer à l'avenir dans son monastère. « Il y a « dans l'Église, lui dit-il, plusieurs professions; et de « même que tout est en paix quand chacun reste à sa « place et dans son rang, de même tout se confond et « se désorganise quand on dépasse les bornes de son « état... Il ne faut pas, ajoute-t-il avec ironie, que les « grenouilles criardes et importunes sortent de leurs « marais pour troubler le Saint-Siége et les cardinaux[1]. »

Bernard reçut cette lettre avec humilité; mais il y répondit avec une sainte hardiesse :

« Jusques à quand la vérité se fera-t-elle haïr, « même dans la bouche du pauvre? et faut-il que la « misère elle-même soit en butte à la jalousie! Je ne « sais si je dois me plaindre ou me féliciter d'être re- « gardé comme un homme dangereux, parce que j'ai « parlé selon la vérité, parce que j'ai agi selon la jus- « tice... Qu'y a-t-il donc dans ma conduite qui ait « pu choquer vos confrères?... »

Le saint rappelle ici les circonstances et les divers actes du concile auxquels il avait pris part. Il continue en ces termes : « Si j'ai quelque tort, c'est « d'assister à ces assemblées, moi qui suis né pour « l'obscurité d'un cloître et qui, étant moine, dois « exprimer par mes mœurs ce que je suis par ma « profession. J'y ai assisté, j'en conviens, mais on m'y « avait appelé et même entraîné. Si quelques-uns ont « été choqués de ma présence, j'en ai été choqué plus « qu'eux. Du reste, je ne vois personne qui, mieux « que vous, pourrait m'épargner à l'avenir ces sortes

[1] *Ann. Cist.*, Manriquez, 1129.

« d'affaires ; vous en avez le pouvoir et la volonté. Dès « lors, je vous en conjure, faites en sorte que nous « soyons contents l'un et l'autre : vous, en maintenant « les choses dans l'ordre ; moi, en veillant au « salut de mon âme. Qu'on défende donc aux grenouilles « incommodes de sortir de leurs trous, de « quitter leurs marécages ! qu'on ne les entende plus « dans les assemblées ! qu'aucune nécessité ni autorité « ne les contraigne désormais de s'ingérer dans « les affaires du monde ! Peut-être sera-ce le moyen « de mettre fin aux accusations d'orgueil et d'ambition « dont je suis l'objet... Si donc, par votre entremise, « je puis obtenir la grâce de rester dans mon cloître, « je vivrai en paix et j'y laisserai les autres[1]... »

Le cardinal Haimeric sut apprécier un langage à la fois si ferme et si modeste ; il ouvrit les yeux à la vérité, et rendit à saint Bernard la justice qui lui était due. Les autres cardinaux, mieux éclairés, et, à leur exemple, un grand nombre de prélats, réparèrent leurs torts par des procédés plus dignes et par de nombreux témoignages écrits. D'ailleurs les accusations qu'on avait si légèrement accueillies tombèrent d'elles-mêmes quand la vérité se fit jour. Autant saint Bernard avait été abreuvé d'humiliations, autant on exalta son désintéressement et ses rares aptitudes : telle est la destinée des hommes de Dieu ! ils voguent comme la barque du pêcheur sur la mer profonde, tantôt menacés d'être engloutis dans les abîmes, tantôt élevés sur la cime des vagues jusqu'à la voûte des cieux. La réputation du saint moine ne brillait

[1] S. Bern., Epist. 48.

jamais d'un éclat plus pur que lorsqu'elle sortait radieuse des épreuves et des tribulations. Chacun s'empressait, en quelque sorte, de le dédommager de ses peines, et l'on regrettait hautement les injustes préventions qu'on avait répandues contre un homme si digne de vénération.

Du reste, pendant que le monde s'occupait de lui d'une manière si diverse, le serviteur de Dieu, retiré dans son cloître, ignorait ce qui se passait dans le monde. Il était tout adonné à la vie contemplative et à l'instruction de ses frères. « Le cloître, disait-il, « est un vrai paradis. Oh ! que c'est une chose douce « et agréable de voir des frères habiter ensemble « dans une parfaite concorde, et vivre en commun « dans l'union étroite du cœur et de l'esprit[1] !.... Pour « nous, disait-il encore, qui avons renoncé aux gran« deurs pour vivre abjects et inconnus dans la maison « de Dieu, demeurons à notre poste ; et ce poste, c'est « l'abaissement, c'est l'humilité, l'obéissance, la pau« vreté volontaire, la paix et la joie dans le Saint« Esprit. Notre partage, c'est de demeurer soumis à « la discipline et aux observances, c'est d'aimer la « retraite et le silence, de nous exercer aux veilles, « aux jeûnes, à la prière, au travail des mains ; c'est « par-dessus tout cela, de nous aimer les uns les au« tres, parce que la charité est la première et la plus « excellente des vertus[2]. »

La dernière moitié de l'année 1128 et presque toute l'année suivante s'écoulèrent au milieu de ces saints exercices. Bernard, las et dégoûté des affaires publi-

[1] Serm. 42. — [2] Epist. 142.

ques, auxquelles il avait dû prendre malgré lui une part active, s'était fortement proposé de ne plus sortir de son monastère, sans nécessité absolue.

« Ma résolution est prise, écrivait-il au chancelier « de l'Église romaine : je ne quitterai plus le cloître, « à moins que les affaires de notre congrégation ne « m'y obligent, ou que je n'en reçoive l'ordre formel « des supérieurs[1]. » Toutefois, sa profonde retraite ne put l'affranchir d'une foule d'occupations que ses amis lui attiraient. Sa cellule était comme un sanctuaire où l'on venait consulter l'oracle. Les théologiens, les savants, des personnages éminents lui soumettaient les questions controversées dans les écoles, ou bien lui envoyaient leurs ouvrages avant de les exposer aux périls de la publicité. Bernard entretenait donc une vaste correspondance; et ce qu'il y eut d'admirable à cette époque, selon la remarque de Baronius, c'était l'étroite amitié et le doux commerce de lettres qui liait ensemble tous les hommes de talent : c'est qu'une même foi, qui était la base de la science, leur commandait la charité et mettait leurs esprits en harmonie. Parmi les savants qui cultivaient des relations très-fréquentes avec saint Bernard, citons Pierre le Vénérable, auteur de divers traités théologiques et de poésies sacrées; saint Norbert, fondateur de l'ordre des chanoines réguliers, célèbres dans la suite sous le nom de Prémontrés. Richard de Saint-Victor envoie à l'abbé de Clairvaux un écrit sur la Trinité, pour lui en demander son sentiment[2]; un autre religieux

[1] *Epist. 48.*
[2] *La lettre d'envoi de* Richard est remarquable par son style humble et affectueux. « *Quæris a me, mi Bernarde,* quid mihi videatur, etc., etc. »

du couvent du Saint-Victor de Paris, Hugues, surnommé l'Augustin de son siècle (*secundus ab Augustino in scientia dictus*[1]), consulte saint Bernard sur plusieurs cas de conscience. Pierre, cardinal-diacre de l'Église romaine, sollicite quelques écrits d'édification. Bernard lui répond : « Je n'ai fait, « ce me semble, aucun ouvrage de piété qui soit di- « gne de votre Excellence. Plusieurs religieux, il est « vrai, ont recueilli des lambeaux de sermons, au « moment même où je les prononçais ; vous pourrez « vous les procurer pour vous faire passer l'envie de « les lire[2]. » Quant aux questions proposées par Hugues de Saint-Victor, elles sont peu intéressantes par elles-mêmes, mais elles indiquent la tendance et les progrès de la dialectique dans les écoles. Saint Bernard y répondit par un long traité où il fonde toute sa doctrine sur les enseignements de saint Ambroise et de saint Augustin, qu'il appelle les deux grandes colonnes de l'Église[3].

Dans les écrits du saint moine, aussi bien que dans ses paroles, on retrouve à la fois la simplicité et la sublimité de la vérité. Il n'en pouvait être autrement dans un homme dont la vie entière n'était que l'expression de la vérité même. Mais le feu qui rayonnait à travers son œil ardent, qui animait ses lettres, qui brillait dans son style, ne projetait jamais une plus vive lumière que lorsqu'il interprétait les textes sacrés. Sa parole exprimait la substance même de l'Écriture ; il avait retiré de la lettre sacrée,

[1] *In Op. S.* Bern., Tract. ad Hug.
[2] *Epist.* 18. — [3] Tract. ad Hug., cap. II, n. 8.

ainsi qu'il le dit lui-même, une nourriture substantielle et fortifiante, ***comme on retire le grain de la paille, l'amande de l'écorce, le miel de la cire, la moelle de l'os***[1]. Il commença, à l'époque où nous sommes arrivés, l'explication du ***Cantique des cantiques,*** dans ses prédications quotidiennes ; mais rien ne saurait rendre l'effet que ces sermons produisirent sur la vaste assemblée des moines de Clairvaux. Son éloquence, au rapport de ses contemporains, se distinguait autant par la profondeur de l'idée que par l'éclat de la forme, en sorte que ceux qui recevaient cette parole brûlante croyaient entendre, non pas un homme, mais un ange du ciel. Son organe, quoique délicat, était tellement flexible, qu'il semblait rendre des sons mélodieux, tantôt suaves et doux, tantôt sévères et terribles, selon l'esprit qui faisait vibrer la touche et les fibres de son âme. Nous l'avons dit, malgré ses infirmités corporelles, il prêchait tous les jours : toujours il prêchait d'abondance[2], et les fragments qui nous restent sont dus à la diligence des moines qui écrivaient à mesure qu'il parlait. Ces résumés incomplets ne sauraient donc reproduire la prédication vivante ; néanmoins le recueil des sermons sur le Cantique des cantiques passe à juste titre pour le chef-d'œuvre de saint Bernard. La vie mys-

[1] Ergo vero, quemadmodum accepi a Domino, in profundo sacri eloqui gremio spiritum mihi scrutabor et vitam... quidni eruam dulce ac salutare epulum spiritus de sterili et insipida littera, tanquam granum de palea, de testa nucleum, de osse medullam?... (In Cant. cantic., serm. 73.)

[2] Cela résulte d'une foule d'endroits de ses lettres et de ses sermons. Voyez, entre autres, le commencement et la fin des sermons 1, 3, 16, 36, 37, etc., in Cant. cant.

tique du cœur et les mystères de l'amour divin y sont exposés avec une délicatesse et une grâce si parfaites, qu'à la lecture de ces pages ardentes, il semble que l'Esprit-Saint en sorte et saisisse l'âme tout entière. D'ailleurs, saint Bernard ne voulait pas que chacun pût lire indifféremment le livre de Salomon. Les mystères de l'union avec Dieu, sous les voiles d'une alliance nuptiale, ne sauraient être goûtés, disait-il, que par les âmes chastes et les cœurs aimants : « car « comme c'est en vain que la lumière frappe les yeux « fermés, ainsi l'homme animal, selon la parole de « l'apôtre, ne comprend pas ce qui est spirituel. L'Es« prit de Dieu, qui est la source de la sagesse, s'éloi« gne de ceux dont la vie est impure[1]. »

Le séjour de dix-huit mois que fit Bernard au milieu de ses religieux avait porté le monastère au plus haut point de sa perfection. La sainteté, comme aux beaux jours de la primitive Église, fleurissait admirablement dans cette assemblée d'hommes de Dieu dont la vie n'était qu'amour et obéissance. Le saint abbé lui-même avait retrouvé, dans les exercices paisibles et réguliers du monastère, la joie de l'esprit et la force du tempérament.

Mais un cours si tranquille de la vie n'est point le partage des héros chrétiens. Il fallut bientôt interrompre les prédications quotidiennes, suspendre l'interprétation des sacrés cantiques, et sortir du paradis de la solitude pour reparaître sur la scène agitée du monde. Le vaisseau de saint Pierre, en butte à la tempête, se débattait depuis longtemps au milieu des éléments dé-

[1] *In Cant.*, 1.

iés. Dans ces graves conjonctures, tous les hommes eur, que la Providence avait formés dans le mys- furent appelés à prendre une part plus directe à iose publique. La mission de saint Bernard va se cher désormais à l'histoire de son siècle; il lui e lumière, direction, vie et mouvement : c'est une iouvelle qui commence.

FIN DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE.



TROISIÈME ÉPOQUE.

Vie politique de saint Bernard,

DEPUIS LE SCHISME DE ROME

ʔU'AUX DÉBATS SOULEVÉS PAR LES HÉRÉTIQUES.

(1130—1140.)

CHAPITRE PREMIER.

État des affaires publiques au douzième siècle.

ıa grande question sociale née avec le Christiane et qui s'est reproduite, sous diverses formes, ɔutes les époques de l'Église, est celle de déteııer les rapports compliqués de la puissance spirille avec la puissance temporelle. Cette question apaît surtout au moyen âge. Charlemagne et Othon le ɯd l'avaient, sinon résolue, du moins nettement ée. L'un et l'autre de ces princes reçurent la coune impériale des mains du Pontife; et en retour, Pontifes eux-mêmes prenaient la tiare avec l'agrént de l'Empereur. De cette manière se sont établis la ɔendance réciproque et les points de contact des deux ssances, dont l'une, placée au sommet de la société *ile, a mission* de gouverner les choses de la terre; *ıutre, au* faîte de la société religieuse, est chargée

de présider au gouvernement des esprits : un double nœud dut sceller leur mutuelle alliance ; le royaume de Dieu devant fonder et sanctionner les royaumes de la terre ; et ceux-ci devant concourir, selon les expressions du Pape saint Grégoire, à l'édification de l'empire du ciel.

Mais une si parfaite concordance des pouvoirs, très ingénieuse assurément dans sa théorie, n'est pas facile à réaliser dans la vie positive, à maintenir dans ses applications pratiques. Elle ne serait possible qu'autant que les deux éléments de la vie humaine, à la fois unis et distincts, comme le corps et l'âme, obéiraient à une même loi et l'accompliraient dans les limites de leur sphère propre. Or, les limites entre ces deux ordres de choses, entre la sphère corporelle et la sphère spirituelle, ne sauraient pas mieux être déterminées dans la société que dans l'individu. Le corps et l'âme, bien que chacun de ces termes se développe d'après des lois particulières, vivent d'une vie une et commune ; ensemble ils constituent la personnalité de l'homme comme de la société ; et il n'est pas plus possible de les identifier que de les séparer : leur identification mènerait à la confusion des substances, c'est-à-dire au panthéisme ; leur séparation entraînerait la mort. Il existe entre eux des rapports multiples, nécessaires, perpétuels ; et si ces rapports sont discordants ; si le corps et l'esprit, si le principe céleste et le principe terrestre, dans l'individu comme dans la société, sont en opposition et en désaccord, cela tient à l'état anormal de l'homme et au bouleversement originel de la nature humaine. De là l'insoluble difficulté d'une thèse qu'on rencontre au fond de tous les problèmes de l'histoire ; elle se tro

dans les contradictions de chaque homme aussi bien que dans les révolutions sociales et religieuses.

Les empereurs d'Allemagne, dépositaires de la puissance temporelle en Occident, ne restèrent point fidèles à la mission que Charlemagne avait reçue d'en haut. Appliquant à leur propre grandeur la part majestueuse que les Souverains Pontifes leur avaient accordée dans l'intérêt de la chrétienté tout entière, ils empiétèrent sur les prérogatives de la papauté, et prétendirent en faire l'instrument de leur ambition personnelle. Cette rupture entre les deux pouvoirs rendait une réaction inévitable. Saint Grégoire VII, fort de sa conscience et doué d'une prodigieuse énergie, donna le signal de l'affranchissement et entreprit, avec une persévérance qui se perpétua dans ses successeurs, l'œuvre difficile de dégager l'Église du joug de l'Empire.

De là les mémorables débats connus dans l'histoire sous le nom de *guerres des investitures*. Il s'agissait de trancher, jusqu'à la racine, les anciens abus que le cours des années et les mœurs des nations barbares avaient introduits dans la discipline de l'Église, abus qui se légitimaient en quelque sorte sous le patronage de la puissance temporelle. Les seigneurs, autorisés par les exemples des empereurs, s'étaient graduellement arrogé le privilége de nommer les évêques, puis de les investir de leurs fonctions, par la crosse et l'anneau, signe de la juridiction épiscopale. Il advint de cette prétention que les évêchés tombèrent entre des mains indignes; on vit des souverains les vendre au plus offrant, ou les décerner à titre de récompense à des courtisans avides; et de là les clameurs que le siècle fait entendre contre les mœurs des ecclésiastiques.

L'épiscopat, et par suite, le sacerdoce tout entier, gémissait dans une déconsidération alarmante ; et un grand nombre de mercenaires, ingérés dans les plus augustes fonctions de l'autel, paralysaient l'action vitale de l'esprit chrétien. A différentes époques, l'Église avait protesté contre la cause de ces déplorables désordres. Déjà, au huitième et au neuvième siècle, les conciles de Nicée et de Constantinople[1] avaient formellement interdit l'investiture des évêques par les souverains laïques. Mais ces défenses, dépourvues d'une sanction suffisante, demeurèrent sans effet. Les empereurs d'Allemagne, jaloux d'un privilége qui était pour eux une source d'influence et de richesses, firent peser ce joug sur les Papes, aussi bien que sur les évêques et les abbés des monastères. Saint Grégoire VII, pour reconquérir la liberté de l'Église, tourna, avec une suprême énergie, contre les prétentions de l'empereur toutes les forces du pouvoir spirituel. C'est alors qu'on vit l'admirable Pontife ressaisir sa légitime suprématie et rendre au Saint-Siége ses droits inaliénables. Le Pape, en condamnant les investitures, n'entendait pas seulement prohiber la cérémonie féodale de la remise de l'anneau et de la crosse, mais il revendiquait hautement la liberté des élections et l'indépendance du sacerdoce. Purifier l'Église en la délivrant, par les armes de l'excommunication, des mercenaires et des pasteurs indignes ; la sanctifier en restaurant l'antique discipline et les mœurs sacerdotales : telle fut la sainte pensée de Grégoire VII ; et il en poursuivit la réalisation avec une vigueur implacable, malgré les violentes réclama-

[1] *Voy. Conc. Nic.*, ann. 787, et Constantinop., ann. 869.

ions des princes ambitieux et d'un clergé cupide. 'équivoque qui semble avoir envenimé ces longues nerelles provenait de la double attribution des évê- nes, lesquels, d'un côté, administraient les choses spi- tuelles, et, de l'autre, possédaient en fiefs les terres e l'Empire. Les princes soutenaient, avec quelque ap- arence de justice, que les prélats, en prenant posses- on des villes, des châteaux, des domaines de la cou- onne, devaient, en leur qualité de vassaux, prêter erment entre les mains du souverain, et recevoir de ui, non pas la juridiction épiscopale, mais l'investiture u fief par la crosse et l'anneau. Le Pape, en contestant ette forme d'investiture, attaquait surtout le droit busif qui s'y trouvait impliqué, en ce sens que les rinces donnaient cette investiture à des sujets non ncore consacrés; et ainsi ils forçaient en quelque orte la religion de conférer la consécration épisco- ale aux hommes qui avaient reçu d'avance les insi- nes de l'épiscopat. Des deux côtés les prétentions e justifiaient par des titres et des antécédents; et les istoriens qui ont cherché à jeter de l'odieux sur l'in- exible rigueur des Papes n'ont point regardé au fond u débat. Sans doute que de nos jours la question sem- le facile à résoudre, en admettant l'abandon que les vêques auraient pu faire de leurs possessions tempo- elles. Mais la situation des choses au moyen âge ne oit point être étudiée avec les préoccupations de la olitique moderne. Il y a pour l'Église des nécessités ui changent avec les temps et les phases de l'huma- té. Sa mission pour la civilisation des peuples et leur lut éternel exige une indépendance qui souvent n'est ssible que sous certaines conditions sociales. Et si

même de nos jours, la plupart des hommes d'état reconnaissent l'urgence de conserver au Saint-Siége un domaine temporel qui le place en dehors et au-dessus des intérêts politiques et soit comme la garantie de l'impartialité de son intervention dans les affaires du monde, on conçoit qu'au moyen âge, au milieu des vicissitudes sociales, de la fluctuation des peuples, et des guerres sans cesse renaissantes, il était opportun, nécessaire, que les évêques eussent de même une position digne, stable, indépendante, pour consolider la chrétienté sur le sol mouvant de l'Europe.

Peut-être aussi la réunion momentanée des deux puissances entre les mêmes mains, à l'époque de la formation des états modernes, a-t-elle procuré à la société des avantages dont la postérité ne tient point assez compte. Il a fallu, en ces temps ténébreux, un contact immédiat des deux centres, non, comme on le dit vulgairement, pour soumettre l'État à l'Église, de même qu'on soumet le corps à l'âme; mais pour les mettre en communication, en union vivante, pour les féconder en quelque sorte l'un par l'autre, pour greffer les hommes nouveaux sur l'antique tronc du Catholicisme, afin que la séve chrétienne pénètre les éléments païens et barbares, et qu'une vie homogène circule dans les divers membres des sociétés modernes qui, en définitive, composent à la fois l'État et l'Église.

Quoi qu'il en soit, c'est un fait incontestable que les états européens reçurent de l'Église leur constitution, leur organisation, leurs lois fondamentales. Ce sont les Papes, ce sont les évêques, ce sont les ordres monastiques qui, par les ressources immenses dont ils disposaient, ont ouvert les écoles et fondé les institutions

d'où la civilisation est sortie ; la hiérarchie catholique a servi de modèle et de sanction aux lois, aux administrations et aux formes gouvernementales. Et assurément si, à la possession des biens matériels, il ne s'était rattaché, aux yeux des évêques, une idée de mission supérieure, de charité, de haute convenance, de politique sacrée, ils n'eussent point résisté jusqu'au sang pour les conserver et maintenir leurs droits. Nous ne prétendons point justifier l'avarice et la cupidité ; mais nous voulons nous rendre compte des faits de l'histoire ; et quand nous voyons un saint Grégoire, un saint Anselme, un saint Thomas de Cantorbéry, et tant d'autres grands hommes de la même période, combattre pour des biens terrestres, eux qui avaient foulé ces biens à leurs pieds ; mourir, plutôt que d'abandonner les possessions périssables de leurs églises, eux qui avaient renoncé à des positions riches et splendides pour embrasser la pauvreté évangélique, nous disons avec assurance que dans ce fait il y a une divine pensée. Cela nous explique la persistance des Papes à arracher aux princes le droit des investitures, sans leur céder néanmoins les biens temporels des évêques qui semblaient légitimer ce droit. La lutte fut longue et sanglante ; mais au milieu des confuses questions qu'elle souleva, elle eut un résultat net, décisif, et ramena dans une meilleure voie les progrès de la régénération européenne. La liberté religieuse, réclamée par l'Église, fit germer la liberté politique ; et immédiatement après les combats de la Papauté contre l'Empire, pour l'affranchissement de l'Église, commence l'ère de l'affranchissement des communes. Au douzième siècle toutes ces idées mûrissent ; et une rénovation générale, profonde,

s'opère dans la société, au milieu de l'affaissement de tous les pouvoirs.

Nous ne reproduirons point ici la relation des guerres des deux Henri ; les schismes, les humiliations, les effrayantes crises que Rome et l'empire germanique éprouvèrent tour à tour. Au point où nous prenons l'histoire, la grande contestation concernant les investitures se trouvait momentanément apaisée. En l'année 1122, le Pape et l'Empereur conclurent, à Worms, le fameux concordat par lequel l'indépendance de l'Église fut reconnue. Henri V, épuisé par ses propres victoires, et reconnaissant enfin l'impuissance de la force matérielle contre le pouvoir de l'Église, consentit à se démettre du droit d'investir les prélats par la crosse et l'anneau ; il s'obligea de rendre aux évêques les biens ecclésiastiques, de respecter la liberté des élections, et d'assister en particulier les Pontifes de Rome. Le Pape Callixte II, de son côté, accorda au prince une légitime influence sur les élections, en excluant d'avance la simonie et la contrainte ; il souscrivit à ce que l'évêque nommé reçût l'investiture des biens temporels par le sceptre, non plus comme auparavant, avant la consécration épiscopale, mais six mois après le sacre. Ainsi s'était terminée, par un mémorable traité, la lutte meurtrière qui avait duré cinquante-six ans, et que cinq Papes, depuis Grégoire VII, avaient soutenue avec une invincible persévérance.

Cependant, si les puissances belligérantes déposaient les armes, la guerre n'en continuait pas moins dans les esprits : l'impulsion était donnée. L'idée d'affranchissement, qui d'abord planait entre l'Église et l'Empire, se reproduisit sous mille formes, dans chaque province,

dans chaque école ; et presque partout les esprits murmuraient contre l'autorité matérielle. En Allemagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Espagne, le mot d'affranchissement se répétait, comme de nos jours le mot de liberté, sans qu'on pût assigner une définition, une limite précise au progrès que réclamait le siècle et qui le poussait dans des voies nouvelles. Nous verrons plus tard la coïncidence de ce mouvement politique avec le développement de la raison humaine : l'idée de la liberté avait été conçue ; et le temps de sa gestation, si on peut parler ainsi, ne fut ni moins critique, ni moins périlleux que le travail de son enfantement.

Ce qui, à l'époque où nous sommes arrivés dans notre histoire, compliqua singulièrement la situation des choses, ce furent deux schismes qui éclatèrent presque à la fois, l'un à Rome, l'autre en Allemagne. En Allemagne, l'empereur Henri V venait de mourir[1]. Les princes, assemblés à Mayence pour lui donner un successeur, se trouvaient en face de deux prétendants : l'un, Frédéric de Souabe, plus connu sous le nom de Hohenstauffen, petit-fils de Henri IV, et neveu du dernier empereur, semblait avoir des droits légitimes à la couronne ; mais son compétiteur, Lothaire de Saxe, avait l'avantage de s'être abstenu de combattre dans les rangs des adversaires du Pape : c'était un prince déjà avancé en âge, moins vaillant que le duc de Souabe, moins propre que lui à rallier les divers États de l'Empire ; mais, favorisé par les électeurs ecclésiastiques, il obtint la couronne au détriment de Hohens-

[1] Ann. 1125.

tauffen[1]. Frédéric ne se soumit à cette élection qu'en prenant ses réserves, les armes à la main; mais Conrad, son frère, se décora lui-même du titre de roi, et se mit en mesure de le disputer à Lothaire. Il passa les Alpes et se rendit en Italie, où les deux Henri avaient laissé de nombreux partisans. Cette contrée était alors en proie à la plus complète anarchie. Les guerres, dont elle avait été le principal théâtre, avaient morcelé son territoire en même temps qu'elles avaient multiplié les partis; chaque petit État, chaque ville, pour ainsi dire, aspirait à se constituer à part, et toutes ensemble songeaient à se détacher de l'Allemagne pour fonder leur indépendance. Milan, plus que les autres, enflée par le succès de ses armes, travaillait à ranger sous son autorité tout le nord de l'Italie, afin d'en composer un royaume homogène dont elle voulait être la capitale[2]. Il ne lui manquait qu'un homme de renom pour réaliser ses vastes espérances, et elle crut le trouver en Conrad de Hohenstauffen. Aussi ce prince reçut à Milan un accueil plein d'enthousiasme. L'archevêque Anselme lui posa la couronne de fer sur la tête, et toute la Lombardie le proclama roi d'Italie. Les villes les plus considérables s'ouvrirent à son approche; et déjà Conrad manifestait le dessein de se faire couronner empereur à Rome, lorsqu'il apprit en route que le Pape Honorius s'était prononcé en faveur de son compétiteur. L'excommunication de Conrad, ainsi que celle

[1] Voy. Othon de Frising, lib. I, cap. XVI. Cet auteur contemporain fait un grand éloge de Lothaire; il l'appelle *Vir ex probitatis industria omni honore dignus.*

[2] C'est l'opinion de l'historien Luden. *Geschichte des teutschen Volkes, vol. X, buch.* XXI. Il l'appuie sur des documents dignes de foi.

l'archevêque Anselme qui l'avait couronné de sa opre autorité, suivirent de près la reconnaissance de thaire; et cette nouvelle, dont les foudroyantes conséences avaient déjà été expérimentées sous les règnes écédents, arrêta le nouveau roi dans le cours de ses omphes. Il se retira dans une ville obscure où il deurait depuis quelque temps, sans donner d'ombrage Lothaire, lorsqu'un autre schisme ralluma son amtion, et menaça la Chrétienté tout entière des calatés d'une guerre de religion.

Le 14 février de l'année 1130, mourut le Pape Horius. Longtemps avant cette mort si redoutée, le he et puissant cardinal Pierre de Léon avait brigué suffrages de plusieurs membres du Sacré Collége ur assurer son élévation sur le Siége apostolique. Il ait petit-fils d'un juif converti qui avait pris le nom Pape Léon IX auquel sa famille avait rendu des rvices. L'influence que cette famille s'était acquise Rome, depuis plusieurs générations, et les vertus parentes dont se décorait le cardinal Pierre, lui aient gagné une foule de partisans. Pierre avait fait s études à Paris; il s'y était distingué par un esprit f et de brillantes qualités. Sa vertu, à cette époque, mble avoir été solide; car, renonçant aux pompes u siècle, il rechercha les conseils de saint Bernard et ientôt après, il se fit moine de Cluny[1]; mais rappelé à ome par le Pape Callixte II, et promu au cardinalat,

[1] Nous avons rapporté dans un chapitre précédent la demande que le cardil Pierre fit à saint Bernard, pour obtenir de pieuses instructions. Saint Berrd lui avait écrit plusieurs lettres pleines de témoignages d'estime. On les uve *dans la collection de Mabillon*. Au reste, l'histoire de Pierre de Léon a *écrite diversement par* plusieurs biographes contemporains. La plus com-

il fut chargé de plusieurs légations importantes qu
flèrent sa vanité et lui offrirent en même temp
moyens d'augmenter une fortune déjà colossale.

La saine partie du collége des cardinaux appr
dait vivement une élection qui aurait pu de reche
dre à la puissance temporelle une funeste prép
rance ; et dans la prévision des intrigues dc
connurent la trame, ils se réunirent, quoique en
rité, avant que la mort du Pape fût publiée ; et i
rent d'une voix unanime le cardinal Grégoire,
d'un caractère ferme et d'une vie irréprochable
le nom d'Innocent II[1]. Cette élection s'était faite
cret ; un grand nombre de cardinaux n'y avait
assisté ; les formes ordinaires n'avaient pu être
vées. Aussi, à peine fut-elle connue, que les
naux du parti de Pierre de Léon la déclarèrent
et se réunissant immédiatement au nombre de t
dans l'église de Saint-Marc, ils proclamèrent Pap
qui de longue main avait captivé les suffrag
princes et du peuple romain. Pierre prit le nom
clet II, aux acclamations de la multitude, et re
tiare dans la basilique de Saint-Pierre. Penda
temps, l'évêque d'Ostie consacra Innocent II et
mit les insignes pontificaux ; mais les adhérer
l'un et de l'autre Pape en étant venus aux main
troupes romaines, soudoyées par Anaclet, marcl

plète, et peut-être la plus impartiale, est celle de *Mauriniac. Chron*
— Baronius, ann. 1130, fournit aussi de précieux renseignements.

[1] Malgré les clameurs que l'élection d'Innocent souleva parmi les ad
d'Anaclet, on ne trouve dans leurs écrits aucun reproche, aucune réc
tion contre la personne d'Innocent. On attaqua son élection, mais on
généralement son caractère.

contre Innocent; et celui-ci, pour échapper aux fureurs du peuple, se réfugia dans la forteresse de la puissante maison des Frangipanes, qui s'était déclarée en sa faveur.

Ce schisme plongea la turbulente Rome dans une vive anxiété, et l'on en redoutait les terribles effets dans le monde chrétien. Anaclet se trouvait maître de Rome. Les principales villes d'Italie, celles surtout qui s'étaient attachées au sort des Hohenstauffen, Milan, Capoue, Bénévent, se déclarèrent successivement pour lui. Les Normands de la Sicile le reconnurent, et s'engagèrent même à le défendre, tandis que Innocent, n'ayant pour partisans à Rome qu'un petit nombre de fidèles, se trouva bloqué dans le fort avec les cardinaux qui l'avaient élu, n'attendant que de Dieu seul le secours dont l'Église avait besoin dans ces circonstances critiques. Déjà Anaclet avait écrit à Lothaire, au roi de France, et aux autres princes chrétiens pour leur annoncer son exaltation sur le trône pontifical, et les informer du schisme qui désolait le Saint-Siége. A ces lettres, il en joignit une autre pour les évêques français, où il fait un éloge remarquable de l'Église de France. « Cette Église, dit-il, ne s'est jamais laissé surprendre « par l'erreur; jamais la contagion du schisme ne l'a « déshonorée ni flétrie. Toujours fidèle et sincèrement « attachée à Dieu, elle s'est appliquée à rester en har- « monie et en union avec l'Église romaine, et s'est fait « une loi d'en relever la gloire par de continuels té- « moignages de soumission[1]. » Anaclet, plein de sécu-

[1] Cette lettre et les autres actes d'Anaclet se conservent dans les Annales de Baronius, ann. 1130.

rité, après avoir satisfait à toutes les formes, att avec une vive impatience la réponse des puis chrétiennes.

Cependant le pape Innocent ne se croyait pl sûreté à Rome. Enfermé depuis le mois de févr trouva moyen de s'échapper après les fêtes de P qui, en cette année 1130, tombèrent au mois de Il s'embarqua secrètement sur le Tibre avec se dinaux, et parvint, après une heureuse navig à Pise, d'où il passa à Gênes; et de là il se en France. Des légats apostoliques annoncère roi son arrivée, et lui firent le tableau de la sit de Rome[1]. Mais ni le roi ni son ministre Sug surent quel parti prendre dans ces difficiles co tures. Tout acte en faveur de l'un ou de l'autre devait avoir une portée immense; et il n'était possible de reconnaître la justice et la légali milieu des clameurs et des prétentions qui se saient en tous sens. Le roi Louis VI ne point s'en rapporter à lui-même; avant de se noncer, il crut devoir soumettre le conflit au vestigations d'un concile national. Il convoqua, effet, dans la ville d'Étampes, les évêques, les lats et les abbés du royaume. Mais l'homm lequel les yeux de l'Église étaient fixés depuis temps, l'homme sur le front duquel brillait l'a de la sainteté, et qui, à Rome aussi bien France, était vénéré comme l'oracle de Dieu, c l'ange tutélaire de l'Église, cet homme ne p

[1] Præmissi in Gallias fuerunt nuntii qui gallicanæ Ecclesiæ intimare tii veritatem, etc. (Vit. Bern., lib. II, cap. I.)

être dispensé de paraître au concile. Le roi lui-même lui adressa une lettre pressante pour l'engager à se rendre à Étampes; plusieurs évêques, et les personnages les plus influents joignirent leurs instances à celles du monarque pour déterminer l'humble moine à sortir de sa retraite[1].

Saint Bernard ne balança point à la vue des périls de l'Église. Il vint à Étampes où se trouvaient le roi, les évêques et les princes, en grand nombre, qui l'accueillirent comme un envoyé du ciel. Tous, après avoir célébré un jeûne solennel, prirent séance et convinrent d'un commun accord de s'en remettre, pour la solution de cette grave question, à l'homme de Dieu dont la parole était l'interprète habituel de la volonté divine. Saint Bernard, rapportent les historiens du concile[2], n'accepta qu'avec tremblement la redoutable mission qu'une assemblée si auguste lui déférait. Il n'osa refuser; il examina avec impartialité les titres des deux élections, la qualité des électeurs, le mérite des élus: il parla lui seul au nom de tous; tous l'écoutèrent comme l'organe du Saint-Esprit. Bientôt il proclame qu'Innocent II était le véritable Pape et le Chef suprême de l'Église. Alors l'assemblée tout entière se lève et confirme par ses acclamations le sentiment de saint Bernard et les droits du Pontife légitime.

[1] Specialiter ab ipso rege Francorum et præcipuis quibusque pontificibus accersitus. (Ernold. Vit. S. Bern., lib. XXI, cap. VI, n. 3, p. 1108.)

[2] Concilium Stampense. Mansi, XXI, col. 441, 444. — Suger, Vita Lud., p. 317.

CHAPITRE II.

Suites du schisme de Rome. — Saint Bernard fait reconnaître Innocent II par les principales puissances chrétiennes. — L'antipape fonde le royaume de Sicile.

Le saint moine de Clairvaux, par la vertu divine, brisa d'un seul mot le nuage qui enveloppait la Chrétienté. A l'exemple du Sauveur, il a commandé aux flots et à la tempête, et nulle puissance ne prévaudra désormais contre sa parole. C'est ainsi qu'au milieu des plus sombres nuits de l'Église, il part toujours de quelque point de l'horizon des jets de lumière qui luisent dans les ténèbres et soudainement illuminent les destinées humaines. Bientôt, saint Bernard, fort de sa mission, instruira les rois et les pasteurs; et du souffle de sa bouche il dissipera les vaines pensées des hommes.

Déjà le roi de France a reconnu le nouveau Chef de l'Église. Suger, son fidèle ministre, et plusieurs évêques furent députés auprès d'Innocent II pour lui apporter les hommages de leur souverain. Celui-ci voulut se rendre en personne auprès du Pontife. Accompagné de la reine sa femme, de ses fils, et d'un nombreux cortége de princes et de prélats, au milieu desquels s'effaçait l'humble Bernard, Louis VI alla jusqu'au petit bourg de Saint-Benoît-sur-Loire, où il attendit le Souverain-Pontife à son passage; et là, *se conduisant en prince vraiment fidèle,* dit l'historien, *il abaissa sa*

tête couronnée devant le successeur de Pierre, et se prosterna à ses pieds[1]. Plusieurs affaires concernant l'Église de France furent réglées dans cette entrevue, et le roi promit à Innocent de lui donner en toutes circonstances des preuves effectives de son attachement.

Depuis l'issue du concile d'Étampes, on attendait de jour en jour les résolutions des rois d'Allemagne et d'Angleterre. Ce dernier surtout flottait dans une incertitude que prolongeaient les avis opposés des évêques anglais. Les plus influents d'entre eux penchaient pour Anaclet, soit qu'ils eussent été captivés par les prévenances de celui-ci, soit qu'ils craignissent le caractère ferme et inflexible dont Innocent avait donné des preuves sous le pontificat de son prédécesseur[2]. Quoi qu'il en soit, on crut, dans ces graves conjonctures, devoir envoyer saint Bernard auprès de Henri Ier pour éclairer sa conscience et le gagner à la cause qui avait prévalu en France. Cette mission eut un plein succès. Le roi d'Angleterre n'attribuant son irrésolution qu'à des scrupules de conscience, saint Bernard lui dit avec la hardiesse d'un apôtre : « Vous balancez de reconnaître le Pape Innocent par la crainte de mal faire. Eh bien ! inquiétez-vous des autres péchés dont vous aurez à répondre ; pour celui-ci, je m'en charge devant Dieu, et j'en répondrai pour vous[3]. »

[1] Sugerius, Vita Ludovici VI. L. C. Rex... nobilem et diademate coronatum verticem, tanquam ad sepulcrum Petri, inclinans, pedibus ejus procumbit.

[2] Sug., Vit. Lud. VI. — On ne connaît pas les vrais motifs de l'opposition de ces évêques. Les historiens anglais exposent le fait sans l'expliquer. Voy. Lingard, Hist. d'Anglet., vol. II, ch. III, p. 188.

[3] Vita 2ª S. Bern., lib II, p. 1109. « Cogita, inquit, quomodo de aliis peccatis « tuis respondeas Deo ; istud mihi relinque, in me sit hoc peccatum. »

Ces paroles étonnèrent le roi et mirent fin à ses perplexités. Il déclara sa soumission à Innocent II ; et de plus, docile aux conseils du saint abbé de Clairvaux, il alla trouver le Pontife à Chartres, le combla de présents, et lui renouvela son obédience, tant en son nom qu'en celui des sujets de son royaume [1].

Le roi de Germanie, Lothaire, ne tarda point à suivre l'exemple de la France et de l'Angleterre ; et dans une assemblée de prélats allemands convoquée à Würsbourg, Innocent II fut proclamé Pape légitime. L'Espagne, à son tour, se soumit à Innocent ; et successivement les autres princes chrétiens, grâce à l'active entremise de l'abbé de Clairvaux, neutralisèrent les effets du schisme, en reconnaissant tous le même Pontife. « J'ai engagé « les rois, écrivit à cette occasion saint Bernard, à dis- « siper les conseils des méchants ; je les ai engagés à « exterminer toute puissance qui tenterait de s'élever « au-dessus de la science de Dieu. Notre travail a « réussi. Les rois d'Allemagne, de France, d'Angleterre, « d'Écosse, d'Espagne, de Jérusalem, appuient la cause « du Pape Innocent. Le peuple et le clergé de ces « royaumes le reconnaissent pour leur père et leur « chef : ils concourent ensemble à conserver l'union « d'un même esprit dans le lien de la paix [2]. »

Cependant le parti d'Anaclet ne se laissa point intimider par ces imposantes défaites. Il comptait dans plusieurs contrées, et surtout parmi le haut clergé, de zélés auxiliaires qui s'agitaient beaucoup pour soutenir sa cause et la faire triompher, sans reculer devant les périls auxquels ils exposaient l'Église. Le

[1] *Ord. Vit., lib.* XIII. Idibus Januarii. — [2] Epist. 125, ad Godfr. Ler.

représentant des schismatiques en France était l'ancien légat du Pape Honorius, Gérard, évêque d'Angoulême, lequel n'ayant pas été maintenu dans sa nonciature par Innocent, à cause de sa conduite répréhensible, s'attacha, par esprit d'opposition, à l'antipape qui lui rendit le titre de légat. Toute la vaste province d'Aquitaine se trouvait opprimée par cet évêque et par le duc Guillaume, qui se conduisait d'après les inspirations de ce dernier. Quiconque ne reconnaissait pas Pierre de Léon pour Pape, était en butte aux persécutions. On chassait les évêques de leurs siéges; on bannissait les prêtres fidèles; on les ruinait par des amendes excessives. « Ce vieillard perfide, dit un historien du temps, avait jeté les semences de la discorde dans la province de Bourdeaux. Comme l'ancien serpent, il harcelait le prince par de perfides suggestions, et lui insufflait l'esprit de superbe et de révolte[1]. »

Le schisme, appuyé sur la violence et la séduction, envahissait le midi pendant qu'il était repoussé du nord, et menaçait de briser l'unité catholique dans les provinces sur lesquelles le duc d'Aquitaine exerçait son despotique empire. Bordeaux, Tours, Auch, les plus belles contrées comprises entre les Pyrénées et la Loire et bornées par l'Océan, se trouvaient alors sous la juridiction que s'arrogeait le légat de l'antipape.

La sollicitude de saint Bernard, pressée comme la grande âme de saint Paul, par le soin de toutes les églises, s'alarma de cet imminent danger. Il eût voulu se transporter aussitôt sur les lieux mêmes de la discorde, pour l'étouffer à sa naissance; mais, retenu auprès de la

[1] 2a Vita S. Bern., lib. II, cap. VI, n. 32, 33.

personne du Pontife pour des affaires non moins urgentes, il adressa aux évêques d'Aquitaine une admirable épître où il établit le véritable état des choses et discute les motifs qui ont validé l'élection d'Innocent II. Cette épître est trop longue pour la rapporter en entier; nous n'en citerons que les passages les plus propres à éclaircir ce mémorable incident :

« La vertu s'acquiert dans la paix, se perfectionne « dans les combats, s'élève dans la victoire. Voici le « temps, mes très-révérends pères, de signaler la « vôtre. L'épée qui menace tout le corps de l'Église « est suspendue sur vos têtes; plus elle est près de « vous, plus elle est à craindre, plus les coups sont « redoutables et mortels. Qu'elle est vaine et insensée « la passion de ce vieillard qui déshonore ses cheveux « blancs et son sacerdoce pour un titre éphémère, pour « une domination qui lui échappe ! Quel crime sacri- « lége de rouvrir par un schisme la plaie du Sauveur « d'où s'écoulèrent le sang et l'eau qui unissent tous « les peuples dans une même foi ! Peut-on les diviser « sans être l'ennemi de sa croix et le complice de sa « mort ! O cruelle ambition ! je l'ai déjà dit, et lui- « même ne le désavoue pas, il eut l'imprudence de « faire des tentatives auprès du Pape légitime pour « obtenir le poste qu'il convoitait; et alors seulement, « piqué du refus, il se tourna vers le schismatique. Et « c'est ainsi qu'il a usurpé un pouvoir dont il se sert « aujourd'hui pour percer le cœur de Jésus-Christ et « déchirer ses entrailles ! Mais un jour il verra Celui « qu'il a percé...

« Quoi qu'il en soit, il faut que l'oracle du Saint- « *Esprit* s'accomplisse : le scandale arrivera, mais *mal-*

« *heur à celui par qui il arrive*[1]! Et quel est le mi-
« sérable auteur du scandale, sinon celui qui, nonobs-
« tant l'élection canonique du Chef de l'Église, s'est
« emparé du lieu saint, non point parce que le lieu
« est saint, mais parce qu'il est éminent..... La pré-
« tendue élection dont il se prévaut, ou plutôt la fac-
« tion qui l'a élu et préconisé, n'a servi que de pré-
« texte à sa malignité...

« En effet, la règle fondamentale du droit canon, en
« cette matière, est qu'après une première élection on
« ne peut en recommencer une seconde. La première
« était faite; donc la seconde est nulle. Dans la sup-
« position même qu'il eût manqué à la première quel-
« ques-unes des formalités prescrites, comme les dé-
« fenseurs du schisme le prétendent, fallait-il procéder
« à une nouvelle élection sans avoir examiné les défauts
« de la première, sans l'avoir cassée par un jugement
« authentique? Au reste, il y a deux points à éclaircir:
« l'un regarde le mérite personnel des candidats; l'au-
« tre concerne la forme de leur élection. Quant à la
« personne, afin qu'on ne me croie ni médisant ni flat-
« teur, je ne dirai que ce qu'on dit partout et ce qu'on
« ne saurait nier, c'est que le Pape Innocent II est
« d'une vie et d'une réputation au-dessus de la médi-
« sance, tandis que son concurrent n'est pas même à
« l'abri des langues de ses propres amis. Et quant aux
« formalités des deux élections, celle d'Innocent est la
« première à l'égard du temps, la plus pure à l'égard
« de ceux qui l'ont élu, la plus canonique selon les
« règles de la raison. Pour ce qui regarde la priorité,

[1] Math., cap. XVIII.

« personne ne la conteste, et l'élection a été faite par « la plus saine partie des cardinaux, évêques, prêtres « et diacres auxquels appartenait le droit d'élire le « Pape. Ajoutez que, suivant les anciennes constitu- « tions, le nombre des suffrages a été assez grand pour « rendre cette élection valide. De plus, Innocent n'a-t-il « pas été consacré par l'évêque d'Ostie à qui ce privi- « lége est réservé? Si donc il y a plus de vertu dans la « personne élue, plus d'intégrité dans les électeurs, « plus de légalité dans les formes de l'élection, par « quelle opiniâtreté fatale s'efforcent-ils d'en substituer « une autre contre toutes les règles de la justice, contre « la volonté des hommes de bien, contre le vœu de « toute l'Europe[1]?...

Cette énergique déclaration ranima le courage des évêques auxquels elle fut adressée; mais le duc d'Aquitaine et son perfide conseiller paralysèrent toutes les tentatives pour le retour à l'unité. Les désordres augmentèrent de plus en plus dans ces malheureuses contrées; et saint Bernard, consumé de zèle pour la maison de Dieu, souffrait d'ajourner le voyage d'Aquitaine où l'appelaient tous les fidèles opprimés. Un autre voyage lui avait été imposé par Innocent : il dut accompagner le Pontife lui-même en Allemagne.

Innocent II, après avoir recueilli les hommagesdes grandes puissances de la Catholicité, tournait ses regards vers Rome, et n'aspirait plus qu'à reconquérir la chaire sacrée du Prince des apôtres, afin que, dans la plénitude de son indépendance, il pût maîtriser les dissentiments et faire prévaloir, au milieu des mésintelli-

[1] *Bern. Epist.* 126.

gences du schisme, l'esprit de paix et de vérité, la parole évangélique, l'action modératrice et conciliante de la céleste charité.

Or, de tous les princes chrétiens, le roi d'Allemagne se trouvait le plus personnellement intéressé à ouvrir au Pontife légitime les portes de la capitale du monde; car c'était là, dans l'antique métropole de la Chrétienté, qu'à l'exemple de Charlemagne, il devait recevoir la couronne impériale. Innocent s'était donc adressé à Lothaire pour lui demander une entrevue, afin de se concerter avec lui sur les moyens de traverser l'Italie et de se rendre maître de Rome. La conférence fut fixée au mois d'octobre de cette même année[1], dans la ville de Liége. Lothaire s'y rendit avec les principaux seigneurs de l'empire et une suite nombreuse d'hommes d'armes pour y attendre le Pape. Celui-ci arriva peu de jours après, accompagné de saint Bernard et d'un cortége de cardinaux et de prélats romains. Il fit son entrée dans la ville au milieu d'un immense concours de fidèles et d'une bruyante manifestation de la piété populaire. Le roi d'Allemagne semblait, en cette occasion, prendre à tâche de prouver au peuple la parfaite réconciliation de la Papauté et de l'Empire. Il marchait humblement, à pied, à côté du Pape, *tenant d'une main la bride du cheval blanc que montait Innocent, et de l'autre écartant, à l'aide de sa baguette, la foule qui se pressait sur son passage*[2]. Le dimanche suivant le Pontife célébra en grande pompe le saint

[1] 1130.

[2] Sugerius, Vita Lud. VI, lib. c. « Lotharius... humillime se ipsum stratorem « offerens, pedes per medium sanctæ processionis ad eum festinat, alia manu « virgam ad defendendum, alia frenum albi equi accipiens, etc. »

sacrifice en présence du roi et de sa famille ; et de part et d'autre on se fit de nouvelles protestations de concorde et d'attachement.

Mais ces démonstrations ostensibles avaient été données d'une manière trop éclatante, trop affectée peut-être, pour ne pas laisser planer dans les esprits quelque vague inquiétude. Le désintéressement n'était point la vertu de Lothaire ; et s'il accordait au Pape une armée pour le conduire à Rome, ce ne pouvait être qu'à des conditions dont on redoutait d'avance l'exagération. En effet, les pressentiments de la cour romaine ne tardèrent point à se justifier ; mais la réalité vérifia les craintes qu'on avait conçues. Lothaire, après avoir promis à Innocent le secours de ses armes, réclama impérieusement le privilége des investitures tel que ses prédécesseurs l'avaient exercé, avant le concordat de Worms. Il se persuadait que la position précaire du Pontife romain donnerait une heureuse issue à cette demande intempestive : il se trompa. Lothaire avait oublié que la Papauté jamais ne rétrograde, et que si elle supporte parfois, avec une longue patience, des abus qu'entraîne le cours des âges, elle maintient, avec une persévérance non moins héroïque, les réformes et les progrès que le temps amène. Innocent demeura inébranlable malgré les menaces et la colère du roi. Mais la position était périlleuse ; et les prélats, frappés de stupeur, tremblaient de voir le Souverain Pontife sans défense au milieu d'une ville germanique environnée d'une forte armée. Le souvenir des outrages que Henri V avait fait subir au Pape et aux cardinaux était encore trop récent pour ne point soulever de terribles appréhensions ; on se crut enlacé dans un piége mille fois plus

redoutable que les dangers auxquels on venait d'échapper à Rome[1].

Cet orage toutefois n'éclata point : saint Bernard était là pour le conjurer. Plein d'une sainte audace, il s'opposa comme un mur d'airain aux injustes prétentions de la couronne, et les combattit avec le glaive de son irrésistible éloquence[2]. Il rappela à Lothaire les engagements antérieurs et les promesses auxquelles il devait son élévation sur le trône ; il lui fit comprendre que si l'Église, en ce moment, avait besoin du bras de l'Empire, l'Empire de son côté n'avait pas moins besoin du secours de l'Église. Lothaire garda le silence ; il consentit à ne point donner suite à sa réclamation ; mais il en témoigna son humeur en rompant les négociations relatives à la campagne d'Italie.

Il est vrai qu'au milieu des embarras graves où l'Empire se trouvait engagé, la prise de Rome n'était pas chose facile. L'antipape avait déployé une grande activité durant les voyages d'Innocent, et s'était ménagé de nombreux auxiliaires. Maître de Rome, dont il avait augmenté les forces et les défenses, il pouvait compter encore sur le nord de l'Italie dont les populations lui étaient dévouées ; de plus, dans le sud, un événement remarquable venait de ranimer ses espérances.

On se rappelle que les Normands de la haute Italie avaient été les premiers à reconnaître l'élection d'Anaclet. Ces peuples hardis, trop à l'étroit dans la belle

[1] Ernaldi, Vita 2ª S. Bern., cap. I, n. 5, p. 1109. « Ad quod verbum (investi« turæ) expavere et expalluere Romani, gravius sese apud Leodium arbitrati « periculum offendisse, quam declinaverint Romæ. »

[2] Sicut murum se opposuit abbas sanctus ; audacter enim resistens regi, verbum malignum mira libertate redarguit... (Ernald., loco cit.)

province qu'ils avaient arrachée à la France, s'étaient fixés dans la Calabre et la Pouille, sous la conduite de Guillaume Bras-de-Fer et de Humfroy, fils de Tancrède de Hauteville. Mais en 1061, le Normand Robert Guiscard et le duc Roger, n'ayant plus d'ennemis à combattre, aspiraient à ériger en royaume leurs vastes conquêtes de l'Italie et de la Sicile. Il était réservé à Roger II, fils du dernier, d'accomplir ce dessein. Jamais, jusqu'alors, la Sicile n'avait eu pour ainsi dire une existence nationale; jamais elle n'avait obéi à un seul maître; et pendant une longue suite de siècles elle avait été tour à tour envahie et possédée par des peuples étrangers[1]. Le duc Roger II, après la défaite entière des Sarrazins, songea donc à réunir sous son sceptre ses possessions d'Italie, ainsi que les riches provinces de l'ancienne Trinacrie; et selon la coutume, il s'adressa au Pape pour obtenir la couronne avec le titre de roi. Le moment du schisme lui parut favorable pour conclure, sans conditions onéreuses, cette grande

[1] Depuis les temps fabuleux, il n'est presque pas un peuple célèbre qui n'ait abordé les côtes de la Sicile et n'y ait laissé des traces durables. De là l'intérêt historique et les traits originaux que présente encore aujourd'hui cette contrée, dont la diversité et l'infinie variété forme une espèce d'assemblage mosaïque digne d'être étudié, à cause de ses contrastes. « Le voyageur, dit un « judicieux écrivain qui a parcouru ce pays, y trouvera des ruines et des sou« venirs; mais la réalité vivante ne saurait jamais le satisfaire. Il y verra des « vestiges de toutes les époques; il y reconnaîtra l'empreinte des diverses na« tions qui l'ont successivement dominé; il lira son histoire dans ses monu« ments, livre immense où toutes les époques sont représentées par un tem« ple, une basilique ou un fort; il passera des informes constructions cyclo« péennes et phéniciennes aux temples doriques élevés par les colonies « grecques, aux arènes des Romains, aux castels mauresques, aux chapelles « des Normands et aux sombres donjons de la féodalité; et à côté des pompeux « débris d'une gloire anéantie, le spectacle de la plus affreuse misère. » (Voyage en Sicile, par le baron Th. Ren. de Bussière, Lettre I, p. 18.)

ıire qui, sous le pape Honorius, avait déjà été en-
née sans succès. Les sages lenteurs que le Pontife
unt avait opposées à l'empressement de Roger, en-
rent sans doute pour beaucoup dans la détermina-
n des Normands en faveur d'Anaclet. Quoi qu'il en
t, celui-ci promit la sanction pontificale à l'érection
royaume de Sicile et d'Italie, moyennant l'engage-
ent formel de Roger de prêter main-forte contre les
treprises d'Innocent. L'acte authentique fut dressé ;
il paraît, d'après quelques documents trouvés dans
papiers de Roger, que pour lier plus étroitement
nouveau royaume de Sicile à la cause du Saint-Siége,
pape schismatique lui promit le patriciat de Rome,
peut-être même la couronne de l'empire d'Alle-
agne[1]. A la suite de ce traité, dès l'année 1130, aux
tes de Noël, le duc Roger II se rendit à Palerme où,
rès avoir reçu la couronne des mains d'un légat de
ntipape, il prit le titre de ***roi de Sicile par la grâce Dieu,*** titre qui lui fut confirmé dans la suite par
Pape légitime.

On conçoit les complications que cet événement dut
nter aux affaires publiques. Anaclet venait d'établir
quelque sorte une solidarité d'existence entre sa
use et celle du nouveau royaume. Il trouvait en
ger un défenseur puissant et doublement intéressé
triomphe de l'antipape, en ce qu'il avait à craindre
la fois les ressentiments de Lothaire et les succès

[1] Cette opinion a été émise par le savant historien de l'Allemagne, Henri
den, vol. X, n. 30, p. 566. Il la fonde sur le passage suivant d'un privilége
troyé au roi Roger : « In quibus Petrus Leonis *ipsam Romam* et ab inde usque
Siciliam totam ei terram concesserat, et advocatum romanæ Ecclesiæ et pa-
tricium Romanorum et regem illum statuerat. » (Cod. Udalrici, sub n. 350.)

d'Innocent. De plus, les prétentions de Conrad de Hohenstauffen s'étaient réveillées à la mort du Pape Honorius. Ses nombreux partisans d'Italie donnèrent leur adhésion à Anaclet, par cela seul qu'Innocent II avait été reconnu par Lothaire. Aussi l'archevêque de Milan, Anselme, celui-là même qui avait couronné Conrad, entraîna dans le schisme la Lombardie et détermina les Milanais à prendre les armes pour repousser les tentatives de Lothaire en faveur d'Innocent. Soutenus par les Normands et les Siciliens, ils se disposaient à défendre l'accès de Rome.

Ces divers incidents unirent forcément les intérêts du roi d'Allemagne à ceux du Pape légitime; et bien qu'ils fussent brouillés, ils durent s'entendre sur les moyens d'agir de concert. Tous deux avaient les mêmes ennemis à combattre; tous deux étaient compromis par la ligue des partisans de Conrad et d'Anaclet; tous deux se trouvaient en face d'un schisme dont le siége était en Italie et qui servait de point de ralliement à tous les agitateurs. Une guerre devenait inévitable. Cependant le faible Lothaire ne pouvait s'y résoudre; et blessé de la conduite énergique du Pape au sujet des investitures, il le laissa partir sans donner suite à l'objet principal de la conférence de Liége.

Innocent quitta l'Allemagne, mécontent de Lothaire; mais heureux d'échapper au piége, et d'avoir résisté à des prétentions qui eussent de nouveau troublé la sécurité des églises. Il revint en France, laissant mûrir les événements, persuadé que la force des choses nécessiterait plus tard la campagne d'Italie.

Mais saint Bernard, après de vives instances, obtint la permission de retourner à Clairvaux pour se remet-

tre de ses fatigues, et répondre aux vœux ardents de son monastère.

C'était là le lieu de son repos. A l'exemple du divin Maître, il quitte la foule, après l'avoir édifiée, et se retire dans la solitude pour y puiser des forces nouvelles; car dans le silence du désert son âme se dilate et se purifie; il entend la divine parole; il contemple la lumière et les magnificences de Dieu; il savoure les délices du saint amour.

Oh! bienheureuse solitude! seule béatitude! que de choses glorieuses n'a-t-on pas racontées de vous[1]! Vous êtes la cité de Dieu, le ciel sur la terre, la sainte montagne, le mont Sion, le mont Horeb, le Carmel, le Liban, le Cénacle, le Calvaire, le Thabor! Vous quitter pour aller dans le monde, c'est passer de la Terre Sainte en Égypte. Quitter le monde, pour rentrer dans la solitude, c'est revenir de Babylone à Jérusalem!

Tels sont les sentiments, tel est le langage de saint Bernard. Il recherche avec avidité les jouissances du monastère. Et quelles sont ces jouissances? Le centuple, dès cette vie, pour tout ce qu'on a délaissé ici-bas; la vie éternelle, un trône dans les cieux, l'héritage du Seigneur, une joie qui augmente sans cesse et ne finit jamais[2]!

Cependant ces délicieuses consolations furent interrompues par un triste événement. Bernard était à peine arrivé à Clairvaux, qu'il reçut la visite de l'évêque de Paris. Ce prélat, profondément affligé, venait le consulter à l'occasion d'un attentat qui avait consterné tous les hommes de bien.

[1] Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei! Ps. 86.

[2] Ex epist. 42 et serm. divers. Nov. edit.

CHAPITRE III.

Assassinat d'un moine. Saint Bernard poursuit les auteurs de ce meurtre. — Il reçoit à Clairvaux la visite du Pape Innocent II. — Mission en Aquitaine. — Histoire du duc Guillaume. — Concile de Reims.

Les réformes successives que l'évêque de Paris avait introduites dans son diocèse provoquaient depuis longtemps le murmure des ecclésiastiques mondains. Un funeste esprit de jalousie fomentait la discorde entre les pasteurs ; et les pieux desseins du prélat se voyaient entravés, en toutes occasions, par les tracasseries de quelques membres de son propre clergé ; mais ces embarras ne ralentirent pas son zèle et ne brisèrent point sa fermeté. Il avait auprès de sa personne un vénérable moine, le prieur du monastère de Saint-Victor de Paris, nommé Thomas, qui lui servait de guide spirituel et lui prêtait l'appui de son expérience pour la réalisation de ses sages pensées. Ce religieux, plein de douceur et d'instruction, jouissait d'une confiance méritée ; et, à ce titre, il avait assumé sur sa tête les ressentiments que les réformes avaient soulevés.

Parmi ceux qui se signalaient par une implacable opposition, se trouvait le chanoine Thibaut Nautier, archidiacre de l'Église de Paris. Ses intrigues et ses malversations avaient plus d'une fois éveillé la vigilance du prieur de Saint-Victor ; et la haute position

dont il abusait l'avait seule mis à l'abri des poursuites. Thibaut méditait une vengeance, et pour l'assouvir il ne craignit point d'armer ses propre neveux. Un jour donc que l'évêque, accompagné de Thomas, revenait d'une visite diocésaine, ils furent attaqués aux portes de Paris par les neveux de l'archidiacre ; et Thomas, frappé de plusieurs coups mortels, tomba sur le sein de son évêque qui le tenait embrassé pour le défendre ; il expira en pardonnant à ses meurtriers. Ceux-ci prirent la fuite, et leur oncle eut le courage de solliciter leur grâce auprès du Pape lui-même. C'est alors qu'Étienne, accablé de douleur, vint à Clairvaux pour réclamer l'intervention de saint Bernard auprès d'Innocent. Mais il faut entendre de sa propre bouche le récit de ce forfait. Voici en quels termes simples et touchants l'évêque de Paris s'adresse au Pape, dans une lettre datée de Clairvaux :

« Le docte Thomas, prieur de Saint-Victor, religieux « d'une grande piété, s'était mis en chemin par mes « ordres, un jour de dimanche, ainsi que plusieurs « autres moines. Il travaillait à l'œuvre de Dieu dans « un esprit de charité, lorsqu'il fut cruellement massa- « cré dans mon propre sein et entre mes bras, deve- « nant ainsi la victime de ses devoirs et de l'obéis- « sance... Les sanglots qui m'empêchent de continuer, « en disent plus que tout ce que je pourrais vous écrire. « Il suffit de vous exposer simplement ce qui est arrivé « pour faire sentir à votre cœur paternel le poids de mon « affliction... Hélas ! je n'ai plus ni force ni lumière ; j'ai « tout perdu en perdant celui que je pleure ; j'ai le titre « d'évêque, mais c'est lui qui en remplissait les fonc- « tions ; il en refusait les honneurs, mais il en portait

« le fardeau..... Si Thibaut Nautier a recours à votre « Béatitude, qu'elle daigne lui faire connaître que Dieu « a exaucé la voix de mes larmes; ses neveux ont été « les instruments du crime; c'est lui qui en est l'auteur « et l'instigateur. Que votre Béatitude n'ajoute donc « aucune foi à ses rapports jusqu'à ce qu'elle soit in- « struite à fond de la vérité[1]. »

Bernard, embrasé de zèle, écrivit à Innocent sur le même sujet; et dans son langage éclate l'éloquence d'une sainte indignation : « La bête cruelle qui a dé- « voré Joseph, afin d'échapper aux poursuites de nos « chiens fidèles, s'est, dit-on, réfugiée auprès de vous, « très-saint Père. Quel excès de folie! un meurtrier « errant, vagabond, effrayé, court là où il a le plus à « craindre. Quoi! prend-il le siége de la justice pour « une caverne de voleurs? Quoi! la bouche encore fu- « mante du sang que tu as versé, tu oses paraître sous « les yeux du père, après avoir tué l'enfant sur le sein « de sa mère? Que s'il vient demander pénitence, il ne « faut point le repousser, sans doute. Mais s'il ne de- « mande qu'une audience, donnez-la-lui, saint Père; « oui, donnez-la-lui; mais donnez-la comme Moïse la « donna aux idolâtres, comme Phinées aux fornifica- « teurs, comme Matathias aux juifs infidèles; ou plutôt, « pour vous rappeler l'exemple de votre prédécesseur, « recevez-le comme Pierre reçut Ananie et Saphire[2]. »

La chaleur que mit saint Bernard à exiger le châti- ment du coupable n'avait pas seulement pour objet la

[1] Cette lettre, écrite sans doute sous l'inspiration de saint Bernard, se trouve dans la collection des épîtres de ce dernier, p. 495, n. 159. Ed. Mabill.

[2] *S. Bern., Epist.* 158.

répression d'un crime ; mais, saisissant toutes les occasions de déraciner l'ivraie du champ de l'Église, il provoqua des mesures vigoureuses pour assurer le triomphe de la justice. Nous avons trouvé peu de documents sur les suites de cette affaire ; mais ce qui en montre la gravité, c'est que plusieurs prélats se réunirent à l'abbé de Clairvaux, afin d'aviser ensemble aux moyens de réprimer la turbulence d'une partie du clergé, et de remettre en vigueur des lois tombées en désuétude. Le Pape sanctionna les décrets de cette assemblée et y ajouta d'autres dispositions, dans le but de resserrer les règles d'une sainte discipline [1].

Ce fut en cette même année que le Souverain Pontife, accompagné des prélats romains, voulut visiter en personne la vallée de Clairvaux, pour contempler de ses propres yeux les merveilles qu'on lui avait rapportées de ce temple vivant de la Majesté divine. Le moine Ernald, l'annaliste de Cîteaux, raconte cette visite dans son naïf langage :

« Les pauvres de Jésus-Christ reçurent le Pontife avec « une extrême affection. Ils n'allèrent point au-devant « de lui, ornés de pourpre et de soie, ni avec des livres « d'église couverts d'or et d'argent ; mais tout simple- « ment avec une croix de bois, et vêtus de leurs gros « draps, témoignant leur joie, non point par les fan- « fares bruyantes des trompettes, ni par les cris d'une « réjouissance tumultueuse, mais par les modestes « chants des hymnes sacrés. Les évêques pleuraient ; « le Pape aussi versait des larmes ; tous admiraient la

[1] Hist. de Cît., vol. III, liv. IV, ch. V. — Voyez aussi la lettre 152 de S. Bern., touchant les reproches adressés au clergé.

« doùce gravité et l'attitude humble et mortifiée de « cette troupe de saints moines... La magnificence de « la réception qu'ils firent au Chef de l'Église ne con- « sistait pas en de grands banquets, mais en de grandes « vertus. Le pain, au lieu d'être de pure fleur de fro- « ment, était de farine dont le son n'avait point été tiré; « il y avait du *petit vin au lieu de vin doux*[1]; des « herbes au lieu de chair, et divers légumes pour tenir « lieu de toutes espèces de viandes. Mais si, par hasard, « on avait pu se procurer quelque poisson, on le servait « devant le seigneur Pape, pour être regardé plutôt que « pour être mangé[2]. »

Innocent II, après avoir passé plusieurs jours dans cette vénérable solitude, se remit en route et continua ses visites dans les principales églises et abbayes de France, excitant partout la reconnaissance des peuples pour les bénédictions qu'il répandait sur son passage. A Paris, il reçut un accueil pompeux. Les juifs eux-mêmes, dit le chroniqueur, vinrent au-devant de lui, pleins d'allégresse, et lui offrirent un rouleau de la Loi, couvert d'un voile. Le Pape leur témoigna beaucoup d'intérêt, et leur dit, en acceptant leur présent : *Auferat Deus omnipotens velamen a cordibus vestris! Daigne le Dieu Tout-Puissant ôter le voile de vos cœurs!* Il séjourna durant les fêtes de Pâques à l'abbaye de Saint-Denis, où il célébra l'office du vendredi et du samedi saint, *veillant toute la nuit, et*

[1] *Sapa pro careno.* Le mot *sapa* signifie plutôt un jus d'herbes que du vin; d'où peut-être vient notre mot *soupe.* On le traduit aussi par *petit vin.*

[2] Si forte piscis inventus est, domino Papæ appositus est, et aspectu non usu, in commune profecit. (Ernald., cap. I, n. 6, p. 1109.)

portant sur sa tête la tiare en broderie avec un cercle d'or[1].

La visite que le Pontife avait faite à Clairvaux ne tarda point à produire ses fruits. Deux choses importantes avaient été décidées : la convocation d'un concile général à Reims, et le départ de saint Bernard pour l'Aquitaine.

Cette mission, confiée à l'abbé de Clairvaux et à Josselin, évêque de Soissons, était périlleuse. La riche Aquitaine, qui s'étendait alors depuis les frontières de la Picardie jusqu'aux montagnes de Navarre, obéissait au jeune prince Guillaume dont nous avons déjà parlé dans le chapitre précédent; mais son histoire très-remarquable exige quelques autres détails et mérite notre attention.

Guillaume X; qui, dans la suite, devint le beau-père des rois de France et d'Angleterre, et le grand-père de Richard Cœur-de-Lion, appartenait à l'illustre maison des comtes de Poitou qui s'arrogeaient le titre de ducs d'Aquitaine. Élevé au milieu des pompes d'une cour splendide, il montra dès son bas âge un caractère indomptable et une funeste inclination au mal. Mais une fois maître de lui-même et des États de son père, par la mort précoce de Guillaume IX, il se trouvait, jeune encore, l'un des plus puissants feudataires de France, et l'un des princes les plus riches de son temps. Homme brillant et prodigue, avec les formes d'un athlète et la taille d'un géant, *bon chevalier d'armes,* dit un vieux écrivain, il réunissait dans sa personne la beauté et la force, et se montrait *à tout venant* redoutable

[1] Sugerius, Vit. Lud., p. 519.

et séduisant. « A peine, dit une chronique, se contentait-il en un seul repas de ce qui aurait suffi à huit personnes robustes et dans la force de l'âge. Il ne pouvait vivre sans guerroyer ; et lorsque ses provinces étaient en paix, il marchait néanmoins toujours armé, obligeant ses vassaux, bon gré mal gré, de se battre les uns contre les autres : c'était un autre Nemrod par sa passion de batailler ; un autre dieu Bel par la quantité de viandes qu'il mangeait ; un autre Hérode par ses crimes et ses incestes ; car il avait retenu durant trois ans, par la violence, la femme de son propre frère ; et il se vantait, comme les gens de Sodome, de ses rapines et de ses forfaits[1]. »

Tel était le chef du parti schismatique en Aquitaine ; tel était l'homme vers lequel on jugea convenable de députer saint Bernard.

Mais ce qui rendait cette mission plus difficile encore, c'était le crédit illimité dont Gérard jouissait auprès du prince ; sans doute à cause de la tolérance dont il couvrait les scandales de Guillaume. Toutefois ces obstacles ne découragèrent point le zèle de l'abbé de Clairvaux. Il arriva, vers le milieu de l'année 1131, sur les terres du duc d'Aquitaine ; et descendit, avec l'évêque de Soissons, dans un monastère de son Ordre, à Chatelliers, près de Poitiers. Là, sans perdre un moment, il avise au moyen d'obtenir une entrevue avec le souverain. Il dédaigne les voies obliques, et se confiant en la toute-puissance de la grâce, il va droit au but, et fait prier le prince de se rendre à Chatelliers. Cette démarche hardie étonne même les religieux. Mais

Chron. S. Maxentii, p. 408. — Ann. Cist., t. I, p. 208, n. 1, 2 et seq.

Guillaume n'a pas plutôt lu la lettre d'invitation, qu'à la surprise de tout le monde, il se dirige seul vers le monastère, et demeure sept journées entières auprès de l'homme de Dieu. Chose admirable ! le cœur de ce prince, comme le métal exposé aux rayons du soleil, devint brûlant, et sembla se fondre sous l'action vivifiante de la parole apostolique ; il ne quitta le saint qu'après lui avoir promis avec serment de réparer ses désordres et de faire pénitence.

Ce n'était pourtant pas encore le triomphe définitif de la grâce. Guillaume, à peine rentré dans son palais, se refroidit, manqua de courage et prêta trop facilement l'oreille aux perfides discours de l'évêque d'Angoulême. Celui-ci réussit à le détourner des résolutions salutaires qu'il avait prises ; et comme il arrive d'ordinaire, son dernier état devint pire que le premier. Il se livra de nouveau à ses passions avec d'autant plus d'emportement qu'il cherchait à s'étourdir et à refermer la blessure que la parole de saint Bernard, comme une flèche ardente, avait faite à son âme ; et pour étouffer le remords, il s'abandonna plus que jamais au délire du crime. Le schisme dès lors se crut vainqueur et ne mit plus de bornes à ses violences. Gérard se fit adjuger l'archevêché de Bordeaux qui était vacant, et retint en même temps l'évêché d'Angoulême ; en outre, jaloux et inquiet tant qu'il voyait en Aquitaine un seul prélat orthodoxe, il fit chasser du siége épiscopal le vénérable évêque de Poitiers, le dernier de ceux de la province qui étaient demeurés fermes dans la foi et fidèles au Pape légitime.

Bernard, appelé au concile de Reims, n'avait pu demeurer assez longtemps en Aquitaine pour mener à

bonne fin l'œuvre commencée. Sa présence dans les domaines de Guillaume avait d'ailleurs inspiré de si vives inquiétudes aux adhérents de Gérard, qu'on épiait toutes ses démarches ; on en était venu même jusqu'à le menacer de mort, s'il sortait de son monastère. Il fallait à ce torrent de passions violentes un certain temps pour s'écouler. Saint Bernard le comprit ; et remettant à la Providence le soin de disposer les esprits et les occasions favorables, il s'éloigna de la terre du schisme, et se rendit à Reims pour obéir aux ordres du Souverain Pontife.

Ce ne fut qu'après un intervalle de quatre années que l'abbé de Clairvaux put entrevoir la prochaine issue des affaires d'Aquitaine.

Il se trouvait alors en Bretagne, sur les terres de la comtesse Ermengarde, pour la fondation d'un nouveau monastère[1]. Le légat du Pape Innocent vint l'y rejoindre ; et tous deux, prenant congé de cette digne fille du serviteur de Dieu, se rendirent en Aquitaine[2]. Ils firent savoir au duc Guillaume qu'ils avaient entrepris ce voyage pour se concerter avec lui sur les moyens de rendre la paix à l'Église et de remédier aux fléaux qui la dévastaient. On lui persuada qu'il ne devait pas refuser une audience à l'homme de Dieu qui était venu de si loin pour la solliciter ; et que, par son entremise, on parviendrait peut-être à pacifier les esprits. Le point essentiel était d'obtenir une conférence. Cette conférence eut lieu. Saint Bernard représenta vivement au duc les effets désastreux que les schismes produisent

[1] Hist. de Cît., vol. III, liv. IV, ch. XIX.

[2] *Ann. Cist.*, t. I, p. 294, n. 7, 8 et seq.

dans l'Église catholique; il déplora le malheur de ceux qui déchirent la sainte unité que le Christ a voulu établir sur la terre; et employant tour à tour la prière et la menace, avec cette véhémence qui lui assujettissait instantanément toutes choses, il engagea Guillaume à plier sous la houlette paternelle du Pape Innocent. Guillaume, de nouveau troublé et profondément ému, ne voulut cependant adhérer qu'en partie aux conseils de la paix. Il promit l'obédience au Pape légitime, mais ne voulut pas consentir au rétablissement des évêques dépossédés de leurs siéges; il ne pouvait s'y résoudre, disait-il, parce qu'il avait juré de ne se réconcilier jamais avec eux[1].

Bernard ne se contenta point d'une demi-victoire, *il cessa d'agir en homme,* dit un biographe, et laissa agir Dieu lui-même. Le jour donc où la conférence dut être reprise, il officiait à l'autel, lorsque tout à coup il s'arrête au milieu de la célébration des saints mystères: il pose la divine Hostie sur la patène; puis, le visage en feu et l'œil étincelant de lumière, il descend les marches de l'autel, et se dirige d'un pas ferme et digne vers le prince interdit: « Nous avons longtemps « usé de prières, lui dit-il, et vous nous avez méprisé! « D'autres serviteurs de Dieu se sont joints à nous et « ont uni leurs supplications aux nôtres, et vous n'en « avez point tenu compte. Voici maintenant le Fils de « la Vierge qui vient à toi, Celui que tu persécutes, le « Chef et le Seigneur de l'Église, le juge au nom duquel « tout genou fléchira au ciel, sur la terre et dans les « enfers!... C'est entre ses mains, entre les mains du

[1] Hist. de Cît., vol. III, liv. IV, ch. XX.

« juge vengeur des crimes que tombera l'âme qui « t'anime. Le mépriseras-tu? Traiteras-tu le Maître « comme tu as traité les serviteurs[1]? »

Bernard se tait; la foule est attérée, les larmes et la perplexité des assistants décèlent leur frayeur; chacun attend avec angoisse l'issue d'une action qui, comme un éclair sinistre, semblait annoncer une soudaine manifestation de la colère de Dieu. Guillaume épouvanté ne peut proférer un seul mot, ses genoux tremblent et fléchissent; il tombe à terre; et ses gardes l'ayant relevé, il tombe encore et pousse des cris effrayants.

Alors le serviteur de Jésus-Christ le touche, lui commande par un signe de se tenir debout, et reprend la parole: « Allez, lui dit-il d'une voix calme et su« blime, allez présentement vous réconcilier avec l'évê« que de Poitiers que vous avez chassé de son siége; « donnez-lui le baiser de paix en gage d'une alliance « nouvelle; conduisez-le vous-même dans son église, « et rendez-lui autant d'honneurs que vous lui avez « prodigué d'injures: rappelez à l'unité catholique ceux « que la discorde et le schisme en ont séparés, et de« venez docile à Innocent comme au Pontife que Dieu « a placé sur le trône de saint Pierre[2]. »

Le duc, vaincu par la force de l'Esprit-Saint qui jaillissait de la bouche, du regard, du geste majestueux de saint Bernard, n'était plus en ce moment qu'un instrument souple de la volonté de Dieu. Il va et vient; il exécute instantanément et ponctuellement tout ce qui lui est ordonné; il se réconcilie avec l'évêque de Poi-

[1] Ernald., Vit. S. Bern., lib. II, cap. VI, n. 38, p. 1122.
[2] *Ernald.*, loc. cit., n. 3, 1122.

tiers, lui donne le baiser de paix, le conduit au siége épiscopal, rend hommage au Pape Innocent, et reparaît ensuite à l'église où saint Bernard achève de célébrer le divin sacrifice.

Au milieu de l'admiration et de la joie publique que cet événement avait causées, un seul homme résistait encore à la grâce de Dieu : c'était Gérard. Plus endurci que jamais dans son opiniâtreté, il n'attendait que le départ du moine de Clairvaux pour renouer ses coupables intrigues ; mais son heure avait sonné. Une mort subite l'enleva sans lui laisser le temps de reconnaître son égarement : ses neveux, qu'il avait enrichis des biens de l'Église, le trouvèrent un matin expirant dans son lit, horriblement enflé, dans l'attitude d'un forcené qui maudit et blasphème[1].

Quant à Guillaume, le rayon de la grâce qui l'avait renversé opérait en lui le merveilleux phénomène d'une complète transformation. Ce n'était plus le même homme depuis que la lumière divine avait triomphé de ses ténèbres. Abîmé dans la contemplation des miséricordes et des justices de Dieu, déchiré de remords, abreuvé de larmes et affamé de pénitence, il résolut de finir, dans les expiations d'une sainte mort, les jours de sa vie terrestre ; et renonçant généreusement aux richesses, à la puissance, aux dignités royales, il s'enfonça dans une solitude où sa vie, semblable à un fleuve qui s'écoule dans les cavités de la terre, disparut aux yeux des hommes sans laisser aucune trace que les historiens pussent recueillir[2].

[1] Ernald., Vit. S. Bern., lib. II, n. 39, p. 1123.

[2] Quelques chroniqueurs rapportent qu'il mourut à Compostelle, en Espagne,

Guillaume n'était âgé que de trente-huit ans. Mais au moment de s'éloigner pour toujours de ses domaines, voulant en régler le riche héritage, il manda auprès de lui l'évêque de Poitiers, le même qu'il avait naguère si cruellement outragé et qui alors avait reconquis son estime. Il lui confia son testament que l'annaliste de Cîteaux nous a conservé en entier. Ce document appartient à l'histoire de saint Bernard; mais son étendue ne nous permet d'en extraire que les parties les plus intéressantes :

« Au nom de la sainte et indivisible Trinité qui est « un seul Dieu! Voici le testament que je fais, moi, « Guillaume, avec la grâce de Dieu, en la présence de « Guillaume, évêque de Poitiers, en l'honneur du Sau- « veur du monde, des saints martyrs, de tous les con- « fesseurs, des vierges, et surtout de la Vierge Marie. « Étant touché de la douleur que me causent les péchés « innombrables que j'ai commis par la suggestion du « démon avec une audace extrême; et pénétré de la « crainte du dernier jugement; considérant d'ailleurs « que les biens dont nous jouissons ici-bas s'évanouis- « sent entre nos mains comme la fumée qui se dissipe « en l'air; que nous ne pouvons presque point passer « une heure sans pécher; que le temps de notre vie « est très-court; que les choses dont nous nous ima- « ginons être les maîtres sont fort caduques et péris- « sables, et qu'elles ne laissent que des peines et des « inquiétudes; je m'abandonne entre les mains de Jésus- « Christ, que je veux servir en renonçant à tout pour

le vendredi saint, 9 avril 1137. (Voyez chron. Gaufredi Vosiensis, p. 425, 435. *Voir aussi l'Art de vérifier les dates*, p. 718.)

« son amour. Je mets mes filles sous la protection de « monseigneur le roi ; et quant à Éléonore, je la lui « donne en mariage, si mes barons l'ont agréable ; et « je lui lègue l'Aquitaine et le Poitou[1]. »

C'est ainsi que ce prince, qui commandait en souverain à toute la France occidentale, se montra vraiment grand, en s'élevant au-dessus du monde ! Il ne se propose rien moins que la conquête du ciel ; il aspire à une royauté devant laquelle s'effacent toutes les splendeurs des trônes de la terre ! Grand exemple pour le siècle, et doublement mémorable ; car en même temps qu'il édifie l'Église par une héroïque abnégation, il enrichit la France de nouveaux domaines. Les États qu'il lègue au jeune roi Louis VII, avec sa fille Éléonore, sont plus considérables que ceux de la couronne de France[2]. Et ces deux actes providentiels, c'est saint Bernard qui en est l'instrument et le moteur !

La conversion de Guillaume et la mort de l'évêque d'Angoulême, arrivées en l'année 1136, mirent fin au schisme dans les diverses contrées d'Aquitaine.

Mais, pour reprendre l'ordre chronologique des événements, il faut se rappeler que saint Bernard, après son premier voyage en Aquitaine, s'était rendu au con-

[1] Ann. Cist., t. I, p. 305, n. 4.

[2] On sait qu'Eléonore, trop célèbre par ses aventures en Orient, à l'époque de la croisade, quitta Louis VII pour monter avec Henri II, fils de Geoffroy Plantagenet, sur le trône d'Angleterre auquel elle apporta sa dot, c'est-à-dire près du tiers de la France. Henri II, à la suite de cette restitution probe, mais impolitique, se trouva roi d'Angleterre, duc de Normandie et d'Aquitaine, comte d'Anjou, de Poitou, de Touraine et du Maine. Suger s'était opposé de toutes ses forces à ce fatal divorce, qui démembra la monarchie, introduisit l'ennemi dans le cœur du pays, et fomenta les grandes guerres que l'Angleterre fit à la France avec des Français.

cile de Reims, qui avait été fixé au mois d'octobre de l'année 1131. Tous les évêques de France, ceux d'Angleterre, d'Espagne, des Pays-Bas, et un grand nombre de prélats allemands composèrent, sous la présidence du Pape lui-même, cette auguste assemblée. Aux princes de l'Église vinrent encore se joindre le roi et les plus illustres seigneurs du royaume. « Car, dit l'abbé Suger, « nous appréhendions que les continuelles défaillances « du roi ne nous l'enlevassent soudainement ; et comme « il nous honorait de sa confiance, nous lui conseil« lâmes de faire couronner son jeune fils, le prince « Louis, pour éviter et prévenir les contestations qui « pouvaient naître à ce sujet. Il suivit notre conseil, et « se rendit à Reims, accompagné de son fils, de la reine « et des grands du royaume [1]. »

Le roi Louis le Gros, raconte un autre écrivain du temps, s'étant présenté au sein du concile, monta les degrés de la tribune où siégeait le Pape, et lui baisa les pieds. Puis, ayant pris place à côté du Pontife, il parla en termes touchants de la mort de son fils aîné, Philippe ; et son discours fit couler des larmes de tous les yeux. Innocent lui répondit avec attendrissement ; l'exhorta à élever ses pensées vers le Roi des rois, et à se soumettre à ses adorables volontés : « Il a pris, « dit-il, votre fils aîné dans l'innocence pour le faire « régner dès à présent dans le ciel, vous laissant d'au« tres fils pour régner ici-bas après vous. Donc, c'est « plutôt vous, seigneur, qui devez nous consoler ; car « pour nous, nous sommes des exilés ; et, certes, « l'hospitalité généreuse que vous nous avez témoi-

[1] *Sugerius*, Vit. Lud., p. 318.

« gnée vous attirera une récompense éternelle [1]. »

Après ces préliminaires, le Pape procéda au couronnement du jeune roi Louis VII, « l'oignant avec « l'huile sacrée dont saint Remi avait oint le roi Clovis « à son baptême, et qu'il avait reçue d'en haut, de la « main d'un ange [2]. »

Les sessions du concile durèrent quinze jours. Grâce à l'activité de saint Bernard, auquel le Pape et les prélats confièrent la solution de presque toutes les affaires [3], plusieurs canons d'une haute importance pour l'État et pour l'Église furent promulgués.

Ces canons, au nombre de dix-sept, reproduits presque tous dans le second concile général de Latran, se rattachaient au vaste système conçu par saint Grégoire VII, et aux réformes commencées sous ce grand Pontife. Les mœurs du clergé et des fidèles devinrent l'objet des plus sages règlements; et la manière d'administrer les choses saintes, aussi bien que les questions politiques, les droits de la guerre, le négoce et plusieurs points concernant les relations civiles furent définis dans ce concile selon les principes immuables de la prudence chrétienne [4].

[1] Chron. Maurin., p. 378. — [2] Idem.

[3] Ernaldi Vit. S. Bern., lib. II, cap. I, n. 5, p. 1109.

[4] Voir les actes du 2e conc. gén. de Latran, dup. I, p. 744.

Au sujet des conciles que le pape Innocent présida durant ses voyages, le professeur Néandre de Berlin rend aux Souverains Pontifes un hommage que nous aimons à constater dans la bouche d'un protestant. Nous traduisons mot à mot : « C'est une chose belle, dit-il, que de voir les Papes, même quand ils « sont expulsés de leur siége et obligés de combattre pour y rentrer, de les voir « toujours attentifs aux besoins moraux et religieux des peuples. Leurs voya« ges, fréquemment nécessités par les troubles de Rome, tournaient à l'avan« tage des contrées qu'ils parcouraient, en ce qu'ils apprenaient à mieux con« naître la situation des églises et des populations, et donnaient, par leur

L'assemblée, après avoir fait pour l'état moral des peuples tout ce que les malheurs du temps rendaient possible, termina ses délibérations et allait se séparer, quand une nouvelle inattendue vint combler de joie le Pape et les prélats. Le vénérable Norbert, archevêque de Magdebourg, arriva à Reims, et présenta au Souverain Pontife, en plein concile, des lettres du roi de Germanie par lesquelles Lothaire renouvelait son hommage, et annonçait qu'il était prêt à ouvrir la campagne d'Italie avec les forces réunies des divers États de son empire.

L'intervention de la Providence dans les affaires de Rome devenait de plus en plus visible, et laissait entrevoir, au milieu des conflits qui agitaient le siècle, un nouveau triomphe de la Papauté.

« présence, plus de poids et d'autorité aux synodes appelés à remédier aux « maux. » (Neand. Bern. und sein Zeitalter, p. 107, note 12.)

L'abbé Fleury, au contraire, dans son Histoire ecclésiastique (vol. XIV, liv. LXVIII, p. 425), ne craint pas d'énoncer cette mesquine proposition, à propos des voyages d'Innocent II : « Le Pape continua de visiter les églises de « France, suppléant à ses besoins de leur abondance ; ce qui leur fut une grande « charge. » Je voudrais lui répondre avec Jésus-Christ : Pauperes semper habetis vobiscum ; me autem non semper habetis. (Joan. XII, 8.)

Ce sont les petites hostilités de ce genre contre les Papes, dont fourmille l'Histoire de Fleury, qui en rendent la lecture si lourde et si peu édifiante.

CHAPITRE IV.

Expédition de Lothaire en Italie. — Saint Bernard rend la paix aux républiques italiennes et réconcilie les Hohenstauffen avec Lothaire. — Concile de Pise.

La disposition des esprits en Allemagne était loin de justifier les promesses trop pompeuses de Lothaire. De tous côtés surgissaient des obstacles à la campagne d'Italie; et les embarras étaient tels, que plus d'une fois Lothaire dut renoncer à ses projets ou les ajourner à d'autres temps. Il avait à combattre à la fois l'inertie des grands vassaux de l'empire, peu disposés à lui prêter leurs armes, et les griefs personnels qu'il nourrissait secrètement contre le Pontife romain. Son élévation au trône était due sans doute aux suffrages des princes séculiers; mais il n'avait point conquis leur estime; et quand il réclama leur concours pour la pacification de l'Italie, tous, enfermés dans leurs villes et mécontents de la décadence de l'empire germanique, désapprouvèrent une entreprise qu'ils regardaient comme inopportune et au-dessus des forces de Lothaire. Le plus redoutable de ces princes, Frédéric de Hohenstauffen, frère du même Conrad qui s'était fait couronner roi d'Italie, avait pris une attitude menaçante à la suite des rigueurs dont il avait été l'objet: et il ne semblait

désirer le départ de Lothaire que pour rallier autour de lui ses nombreux partisans.

Cependant, malgré tant de difficultés, Lothaire persista dans sa résolution. Il comprit que la couronne impériale pouvait seule affermir en Allemagne son autorité chancelante et relever aux yeux des princes eux-mêmes la majesté du trône. Or, cette couronne, il avait besoin de la recevoir à Rome, de la main du Pape. Il poursuivit donc son plan ; et docile aux impulsions de son courage, il s'exposa aux chances d'une expédition périlleuse, mais nécessaire.

Ce fut avec des efforts inouïs, qu'à défaut du contingent de ses vassaux, il parvint à rassembler une petite armée de quinze cents à deux mille hommes[1] ; et encore son départ s'annonça-t-il sous de fâcheux auspices ; car à peine arrivé dans la ville d'Augsbourg, qui était dévouée à la cause des Hohenstauffen, les bourgeois accueillirent avec mépris les troupes royales. De sanglantes querelles s'ensuivirent, et bientôt cette antique cité devint presque tout entière la proie des flammes[2]. Lothaire se hâta de quitter avec ses troupes la ville embrasée, et continua sa marche, nonobstant les nouveaux embarras que cette catastrophe lui avait suscités.

Sur ces longues entrefaites, Innocent II et saint Bernard s'étaient rendus, de leur côté, en Italie où ils attendaient, selon qu'il avait été convenu, l'armée qu

[1] Plusieurs chroniqueurs, en parlant de cette armée, emploient les mots de *parvo exercitu* ou *manu non magna ;* un seul d'entre eux rapporte *imperatorem revera duo tantum millia militum secum duxisse.* Voy. Chron. Beneventani ad ann. 1133.

[2] Annal. ann. 1132. Civitas fere tota conflagravit, et multi tam gladiis quam flammis perierunt.

devait leur ouvrir le chemin de Rome. Ils n'étaient pas restés inactifs dans ces malheureuses contrées depuis si longtemps en butte aux agitations du schisme et de l'anarchie. Leur arrivée soudaine, jointe à la nouvelle de l'expédition de Lothaire, fit une salutaire impression sur les Italiens; et tandis que les adhérents de Conrad et d'Anaclet se maintenaient dans une réserve prudente, pour attendre sans se compromettre l'issue des événements, ceux d'Innocent et de Lothaire reprirent courage et ranimèrent leurs espérances[1].

Cet état de choses semblait providentiellement amené pour faciliter le rétablissement de l'union catholique dans la Chrétienté : Bernard fut l'instrument dont Dieu se servit pour accomplir ce grand ouvrage. Dans les principales villes de la haute Italie où il séjourna successivement, il prêcha la paix et s'efforça de réconcilier les peuples divisés et irrités les uns contre les autres. Parmi ces peuples, ceux de Pise et de Gênes se signalaient par leur implacable inimitié. Aux rivalités anciennes de ces deux puissances maritimes s'étaient ajoutés de nouveaux ressentiments; et presque chaque jour elles s'attaquaient à l'improviste avec le fer et le feu, ne respectant aucuns droits de la guerre, n'épargnant ni les prisonniers ni les propriétés. Milan, Pavie, Crémone, Plaisance, la plupart des villes de la Lombardie, subissaient les funestes effets des guerres civiles, envenimées par les dissensions religieuses.

Le saint abbé de Clairvaux apparaît, par l'ordre du

[1] Muratorii annali ad ann. 1132, 1133. — Cet annaliste donne les détails les plus circonstanciés des campagnes de Lothaire en Italie, et de la situation des différents partis. Voy. t. VI, p. 437, 448.

Pontife, au milieu de ces champs de bataille. Il annonce la paix au sein de la guerre; et sa parole, comme un rayon de lumière, dissipe les nuages les plus ténébreux. A sa voix, les Génois, encore ivres de leurs succès, déposent les armes, affranchissent leurs esclaves, délivrent les prisonniers, et acceptent un concordat dont saint Bernard dicte les conditions. Pise, non moins touchée des prédications du serviteur de Dieu, renonce aux représailles et se prête à tous les engagements d'une réconciliation sincère. D'autres villes suivent ces généreux exemples; et sur les pas de saint Bernard, selon les expressions du prophète Isaïe, *les vallées se comblent, les montagnes s'abaissent, les voies s'aplanissent et les chemins tortueux s'alignent et se redressent.*

L'homme de Dieu avait gagné les cœurs de ces peuples; et de tous il ne voulait faire qu'un seul cœur. Telle était sa constante pensée; dans ses travaux, comme dans ses missions, quel qu'en fût l'objet, il ne songeait qu'à unir les chrétiens par les liens vivants de la charité; appliquant autant que possible, aux divers états de la société civile, les lois de l'Évangile sous lesquelles fleurissaient les républiques monacales. La charité! tel était le texte intarissable de ses discours; et par la divine magie de ce mot évangélique, il renversait les villes et captivait les cœurs. Les populations se montraient aussi avides de l'entendre qu'il était lui-même pressé de les instruire. Son zèle semblait inaccessible à la fatigue; il ne prenait point de repos: le matin, le soir, et jusque bien avant dans la nuit, sans cesse appliqué à la prédication ou absorbé par des conférences particulières, il se faisait tout à tous

comme l'apôtre, et tous se donnaient à lui. Les fruits de cette mission pacifique dépassèrent ce qu'on pourrait en dire; l'admiration qu'il excita parmi les Génois fut telle que l'archevêque lui-même offrit de se démettre de sa charge pour léguer son siége à saint Bernard; mais l'humble moine ne se laissa fléchir ni par les vœux du peuple ni par les instances du pasteur[1]. Rien ne sera plus capable de faire apprécier les merveilleux changements opérés dans ces républiques que les témoignages du saint lui-même, recueillis dans les lettres qu'il écrivit à cette époque.

« Aux consuls, aux magistrats, aux citoyens de la « ville de Gênes.

« Oh! que de consolations j'ai goûtées, leur dit-il, « dans le peu de temps que j'ai demeuré parmi vous! « Peuple fidèle, jamais je ne t'oublierai[2]! Je vous an« nonçai la parole divine, et le matin et le soir vous « accouriez pour l'entendre. J'apportai la paix, et « comme vous êtes des enfants de paix, la paix s'est « reposée sur vous. Je répandais la semence, et comme « cette semence est tombée sur une bonne terre, elle a

[1] C'était la seconde fois qu'il refusait l'archevêché de Gênes. Voy. Hist. de Cît., vol. III, liv. IV, ch. VIII, p. 357.

[2] L'affection des Génois pour saint Bernard s'est transmise d'âge en âge; et cette belle parole: « *Peuple fidèle, jamais je ne t'oublierai,* » est restée gravée dans leur mémoire, et s'est vérifiée dans la suite des temps. L'annaliste de Cîteaux (p. 241, n. 6) rapporte qu'en 1625, époque où vivait cet écrivain, la république de Gênes fut ravagée par le duc de Savoie, et la ville était sur le point d'être prise d'assaut. Dans cette extrémité, les habitants, se rappelant la promesse de saint Bernard, lui firent un vœu solennel; et leur confiance ne fut point déçue. La veille même de sa fête, une flotte espagnole vint inopinément les délivrer, et sauva la république. C'est pour reconnaître une si visible intervention que Gênes se plaça sous le patronage de saint Bernard, et lui voua un culte filial qui s'est perpétué jusqu'à nos jours.

« produit jusqu'au centuple. Je restai peu de temps, « parce que j'étais pressé ; mais je n'ai trouvé ni en- « traves ni retardements ; j'eus le bonheur de semer « et de moissonner presque en un même jour ; et pour « fruit de ma mission, je pus rapporter aux exilés « l'espérance, aux esclaves la liberté, aux ennemis la « terreur, aux schismatiques la confusion, la gloire à « l'Église et la joie aux chrétiens !... Que me reste-t-il « maintenant, mes bien-aimés, sinon à vous animer à « la persévérance ? Cette vertu couronne toutes les « autres vertus et caractérise les héros. Sans elle, le « guerrier ne peut triompher ; avec elle, il grandit et « remporte la victoire. Elle est sœur de la patience et « fille de la magnanimité ; elle est l'amie de la paix, la « compagne des saintes affections, le lien de la con- « corde, le gage de la perfection. En un mot, pour « avoir part au salut, c'est peu de commencer, il faut « continuer, il faut achever, il faut persévérer jusqu'à « la fin[1] !... »

Il répond à Pierre, évêque de Pavie, qui l'avait comblé de louanges : « Le fruit de la bonne semence qu'on « sème dans une bonne terre appartient à Celui qui « fournit la semence, qui rend la terre féconde, qui « fait croître l'épi et mûrir le fruit. Dans tout cela, « qu'y a-t-il que je puisse m'attribuer ? Malheur à moi, « si j'usurpe la gloire de Jésus-Christ ! C'est Lui, et non « pas moi qui change les cœurs. La beauté d'une écri- « ture n'est pas l'ouvrage de la plume, mais de la main « qui la conduit. Tout ce que je dois avouer, c'est que « ma langue a servi de plume à un habile écrivain...

[1] Op. S. Bern. in Mab., epist. 129.

« J'ai ouvert ma bouche; mais vous, digne prélat,
« vous avez avez ouvert votre cœur; et puisque vous
« avez travaillé plus et mieux que moi, votre récom-
« pense sera plus grande[1]. »

Il écrit à Innocent II pour lui rendre compte des succès de sa mission en Italie; et dans cette lettre, comme dans les précédentes, il exhale le parfum d'une céleste humilité.

« Une adversité sans relâche, lui dit-il, nous jetterait
« dans l'abattement; une prospérité toujours égale nous
« enflerait d'orgueil. Aussi la Sagesse divine a si bien
« réglé toutes choses, qu'elle a fait de notre vie une
« alternative continelle de biens et de maux; en sorte
« que les maux, au lieu de nous abattre, servent à
« nous faire mieux apprécier les biens qui succèdent;
« et les biens qu'on espère adoucissent les maux
« qu'on subit. Rendons grâces à Dieu d'avoir essuyé
« nos larmes et versé de l'huile sur nos plaies[2]... »

Nous abrégeons à regret la correspondance précieuse qui contient les documents de cette phase de la vie de notre saint. Ses travaux apostoliques en Lombardie renversèrent, mieux que ne l'eût fait une nombreuse armée, les obstacles qui arrêtaient Lothaire de l'autre côté des Alpes. Ce ne fut qu'au printemps de l'année 1133 que les troupes germaniques débouchèrent en Italie, étonnées de ne trouver presque plus d'ennemis à combattre.

Néanmoins l'exiguïté de cette armée contrastait à un tel point avec la grandeur de l'entreprise, qu'elle excita la risée des Italiens; et bien que les partis se

[1] S. Bernard, epist. 135. — [2] Id., epist., 136.

tinssent dans une prudente expectative, nul ne pr
geait un heureux succès à Lothaire. Bernard lui-m
faillit manquer de confiance; et pendant qu'on dél
rait sur les moyens de mener la campagne à term
écrivit au roi d'Angleterre pour lui recommande
cause d'Innocent II, et le conjurer d'envoyer du
cours pour renforcer l'expédition.

Sa lettre est courte, mais pleine d'énergie. « Je v
« vous dire tout simplement que nous sommes
« portes de Rome et sur le point d'y entrer. La jus
« est pour nous; mais cette justice, vous le savez, n
« pas du goût de tout le monde. Sans doute, nous av
« Dieu qui combat avec nous, et déjà nos troupes f
« trembler les ennemis; mais il nous faut des seco
« pour subsister. Je n'en dirai pas davantage pour v
« prier de compléter votre ouvrage et d'affermir
« Pontife que vous avez reconnu et auquel vous a
« témoigné tant d'honneur et de respect[1]. »

Heureusement la pacification des principales vi
de la haute Italie avait aplani les voies. Il n'y a
plus que Roger, le nouveau roi de Sicile, qui pou
inspirer des craintes sérieuses à Lothaire. Ces crain
s'évanouirent à leur tour, et la démarche faite aup
du roi d'Angleterre devint inutile.

Roger, qui non-seulement avait pris la courol
de la Sicile, mais qui s'intitulait encore roi d'Itali
avait à se défendre contre trop d'ennemis personn

[1] Epist. 138. — Cette lettre fut adressée à Henri Ier, roi d'Angleterre et de Normandie, fils de Guillaume le Conquérant. Henri, malgré son attache sincère au pape Innocent, ne se trouva pas en mesure de lui envoyer des trou

[2] Dès son couronnement, Roger avait mis sur tous ses actes les titres *Ro gerius Dei gratia Siciliæ et Italiæ rex.*

pour songer, en cette circonstance, à tenir ses engagements avec l'antipape. De plus, la royauté dont se décorait la maison normande, blessait au vif les maisons princières d'Italie; et leur mécontentement, attisé par la conduite brutale de Roger lui-même, soulevait contre lui de formidables adversaires. Il avait maintes fois employé ses forces à étendre son autorité en Italie; mais à la suite d'un échec, il fut contraint de s'en retourner en Sicile pour réparer ses pertes. Cette conjoncture, si favorable à la cause d'Innocent II, permit à Lothaire de continuer sa marche, et il vint camper près des portes de Rome. Les Romains, frappés de stupeur et destitués de secours, ne purent songer à se défendre. Dans leur perplexité, ils écoutèrent les conseils de la prudence qui leur commandait de gagner du temps et d'entrer en accommodement. A cet effet, ils envoyèrent à Lothaire des négociateurs pacifiques chargés de désarmer sa vengeance et de lui offrir l'entrée de leur ville. C'était tout ce que Lothaire demandait. Il n'avait pas la prétention, avec une poignée de soldats, de demeurer maître de Rome; il ne portait pas non plus à Innocent un intérêt assez consciencieux pour l'y rétablir d'une manière solide. Ce qui lui importait, c'était la couronne impériale; et cette couronne, il l'obtint.

Le 29 août de l'année 1133[1], Lothaire entra dans Rome sans nulle opposition. Il concentra ses troupes

[1] Cette date ne coïncide pas avec celle que donne Otton de Frisingen. Il faudrait, d'après cet historien, la fixer à la fin du mois de mai. L'erreur est peut-être du fait d'un copiste; car il y a plusieurs divergences sur ce point chronologique, tandis qu'il n'y en a aucune dans les diverses relations des historiens concernant les faits eux-mêmes.

sur le mont Aventin, tandis que le Pape prit sa demeure au palais de Latran. Les républiques de Pise et de Gênes lui envoyèrent quelques auxiliaires par mer; et Rome resta tranquille spectatrice de cette insolite invasion.

Quant à l'antipape, il ne s'était point exposé aux hasards d'une résistance. Retiré dans la forteresse de Saint-Ange avec ses affidés, et maître du quartier de Saint-Pierre, qu'il avait entouré de fortifications et de barricades, il se tenait retranché dans sa tour, sans rien entreprendre contre un ennemi d'ailleurs trop faible pour l'attaquer.

Cependant, à cause de ces entraves, le couronnement ne put avoir lieu dans la basilique du Prince des apôtres. Ce fut dans l'antique et vénérable métropole de Saint-Jean de Latran que s'effectua cette cérémonie si laborieusement recherchée, si visiblement favorisée par la Providence[1]. Elle se fit sans appareil; mais une fois accomplie, elle changea la situation de l'Église et de l'Empire.

En effet, par cet acte solennel, les deux puissances se trouvèrent de nouveau consolidées à la face du monde. Le Pontife, en posant la couronne sur la tête de Lothaire, consacrait sa prééminence et ses propres prérogatives par celles qu'il conférait à l'empereur; et celui-ci, en reparaissant sur le trône d'Allemagne avec la double consécration de la religion et de la victoire, rendait à l'empire son appui, sa force, et son ancien prestige.

[1] Otton de Frisingen fixe le couronnement à la date du 4 juin 1133. (Voy. *Chron., lib.* VII, cap. XVIII.)

Anaclet comprit toute l'étendue de l'échec que sa cause venait d'éprouver. Il manifesta l'intention d'entrer en négociation avec l'empereur; et celui-ci, d'accord avec le Pape, lui députa saint Bernard et l'archevêque saint Norbert[1]. Mais ces deux serviteurs de Dieu trouvèrent l'antipape si profondément endurci dans son orgueil, que bientôt ils renoncèrent à leurs tentatives de conciliation. « Les schismatiques, sans « égard pour les faits accomplis, écrit l'abbé de Clair-« vaux, demandent qu'on décide dans un concile le-« quel des deux est le successeur légitime de saint « Pierre, Innocent ou Anaclet. Mais ce n'est là qu'une « défaite maligne. Dieu lui-même a décidé ce qu'ils « prétendent juger après coup. Il n'est pas de conseil « au-dessus du conseil de Dieu; sa parole court avec « vitesse, et c'est elle qui a réuni les rois et les peu-« ples sous l'obéissance du Pape Innocent. Qui oserait « après cela en appeler de son jugement?... Dieu a « manifesté sa justice : elle éclate dans un jour si lumi-« neux qu'il faut être aveugle pour n'en point être « frappé. Mais pour des aveugles, lumière et ténèbres « sont même chose[2]... »

Le saint repoussa donc avec indignation les subterfuges des schismatiques; et peu de jours après le couronnement, les négociations étant rompues, Lothaire quitta Rome avec ses troupes, et se hâta de repasser les Alpes pour faire valoir, aux yeux des princes de l'empire, les avantages glorieux qu'il ve-

[1] S. Norbert, en sa qualité d'archevêque de Magdebourg, remplissait les fonctions de chancelier du royaume d'Italie, durant la vacance du siége de Cologne auquel ce titre était attaché. C'est en cette qualité qu'il dut accompagner Lothaire à Rome. — [2] Mab. Op. S. Bern., epist. 126.

nait de conquérir. Il se trouva le 8 septembre à Wurtzbourg[1], où les souverains d'Allemagne, étonnés des succès presque miraculeux de sa courageuse expédition, l'environnèrent de leurs hommages. La fortune étant attachée à ses armes, tous exaltèrent sa valeur; et ses ennemis les plus implacables n'osèrent plus troubler ce concert de louanges.

Mais en Italie les choses se passèrent autrement. La retraite précipitée de Lothaire avait laissé Rome dans la situation la plus alarmante. Les partis, livrés à eux-mêmes, étaient prêts à en venir aux mains; et Anaclet, plus intraitable qu'auparavant, sortit de la forteresse *comme un lion furieux,* dit un chroniqueur, *ne respirant que menace et vengeance*[2]. Innocent, bien que soutenu par les auxiliaires de Gênes et de Pise, et par la plus saine partie des Romains, ne voulut point que sa présence à Rome fût une occasion de désordre; et pour éviter l'effusion du sang, il quitta la ville et se retira à Pise, où il fixa provisoirement le Siége apostolique.

Jusqu'alors, le Souverain Pontife avait constamment retenu saint Bernard auprès de sa personne. Mais bientôt il fut informé de ce qui se passait en Allemagne. Lothaire, à son retour de Rome, tenait sa cour à Bamberg, pour recevoir, en sa nouvelle qualité d'empereur, le serment de fidélité des grands vassaux d'Allemagne. Dans cette assemblée splendide, un grand acte de réconciliation devait s'accomplir. Les fiers Hohenstauffen, dont la rébellion avait causé

[1] H. Luden, Geschichte d. teutchen Volks, b. X, lib. XXI, cap. V, p. 95.
[2] *Ann. Cist.*, I, p. 249.

tant de maux à l'empire, Frédéric et Conrad, s'étaient rapprochés de Lothaire, et demandaient à rentrer en grâce. Lothaire les avait accueillis; mais il attachait à son pardon des conditions dures. Pour humilier l'orgueil de cette maison souveraine, il exigeait que les deux frères vinssent en habit de pénitents, en présence des princes et des grands de l'empire, se prosterner au pied du trône. A ce prix, l'empereur promettait de leur rendre, avec son amitié, les domaines qu'il leur avait soustraits. Les deux princes, issus du sang de l'ancienne dynastie impériale, éprouvèrent une invincible répugnance à donner cette satisfaction à leur ennemi vainqueur. L'un et l'autre reculèrent au moment même où Lothaire, assis sur son trône et environné de tout l'éclat de sa cour, attendait la prestation de leur hommage.

Ce fut en cette circonstance que saint Bernard, envoyé par le Souverain Pontife à Bamberg, se présenta, au nom du Dieu de paix, au milieu de ces princes intraitables. Il parle; et nul ne résiste à l'onction de ses discours; toute aigreur disparaît, les ressentiments s'évanouissent, et le saint moine consacre la réconciliation solennelle des Hohenstauffen avec l'empereur[1]. Celui-ci leur rend les États de la Souabe, et obtient en retour la promesse d'un concours efficace pour une nouvelle campagne d'Italie. En stipulant ces conditions, saint Bernard entrevit les avantages qui en résulteraient pour l'Église; car, outre l'appréhension que causait aux schismatiques l'expédition projetée, ils perdaient en Conrad leur chef

[1] Voy. Otton Frising. in chron., lib. VII, cap. XIX.

politique ; et Anaclet n'avait plus que Roger de Sicile pour protecteur.

Ce dernier, durant l'absence de l'abbé de Clairvaux, avait jugé le moment favorable pour entreprendre quelque chose en faveur de l'antipape, auquel il devait sa couronne. Il essaya d'abord de corrompre les Pisans, et leur fit tour à tour des menaces et des promesses. Mais à la nouvelle de ces tentatives, Bernard se hâte de revenir en Italie ; sa sollicitude alarmée le devance ; et peu de jours avant son arrivée, les Pisans reçoivent sa lettre toute brûlante de zèle apostolique : « Aux consuls, aux sénateurs, à tous « les citoyens de la ville de Pise... Vous avez été par« ticulièrement choisis de Dieu pour être son héritage. « Le Seigneur a fait de Pise une nouvelle Rome, le « Siége du Chef de la catholicité. Ce choix n'est pas « l'effet du hasard ou de la politique : c'est un ordre « du ciel, une faveur spéciale de Dieu. Comme il aime « ceux dont il est aimé, il a inspiré à Innocent, son « vicaire, de demeurer parmi vous, afin de vous com« bler de bénédictions... Vous êtes aussi intrépides « que le tyran de Sicile est violent : vous demeurez « inflexibles à ses menaces, insensibles à ses pré« sents, inaccessibles à ses artifices. Peuple heureux ! « je vous congratule des grâces dont le Seigneur vous « favorise. Quelle ville ne serait jalouse de votre bon« heur ? Veillez donc avec soin sur le dépôt qui vous « est confié. Respectez votre père et le père commun « des chrétiens... J'en dis assez pour un peuple sage « et clairvoyant[1]. »

[1] *Mab. in* Op. S. Bern., epist. 130.

Cette épître fortifia les Pisans dans leur constance. Bientôt après ils revirent au milieu d'eux le saint lui-même, qui se trouvait de retour auprès du Pape au commencement de l'année 1134. Un nouveau concile avait été fixé à Pise pour cette époque.

Mais ce n'était pas sans peine que l'homme de Dieu avait pu arriver dans cette pieuse cité. Sur sa route, les populations l'arrêtèrent pour l'entendre, pour le voir, pour recueillir les bénédictions de sa présence. Les Milanais surtout recouraient à son intervention et à ses conseils. Abandonnés de Conrad, qu'ils avaient reconnu pour roi, et encouragés par l'exemple des républiques voisines, ils aspiraient à se réconcilier avec le Pape, et à se soumettre à Lothaire. C'est à saint Bernard qu'ils confièrent leur cause. Mais la proximité du concile le força d'ajourner son voyage à Milan, et il leur écrivit la lettre suivante : « Vous « m'exprimez par votre message les sentiments d'es- « time que vous me portez. Comme je n'ai rien qui « me les fasse mériter, je m'assure que c'est Dieu qui « vous les inspire. Je suis touché des bontés d'une « ville puissante et illustre, et je les apprécie surtout « dans un temps où elle manifeste le vœu de renoncer « au schisme pour rentrer dans le sein de l'Église- « mère... Après tout, s'il m'est honorable, à moi vil « et abject, d'être choisi par une ville fameuse pour « être l'arbitre de la paix qu'elle recherche, j'ose dire « aussi qu'il est de son avantage de profiter de cette « médiation.... Je vais donc en diligence assister au « concile ; puis je reviendrai au milieu de vous, et je « constaterai si je possède auprès de vous le crédit « dont vous me flattez. Et s'il est tel, je prie Dieu,

« qui en est l'auteur, de bénir mes efforts, en leur « donnant une chance favorable[1]. »

Cependant l'ouverture du concile fut retardée pour des raisons que l'histoire n'a point éclaircies. Une mésintelligence éclata entre Innocent II et le roi de France; et ce dernier empêcha les évêques de se rendre à Pise. De mutuelles exigences accumulèrent les obstacles; il fallut que saint Bernard levât le conflit. « Les empires et les souverains qui les gouver- « nent, écrivit-il à Louis le Gros, ne prospèrent « qu'autant qu'ils se tiennent subordonnés à la puis- « sance de Dieu. Pourquoi donc Votre Excellence « résiste-t-elle à l'élu du Seigneur, à celui qu'elle a « reconnu pour son père, à celui qui est le Samuel de « son fils[2]? A l'heure qu'il est, souffrez que le der- « nier de vos sujets par sa condition, et non point « par sa fidélité, vous déclare qu'il ne vous est point « avantageux de mettre des entraves à un bien néces- « saire. J'ai de fortes raisons pour le dire à Votre « Excellence; et je les rapporterais ici, si je ne sa- « vais qu'un simple avertissement suffit à l'homme « sage. Du reste, si vous êtes mal satisfait de la con- « duite rigoureuse du Saint-Siége à votre égard, les « députés français qui assisteront au concile travaille- « ront à faire révoquer ce qui est révocable... De mon « côté, je ne m'y épargnerai pas, si je puis avoir quel- « que influence[3]. »

Le simple avertissement que saint Bernard donna

[1] Mab. Op. S. Bern., epist. 188.

[2] Allusion au sacre de Louis le Jeune, fils de Louis VI, qui reçut l'onction royale des mains d'Innocent II. — [3] Mab. Op. S. Bern., I, epist. 255.

au roi Louis, produisit son effet. Les évêques français vinrent se réunir à un grand nombre de prélats de tout l'Occident; et l'assemblée s'ouvrit en l'année 1134, sous la présidence du souverain Pontife[1]. L'objet principal du concile était d'affermir l'autorité du Saint-Siége et de travailler à l'extirpation des abus qui, après tant de réformes, renaissaient toujours sur les terres visitées par l'ennemi. Les organes de l'Église, comme autrefois les prophètes de Jérusalem, ne se lassaient point de faire entendre aux rois et aux peuples de sévères avertissements. C'était à force de persévérance, à force de répéter les mêmes vérités, de renouveler les mêmes actes, qu'ils finissaient par assurer le triomphe de la religion sur les déréglements des passions humaines; et peu à peu les dictées de la morale chrétienne passaient dans les lois et les mœurs de la société.

Le concile de Pise ajouta un nouveau poids aux canons qui avaient été promulgués l'année précédente à Reims; et ce fut le troisième, sans compter celui de Troyes, où prévalurent les conseils de saint Bernard. « Le saint assistait à toutes les délibérations, rapporte un moine qui lui-même avait été présent au concile. Il était révéré de tout le monde; et sans cesse la porte de son logis était assiégée d'ecclésiastiques qui attendaient pour lui parler. Non pas que le faste et la vanité le rendissent de difficile accès; mais la multitude de ceux qui voulaient lui parler empêchait qu'on ne le pût aisément. Lorsque les uns sortaient, d'autres entraient;

[1] Tom. X, Conc., p. 990. — Quant à la date précise de ce concile, nous ne la trouvons mentionnée dans aucun auteur du temps.

de manière que cet homme humble, qui ne s'attribuait aucun honneur, semblait n'être pas seulement appelé à une partie du soin des affaires, mais à la plénitude de la puissance. Ce qui fut statué dans le concile serait trop long à détailler : le plus important fut l'excommunication de Pierre de Léon, et la dégradation perpétuelle et irrévocable des prélats de son parti; décret qui a été exécuté, et qui est demeuré en vigueur jusqu'à ce jour[1]. »

Après la clôture du concile, le Pape envoya Bernard à Milan pour ramener la ville rebelle à l'obéissance du Saint-Siége et de l'empereur.

Mais comment suivre l'infatigable apôtre dans cette nouvelle carrière qu'il va parcourir? Comment raconter tous les faits, tous les actes, et les œuvres étonnantes qui signalèrent son apparition dans la capitale de la Lombardie?

O puissance de la parole des saints! partout où elle s'épanche, elle frappe, elle pénètre, elle ouvre les cœurs; les larmes coulent, les inimitiés cessent, les injustices se réparent, la piété renaît; et avec la piété refleurissent les sentiments nobles et magnanimes, l'ordre, la paix, la prospérité! Rien ne résiste à sa force divine; tout plie, tout cède, tout s'abaisse devant l'homme extraordinaire qui souffle sur la terre le feu du ciel.

Laissons parler les contemporains, témoins de ces merveilles; nous craindrions d'affaiblir la vérité en altérant leur pieux langage.

[1] Ernald., lib. II, cap II.

CHAPITRE V.

Travaux de saint Bernard à Milan. — Miracles. — Épanchements de son âme.

L'antique église de Milan avait, comme l'une des sept églises dont parle l'Apocalypse, des reproches graves à se faire : *elle se croyait vivante, et elle était morte*[1] ; car, en se détournant de Rome, elle brisait ses rapports avec l'Église-mère et cessait de recevoir la vie du foyer central de la Catholicité. Devenue indocile par les suggestions d'un orgueilleux prélat ; et impatiente de secouer le joug de l'autorité, elle visait à l'indépendance, convoitait la primauté et sacrifiait à son ambition les saintes lois de la hiérarchie chrétienne. Un premier égarement l'avait éloignée du Pape légitime ; et cette dissension, fruit de son aveugle orgueil, la précipitant de plus en plus à mesure qu'elle s'enflait davantage, l'engagea dans les voies de la politique humaine dont elle dut épouser les intérêts et subir les vicissitudes.

L'archevêque Anselme n'avait tenu aucun compte de l'excommunication que deux Papes prononcèrent contre lui. Au contraire, il soutenait opiniâtrément la cause de l'antipape ; et, enhardi par les ovations que Conrad avait obtenues en Italie, il excita les Milanais à rester

[1] Nomen habes quod vivas, et mortuus es. (Apoc., III, 1.)

sous le drapeau d'Anaclet et de Conrad; c'est-à-dire à combattre pour le triomphe de l'usurpation et du schisme. De là était résultée une collision à la fois politique et religieuse qui fit de Milan le rempart le plus puissant de la révolte. Tous les mécontents, tous les ennemis d'Innocent et de Lothaire, trouvaient auprès d'Anselme une protection assurée, et augmentaient de leur nombre les forces dont il disposait.

Mais, parvenue à son plus haut degré d'exaltation, la cause du schisme commença rapidement à décroître. Les schismatiques se virent successivement dépouillés de leurs ressources et de leurs espérances; et quand ils apprirent le succès des armées germaniques, le couronnement de Lothaire, la soumission de Conrad lui-même, et surtout la pacification que saint Bernard avait opérée dans les villes voisines, ils se tournèrent contre Anselme et lui reprochèrent avec amertume les maux dont ils étaient menacés. L'infidèle archevêque dut se soustraire, par la fuite, aux ressentiments de son propre clergé. Il résigna les insignes de la juridiction pastorale entre les mains d'un évêque de la métropole; et celui-ci profita du changement des esprits pour préparer les voies à saint Bernard.

Ce fut dans ces circonstances favorables que le saint moine, accompagné de deux cardinaux et du vénérable évêque de Chartres, arriva en Lombardie. « Ils étaient à peine descendus des Apennins, rapportent les auteurs du temps, que tout Milan se leva pour aller au-devant de l'homme de Dieu; les nobles, les bourgeois, les uns à cheval, les autres à pied; les riches, les pauvres, quittèrent leurs habitations comme s'ils *eussent* déserté la ville; et marchant par troupes, ils

allaient à la rencontre du serviteur de Jésus-Christ avec une incroyable révérence[1]. Tous, transportés de joie à son aspect, s'estimaient heureux d'entendre le son de sa voix. Ils lui baisaient les pieds; et bien qu'il s'en défendît autant que possible, il ne put les empêcher en aucune façon de se jeter à ses genoux et de se prosterner devant lui. Ils arrachaient les fils de ses vêtements pour s'en servir comme de remèdes à leurs maladies, persuadés que toutes les choses qu'il avait touchées étaient saintes et pouvaient contribuer à guérir toutes espèces d'infirmités.

« La foule qui le précédait, comme celle qui le suivait, faisait retentir l'air de cris de joie et d'acclamations vives et continuelles, jusqu'à son entrée dans la ville où, après avoir été longtemps retenu par la presse, il atteignit enfin au logis honorable qu'on lui avait préparé d'avance.

« Mais quand on en vint à traiter publiquement de l'affaire pour laquelle le serviteur de Dieu et les cardinaux s'étaient rendus à Milan, la ville entière, oubliant ses rancunes et sa longue opposition, se soumit de telle sorte à l'abbé de Clairvaux, qu'on pouvait à juste titre évoquer ces vers d'un poëte :

Quand il parle, tout cède et se rend à sa voix;
Nul ne peut, nul ne veut s'opposer à ses lois[2].

« La paix bientôt est cimentée; l'église est récon-

[1] Incredibili reverentia virum Dei suscipiunt. — Nous laissons à la traduction sa teinte originale, et sauf quelques abréviations de peu d'importance, nous n'ôtons rien à la fidélité du texte.

[2] *Jussa sequi, tam velle mihi, quam posse necesse est.*

ciliée ; et par un traité solennel, la concorde est rétablie entre les peuples divisés.

« Or, continue le narrateur, ces affaires n'étaient pas terminées encore, quand il en survint d'autres d'un autre genre.

« Le démon exerçant sa rage dans quelques énergumènes, on déploya l'étendard de Jésus-Christ ; et au commandement de l'homme de Dieu, effrayés et tremblants, les mauvais esprits s'enfuirent des demeures qu'ils possédaient, étant chassés par une force et une puissance supérieures. C'était un nouvel emploi de ce saint légat, qui n'avait point reçu d'ordre de la Cour romaine à cet égard ; mais qui, d'après les lois divines et les règles de la foi, produisait, en témoignage de sa mission, des lettres écrites avec le sang de Jésus-Christ et scellées du sceau de la croix, dont la figure et le caractère font fléchir toutes les puissances du ciel, de la terre et des enfers.

« On n'a point ouï parler en nos jours d'une foi pareille à celle de ce grand peuple, ni d'une vertu comparable à celle de ce grand saint. Entre eux il n'y avait qu'une humble et religieuse contestation, le saint attribuant la gloire des miracles à la foi vive du peuple, et le peuple, reportant cette gloire à l'éminente sainteté du serviteur de Dieu ; tous ayant la ferme créance qu'il obtenait de Dieu tout ce qu'il demandait.

« Dans cette assurance, ils lui amenèrent, entre autres, une femme bien connue dans la ville, et qu'un esprit impur tourmentait depuis sept ans. Ils le supplièrent de délivrer cette malheureuse et de commander au démon de sortir de son corps. Le saint homme *se met* en prière ; il reçoit une vertu du ciel ; com-

mande au nom de Jésus-Christ ; et cette femme, subitement guérie, rend grâces à Dieu [1].

« Une autre fois, on lui amena, en présence d'un grand nombre de personnes, à l'église de Saint-Ambroise, une dame d'un âge avancé et d'une haute naissance. Le démon qui la possédait l'avait tellement suffoquée, qu'ayant perdu l'usage de la vue, de l'ouïe et de la parole, grinçant les dents et dressant la langue comme la trompe d'un éléphant, elle semblait plutôt un monstre qu'une femme. Ses traits hideux, son aspect effrayant, son haleine épouvantable, attestaient l'impureté de l'esprit qui obsédait son corps [2].

« Après que le serviteur de Dieu l'eut considérée, il connut que le diable lui était profondément attaché et incorporé [3], et qu'il ne sortirait pas facilement d'une maison dont il était depuis si longtemps le maître.

« C'est pourquoi, se tournant vers le peuple qui remplissait l'église, il recommanda qu'on priât Dieu avec ferveur ; et, environné des ecclésiastiques et des religieux qui se tenaient près de lui au bas de l'autel, il ordonna de faire avancer cette femme et de la tenir d'une main ferme. La misérable résistait ; animée d'une force surhumaine et diabolique, elle se débattait convulsivement au milieu de ceux qui la gardaient, leur donnant des coups, et frappant du pied le serviteur de Dieu lui-même, qui demeura calme et doux, sans s'inquiéter de l'audace du démon [4]. Il monta humble-

[1] Ernald., lib. II, cap. II, n. 8, 9, 10 et seq.

[2] Inhabitatoris Satanæ colluvia testabantur.

[3] Novit inhærentem ei et invisceratum diabolum.

[4] Illa... ipsum abbatem pede percussit ; quem diaboli ausum mansuete ille contempsit

ment les degrés de l'autel et commença la célébration des saints mystères.

« Or, à chaque fois qu'il faisait le signe de la croix sur l'hostie sacrée, il se tournait vers la femme et lui appliquait la vertu du même signe; et à ces moments, l'esprit infernal témoignait, par un redoublement de fureur, qu'il ressentait l'aiguillon de cette arme toute-puissante.

« L'oraison dominicale étant achevée, Bernard descend les marches du sanctuaire pour combattre plus directement l'ennemi de Dieu. Il tient entre ses mains vénérables le calice et la patène sur laquelle reposait la sainte hostie; il les élève sur la tête de la femme, puis il parle en ces termes :

« Esprit malin, voici ton Juge, voici le Tout-Puissant; résiste maintenant, si tu le peux[1]; résiste si tu l'oses, à Celui qui, devant mourir pour notre salut, a dit en termes positifs : Le temps est venu où le prince de ce monde sera chassé de son empire! Voici le corps sacré qui a été formé dans le sein de la Vierge, qui a été étendu sur le bois de la croix, qui a été posé dans le sépulcre, qui est ressuscité des morts, qui est monté au ciel, en présence de ses disciples! C'est au nom et par la puissance de cette adorable Majesté que je t'ordonne, esprit immonde, de sortir du corps de cette chrétienne et de ne jamais y rentrer!

« Le démon, forcé malgré lui d'obéir et de lâcher prise, manifesta, dans les courts instants qui lui res-

[1] Adest, inique spiritus, Judex tuus; adest summa potestas. Jam resiste, si potes... etc.

taient, toute la violence de sa rage, et tourmenta sa victime avec une nouvelle atrocité[1]. Mais le saint prêtre, remontant à l'autel, acheva la fraction de l'hostie salutaire, donna la paix au diacre pour qu'il la transmît au peuple; et subitement la femme délivrée recouvra ses sens en même temps que la santé du corps. C'est ainsi que les esprits de ténèbres se virent contraints, non par un témoignage volontaire, mais par leur fuite soudaine, de publier la vertu et l'efficacité des divins sacrements.

« La femme qui venait de recouvrer l'usage de sa raison rendit à Dieu de publiques actions de grâces; et regardant l'abbé de Clairvaux comme son libérateur, elle se jeta à ses pieds... Grande était la clameur qui retentissait dans l'église; les fidèles de tout âge, de tout sexe, exprimaient leur admiration par des cris et des chants d'allégresse; les cloches sonnaient, le Seigneur était béni d'une voix unanime; et la ville entière, transportée d'amour pour saint Bernard, lui prodiguait, s'il est permis de le dire, des honneurs qui étaient au-dessus de la condition d'un mortel[2].

« Le bruit de ce qui se passait à Milan se répandit partout, et le nom de l'homme de Dieu courait de bouche en bouche, par toute l'Italie; partout on annonçait qu'il s'était élevé un grand prophète, puissant en œuvres et en paroles, qui guérissait les malades et délivrait les possédés par la vertu de Jésus-Christ.

« Or, la foule qui se tenait depuis le matin jusqu'au

[1] ... Ut eam atrocius affligeret, tam magnam iram, quam modicum tempus habens.

[2] ... Et servum Dei supra hominem, si dici fas est, liquefacta caritate civitas veneratur. (Ernald., loc. sup., n. 13, 14, p. 1112.)

soir devant sa porte l'incommodant fort, à cause de la grande presse qui l'assiégeait, il se mettait aux fenêtres de sa maison, et de là élevait ses mains et bénissait le peuple. Il était venu beaucoup de monde des villes et des bourgades voisines; tous, les étrangers aussi bien que les habitants, couraient sans cesse sur les pas du serviteur de Dieu, le suivant partout, avides de l'entendre, de le voir, de contempler les œuvres et les actes surprenants de sa puissance[1].

« Un jour, se trouvant dans une vaste enceinte, remplie d'une multitude de personnes qui se pressaient autour de lui, un homme d'un extérieur honorable fit de singuliers efforts pour l'approcher, sans pouvoir y réussir. Alors, se mettant sur ses pieds et ses mains, tantôt rampant à terre, tantôt grimpant par-dessus les épaules de ceux qui étaient devant lui, il parvint à fendre la foule, tomba aux genoux du saint, et les couvrit de baisers. Le vénérable Rainald, qui se trouvait dans cette assemblée (et c'est de lui-même que je tiens le fait), sachant la peine que de pareilles démonstrations causaient à l'abbé de Clairvaux, voulut mettre fin à cette scène; mais l'importun, toujours prosterné, se tourna vers lui, et lui dit à haute voix : « Laissez-moi, laissez-moi contempler et toucher le serviteur de Dieu, cet homme vraiment apostolique, car je vous le dis et vous l'atteste dans la foi chrétienne, j'ai vu cet apôtre au milieu des apôtres de Jésus-Christ[2]. » Rainald, saisi d'admiration,

[1] Ernald., loc. sup., n. 5, p. 1113.

[2] *Dimitte* me, dimitte me videre et tangere hominem proximum Deo, et vere *apostolicum* virum, quia vidi illum inter apostolos Christi. (Ern., loc. cit.)

eût désiré de connaître plus à fond le mystère de cette vision ; mais le respect que lui imposait la présence de saint Bernard ne lui permit pas d'en demander davantage. On conçoit quelle émotion vive cet incident dut exciter dans la multitude[1]. »

« Le saint homme, dit un autre chroniqueur, *ne trouvait plus de repos, parce que tous ceux qui avaient besoin de lui cherchaient leur repos dans sa lassitude.* Ceux qui le quittaient rencontraient d'autres visiteurs qui le venaient trouver ; et c'était une succession non interrompue de gens qui lui demandaient des faveurs. Il rendit la santé à beaucoup de monde : aux uns, en leur donnant à boire de l'eau bénite ; aux autres, par son seul toucher. Et dans la même ville, en présence de plusieurs témoins, il obtint du Père des lumières le don miraculeux de rendre la vue à des aveugles, en faisant sur eux le signe de la croix[2].

« Parmi le grand nombre de personnes qui arrivaient de diverses contrées à Milan, un noble chevalier vint présenter au serviteur de Dieu une petite fille qu'il tenait entre ses bras, laquelle avait tellement en horreur la clarté du jour, qu'encore qu'elle avait constamment ses paupières fermées, elle ne laissait pas de mettre les mains sur ses yeux, de peur que la moindre lueur ne la troublât. La lumière la blessait comme si on lui ouvrait le cerveau, et lui arrachait des cris affreux. Bernard bénit cette petite fille, en faisant sur elle le signe de la croix ; puis il la renvoya tran-

[1] Herbert, lib. II, cap. XVIII.
[2] Lib. II, Ern., n. 18, p. 1411. — Excerptus ex mag. Exord. Cist., lib. VII.

quille; mais pendant qu'on la reportait à la maison, elle ouvrit d'elle-même les yeux, et s'en alla à pied sans avoir besoin de guide[1]. »

Cependant au milieu des honneurs inouïs dont il était comblé, ce grand homme, objet d'une vénération peut-être sans exemple; cet homme qui commandait aux rois et aux peuples, et qui portait à lui seul le poids de tout son siècle, ne s'éleva jamais au-dessus de la simplicité de sa condition, et demeurait comme mort et immobile sur la mouvante scène du monde. Certes, si quelque chose pouvait être plus admirable que ses œuvres, c'est l'humilité profonde avec laquelle il exerça cette sorte de toute-puissance que Dieu lui avait conférée pour l'édification de l'Église. Il semblait complétement insensible à la gloire, aux louanges, aux respects dont les témoignages lui arrivaient de toutes parts; sourd et indifférent au bruit des applaudissements enthousiastes; calme et toujours serein, comme ces fleuves qui, au milieu de l'amertume des eaux de la mer qu'ils traversent, conservent leur douceur et leur limpidité.

Il ressentait d'ailleurs sans cesse des souffrances aiguës; il les chérissait, parce que sans cesse elles lui rappelaient la commune destinée des mortels; et qu'il savait, par l'expérience du grand apôtre, que la *vertu se perfectionne dans les infirmités*[2]. Mais son âme, encore plus que son corps, gémissait de l'étrange existence que les circonstances lui avaient faite. Il soupirait après le cloître; et son plus grand

[1] *Idem*, n. 20, p. 1115. Et pedes sine vectore ipsa revertitur.
[2] *II. Cor.* XII. 9.

sacrifice était l'obligation de vivre en dehors de l'asile de paix qu'il s'était formé dans le désert. « Ma vie, « dit-il dans une de ses lettres, a quelque chose de « monstrueux ; ma conscience est perpétuellement alar- « mée. Je suis je ne sais quelle chimère de mon siècle, « ni clerc, ni laïque, portant l'habit de moine, et « n'en gardant pas les observances[2]. »

Du reste, pour donner une idée moins imparfaite de l'intérieur de cette belle âme, citons ici la lettre qu'il écrivit aux religieux de Clairvaux. Quelle que soit son étendue, nous n'oserions la réduire ; car c'est dans ces intimes épanchements, dans cette effusion spontanée des plus suaves et des plus tendres sentiments, que le cœur se révèle tout entier, et se montre à découvert.

« Je souffre d'être séparé de vous, et je ne serai « consolé que lorsque je me trouverai au milieu de « vous. N'êtes-vous pas, en effet, la seule consola- « tion que j'aie ici-bas, pendant les tristes jours de « mon pèlerinage ? En quelque endroit que j'aille, j'y « porte le souvenir de mes enfants ; mais plus le sou- « venir est doux, plus l'absence est amère. Hélas ! « *faut-il que mon exil soit si long*[1] ! Je ne parle « pas de l'exil qui nous retient tous loin de la vraie « patrie, mais de l'exil qui me sépare de vous. Oh ! « que c'est une chose triste et rude que d'être si long- « temps assujetti à la vanité qui s'étend sur toute créa- « ture ; d'être enfermé dans l'horrible prison d'un corps « de boue ; dans les liens de la mort et du péché, « privé de la vue de Jésus-Christ ; en proie à une

[2] In Mal., epist. 250. — [1] Psal. 62.

« infinité de misères! Dieu m'avait donné la conso-
« lation de contempler en vous son temple vivant;
« et j'espérais y vivre jusqu'à ce que lui-même se ma-
« nifestât plus pleinement dans sa gloire. Il me sem-
« blait que de ce temple il me serait plus aisé de
« passer à cet autre temple, objet des soupirs du
« psalmiste : *Je ne demande qu'une grâce au Sei-*
« *gneur, qui est de demeurer toute ma vie dans*
« *sa sainte maison, de voir son temple et de jouir*
« *des délices qu'on y goûte*[1].

« Que dirai-je, hélas! Combien de fois cette conso-
« lation m'a-t-elle été ravie? C'est la troisième fois,
« si je ne me trompe, qu'on m'arrache à mes entrailles.
« Mes enfants ont été sevrés avant le temps; je n'ai
« pu les nourrir après leur avoir donné naissance.
« Forcé d'abandonner mes plus chers intérêts pour
« soigner ceux d'autrui, je ne sais ce qui m'afflige da-
« vantage, ou d'être enlevé aux uns, ou d'être livré
« aux autres. O doux Jésus! mes jours se consumeront-
« ils donc ainsi dans la langueur? Il m'est plus utile
« de mourir que de vivre; mais je voudrais mourir
« dans les bras de mes frères, de mes compagnons, de
« mes bien-aimés amis; j'y trouverais plus de douceur,
« plus de secours, plus de sûreté. J'ose même dire,
« Seigneur, qu'il est de votre bonté de me laisser un
« peu respirer avant que je sorte du monde. Permettez
« à mes enfants de fermer les yeux de leur père, quel-
« que indigne que je sois de porter ce nom; qu'ils

[1] Unam petii a Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ, ut videam voluptatem Domini, et visitem templum ejus. (*Psal.* XXVI.)

« l'assistent à sa mort, qu'ils recueillent ses derniers « soupirs ; qu'ils le consolent en ce redoutable pas- « sage ; que par leurs vœux ils élèvent son âme, si « vous l'en jugez digne, jusqu'au séjour des bienheu- « reux ; qu'ils enterrent enfin un pauvre au milieu de « ses frères pauvres. Si j'ai trouvé grâce devant vous, « je vous conjure de m'accorder cette consolation, et « de l'accorder aux prières et aux mérites de ces mêmes « frères, à qui je désire être réuni dans le tombeau. « Cependant, mon Dieu, que votre volonté s'accom- « plisse, et non pas la mienne ! car je ne veux ni vivre « ni mourir pour moi.

« Mais, ô mes bien-aimés, puisque je vous ai fait « part de mes peines, il faut aussi que je vous dise ce « qui réjouit mon âme. En premier lieu, j'ose présumer « que mes travaux et mes fatigues n'ont point eu d'autre « mobile que Celui pour qui toutes choses doivent sub- « sister. Soit que je le veuille ou non, je dois ma vie « à Celui qui a donné la sienne pour moi, et je l'ai « vouée au juge miséricordieux qui saura me dédom- « mager de ce que je souffre pour lui. Si je le sers « malgré moi, j'aurais beau exécuter ses ordres, je n'en « serais pas moins un serviteur infidèle ; mais si je le « sers de bon cœur, j'en aurai de la gloire. Voilà, mes « chers frères, la première considération qui adoucit « mes amertumes. La seconde est que Dieu favorise « mes faibles travaux d'un heureux succès, et ne me « rend pas tout à fait inutile à son Église. Je l'ai éprouvé « dans plus d'une rencontre, et vous en avez appris « quelque chose. Je vous dirais même pour votre édi- « fication, s'il n'y avait quelque orgueil à le dire, com- « bien cette fois-ci l'Église a été efficacement servie

« par un instrument aussi méprisable que je le suis ; « mais il vaut mieux que ces choses parviennent à « votre connaissance par une autre bouche.

« A l'heure qu'il est, les pressantes sollicitations de « l'empereur, un ordre exprès du Pape, les instances « des évêques et des princes chrétiens, m'entraînent « dans la Pouille, malgré moi, contre mon inclination, « tout malade et languissant que je suis, portant en tous « lieux sur mon visage les visibles indices d'une mort « prochaine. Priez pour la paix de l'Église ; priez aussi « pour ma santé ; priez pour que j'obtienne la jouis- « sance de vous revoir, de vivre et de mourir dans vos « bras, et méritez pour moi cette grâce par la sainteté « de votre vie. Mes infirmités m'ont à peine laissé un « moment de relâche pour dicter cette lettre, et encore « l'ai-je baignée de mes larmes. C'est Baudoin, notre « très-cher frère, qui m'a prêté sa main pour vous « écrire... Priez pour le Pape qui me témoigne, ainsi « qu'à toute notre congrégation, une tendresse vrai- « ment paternelle ; priez pour son chancelier, qui a « pour moi des entrailles de mère ; priez pour ceux « qui sont avec lui, pour Luc, Chrysogone et Yves, « dont la charité est tellement grande qu'ils me trai- « tent comme leur propre frère. Les religieux Bruno « et Gérard, qui sont avec moi, vous saluent, et se re- « commandent instamment à vos prières[1]. »

Chose admirable ! ce grand saint, depuis son entrée dans la carrière monastique, était toujours à la veille de mourir, et chacune de ses actions semblait le dernier effort d'une vie expirante. Tout épuisé et presque

[1] *Mab.* in Op. S. Bern., epist. 144.

éteint, c'est pourtant ce corps fragile que la Providence employait à son gré ; et que le souffle divin faisait mouvoir miraculeusement en quelque sorte, pour conduire les destinées de l'Église et des empires !

Parmi tant de labeurs et de souffrances, Bernard eut encore à se défendre à Milan, comme à Gênes, comme à Reims, contre les instances d'une population entière qui lui décernait unanimement le titre d'archevêque.

Un jour, tous les fidèles, les magistrats et le clergé en tête, vinrent processionnellement jusqu'à sa demeure, pour le contraindre d'accepter le siége archiépiscopal. Dans cette conjoncture, la résistance n'était presque pas possible. Il cherche un expédient. « Demain, leur dit-il, je monterai à cheval et m'abandonnerai à la Providence. Si le cheval me porte hors de vos murailles, je me regarderai comme libre de tout engagement ; mais s'il reste dans l'enceinte de la ville, je serai votre pasteur. »

Le lendemain, en effet, il monte à cheval ; et, partant au galop, il s'éloigne en toute hâte des murs de Milan[1].

[1] Ann. Cist., p. 265, n. 7. — Landulp. junior, chron.

CHAPITRE VI.

Continuation du séjour de saint Bernard en Lombardie. — Nouveaux miracles. — Mort de saint Étienne, fondateur de l'ordre de Cîteaux. — Mort de saint Norbert.

« Allez, disait le Sauveur à ses disciples, guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons[1]; vous ferez tout ce que j'ai fait, et vous ferez même de plus grandes choses. »

Bernard accomplit admirablement cette vocation apostolique. Il la justifie par des prodiges qui sont tout ensemble des actes de la puissance suprême, et des indices éclatants de sa sainteté. Le don des miracles rappelle la grandeur primitive de l'homme, et la mission qu'il reçut, dès l'origine, de gouverner ce monde au nom du Créateur ; il réveille dans la nature humaine la force d'en haut qui dompte les éléments, domine les créatures et commande à la terre[2]; car cette force, dans l'état actuel de l'homme, est latente, enchaînée, dégénérée. Le noble chef de la création, le roi déchu des existences de ce monde, est tombé, par la catastrophe originelle, au niveau des créatures qu'il était appelé à gouverner, et dans la dépendance de celles-là mêmes qu'il avait mission d'affranchir. De là, comme

[1] *Math.* x, 8.

[2] *Omnis* enim natura bestiarum, et volucrum et serpentium, et ceterorum, *domantur* et domita sunt a natura humana. (Jacob. Epist. cath., cap. III, 7.)

parle saint Paul, le gémissement de toutes les existences terrestres qui soupirent après leur délivrance, et attendent la manifestation des enfants de Dieu[1]; de là l'œuvre laborieuse de libération et de purification que l'homme doit accomplir sur cette terre; et, à mesure qu'il se relève lui-même et se réharmonise avec son éternel principe, il recouvre, avec les dons de Dieu, ses glorieuses prérogatives, et participe en quelque sorte à la toute-puissance divine.

O sublime destinée de l'homme! Dès que l'amour divin renaît dans son âme, il retrouve dans cet amour toute science, toute vertu, toute puissance! Le sceptre de la royauté lui est rendu; et, couronné d'une auréole de grâce, il exerce, avec une pleine et invincible autorité, les fonctions majestueuses de Pontife et d'ambassadeur du Très-Haut.

Tel saint Bernard : le monde lui obéit, et les esprits de ce monde tremblent à sa parole. Les démons eux-mêmes, les anges infidèles, qui sont tombés avec le prince de l'orgueil, rendent témoignage à sa sainteté, et le redoutent comme l'un des juges qui viendront, avec le souverain Juge, promulguer la sentence du dernier jour.

Les auteurs contemporains rapportent une foule de faits qui attestent cette autorité souveraine. Que de prophéties, que de guérisons, que d'événements extraordinaires et surnaturels l'ont confirmée! Nous ne pou-

[1] Nam exspectatio creaturæ revelationem filiorum Dei exspectat. Vanitati enim creatura subjecta est non volens, sed propter eum qui subjecit eam in spe; quia et ipsa creatura liberabitur a servitute corruptionis, in libertatem gloriæ filiorum Dei. Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit, et parturit usque adhuc. (Rom., VIII.)

vons les mentionner tous; nous nous bornerons à deux exemples, qui feront sourire peut-être quelque lecteur incrédule, à cause du contraste de ces faits avec les opinions modernes; mais cette considération ne nous arrêtera jamais. A quoi d'ailleurs se réduirait la science, s'il fallait en élaguer ce qui dépasse la faible portée de l'esprit humain?

Bernard venait d'échapper avec peine aux vœux des Milanais, qui l'eussent forcé en quelque sorte de monter sur le siége archiépiscopal; mais, en s'éloignant de Milan, il n'avait pu éviter les démonstrations chaleureuses qui partout éclataient à son passage. Dès son arrivée à Pavie, sa maison se trouva comme assiégée; le bruit de ses miracles avait rempli toute l'Italie, et de tous côtés on accourait pour lui présenter des malades. Sa bénédiction, sa prière, sa seule présence opérait des merveilles; mais surtout les énergumènes, à sa parole, recouvraient l'usage de leur raison et de leur liberté.

Parmi ces derniers, se trouvait une femme possédée, dont la guérison est rapportée avec quelques détails curieux. « Son pauvre mari, raconte un témoin oculaire[1], l'avait amenée aux pieds du saint. Aussitôt le démon fit parler cette infortunée en termes dédaigneux de l'abbé de Clairvaux; et elle s'écria d'un ton moqueur : Ce mangeur de racines et de choux ne me chassera pas de ma chienne[2]. Il proféra d'autres railleries de ce genre, blasphémant l'homme de Dieu, afin de l'agacer et de le déconsidérer devant le peuple. Mais

[1] Ernaldus. Vit. Bern.

[2] Non, inquit, me de canicula mea hic porrulos edens et brassicas devorans pellet.

e saint connaissait l'artifice de Satan, et *se moquait lu moqueur*. Il voulut que la possédée fût conduite à l'église patronale de Pavie, dédiée à saint Syrus, afin le laisser au glorieux martyr la gloire de cette guérison. Or le démon, continuant à se démener, dit encore : Syrulus ne me chassera pas, et Bernardulus ne me chassera pas non plus. — Le saint lui répondit : Ce ne sera ni Syrus ni Bernard qui te chassera ; ce sera le Seigneur Jésus-Christ ! — Là-dessus, il se mit en prière, et implora le secours de Dieu pour vaincre le démon. Mais l'esprit malin, changeant de ton et de langage, s'écria : Oh ! que je sortirais volontiers de cette chienne ! oh ! que je voudrais échapper aux souffrances que j'endure dans ce corps ! mais je ne puis ! Sur quoi, lui ayant demandé pourquoi il ne le pouvait pas, il répondit : Parce que le grand Seigneur ne le veut pas encore [1]. — Et qui donc est ce grand Seigneur ? — C'est Jésus de Nazareth. — Tu connais donc le Seigneur Jésus ? tu l'as donc vu ? — Je l'ai vu, dit l'esprit. — Où l'as-tu vu ? — Je l'ai vu dans la gloire. — Ainsi, reprit l'homme de Dieu, tu as été dans la gloire. — Oui, j'ai été dans la gloire. — Et comment donc en es-tu sorti ? — Nous sommes tombés en grand nombre avec Lucifer [2].

« Il prononça ces paroles par la bouche de la femme, d'une voix lamentable ; et tous ceux qui étaient présents l'entendirent distinctement. Le saint abbé lui dit encore : Ne voudrais-tu pas remonter dans cette gloire et dans ton ancienne félicité ? — A cette question, le

[1] Quia necdum vult magnus Dominus, ait.
[2] Cum Lucifero, inquit, multi cecidimus.

démon, avec un éclat de voix extraordinaire, s'écria : C'est trop tard ! — Et après ces derniers mots, il garda le silence et ne proféra plus une parole. Mais l'homme de Dieu, s'étant remis en prière, chassa l'esprit infernal; et la femme s'en alla guérie.

« Les nombreux spectateurs de cette guérison, continue l'historien, en manifestaient une vive joie, lorsque peu de temps après cette joie fut interrompue; car au moment où la femme rentra dans sa maison, le démon rentra dans son corps, et l'agita par des convulsions qui surpassèrent en violence tout ce qu'elle avait éprouvé auparavant. Son mari consterné ne savait plus à quoi se résoudre : car, d'une part, ce lui était un supplice de demeurer avec une femme possédée; et de l'autre, il craignait de commettre une impiété en l'abandonnant. Dans cette perplexité, il prit le parti de retourner à Pavie (car il n'habitait point la ville) et d'y ramener sa femme. Mais il n'y trouva plus le serviteur de Dieu; il le suivit jusqu'à Crémone, où, l'ayant rejoint, il lui raconta son malheur et versa beaucoup de larmes. Saint Bernard, touché de compassion, entra dans une église vers le soir, et passa toute la nuit en prière. Le lendemain, il délivra pour la seconde fois la malheureuse femme; et de peur que le démon n'eût encore pouvoir sur elle, il lui fit attacher au cou un billet où il écrivit ces mots : Je te commande, Satan, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de n'avoir plus jamais la hardiesse d'approcher de cette femme! Depuis lors elle vécut en paix, sans aucune rechute[1]. »

[1] In nomine D. N. J.-C., præcipio tibi, dæmon, ne hanc amodo mulierem *præsumas* contingere, etc. Ernald., Vita S. Bern., lib. II, cap. IV, n. 21 et 22.

Il y avait dans la même ville, raconte le moine Ernold, un démoniaque dont les étranges hurlements étaient un sujet de risée pour beaucoup de monde; mais qui inspirait une grande pitié aux hommes sérieux et charitables. C'était un malheureux qui aboyait quand il voulait parler; et si vous l'aviez entendu sans le voir, vous l'eussiez pris pour un chien. A l'approche de saint Bernard, cet homme poussa en effet des cris semblables à ceux d'un chien furieux qu'on assomme à coups de bâton. Mais le serviteur de Dieu menaça le démon et le chassa au nom de Jésus-Christ. Puis, ayant ordonné à cet homme de parler, celui-ci rendit grâces à Dieu, entra dans l'église, assista aux divins mystères, et continua à remplir les devoirs d'une personne raisonnable et sensée[1].

Quant à saint Bernard, après avoir parcouru, selon les ordres du Pape, différentes villes de la Lombardie, il dut revenir à Milan. Il avait partout apaisé les ressentiments et rétabli la paix, excepté à Crémone, où sa médiation n'avait point été acceptée. Cette ville, enflée de sa prospérité matérielle, n'appréciait point les biens d'un ordre supérieur que lui présentait l'homme de Dieu, et celui-ci eut hâte de s'en éloigner. De graves motifs réclamaient d'ailleurs sa présence à Milan. L'archevêque Anselme s'était soumis, et offrait de se purger des condamnations qu'il avait encourues. Il fallait le réconcilier à son tour avec le Pape, qui l'avait excommunié, et avec le peuple dont il s'était attiré la juste animadversion. Saint Bernard, à la vue de son repentir, mit autant de cha-

[1] Ernald., lib. II, cap. IV, n. 23.

leur à le défendre contre ses rigoureux adversaires qu'il avait mis de zèle à le poursuivre auparavant; et il réussit, à force de tact et de prudence, à le faire réintégrer dans ses fonctions sacrées[1].

L'heureuse issue de ces diverses missions lui permit de prolonger son séjour à Milan, pour y fonder une œuvre à laquelle il pouvait vaquer avec d'autant plus de liberté qu'il n'avait plus à craindre les sollicitations relatives au siége archiépiscopal. Outre les réformes publiques, fruits de ses labeurs en Lombardie, ses prédications avaient fait naître en plusieurs âmes des pensées plus élevées, des résolutions plus héroïques, des désirs de détachement total du monde et de perfection chrétienne. C'était à ces âmes d'élite que le saint abbé se sentait particulièrement voué. On l'a déjà dit : la part qu'il prenait malgré lui aux affaires temporelles de son siècle n'était, à ses yeux, qu'une mission transitoire; il la remplissait par obéissance, et n'y trouvait de consolation qu'autant qu'elle concourait au but plus spécial de sa vocation religieuse. Ce but, c'était de réveiller la vie intérieure, d'allumer des foyers de prière, de réunir en un seul faisceau les âmes embrasées d'un même esprit et d'un même amour, afin d'accomplir, par cette sainte union, le vœu le plus profond de Jésus-Christ : *Sint unum!*

Il fonda donc dans le voisinage de Milan, au milieu d'un site pittoresque, une maison de son ordre, à laquelle il donna le nom de *Claravalle*[2], tant elle

[1] Ann. Cist., p. 265, n. 7.

[2] Ann. Cist., p. 267, n. 9, 10, 11. — Ughelli, dans son *Italie sacrée*, ouvrage *important* par son érudition et les curieux renseignements qu'il fournit, parle

lui était chère! Il appela des religieux de Clairvaux pour la gouverner: et ce nouveau monastère, digne de son nom, se peupla bientôt d'un nombre considérable d'âmes ferventes, dont les oraisons et les sacrifices devaient être pour les Milanais un gage assuré de grâce et de protection. « Je remercie Dieu du fond « de mon cœur, écrit-il aux novices de Milan, de la « fermeté qu'il vous a donnée pour fouler aux pieds « la gloire de ce monde, et vous procurer la gloire « éternelle. Oh! que les hommes sont vains et ennemis « d'eux-mêmes! Oh! que les enfants des hommes con-« naissent peu leurs vrais avantages! Combien ils se « trompent quand ils recherchent si ardemment la « gloire qu'ils se donnent les uns aux autres, selon « le reproche de l'Évangile! et combien est funeste « l'abîme où ils se précipitent les uns les autres, quand « ils ne recherchent point la gloire qui vient de Dieu! « Mais pour vous, la divine miséricorde vous a sous-« traits à cette fatale illusion; vous êtes devenus en « toutes choses la bonne odeur de Jésus-Christ; vous « travaillez à sa gloire, vous contribuez à la joie des « anges, vous êtes l'édification de vos semblables. « Et si la conversion d'un seul pécheur produit une « grande joie au ciel, quelle allégresse, quelles ré-« jouissances n'y doit pas causer la conversion de tant « de personnes si honorables et si distinguées de la « ville de Milan[1]! »

C'était vers le milieu de l'année 1134. A cette épo-

avec éloge d'une maison de novices fondée par saint Bernard, aux portes de Milan, dans un lieu appelé *Chervaux*, et non pas Clairvaux. Voy. *Italie sacrée*, t. IV.

[1] S. Bern., epist. 134.

que, l'ordre de Cîteaux éprouva une perte immense, à laquelle nul autre ne fut plus sensible que saint Bernard. Le bienheureux Étienne, l'un des fondateurs de cet Ordre, et le premier guide de celui qui devait dans la suite, être le guide de son siècle; Étienne, le nouvel Esdras, comme l'appellent les biographes, qui releva les murs de la Jérusalem terrestre; le nouveau saint Benoît qui, espérant contre toute espérance, avait vu le faible germe du désert se multiplier si prodigieusement et ombrager le monde de ses branches multiples; Étienne, le patriarche de Cîteaux, montait au ciel, pendant que Bernard, son disciple et son fils spirituel, enfantait un autre Clairvaux en Italie. Il avait senti les approches de la mort, et s'y était dignement préparé. Dès l'année 1133, dàns l'assemblée des abbés de l'Ordre, il avait déclaré que les forces lui manquaient, non point le cœur, pour continuer les fonctions de sa charge. Il supplia, les yeux baignés de larmes, qu'on le soulageât d'un fardeau sous lequel il succombait, et demanda quelque temps de repos avant de descendre dans la tombe. Ce fut, à défaut de saint Bernard, un autre moine de Clairvaux, nommé Raynard, qui devint Supérieur général des Cisterciens, à la place de saint Étienne. Celui-ci, après sa retraite, ne tarda point à terminer sa féconde carrière par la mort bienheureuse du juste. Voici en quels termes l'Exorde de Cîteaux[1] en rapporte les touchantes circonstances :

« Le temps était venu où le saint vieillard dut recevoir la récompense de tant de labeurs qu'il avait

[1] *Exord.* parvum. cist., vol. I, p. 270.

accomplis au service de Jésus-Christ, et de passer de l'état si pauvre et si humble qu'il avait choisi, selon les préceptes du Sauveur, au banquet du souverain Père de famille. Alors les abbés de sa filiation, au nombre de vingt, s'assemblèrent à Cîteaux, afin d'être présents à sa dernière heure, et d'assister de leurs soins et de leurs prières le saint patriarche qui les quittait pour retourner dans sa véritable patrie. Lors donc qu'il était à l'agonie et qu'il semblait déjà presque éteint, ils s'entretenaient de ses grands mérites et témoignaient qu'ils l'estimaient heureux de ce qu'après avoir procuré tant de bien à l'Église, il avait droit de s'en aller à Dieu avec une entière sécurité. Mais à ces paroles, que saint Étienne avait entendues, il se ranime et recueille ses forces : Que dites-vous? soupira-t-il. Je vous proteste, ô mes frères, que je vais à Dieu avec autant de crainte que si je n'avais jamais fait aucun bien ; car si ma bassesse a porté quelque fruit par le secours de Jésus-Christ, j'appréhende en ce moment de n'avoir pas reçu sa grâce avec l'humilité requise, et de n'y avoir pas correspondu avec assez de fidélité et de reconnaissance.

« Sur cela, continue le narrateur, le saint abbé, rendant le dernier souffle, passa victorieusement au milieu des puissances de l'air, et arriva au royaume de la paix du ciel, qui toujours avait été l'objet de son unique désir[1]. »

En cette même année, et presque au même temps, le 6 juin 1134, mourut, bien qu'il fût encore dans la

[1] Hist. de Cît., vol. I, liv. III, ch. XI. — Étienne mourut le 28 mars 1134. Le martyrologe romain le nomme à la date du 17 avril, jour de sa canonisation.

force de l'âge, un autre ami de saint Bernard et son fidèle coopérateur en Italie, le vénérable Norbert, fondateur de l'ordre de Prémontré. Ses relations nombreuses et intimes avec l'abbé de Clairvaux, la puissante congrégation dont il posa la première pierre, et enfin l'édification qu'il donna à son siècle par sa sainteté, par sa doctrine et ses précieux travaux, nous obligent d'entrer ici dans quelques détails concernant ce grand homme.

Illustre par sa naissance autant que par son esprit vaste et parfaitement cultivé, Norbert avait reçu dans son jeune âge la tonsure cléricale et une éducation mondaine. Ses parents le destinaient aux honneurs ecclésiastiques; mais ses goûts, ses pensées, son cœur, appartenaient au monde et recherchaient les plaisirs. Il dissipa les années de sa jeunesse au milieu des fascinations de la cour, luttant sans cesse contre l'aiguillon de sa conscience; mais éteignant les dernières lueurs de la lampe intérieure dans le torrent des joies mondaines.

La voix du cœur, quand elle est méconnue, se révèle quelquefois au dehors, sous des formes effrayantes, et retentit comme un terrible écho à l'oreille endurcie. Norbert, ainsi que l'apôtre Paul, fit l'expérience de cette vérité.

Un jour, se rendant à cheval, accompagné d'un seul domestique, dans un village de Westphalie, il chevauchait doucement sur une plaine immense, lorsque tout à coup le tonnerre gronde, et la foudre, au milieu des feux et des éclairs, éclate sur sa tête. Éloigné de tout asile et plein d'effroi, il laisse courir son cheval à toute bride pour chercher un abri; mais au

même instant les coups de tonnerre redoublent ; la sombre nuée lance la foudre et renverse à la fois le cheval et le cavalier. Norbert, pendant près d'une heure, reste étendu sur le chemin, sans mouvement et presque sans vie. Cependant il revient à lui-même : une étincelle d'un feu plus intense et plus vivifiant avait jailli dans les ténèbres de son âme ; et comme l'apôtre des nations il s'écrie : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Faites le bien et fuyez le mal, lui répond une voix mystérieuse ; cherchez la paix et employez vos forces à l'acquérir.

Dès ce moment, Norbert devint un nouvel homme. Haïssant ce qu'il avait aimé, recherchant ce qu'il avait dédaigné, son âme, embrasée d'un zèle apostolique, ne mit point de bornes à sa pénitence et n'aspira plus qu'à servir Celui qu'il avait si longtemps méconnu. L'archevêque de Cologne l'ordonna diacre et prêtre en un même jour ; et l'abbé Coron, célèbre par sa piété, le prépara, dans une retraite de quarante jours, à la célébration des saints mystères. Norbert était alors dans la trentième année de son âge. Tout le reste de sa vie ne fut qu'une vérification littérale d'une autre parole qui avait été dite de saint Paul : *Je lui montrerai combien il aura à souffrir pour mon nom*[1]. Ses mœurs exemplaires, les remontrances courageuses qu'il adressa aux grands du monde et au clergé, ses prédications éloquentes et sévères, l'exposèrent aux traits de la calomnie et de la malignité. Il passa longtemps pour un novateur, et fut traduit comme tel jusque

[1] Ego enim ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati. (Act. apost., IX, 16.)

devant le tribunal du Saint-Siége. Persécuté de toutes parts, blâmé et délaissé par ses meilleurs amis, il vivait dans la retraite, et formait, avec trois autres serviteurs de Dieu, une société intime qui le consolait de ses disgrâces. Encore ces trois disciples, la mort les lui enleva! et il demeura seul, inutile à tout, oublié comme un grain de froment que le laboureur insouciant néglige de confier au sein de la terre. Mais ce grain dut perdre sa vie propre avant de produire une nouvelle vie; et alors qu'il semblait mort et desséché, le rayon d'une divine lumière pénétra dans sa profondeur, et en fit jaillir des gerbes d'une intarissable fécondité. Plusieurs hommes dévoués vinrent successivement se grouper autour de saint Norbert; ils se réunirent à Prémontré, petite terre dans le diocèse de Laon, qui avait été léguée à saint Bernard, et que ce dernier céda généreusement aux compagnons de Norbert[1]. Ils y fondèrent, conformément à la règle de Saint-Augustin, un ordre de prêtres qui, sous le nom de chanoines réguliers, menaient une vie commune; ils pratiquaient à la fois les exercices monastiques et les fonctions sacerdotales, goûtant tout ensemble les délices de la contemplation et les consolations du saint ministère.

Cette utile institution, intimement liée à celle de Cîteaux, eut un accroissement presque aussi rapide. Bernard et Norbert, attentifs à tous les besoins de leur siècle, se soutenaient mutuellement dans leurs com-

[1] La terre de Prémontré faisait partie de la forêt de Coucy; elle donna son nom à la congrégation dont elle fut le berceau. Quant à la donation de saint Bernard, on peut consulter à ce sujet l'Histoire de Cîteaux, vol. III, p. 159, ainsi que Henriquez, Ann. Cist., p. 152, n. 69. — Ce dernier mentionne différentes autres donations faites par l'abbé de Clairvaux à la congrégation de Prémontré

muns efforts pour y satisfaire. L'un et l'autre, animés d'une même pensée, et brûlant d'un même zèle, travaillaient au rétablissement de la discipline dans les différents conciles où ils assistèrent ensemble. Récemment encore, ils s'étaient unis pour éteindre le schisme en Italie, et combattre les prétentions de l'antipape. Lothaire venait d'élever l'abbé de Prémontré sur le siége archiépiscopal de Magdebourg. Là, de nouvelles oppositions ravivèrent les anciennes haines; et saint Norbert faillit payer de sa vie le périlleux honneur qu'il avait si justement redouté. Il pardonna noblement à ceux qui avaient attenté à ses jours; et d'ailleurs, rassasié d'amertume et plein d'œuvres, il était mûr pour le ciel. Il mourut à son retour de Rome, à la cinquante-troisième année de son âge[1].

Ce grand serviteur de Dieu présente cependant un exemple des illusions dont certaines révélations particulières bercent quelquefois les esprits les plus graves. Norbert croyait et annonçait hautement que l'Antechrist paraîtrait sur la terre, du vivant même des hommes de son temps; il fondait cette croyance sur des indices qu'il avait reçus et qui lui semblaient irréfragables. Saint Bernard le désabusa; et voici ce que nous trouvons à cet égard dans une lettre que l'abbé de Clairvaux écrivit à l'évêque de Chartres : « Vous me

[1] Helyot, Hist. des ordres religieux, t. II, p. 164. — Du temps de cet auteur, l'ordre de Prémontré comptait treize cents maisons d'hommes et quatre cents monastères de femmes. En Angleterre, où se trouvaient trente-cinq de leurs maisons, ces religieux s'appelaient communément les chanoines blancs. Mais cet Ordre, trop enrichi des dons temporels, tomba rapidement dans l'indigence spirituelle, et à plusieurs reprises, les Papes jugèrent opportun d'en réformer les règlements.

« demandez si le vénérable Norbert fera le voyage de « la Terre-Sainte. Je l'ignore. Il y a peu de jours j'eus « la consolation de le voir et d'entendre de sa bouche, « qui est comme l'organe du Saint-Esprit, une infinité « de choses édifiantes ; mais il ne me dit rien sur ce « projet. J'en vins aussi à l'article de l'Antechrist. Il me « protesta alors qu'il savait d'une manière certaine « que l'Antechrist se manifesterait de nos jours sur la « terre, et qu'il paraîtrait au monde du vivant des « hommes de notre époque. Mais les fondements sur « lesquels il appuie cette certitude ne me parurent « rien moins que solides, et ses explications n'obtin- « rent point mon assentiment. Il assure d'une manière « positive qu'il y aura encore avant sa mort une per- « sécution générale dans l'Église [1]... »

La mort de saint Norbert dont les travaux en Allemagne et en Italie avaient si efficacement secondé la mission de l'abbé de Clairvaux, et plus encore la mort de saint Étienne, affectèrent douloureusement le cœur de Bernard, et achevèrent de lui rendre insupportable le poids de sa longue absence. La vénération publique, dont il recevait sans cesse de bruyants témoignages, accablait son humilité ; et depuis longtemps il sollicitait près du Souverain Pontife la grâce de revenir à Clairvaux, de rejoindre ses frères, et de se reposer à l'ombre de son cloître. Mais les jours du repos n'étaient pas encore venus pour lui. Le Pape semblait ne pouvoir se passer du saint moine qu'il regardait comme son ange conducteur, comme l'appui et la consolation de son pontificat, comme l'âme de toute l'Église.

[1] *In Op. S. Bern.*, ep. 56.

Poursuivant donc son ministère, il gémissait en silence de l'obligation qui le retenait loin des enfants que Dieu lui avait donnés. « Je suis contraint, leur écrivit-il, « de m'appliquer à des affaires qui m'arrachent à ma « douce retraite. Compatissez à ma peine et ne blâmez « pas une absence où la nécessité de l'Église m'engage, « mais où ma volonté n'a point de part. J'espère que « cette absence ne sera plus longue; demandez à Dieu « qu'elle ne soit point infructueuse... Ne nous décou- « rageons pas. Dieu est avec nous, et je vous suis pré- « sent en Lui. Quelque éloigné que je paraisse, ceux « d'entre vous qui sont exacts à leurs devoirs, humbles, « craignant Dieu, fidèles à l'oraison, charitables envers « leurs frères, doivent s'assurer que je suis sans cesse « avec eux. Comment en serait-il autrement, puisque « je ne forme avec vous tous qu'un cœur et qu'une « âme? Et si, au contraire, il y avait parmi vous quel- « que religieux déréglé, mécontent, inquiet, immor- « tifié, désœuvré, intraitable, j'aurais beau lui être « présent de corps, il serait aussi loin de mon cœur « qu'il le serait du cœur de Dieu par les égarements de « sa vie. Or, mes frères, servez le Seigneur avec crainte, « afin de le servir un jour sans crainte... Pour moi, je « le sers librement, parce que je le sers avec amour; « et c'est à cela que je vous exhorte, mes tendres et « bien-aimés enfants. Servez Dieu avec amour, avec ce « grand amour qui bannit la crainte, qui ne sent pas « le poids du jour, qui n'envisage pas le prix des sacri- « fices, qui n'en cherche point le salaire, et qui pour- « tant nous fait agir plus généreusement que tout autre « mobile... Plaise à Dieu, mes frères, que cet amour, « que cette céleste charité m'unisse inséparablement à

« vous, et me rende toujours présent à vos esprits « surtout à vos prières [1]. »

Ce doux et charitable pasteur, après avoir séjourn une année presqu'entière en Lombardie, obtint enfin l permission de rentrer dans ses foyers, à Clairvaux. I prit congé du Souverain Pontife, au commencement d printemps de l'année 1135, et se mit en route, le cœu plein de joie, laissant la paix à l'heureuse terre qu'i avait arrosée de sa parole et enrichie de ses bénédic tions évangéliques.

[1] S. Bern., epist. 143.

CHAPITRE VII.

Retour à Clairvaux. — Esprit de prophétie de saint Bernard. — Il s'élève contre l'abus des appellations. — Il pousse Lothaire à une nouvelle expédition contre les schismatiques. — Il est rappelé en Italie.

Le voyage de saint Bernard à travers le nord de l'Italie, la Suisse et la France ressemblait à une pompe royale. Les hommages qu'on rend aux têtes couronnées ne sauraient même être comparés à ces respects spontanés, à ces témoignages de vénération et de gratitude que recueillit, sur ses pas, l'humble moine dont le front brillait, non pas des insignes d'une dignité empruntée, mais de l'auréole d'une royauté véritable et immortelle.

L'homme de Dieu n'avait pu cacher son itinéraire aux populations impatientes de le voir. Son passage était en quelque sorte pressenti à l'avance, comme on pressent l'approche de certains astres bienfaisants dont l'influence se fait sentir avant qu'ils n'apparaissent à l'horizon. Malgré ses extrêmes précautions, il ne pouvait échapper aux honneurs qui l'attendaient sur sa route; et l'humilité dont il s'enveloppait ne servit qu'à faire ressortir davantage l'éclat de sa sainteté.

Aux portes de Plaisance, il trouva l'évêque et le clergé qui le reçurent et le conduisirent processionnellement dans leur ville. Un pareil accueil l'attendait

à Florence. En Suisse, les pâtres descendaient de leurs montagnes pour se joindre à son cortége; et les bergers des Alpes, quittant leurs troupeaux, venaient se jeter humblement à ses pieds, ou poussaient des cris aigus du haut des rochers, pour lui demander sa bénédiction[1].

Il arriva enfin à Besançon, d'où il fut conduit solennellement jusqu'à Langres; et là, non loin de la ville, il trouva ses religieux qui étaient venus au-devant de lui pour le recevoir. « Tous, dit un chroniqueur, se mirent à genoux et l'embrassèrent, chacun lui parlant à son tour; et, pleins d'allégresse, ils le ramenèrent à Clairvaux. »

Aussitôt que le saint eut franchi le seuil de son monastère, il alla rendre ses actions de grâces à l'église, et assembla ses enfants au chapitre, où il leur fit une exhortation courte, à cause de son épuisement, mais tendre et touchante. Sa consolation était de retrouver toutes choses dans l'ordre parfait qu'il avait établi avant sa longue absence. « Cette maison de Dieu, rapporte la chronique déjà citée, n'avait pu être ébranlée en aucune de ses parties; rien n'avait pu altérer la sainteté des humbles moines. Ils étaient tous animés d'un même esprit, consom-

[1] (Ann. Cist., p. 287, n. 7, 8.) Est-ce à notre saint qu'il faut attribuer les noms de *grand* et de *petit Saint-Bernard* que portent les deux hautes montagnes du Valais? Notre dévotion nous le ferait croire; mais l'impartialité historique nous oblige à penser autrement; car, dès l'année 966, dit la légende, un serviteur de Dieu, du même nom, le B. Bernard de Menthon, archidiacre d'Aoste en Piémont, renversa une idole de Jupiter qui était placée sur l'une de ces montagnes, et fit bâtir, en cet endroit même, un monastère destiné à héberger les voyageurs. De là l'origine des célèbres hospices qui, depuis tant de siècles, ne sont pas les moindres merveilles de la charité chrétienne.

ıés dans l'union fraternelle; et ils vivaient en paix, ravissant ensemble les degrés de l'échelle de Jacob, t se hâtant d'arriver à la béatitude du ciel, où réside objet des éternels délices[1].....

« Quant au saint abbé, continue le même narra- ɔur, il se souvenait de Celui qui a dit : *Je voyais ɔ diable tomber du ciel comme un éclair*[2], et il tait d'autant plus humble et plus soumis à la divine Iajesté, qu'il la reconnaissait plus favorable à ses œux. Il ne se glorifiait pas lui-même de ce que les émons lui étaient assujettis; mais il se réjouissait ans le Seigneur de lire les noms de ses frères ins- :its dans le ciel, en ce qu'il les voyait foncièrement nis et enlacés sur la terre par les liens d'une charité ıviolable et sacrée[3]. »

Le retour du père de famille à Clairvaux fut le si- nal d'un renouvellement général dans le monastère. es bâtiments ne suffisaient plus à la communauté; comme ils se trouvaient situés dans l'encoignure ɔ deux montagnes, il fallait les démolir entièrement ɔur les rebâtir ailleurs sur un plan plus vaste.

Le saint ne consentit qu'avec répugnance à un dé- lacement si coûteux; et longtemps il résista aux ıstances de ses frères. « Considérez, leur dit-il, com- ien cette maison a exigé de travaux et de dépenses! 'est avec des peines inouïes que nous sommes par- ɔnus à établir des aqueducs pour conduire l'eau squ'aux offices et aux dépendances. Quelle opinion ıra-t-on de nous maintenant, si nous détruisons ce ıe nous avons fait? On nous accusera de folie avec

[1] Cap. v, n. 28. — [2] Luc. 10. — [3] Idem, n. 29.

d'autant plus de droit que nous n'avons point d'argent; et d'ailleurs n'oublions pas cette parole de l'Évangile : Que celui qui veut bâtir une tour doit auparavant calculer ce qu'elle coûtera. » Ses frères lui répondirent : « Ou il faut repousser ceux que Dieu vous envoie, ou bien il faut bâtir des logis pour les recevoir; car nous serions à plaindre si, par crainte de la dépense, nous mettions un obstacle au développement de l'œuvre de Dieu[1]. »

Ces représentations touchèrent le saint abbé, et il céda aux vœux de ses moines. Les travaux, grâce aux secours providentiels qui affluaient de toutes parts, avancèrent avec une incroyable rapidité ; *et l'on voyait grandir l'église qui venait de naître, comme si elle eût été animée d'une âme vivante et capable de mouvement*[2].

Les nouvelles constructions semblaient d'autant plus indispensables que plus de cent novices, récemment admis, étaient venus grossir le nombre des religieux. La plupart d'entre eux arrivaient des bords du Rhin, où saint Bernard avait prêché l'année précédente, lors de son voyage en Allemagne. Telle était l'efficacité de sa parole que, dans la foule des auditeurs, il s'en trouvait toujours quelques-uns, plus vivement frappés que les autres, qui abandonnaient le monde et se réfugiaient dans les cloîtres, pour s'attacher irrévocablement à l'unique nécessaire.

Parmi les novices convertis en cette circonstance, il y en eut un qui mérite une mention particulière. Le serviteur de Dieu, rapporte un biographe contem-

[1] *Errald.*, loco cit., n. 28, 30. — [2] Ibid.

porain[1], étant venu en Allemagne pour faire la paix entre Lothaire et les neveux de l'empereur Henri, le vénérable Albert, archevêque de Mayence, députa au-devant de lui un digne ecclésiastique, nommé Mascelin, qui dit à saint Bernard que son seigneur l'avait envoyé pour lui offrir ses services. Mais l'homme de Dieu, après l'avoir regardé fixement, lui dit : « Un autre Seigneur vous envoie ici pour le servir. » L'ecclésiastique allemand, fort surpris, et ne sachant ce que signifiait cette parole, répéta qu'il n'était venu que de la part de son seigneur, le métropolitain de Mayence. « Vous vous trompez, reprit le saint; Celui qui vous envoie ici est plus grand que votre seigneur, c'est Jésus-Christ[2]. » A ces mots, l'ecclésiastique, devinant la pensée de l'abbé de Clairvaux, lui dit : « Croyez-vous peut-être que je veuille me faire moine? A Dieu ne plaise; je n'ai jamais eu cette pensée[3] ! » Bernard, sans insister davantage, se borna à répéter que la volonté de Dieu s'accomplirait très-incessamment. En effet, peu de temps après, Mascelin le rejoignit à Clairvaux, entra au noviciat et devint un de ses plus généreux disciples.

L'esprit de prophétie qui déjà plus d'une fois avait parlé par l'organe du serviteur de Dieu, lui suggéra dans ce même temps une prédiction triste qui regardait son frère Guido, et qu'il prononça avec courage, malgré la peine qu'il dut en ressentir.

Un religieux de Clairvaux était tombé malade en

[1] Gaufrid., Vita S. Bern., lib. IV, cap. III, p. 1151.

[2] Expavit Teutonicus, et miratus quid dicere vellet... Et contra servus Christi : « Falleris, ait; major Dominus est qui misit te, Christus. »

[3] Absit a me! non cogitavi; nec ascendit in cor meum.

Normandie où le saint abbé l'avait envoyé en mission. Plein de sollicitude pour chacun de ses enfants, il proposa de faire chercher le malade, afin qu'au moins il eût la consolation de finir ses jours au monastère. Mais Guido, qui administrait les choses temporelles de la maison, craignit la dépense du voyage, et en fit l'observation : « Quoi ! s'écria Bernard avec l'accent d'une douloureuse surprise, vous faites plus de cas des chevaux et de l'argent que de l'un de vos frères ! Puis donc que vous ne voulez pas que votre frère repose avec nous dans cette vallée, vous n'y reposerez pas vous-même ! »

Cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Guido, étant allé au couvent de Pontigny, pour les affaires de l'Ordre, mourut après une courte maladie, et y fut enterré.

L'affliction de saint Bernard, à la mort d'un frère qu'il avait beaucoup aimé, fut profonde ; mais elle n'abattit point sa vigueur, selon qu'il arrive souvent en ces sortes d'épreuves ; ses regrets n'interrompirent pas un seul jour ses austérités, et ne l'empêchèrent de vaquer ni aux exercices communs ni aux devoirs de sa charge. Ses prédications étaient quotidiennes ; chaque jour il rompait à ses enfants le pain de la parole ; et sachant que de tous les aliments le plus doux et le plus nourrissant est celui de l'amour, il puisait les textes de ses discours dans le Cantique des cantiques, qui lui fournissait pour lui-même et pour ses frères des inspirations sublimes.

Retiré dans une cabane de feuillage qu'il avait construite au fond le plus solitaire de la vallée, c'était *le délice* de son âme de vivre parmi les choses invi-

sibles, et de passer des heures tranquilles, absorbé dans la contemplation de l'éternelle Beauté. Mais il ne se permettait jamais ces purés jouissances aux dépens du travail que ses devoirs lui imposaient. Il était sans cesse accessible à ceux qui vivaient de sa vie; et outre les soins qu'il leur prodiguait en commun, il dirigeait d'une manière plus spéciale les pas encore chancelants des religieux novices. Son autorité était douce, selon la recommandation de l'Évangile : *Les rois des nations les dominent; mais il n'en doit pas être ainsi parmi vous, où le plus grand doit être le moindre, et où le premier est le serviteur*[1]. Diriger et servir, telle est, en effet, la fonction des supérieurs religieux; si bien que, sous le nom de pères et de directeurs, ils ne sont réellement que les serviteurs de leurs frères. *Omnium me servum feci*[2]. L'abbé de Clairvaux était père par sa sollicitude, mère par sa tendresse, nourrice par sa douceur, pasteur par sa vigilance, serviteur par son dévouement sans bornes.

Toutefois ni ces soins multipliés, ni les prédications journalières, ni le chant des psaumes, ni les embarras de la reconstruction du monastère, ne semblaient préoccuper son esprit. Il était constamment calme, d'une humeur aimable et joyeuse. Tout en se donnant aux autres, il ne cessait de veiller sur lui-même, de travailler à son avancement et d'observer la règle commune qu'il regardait comme l'abrégé de tous les conseils évangéliques, n'oubliant pas que la perfection consiste à croître toujours sous l'aile de Dieu.

[1] Luc., 22. — [2] I Cor. IX.

Mais il faudrait entrer dans le cœur de ce grand homme pour dire ce qu'il ressentait pour l'Église, l'Église romaine et catholique, cette Épouse bien-aimée de Jésus-Christ, cette Mère chérie des fidèles! Sa charité se répandait par torrents dans ses paroles, dans ses veilles et ses prières incessantes. On eût dit que tous les maux de l'Église se réfléchissaient dans son cœur; et parfois sa compassion lui arrachait, comme à saint Paul, des plaintes sublimes: « Qui est infirme parmi les fidèles sans que je ne sois infirme avec lui? Et qui peut les scandaliser, sans que je ne sois moi-même brisé de douleur[1]? »

Il y avait à cette époque un abus dans la juridiction, contre lequel il s'éleva avec force. De toutes les parties du monde, les justiciables des tribunaux ecclésiastiques en appelaient à Rome; et ces appellations, comme on les nommait, étaient fondées sur la primauté de saint Pierre, que personne, dans la Chrétienté, ne songeait à contester; elles offraient l'immense avantage d'ouvrir une voie aux opprimés de tous les pays, en même temps qu'elles imposaient un frein aux oppresseurs de tous les rangs. L'institution de ce recours était donc alors ce qu'elle est encore, ce qu'elle sera toujours, la plus haute et la plus salutaire garantie de la justice, autant qu'elle est possible en ce monde.

De Rome, foyer de la foi, de la charité et de la lumière, partent les rayons qui répandent dans toutes les contrées du monde la chaleur et la vie. Mais c'est à Rome aussi que viennent aboutir tous les

[1] *II Cor.* XI, 29.

besoins, tous les gémissements de la Catholicité. Au moyen âge ces communications produisaient des avantages immenses; mais par cela même, on en usa avec excès, et elles dégénérèrent en abus : tel est d'ailleurs le sort des plus excellentes choses, quand elles se compliquent avec les intérêts de la terre et les passions humaines! Rome, trop disposée à écouter les réclamations de tout le monde, trop facile à recevoir les appels, trop empressée quelquefois de les juger, devint graduellement l'unique tribunal des affaires de l'Église, au préjudice des autres degrés de juridiction établis dans chaque diocèse. Il en résulta de fréquents conflits qui nuisirent à la dignité épiscopale. Les évêques s'en plaignirent hautement, et saint Bernard leur prêta l'appui de son influence pour réclamer le maintien de leurs droits dans les limites posées par les canons. L'archevêque de Trèves, dont l'autorité paternelle venait d'être lésée par une appellation intempestive, chargea le saint abbé d'en écrire au Pape, et lui fournit une occasion de s'expliquer avec une noble hardiesse. On en jugera par le début de sa lettre à Innocent : « Je parle avec liberté, dit-il, parce « que mon amour est sincère; et il ne le serait point, « si une délicatesse scrupuleuse ou une timide dé- « fiance fermait la bouche à celui qui aime. La plainte « de l'archevêque de Trèves ne lui est point particu- « lière; elle est partagée par beaucoup de prélats, « et même par vos amis les plus dévoués. Les pas- « teurs de nos provinces, qui ont à cœur le salut des « âmes, crient tous d'une voix qu'ils n'ont plus de « juridiction, que les chefs deviennent inutiles, que « l'autorité épiscopale est anéantie, puisqu'aucun évê-

« que ne peut venger les injures faites à Dieu, ni punir « les crimes dans son propre diocèse. On en rejette « naturellement la faute sur la cour de Rome. Vous « détruisez, disent-ils, le bien qu'ils font, et vous ré- « tablissez le mal qu'ils ont détruit.... »

Mais après avoir soutenu les droits des évêques contre ceux qui méconnaissaient leur pouvoir légitime, il s'élève avec non moins de chaleur contre les évêques eux-mêmes qui, par un autre abus, exerçaient une autorité arbitraire : « Bien des gens, continue « saint Bernard, sont scandalisés de voir de tels pré- « lats, protégés, soutenus, favorisés du Saint-Siége.... « Je le dis avec confusion, et vous l'apprendrez sans « doute avec douleur : je consens à ce qu'on ne les « dépose pas, puisque personne ne les dénonce ; mais « des évêques diffamés méritent-ils d'être soutenus par « le Saint-Siége?... La franchise avec laquelle je vous « parle me ferait craindre de passer pour présomp- « tueux, si je n'avais l'avantage de vous connaître et « d'être connu de vous. Mais je sais quelle est votre « bonté naturelle, et vous savez, mon très-aimable « Père, quel est le sentiment qui me pousse et quel « est le motif de ma témérité[1]. »

Cette lettre n'obtint point une solution assez prompte au gré du zélé moine de Clairvaux. Il en écrivit une autre, peu de temps après, dans laquelle, reprenant l'affaire de l'archevêque de Trèves, il dit au saint Père : « Le Siége apostolique a cela de particulier qu'il ne se « fait nul scrupule de révoquer ce qui lui a été ex- « torqué par la fraude et le mensonge, sitôt qu'il s'en

[1] *Epist.* 178.

« aperçoit. Aussi est-il conforme à l'équité, convena-
« ble à la dignité, que nul imposteur ne profite de son
« imposture auprès de la Chaire sainte et suprême[1]. »

C'est ainsi que l'homme de Dieu, du fond de sa cellule, portait sur toute l'Église l'action de son infatigable sollicitude : aucun intérêt, nul vice, nul abus, n'échappaient à sa vigilance ; et l'épiscopat tout entier, aussi bien que le Souverain Pontife, trouvaient dans sa parole lumière et vérité.

Cette puissante influence ne se faisait pas moins sentir dans les affaires politiques que dans les questions religieuses. La paix que saint Bernard avait rétablie entre Lothaire et les princes de l'ancienne maison impériale avait porté des fruits en Allemagne. L'empereur pouvait désormais songer à reconquérir l'Italie et à faire valoir ses droits sur la Sicile. L'abbé de Clairvaux ne perdait pas de vue ce plan que lui-même avait soumis à Lothaire, et il en écrivit à l'empereur, dans l'intérêt de la religion. « Je bénis
« le Seigneur, lui dit-il, de vous voir ceint de la
« couronne impériale, afin que vous soyez le défen-
« seur de son Nom, le restaurateur de l'empire, le
« protecteur de l'Église, le pacificateur de la chré-
« tienté. C'est à lui seul que vous êtes redevable de
« cette haute renommée, qui s'accroît de plus en
« plus, et qui rend votre nom illustre. Vous lui de-
« vez aussi l'heureuse issue du périlleux voyage que

[1] Hoc solet habere præcipium apostolica sedes, ut non pigeat revocare quod a se forte deprehenderit fraude elicitum, non veritate promeritum. Res plena æquitate, et laude digna, ut de mendacio nemo lucretur, præsertim apud sanctam et summam Sedem. (In Mab. Op. S. Bern., I, p. 176. Epist. 180.)

« vous avez entrepris pour la paix du monde et la « délivrance de l'Église. Vous êtes venu à Rome re« cevoir le diadème ; et pour mieux signaler votre « valeur et votre piété, vous y êtes venu presque « sans troupes. Si donc, à la vue d'une poignée « d'hommes, les peuples effrayés n'ont osé se défen« dre, de quelle crainte vos ennemis ne seront-ils « pas saisis, quand vous déploierez sur eux toute la « force de votre bras! Vous y êtes engagé par un « motif d'honneur... Je sors, ce semble, de mon ca« ractère en vous animant à la guerre; mais je ne « me fais aucun scrupule de déclarer qu'en qualité « de protecteur de l'Église, vous devez la défendre « contre les dangers du schisme; et de plus, en qua« lité d'empereur, vous devez arracher la Sicile des « mains d'un usurpateur[1]. »

Lothaire, ébranlé tout à la fois par les dictées de sa conscience et les intérêts de son trône, arma sans retard une nouvelle expédition, et ouvrit la campagne dans la saison même que saint Bernard passait à Clairvaux. Dès le printemps de l'année 1136, il se mit en marche à la tête d'une armée considérable, soutenu de presque tous les princes germaniques. De son côté, Roger se prépara à une résistance vigoureuse; et le jour était venu où les deux partis en présence allaient décider du sort de Rome et de l'Italie. Dans cette grave situation, il n'était pas possible que le Pape laissât dans les ombres du cloître l'homme qui avait été le moteur principal de ces grandes choses. Au commencement de l'année 1137, au moment où les plus hautes questions

[1] *Epist.* 139.

devaient se résoudre devant Rome, saint Bernard reçut l'ordre de se rendre immédiatement en Italie; et il dut obéir malgré ses regrets, malgré sa répugnance de reparaître sur la scène des affaires publiques. Offrant donc à Dieu le sacrifice de son repos et de ses consolations spirituelles, il assembla autour de lui ses enfants, pour leur dire adieu, et prononça l'allocution suivante, qu'il interrompit souvent par ses larmes et ses sanglots :

« Vous voyez, mes frères, combien l'Église est agitée « de troubles et d'affliction. Le parti de Pierre de Léon « est, par la grâce de Dieu, abattu dans l'Italie et « dans la Guyenne; les maux qu'il excite encore sont « bien moins des choses réelles qu'il enfante, que « des avortons informes qu'il projette par la fureur « et le désespoir. Les défenseurs du schisme sont dé- « sarmés dans ces contrées. Une grande partie des che- « valiers romains se rattache à Innocent, et la plu- « part des fidèles sont dévoués à sa cause; mais ils « craignent encore la violence d'une populace témé- « raire, et ils n'osent confesser en public la soumission « qu'ils ont promise au Souverain Pontife. Pierre de « Léon a pour complices et pour fauteurs des hom- « mes pervers qu'il a gagnés avec de l'argent; il n'a « pas l'humble foi de Simon-Pierre, mais il use des « enchantements et des maléfices de Simon le Magicien.

« L'Occident étant vaincu, il ne reste plus à com- « battre qu'une seule nation. Jéricho tombera en ruine « par la force de vos oraisons et de votre psalmodie « sacrée. Quand vous aurez élevé vos mains vers le ciel « avec Moïse, Amalech sera défait et prendra la fuite. « Ainsi, pendant que nous combattrons, venez à notre

« secours, et implorez l'assistance de Dieu par de fer-
« ventes prières. Continuez à faire ce que vous faites;
« tenez-vous fermes dans l'état où Dieu vous a mis; et
« bien que vous ne vous reconnaissiez coupables en
« rien, néanmoins ne vous croyez pas justes; parce que
« Dieu seul juge ceux qu'il justifie, et que les plus
« parfaits ne peuvent sonder la profondeur de ses juge-
« ments. Ne vous souciez pas d'être jugés des hommes;
« et sans vous arrêter ni à vos propres jugements ni
« à ceux des autres, marchez de telle sorte dans la
« crainte du Seigneur que vous ne vous exaltiez jamais
« en vous comparant à votre prochain; et que jamais
« non plus cette comparaison ne vous porte à vous
« décourager et à vous abattre. Mais appliquez-vous à
« remplir vos devoirs, en vous regardant après cela
« comme des serviteurs inutiles.

« Quant à moi, il faut que j'aille où l'obéissance
« m"appelle; et plein de confiance en Celui pour qui
« je me livre à ces fatigues, je mets entre ses mains le
« soin de notre maison et la garde de vos âmes, puis-
« que c'est Lui qui en est le premier père[1]. »

Après avoir prononcé ces mots, il donna sa béné-
diction à l'assemblée des enfants de Dieu, et il s'ar-
racha à leurs larmes, les laissant tous plongés dans
une sainte tristesse.

Or, il désigna son frère Gérard pour l'accompagner
en ce voyage.

[1] Ann. Cist., p. 322, n. 4, 5 et seq.

CHAPITRE VIII.

État des affaires en Italie. — Saint Bernard à Rome. — Conférence à Salerne. Fin du schisme.

La partie des provinces italiennes placées plus immédiatement sous la domination de Roger de Sicile ne profita point des avantages que la médiation de saint Bernard avait apportés au nord et au midi de ces turbulentes contrées. L'esprit d'indépendance qui excitait ces États, les rivalités qui depuis longtemps les divisaient, et surtout la jalousie que fomentait la prodigieuse élévation de Venise, produisaient une fermentation continuelle et des violences que la parole apostolique n'avait pu encore maîtriser. Les villes qui étaient rentrées sous l'obéissance de l'empereur, et que saint Bernard avait pacifiées, ressentirent les contrecoups de ces chocs politiques, et ne purent rester entièrement neutres, au milieu des prétentions que chaque État soutenait, les armes à la main. Le schisme de Rome ne contribua que trop à perpétuer le désordre; et malgré l'heureuse issue qu'avaient prise les affaires d'Innocent, l'antipape comptait encore sur des ressources assez fortes pour se maintenir à Rome et lutter contre le Pape légitime. Celui-ci pouvait s'appuyer sur l'empire d'Allemagne, sur la France, sur presque toutes les puissances catholiques; mais Anaclet

possédait Rome ; il était assis, de fait, sur le siége de saint Pierre, et se prévalait des prérogatives et de la prépondérance qui entourent ce nom formidable. De plus, les vassaux immédiats du Saint-Siége lui prêtaient leurs armes ; et parmi ces derniers, Roger de Sicile se montrait d'autant plus dévoué que les titres illégitimes de sa nouvelle royauté se confondaient avec la cause de l'antipape.

Roger, après sa défaite, était revenu en Italie à la tête de nombreuses troupes qu'il avait ramassées en Sicile, parmi les Sarrasins, les Lombards et les Normands ; et afin de les animer à la guerre, il leur avait promis le pillage. Des cruautés inouïes signalèrent l'apparition du roi de Sicile ; et les diverses contrées qu'il traversa furent dévastées par le fer et le feu. Il fallut un coup de Providence pour arrêter soudainement le cours de ces désastres, et laisser à l'empereur d'Allemagne le temps d'accomplir ses desseins. Roger avait une femme d'un noble caractère ; seule, Albérie pouvait exercer quelque empire sur son esprit implacable ; et plus d'une fois elle avait adouci le sort des peuples subjugués. Mais Albérie mourut subitement ; et cette mort inopinée plongea le roi dans une profonde mélancolie. Dégoûté des choses du monde et même de ses exploits, il s'enferma seul avec sa douleur, et laissa l'armée sans chef et sans travaux. Sa longue retraite avait donné cours au bruit de sa mort ; ce qui produisit parmi les mécontents de sanglantes représailles. Roger, aigri par le chagrin, se chargea de démentir lui-même cette nouvelle, et de prouver en même temps qu'il ne cherchait plus d'autre gloire que celle d'immoler ses ennemis à sa vengeance. Il

rassembla autour de lui les débris de ses troupes, et ralluma la guerre avec une nouvelle fureur. Nulle ville assiégée ne trouva grâce à ses yeux ; toutes durent subir ses iniques conditions, et c'est à travers les ruines et le sang que le vainqueur marcha sur Rome.

Telle était la déplorable situation des choses, quand l'empereur, pressé par saint Bernard et Innocent, parut en Italie, à la tête de l'armée germanique. Son passage en Lombardie n'avait éprouvé aucun obstacle. Les villes italiennes, bien qu'elles n'eussent point de sympathie pour la domination allemande, s'ouvrirent à l'approche de Lothaire et lui livrèrent passage, sans toutefois lui prêter main forte[1]. A Bologne commença la résistance; et à mesure que l'armée s'avança vers Rome, les difficultés devinrent plus sérieuses. Bologne capitula; mais Ancône tint ferme; et l'empereur, renonçant à la prendre, laissa Rome à sa droite et se dirigea vers l'Apulie, où il comptait opérer sa jonction avec les Napolitains, qui lui avaient promis leur concours. C'était là que se trouvait alors le roi de Sicile; mais, inférieure en nombre, son armée mal équipée sut éviter une rencontre décisive; elle se contenta de harceler les troupes allemandes de différents côtés à la fois.

Cependant l'empereur reprit plusieurs villes dont Roger s'était emparé; et, toujours victorieux, il le délogea successivement de Capoue, du Mont-Cassin, et le poursuivit jusque devant Salerne. Salerne était le point central des opérations du roi de Sicile et renfermait ses forces principales. Les flottes réunies des

[1] Annal. Muratori, ann. 1137 et 1138.

Pisans et des Génois vinrent concourir avec l'armée germanique à la prise de cette ville, d'où allait dépendre le sort de tout le sud de l'Italie. Mais au signal de l'assaut, les habitants demandèrent à capituler ; et malgré le mécompte de ceux qui espéraient le pillage, Lothaire, docile aux représentations du Pape, ménagea l'effusion du sang, et accorda des conditions avantageuses. Salerne se rendit ; et l'empereur, après avoir investi le duc Ranulphe du gouvernement de l'Apulie et du commandement des troupes allemandes, rejoignit Innocent pour le conduire à Rome.

Sur ces entrefaites, le saint abbé de Clairvaux arriva devant Salerne.

Il avait été retenu à Viterbe par la maladie grave de son frère Gérard, dont l'assistance et les conseils lui étaient précieux. Le voyant dépérir et déjà aux portes de la mort, il se tourna vers Dieu, et le conjura de lui laisser son frère, du moins jusqu'à son retour à Clairvaux. Ce cri du cœur fut entendu au ciel, et Gérard se trouva bientôt en état de se remettre en voyage. Ancien guerrier formé aux usages des camps et du monde, Gérard avait une expérience à laquelle son illustre frère ne dédaignait pas de recourir. Tous deux, en quittant Viterbe, s'étaient d'abord rendus au monastère du Mont-Cassin pour y faire cesser le schisme qui le désolait, et ramener à la soumission les religieux égarés[1]. Cette mission avait pleinement réussi ; mais saint Bernard y avait épuisé ses forces. A son tour, il tomba

[1] Les moines du Mont-Cassin, entraînés par leur abbé, s'étaient prononcés en faveur d'Anaclet. Saint Bernard convertit cet abbé et le réconcilia, ainsi que *tout le monastère*, avec le Pape Innocent. (Hist. de Cît., vol. III, liv. v, ch. 2.)

malade jusqu'à l'extrémité. Persuadé qu'il allait finir ses jours loin de ses enfants, sur une terre étrangère, il dicta une lettre touchante aux abbés de l'ordre de Cîteaux, et leur dit, entre autres : « Je demande à « l'Esprit-Saint, au nom duquel vous êtes assemblés, « qu'il m'unisse à vous par les liens de l'unité de nos « âmes. Je lui demande qu'il rende vos cœurs sensi- « bles aux maux que j'endure, et qu'il vous fasse res- « sentir, par la sympathie de la charité fraternelle, « les sujets de tristesse qui m'accablent... C'est ma fai- « blesse, c'est la faiblesse humaine qui parle ainsi ; et « c'est humainement que je gémis et souhaite que Dieu « diffère de m'appeler à lui, afin de me réunir à vous « et de me laisser mourir au milieu de vous [1]. »

Dieu, qui, pour nous servir des expressions de Baronius, voulait confondre les choses les plus puissantes de ce monde par un homme faible et languissant, exauça les désirs de son serviteur, et lui conserva sa vie si pleinement consacrée au service de l'Église. Bernard, miraculeusement rétabli, alla rejoindre à Rome l'empereur et le Souverain Pontife [2]. L'antipape, séparé de Roger et alarmé de sa défaite, s'était de nouveau enfermé dans la forteresse de Saint-Ange, d'où il embrassait encore une grande partie de Rome. Mais Bernard renouvela, au foyer même du schisme, les prodiges qu'il avait opérés deux ans auparavant en Lombardie. Il combattit la révolte et l'insubordination par la douceur de sa parole, par ses fortes remontrances, par la sainteté de sa vie. Son influence irrésistible ne s'exerça d'abord avec succès que sur quelques partisans isolés

[1] Épist. 142. — [2] Baron. ad. ann. 1137.

de l'antipape; mais bientôt elle s'insinua dans les masses et triompha des esprits les plus rebelles. Il y eut des membres de la propre famille de Pierre de Léon qui vinrent se rendre aux instances de l'abbé de Clairvaux; et l'on pouvait désormais prévoir l'extinction totale du schisme. Mais un triste événement sembla ruiner ces espérances et remettre tout en question.

Lothaire tomba malade à Rome. Épuisé de fatigues, ce prince déjà vieux ne songea plus qu'à retourner en Allemagne pour y finir ses jours. A peine cependant put-il être transporté jusqu'à la ville de Trente; de là, toujours impatient de revoir sa patrie, il tenta encore de passer les Alpes; mais les forces lui manquèrent en route, et il expira dans la cabane d'un pâtre, au milieu des montagnes. On conçoit les impressions diverses que cette nouvelle, rapidement portée en Allemagne et en Italie, dut y causer. Dans les circonstances critiques où se trouvait l'Église, la mort d'un empereur qui l'avait dignement servie pouvait entraîner de funestes calamités. Déjà les intérêts les plus opposés se produisaient au jour; et le roi de Sicile surtout rallumait, avec une incroyable ardeur, de nouveaux foyers de guerre.

Dans cette crise inattendue, saint Bernard, fort de l'assistance divine, ne se découragea point. Il alla droit, avec l'agrément du Pape, auprès de Roger, afin de le déterminer, s'il était possible, à mettre lui-même un terme aux maux qui désolaient l'Italie.

La mission était périlleuse : c'était le moment où les troupes de Roger et de Ranulphe se trouvaient en présence.

Saint Bernard arrive au camp du roi de Sicile. Il lui

apporte des paroles de paix, et le supplie de déposer les armes. Mais Roger, sourd aux plus saintes remontrances, ne veut entendre aucune proposition. Alors le messager de Jésus-Christ se retire, et lui annonce, de la part du Dieu des armées, qu'il subirait un terrible échec. Cette prédiction se réalise tout aussitôt. La bataille s'engage; et après un choc vif et meurtrier, Ranulphe, avec sa poignée de soldats, taille en pièces l'armée sicilienne. On raconte qu'après la victoire, ce pieux capitaine mit un genou à terre sur le champ de bataille et s'écria dans un transport de reconnaissance : « J'en rends grâces à mon Dieu et à son fidèle serviteur; car je confesse que cette victoire doit être attribuée à sa foi et à ses prières[1] ! » Puis, remontant à cheval, il poursuivit son adversaire et le contraignit à une fuite honteuse.

Bernard, durant ce combat, s'était tenu comme Moïse sur la montagne, les mains élevées vers le ciel; et le feu de sa prière enflammait les combattants.

Le roi de Sicile, qui n'était pas dénué de foi chrétienne, mais qu'un puissant intérêt maintenait dans le schisme, ne put méconnaître plus longtemps la volonté de Dieu dans la cause d'Innocent. Ébranlé à la fois par les paroles de saint Bernard et par les catastrophes qu'il avait subies, il consentit à recevoir des propositions pacifiques, et d'abord témoigna le désir de connaître plus à fond ce qui regardait l'élection du Pape. Il demanda à cet effet des légats à Innocent et à Anaclet, et fixa la conférence à Palerme. Lui-même voulut assister à leurs délibérations et se prononcer

[1] Hist. de Cit., vol. III, liv. v, ch. 4.

selon les lumières de sa conscience. Innocent chargea l'abbé de Clairvaux de porter la parole dans ce grave débat, et lui adjoignit les cardinaux Heimery et Gérard. Anaclet, de son côté, choisit pour défendre ses intérêts trois cardinaux de son parti, Mathieu, Grégoire et Pierre de Pise. Ce dernier était renommé par son éloquence, par sa prodigieuse érudition et son habileté dans la dialectique et la jurisprudence. Roger l'avait expressément désigné, dans l'espoir de confondre le redoutable moine de Clairvaux.

En effet, dès l'ouverture de la conférence, Pierre de Pise fit un pompeux discours en faveur d'Anaclet. Il appuya, par des citations historiques et des lois canoniques, la validité de son élection; réfuta d'avance les objections de ses adversaires, et crut renverser toutes les bases sur lesquelles s'appuyait Innocent.

L'abbé de Clairvaux prit ensuite la parole : « Je « n'ignore pas, dit-il à Pierre de Pise, que vous êtes « un homme de science et d'érudition; et plût à Dieu « que vos talents fussent consacrés à la bonne cause! « Car assurément si vous faisiez servir votre éloquence « à ce qui est juste et légitime, nul ne saurait vous « résister; et nous autres hommes simples et rusti-« ques, plus habiles à défricher des terrains qu'à sou-« tenir des disputes, nous garderions le silence, auquel « nous sommes obligés par notre profession, à moins que « la cause de la foi ne nous presse de parler. Et com-« ment pourrions-nous nous taire, quand nous voyons « qu'Anaclet, protégé par le prince qui nous écoute, « déchire et met en pièces la tunique de Jésus-Christ, « que ni les païens, ni les juifs mêmes n'osèrent diviser « au temps de sa passion!

« Il n'y a qu'une foi, qu'un Seigneur, qu'un baptême ; « nous ne reconnaissons ni une double foi, ni deux « baptêmes, ni deux Seigneurs. Et pour remonter aux « origines de l'histoire, il n'y eut qu'une seule arche à « l'époque du déluge où huit personnes se sauvèrent, « tandis que ceux qui étaient en dehors de l'arche pé« rirent misérablement. Cette arche était la figure de « l'Église. Or, de nos temps, on a construit une nou« velle arche ; et puisque maintenant il y en a deux, il « faut de toute nécessité que l'une ou l'autre soit des« tinée à périr. Si donc l'arche d'Anaclet est de Dieu, « il faut que celle d'Innocent périsse ; et ainsi toutes les « églises d'Orient et d'Occident périront ; la France pé« rira ; l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, les royau« mes les plus reculés seront abîmés dans la per« dition ; en outre, les ordres des Camaldules, des « Chartreux, de Grandmont, de Prémontré, de Cîteaux, « et une infinité d'autres compagnies de serviteurs et « de servantes de Dieu, seront enveloppés dans le « même naufrage, avec les évêques, les abbés et les « princes chrétiens ; tous périront ; tous, excepté Roger ! « Roger seul sera sauvé !... Non, à Dieu ne plaise ! la « religion ne périra point dans tout l'univers ; et l'am« bitieux Anaclet ne possédera pas lui seul le royaume « du ciel, d'où les ambitieux sont exclus[1] ! »

Ces paroles, animées de la grâce pénétrante que donne l'Esprit de Dieu, émurent le prince et le reste des auditeurs. Pierre de Pise lui-même n'osa répliquer, et demeura muet. Alors saint Bernard lui serra la main, et lui dit : « Croyez-moi, rendons-nous ensem-

[1] Ann. Cist., p. 328, n. 9, 10.

ble dans la même arche, et nous y demeurerons en paix. » Il acheva de le convaincre en particulier, et tous deux partirent pour Rome où Pierre fit sa soumission à Innocent[1]. Quant au roi de Sicile, malgré l'incontestable résultat de la conférence, il n'osait point encore prendre un parti ; il resta indécis ; ses intérêts prévalaient dans son esprit sur les sentiments de piété et sur les droits de la justice. A l'exemple de Pilate, après avoir demandé ce que c'était que la vérité, il se détourna pour ne pas entendre de réponse, fasciné par les considérations politiques qui l'attachaient à la cause de l'antipape.

Cependant ces tristes conflits touchaient à leur fin. Anaclet tomba malade, abreuvé de chagrins et de dégoûts. Il s'était vu insensiblement dépossédé de toutes ses espérances, et abandonné de ses plus zélés partisans. Ces revers, loin de le faire rentrer en lui-même, l'aigrirent davantage et le plongèrent dans un désespoir qui épuisa le reste de sa vie. Il mourut dans les premiers jours de l'année 1138. Le schisme, malheureusement, ne s'éteignit point avec sa personne. Les cardinaux de son parti s'étaient trop compromis dans cette déplorable confusion, pour se soumettre à Innocent. Poussés par le désir de complaire au roi de Sicile et de favoriser ses intérêts, ils se hâtèrent d'élire un pape à la place d'Anaclet ; leur choix tomba sur le cardinal Grégoire, qui prit le nom de Victor.

De nouveaux déchirements, d'incalculables désastres pouvaient résulter de ce schisme nouveau ; et

[1] *L'annaliste de Citeaux rapporte ce fait à la date du 4 janvier 1138, Hist. de Cit.*, I, p. 334.

saint Bernard, plein d'anxiété, usa de toute sa puissance pour en préserver l'Église. Il parvint, par la force de ses prières, encore plus que par la véhémence de ses discours, à dissiper l'orage. Victor, le nouvel antipape, se sentit lui-même éclairé par la grâce; et peu de jours après son élection, il vint, durant la nuit, auprès du saint abbé de Clairvaux, en manifestant les plus vifs témoignages de repentir.

L'heureux Bernard l'accueillit avec une joie et une charité extrêmes. Il le conduisit aux pieds d'Innocent II, et lui fit rendre hommage de soumission au Pape légitime, contre lequel ni les armes, ni le schisme, ni l'hérésie, ni aucun effort de l'enfer n'avaient pu prévaloir. Une soudaine allégresse éclata à Rome, le jour même du triomphe de la sainte cause. Cette nouvelle se répandit bientôt dans tous les pays catholiques; et partout on bénissait la mission glorieuse du saint abbé de Clairvaux. Celui-ci prit sa part à la joie universelle : il lui avait été donné, après sept années de travaux et de luttes persévérantes, de voir enfin abattu à terre l'orgueilleux schismatique auquel il avait porté le premier coup. Lisez le récit qu'il fait lui-même de ce grand événement, dans une lettre à ses religieux. « Au beau jour de « l'octave de la Pentecôte, nous reçûmes du Seigneur « l'accomplissement de nos vœux, en revoyant la paix « à Rome et l'union dans toute l'Église. Les partisans « de Pierre de Léon sont venus ce jour-là se prosterner aux pieds du Souverain Pontife, et lui ren« dre l'hommage-lige et serment de fidélité. Le clergé « de l'antipape s'est également humilié aux genoux « du Pontife, avec l'idole elle-même qu'on avait éle-

« vée sur le trône; et tous sont rentrés dans l'obéis-
« sance. Cet heureux événement a rempli d'allégresse
« tous les fidèles. Si je n'avais eu en quelque sorte
« le pressentiment de cette issue, je serais revenu
« depuis longtemps parmi vous. Maintenant il n'est
« plus rien qui m'arrête ici ; et au lieu de dire comme
« naguère : Je partirai ; je dis : Je pars. Oui, je pars
« sans aucun délai ; et j'emporte pour prix de mes
« courses la victoire de Jésus-Christ et la pacification
« de l'Église.

« Le porteur de cette lettre ne me précédera que
« de quelques jours. Voilà de bonnes nouvelles ! mais
« les œuvres sont encore meilleures. Je pars chargé
« de fruits. Il faudrait être insensé ou impie pour ne
« pas s'en réjouir. Adieu[1] ! »

[1] Epist. 318.

CHAPITRE IX.

Retour de Rome à Clairvaux. — Fondation de nouveaux monastères. — Mort de Gérard, frère de saint Bernard. — Oraison funèbre.

Saint Bernard avait excité à Rome un enthousiasme qui surpassait toutes les démonstrations qui l'avaient salué en Lombardie. « Lorsqu'il paraissait dans les rues, rapporte un contemporain, les nobles lui formaient un cortége, le peuple le bénissait à haute voix, les dames le suivaient, et tout le monde s'empressait autour de lui avec les plus vives acclamations de respect et de déférence. Mais combien de temps, s'écrie le même biographe, a-t-il supporté ces honneurs? Combien de temps jouit-il de son repos, après de si longues fatigues? Il ne prit pas seulement un jour de relâche pour chaque année de travail[1]; et lui qui avait employé sept années entières à combattre la discorde, à rétablir la paix, à cimenter l'union catholique, ne put se résoudre, malgré les instances de ses amis, à demeurer plus de cinq jours à Rome, après l'extinction du schisme[2]! »

Le serviteur de Jésus-Christ avait hâte de fuir les applaudissements du monde; et de chercher un repos plus délicieux, une joie plus vraie, plus durable et

[1] Nec diem pro anno recipere acquievit.

[2] Vita S. Bern., lib. II, auct. Ernaldo, cap. VII, n. 47.

plus désirable, dans la retraite, au milieu des frères et des enfants que Dieu lui avait donnés, et dont les cœurs se confondaient avec son propre cœur.

Revenu à Clairvaux vers la fin de l'année 1138[1], il s'occupa de déverser la plénitude de son monastère en une foule de canaux qui allèrent porter au loin et dans toutes les parties de l'Europe les eaux fécondes de la grâce et de la piété chrétienne.

L'Allemagne, la Suède, l'Angleterre, l'Irlande, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la Suisse, même l'Asie, demandèrent à la France des apôtres de l'école de Clairvaux; et ces généreux disciples, pauvres et dépourvus de secours, quittaient en pleurant leur père bien-aimé, et répandaient en tous lieux les parfums de l'Évangile. Nous ne mentionnerons point ici le nombre considérable de maisons issues de Clairvaux, qui, dès ce temps, fleurirent pour l'édification du monde. Le seul catalogue de ces fondations remplirait un volume[2]. Mais nous dirons quelque chose du monastère que saint Bernard établit à Rome, sur la demande d'Innocent II. Ce Pontife, voulant posséder, au centre de la Chrétienté, des religieux dont la vie fût un parfait modèle de sainteté, leur offrit les bâtiments abandonnés de Saint-Anastase, près des eaux Salvies, qu'on nommait aussi l'abbaye des Trois-Fontaines[3]. Saint Bernard y envoya, selon la coutume, douze moines sous la conduite de Bernard de Pise,

[1] Ann. Cist., I, p. 339, n. 1, 2.

[2] On peut voir dans les Annales de l'ordre de Cîteaux l'histoire détaillée de ces fondations. La plupart offrent un grand intérêt; mais elles demanderaient un ouvrage à part.

[3] *Cet édifice*, un des plus anciens de la Chrétienté, occupe l'endroit où saint

disciple et digne fils de celui dont il portait le nom. Une glorieuse destinée lui était réservée : il devint Pape sous le nom d'Eugène III, et nous verrons dans la suite quelques traits mémorables de son histoire. Mais outre ce Pontife qui, du dernier rang des moines de Clairvaux, fut élevé à la plus haute dignité de l'univers, la même école forma un nombre considérable d'hommes apostoliques, qui successivement sortirent du cloître pour occuper les plus éminentes chaires épiscopales. Le secrétaire intime de saint Bernard, nommé Baudoin, qu'Innocent II avait retenu à Rome, devint cardinal et archevêque de Pise. Étienne et Hugues, autres moines de Clairvaux, se virent à la même époque décorés de la pourpre romaine, et reçurent la charge des deux célèbres églises d'Ostie et de Palestrine. Les diocèses de Lausanne, de Sion, de Langres, d'Auxerre, de Nantes, de Beauvais, de Tournay, d'York en Angleterre, plusieurs villes d'Allemagne, deux villes d'Irlande, demandèrent et obtinrent pour Évêques des disciples de saint Bernard, qui relevèrent par leur sainteté la gloire de l'épiscopat[1].

Mais la grande âme qui enfantait, comme une mère féconde et bénie, tant d'illustres prélats; le prophète de Dieu, dont les disciples remplissaient tous les degrés de la hiérarchie de l'Église, l'humble

Paul fut décapité. On le nommait Trois-Fontaines, à cause de la tête de l'apôtre, qui, en roulant à terre, fit trois bonds, d'où jaillirent trois sources qu'on voit encore aujourd'hui. Ce fut en 625 que l'abbaye se releva sous l'invocation de saint Anastase. Elle tomba de nouveau en ruine, et Innocent II la fit rebâtir pour les religieux de Clairvaux, en l'année 1138. (Voy. Ann. Cist., I, p. 392.)

[1] Vita S. Bern., lib. II, auct. Ernaldo, cap. VIII, n. 49.

Bernard, demeura constamment au degré le plus bas : *J'ai choisi la dernière place dans la maison de mon Dieu*[1] ! disait-il avec David ; et jamais il ne voulut échanger contre aucun autre avantage celui d'être le serviteur du dernier de ses frères.

Dans ces dispositions, et malgré les soins que réclamaient les fondations nouvelles, il avait repris, dès son arrivée au monastère, les homélies quotidiennes sur le Cantique des cantiques. Intarissable dans ses discours, il ne se lassait point de considérer l'amour infini que Jésus-Christ porte aux enfants des hommes ; et sa parole, chaude et abondante, versait dans les âmes la vie du ciel et les délices dont son propre cœur était inondé.

Cependant il avait à peine recommencé le cours de ces admirables instructions, que son frère Gérard tomba subitement malade. Cette affliction lui rappela la prière qu'il avait faite alors que, se trouvant encore à Viterbe, il ne demandait la santé de Gérard que jusqu'au retour du voyage. Le saint avait oublié cet accord ; mais hélas ! il reconnut que le moment était venu où il fallait se séparer d'un frère qui lui était si étroitement uni par les liens de la grâce et de la nature. Gérard lui-même attendait avec tranquillité son heure suprême ; et enfin il rendit le dernier soupir en achevant le chant d'un psaume, heureux de mourir entre les bras d'un frère qui était son père en Jésus-Christ !

A l'occasion de cette mort, saint Bernard étonna la communauté de Clairvaux par sa fermeté extraordinaire, et par la victoire qu'il remporta sur lui-même.

[1] *Ps.* 83.

Comme le roi-prophète, il s'était livré à une vive douleur tant que Gérard était malade et mourant; mais une fois mort, il se montra inflexible, et sembla avoir étouffé en lui toute plainte, tout gémissement, toute marque de sensibilité. Lui-même présida aux tristes soins des funérailles; il dirigea l'office, les prières; et pendant la funèbre cérémonie, son calme, son impassibilité frappa d'autant plus les nombreux chœurs de moines, qu'elle contrastait avec l'affliction de ces derniers, qui ne pouvaient contenir leurs sanglots. Bernard jusque alors n'avait jamais perdu aucun religieux sans le pleurer avec la tendresse d'une mère; et comment, dans cette circonstance, n'avait-il pas une larme à donner à un frère si uniquement bien-aimé, à une âme qui adhérait à la sienne par tant d'amour et de sympathie?

Écoutons de sa propre bouche l'explication de ce fait étrange. Le jour même de la sépulture, Bernard, pour n'omettre aucun de ses devoirs, monta en chaire et continua l'explication du Cantique des cantiques. Mais tout à coup il s'arrête; sa voix s'éteint dans les larmes; la douleur le suffoque, ses sanglots soulèvent et brisent sa poitrine... Enfin, il s'épanche dans le sein de ses frères, et prononce le discours émouvant qu'on va lire. Nous le traduisons presque en entier, malgré sa longueur, pour la consolation de ceux qui pleurent, et afin de leur communiquer les vives émotions que nous avons ressenties nous-même à la lecture de cette oraison chrétienne :

« ..... Mon deuil, et la douleur qui m'accable me
« forcent de finir ce discours... Pourquoi dissimulerais-
« je ce que j'éprouve? Le feu que je cache dans mon
« sein consume mes entrailles; plus je m'efforce de le

« concentrer au dedans de moi, plus il me gagne et « me dévore. Comment donc pourrai-je interpréter ce « cantique d'allégresse, tandis que mon âme est triste « et abattue? L'excès de ma douleur m'ôte toute liberté « d'esprit, et le coup qui me frappe éteint en moi « toutes les lumières. Jusqu'ici j'ai fait des efforts, j'ai « pu me vaincre, de peur que les sentiments de la « nature ne l'emportent sur ceux de la foi. Vous l'avez « remarqué, sans doute; j'ai suivi le triste convoi sans « verser une larme, tandis qu'autour de moi tous pleu- « raient abondamment. Je suis demeuré l'œil sec près « de cette tombe, dont la vue me navrait le cœur. « Revêtu des habits sacerdotaux, j'ai dit sur le défunt « les prières de l'Église; j'ai jeté de mes mains, selon la « coutume, la terre sur le corps de mon frère bien-aimé « qui, dans peu de temps, sera réduit en poussière. Vous « vous étonniez de ne pas me voir fondre en larmes, « vous qui pleuriez moins encore sur le défunt que sur « moi-même! Et en effet, quel cœur, fût-il plus dur « que le bronze, ne serait touché de me voir survivre « à Gérard?... C'est que je recueillais en moi toutes « les forces de la foi pour vaincre mon extrême dou- « leur, pour résister à l'entraînement de l'affection na- « turelle; me représentant et posant fixement devant « mes yeux les motifs les plus capables de soutenir « mon courage, de dominer ma faiblesse...

« Mais je n'ai pu exercer sur mes sentiments autant « de pouvoir que sur mes larmes, selon qu'il est écrit : « *J'ai été affligé, et j'ai gardé le silence*[1]. J'ai voulu « contenir mes douleurs en moi-même, et elles sont

[1] Ps. 76.

« devenues plus brûlantes et plus incisives. Maintenant « je m'avoue vaincu, et il faut que mes souffrances se « produisent et s'épanchent au dehors. Qu'elles appa- « raissent donc aux yeux de mes enfants, afin qu'ils « aient compassion de moi et me consolent avec plus « de tendresse! Vous savez, mes enfants, combien ma « peine est légitime; car vous connaissiez ce compa- « gnon fidèle qui m'a laissé seul dans la voie où nous « marchions ensemble. Vous connaissiez les services « qu'il me rendait, le soin qu'il prenait de toutes cho- « ses, la diligence qu'il apportait dans ses fonctions, « la douceur dont il assaisonnait sa vie sainte et dé- « vouée. Qui me pouvait être aussi nécessaire que lui? « Qui m'a aimé autant que lui? Il était mon frère par « les liens du sang; mais il l'était bien plus par les « liens de la religion. Plaignez mon sort, vous qui « n'ignorez rien de tout cela! J'étais infirme de corps, « et il me soutenait; j'étais timide, et il me fortifiait; « j'étais lent, et il m'excitait; je manquais de mémoire, « de prévoyance, et il m'avertissait. O mon frère! pour- « quoi m'as-tu été arraché? Pourquoi, ô mon bien- « aimé, as-tu quitté ton frère? O homme selon mon « cœur! pourquoi avons-nous été séparés par la mort, « nous qui marchions si étroitement unis sur cette « terre? Non, cette cruelle séparation n'aurait pu ar- « river autrement que par la mort! Qui donc aurait pu « altérer ce lien d'amour si doux, si tendre, si vif, « si intime, sinon la mort, l'implacable mort, l'ennemie « de toute douceur? Mort cruelle! par l'enlèvement « d'un seul, tu fais mourir deux à la fois: car la vie « qui m'est laissée me pèse plus que toutes les morts « ensemble... O mon Gérard, il m'eût été plus avan-

« tageux de mourir que de te perdre! Ton zèle m'animait dans mes devoirs; ta fidélité me consolait en « tout temps, ta prudence veillait sur mes démarches... « Nous jouissions ensemble de notre union fraternelle; « notre conversation nous était chère à tous deux; mais « moi seul j'ai perdu ce bonheur; car pour toi, tu as « trouvé des consolations plus grandes; tu jouis de « la présence immortelle de Jésus-Christ et de la com- « pagnie des anges; mais moi, qu'ai-je reçu pour rem- « plir le vide que tu laisses?... Ah! que je voudrais « savoir quels sentiments tu éprouves maintenant à « l'égard de ton frère qui était ton unique bien-aimé, « si toutefois il t'est permis encore de penser à nos « misères, de t'occuper de nos afflictions, toi qui es « plongé dans les flots de la lumière divine et qui es « enivré de l'éternelle félicité! Car peut-être qu'après « nous avoir connu selon la chair, tu ne ne nous « connais plus de cette sorte?... *Celui qui est atta- « ché à Dieu n'est qu'un même esprit avec lui*[1]. « Il ne peut plus avoir de pensée et de goût que pour « Dieu et pour les choses de Dieu, parce qu'il est tout « rempli de Dieu. Or, *Dieu est amour*[2]; et plus une « âme est unie à Dieu, plus elle est remplie d'amour. « Il est vrai que Dieu est impassible, mais il n'est point « insensible; car la qualité qui lui est propre est de « compatir et de pardonner. Ainsi, il faut que tu sois « miséricordieux, toi qui es uni à Celui qui fait misé- « ricorde; et bien que tu sois délivré de la misère, tu « ne laisses point de compatir à nos infirmités; et « ton affection, pour être transformée, n'est point al-

Cor., , — [2] I Jean, 4.

« térée... Tu t'es dépouillé de tes faiblesses, mais non « point de ta charité, car *la charité demeure* [1], dit « l'apôtre. Non, ô non, tu ne m'oublieras point dans « l'éternité !...

« Hélas ! qui consulterai-je désormais dans mes peines « d'esprit ; à qui recourrai-je dans mes embarras ? Qui « portera avec moi le fardeau de mes maux ? Qui me « prémunira contre les périls qui m'environnent ? C'é- « taient les yeux de mon Gérard qui conduisaient mes « pas. Ton cœur, ô mon frère, était plus chargé, plus « occupé que le mien, des soins qui me pèsent ; par « ta langue si aimable et si patiente, tu venais me « suppléer et me retirer des entretiens séculiers, afin « de me laisser jouir du silence que j'aime... Il arrê- « tait le torrent des visites, et ne souffrait pas que « toutes indifféremment vinssent absorber mon loisir ; « lui-même se chargeait de les recevoir, et ne me les « amenait que lorsqu'il le jugeait nécessaire. Oh ! « l'homme ingénieux ! oh, l'ami fidèle ! Il remplissait « tout à la fois les devoirs de l'amitié et les devoirs « de la charité ! Ce n'est pas que son goût le portât à « ces soins importuns ; mais il s'en chargeait pour me « ménager, pour me soulager, croyant que mon repos « serait plus avantageux au monastère que le sien... « Aussi, aux approches de sa mort : Vous savez, dit- « il, ô mon Dieu, qu'autant qu'il a été en moi j'ai tou- « jours désiré la retraite et m'occuper uniquement de « vous ; mais ce fut votre service, la volonté de mes « frères, le devoir de l'obéissance, et surtout l'amour « de ce frère qui tout ensemble est mon père et mon

[1] I Cor., 13.

« supérieur, qui m'ont engagé dans les affaires tem-« porelles du monastère!... Oh! oui, c'est la vérité! « C'est à Gérard que je suis redevable du progrès que « j'ai pu faire dans ma voie. Tu étais dans l'embarras « des affaires, tandis que je me recueillais en mon Sau-« veur, ou bien je vaquais à l'instruction de mes enfants. « Et certes je pouvais me reposer en toute assurance, « tant que tu agissais au dehors comme mon bras, « comme la lumière de mes yeux, comme mon cœur et « ma langue. Oui, ta main était infatigable, ton œil était « simple, ton cœur était pur, et ta langue judicieuse, « selon qu'il est écrit : *Le juste médite la sagesse, « et sa langue parle avec prudence*[1]... Gérard m'était « utile en toutes choses, dans les grandes et dans les « petites, dans les choses publiques et dans les choses « particulières, dans celles du dedans et dans celles « du dehors. Je dépendais véritablement de lui ; car « il était tout pour moi, et ne me laissait en quelque « sorte que l'honneur et le nom de ma charge ; lui « seul en portait le fardeau. On m'appelait abbé ; mais « c'était lui qui en remplissait les plus pénibles fonc-« tions ; et ainsi, par son dévouement, il me procurait « le temps nécessaire à mes exercices, à mon oraison, « à mes lectures, à mon travail, à mes prédications, à « mes pratiques intérieures...

« Coulez donc maintenant, coulez, larmes, puisque « vous avez besoin de vous répandre! Que les cata-« ractes de mes yeux s'ouvrent et que les eaux en « sortent avec abondance, pour me laver des fautes « qui m'ont attiré ce châtiment!.... Je m'attriste ;

[1] *Os justi meditabitur sapientiam, et lingua ejus loquetur judicium.* (Psal. 36.)

« mais je ne murmure pas. La justice divine s'est ac-
« quittée envers nous deux : l'un a été puni, parce
« qu'il a dû l'être; l'autre a reçu la couronne, parce
« qu'il l'avait méritée. Je dirai donc : le Seigneur
« s'est montré également juste et miséricordieux; il
« nous l'avait donné, il nous l'a ôté; et si nous som-
« mes désolés de sa perte, n'oublions pas e don qui
« nous avait été fait..... Je demande qu'on supporte
« mes plaintes avec patience. Sans doute on voit
« tous les jours des morts qui pleurent des morts.
« Mais que font-ils? Beaucoup de bruit et peu de
« fruit[1]. Ceux qui pleurent de la sorte sont eux-mê-
« mes dignes de larmes... Pour moi, je ne regrette
« point les choses de ce monde, mais je regrette Gé-
« rard. Mon âme était tellement adhérente à la sienne
« que les deux n'en faisaient qu'une. Assurément les
« liens de la chair contribuaient à cet attachement;
« mais ce qui nous unissait surtout, c'était le lien
« du cœur, la conformité des pensées, des volontés,
« des sentiments. Et comme nous étions en toute vé-
« rité un seul cœur, le glaive de la mort nous a
« transpercés tous deux à la fois, et nous a séparés
« en deux parts : l'une a été placée au ciel, l'autre
« est laissée sur la terre et dans la boue !.... Quel-
« qu'un me dira peut-être : Votre douleur est char-
« nelle! Je ne nie point qu'elle soit humaine, comme
« je ne nie pas que je sois homme. Si cela ne suffit
« pas, j'accorde encore qu'elle soit charnelle; puis-
« que moi-même je suis charnel, esclave du péché,

[1] Videmus quotidie mortuos plangere mortuos suos, fletum multum et fructum nullum; et vere plorandi qui ita plorant! etc.

« assujetti à la misère, destiné à la mort. Quoi! Gé-
« rard m'est enlevé, mon frère par le sang, mon
« fils par la religion, mon père par ses soins, mon
« unique par ses sentiments, mon intime par son
« amour... Il m'est enlevé, et je ne le sentirais pas!
« Ah! je souffre.... mais je souffre cruellement!..... »

A ces mots, Bernard s'arrête suffoqué. Il pleure. Les religieux laissent éclater leurs sanglots; ils prient et gémissent.....

Le saint reprend d'une voix entrecoupée :

« Pardonnez-moi, mes enfants.... ou plutôt, puis-
« que vous êtes mes enfants, compatissez aux dou-
« leurs de votre père.... Non, je ne murmure point
« contre les jugements de Dieu! Dieu rend à chacun
« selon ses œuvres : à Gérard la couronne qu'il a
« conquise; à moi la peine qui m'était salutaire....
« Dieu veuille, ô Gérard, que je ne t'aie point perdu;
« mais seulement que tu m'aies précédé, et que je te
« suive là où tu es! Car assurément tu es allé re-
« joindre ceux que tu conviais à louer Dieu, lors-
« qu'au milieu de la dernière nuit, avec un visage
« serein et d'une voix pleine d'allégresse, tu enton-
« nas tout d'un coup, à la grande surprise des as-
« sistants, ce verset du psaume : *Vous qui êtes dans*
« *les cieux, louez le Seigneur, louez-le au plus*
« *haut des cieux*[1]. Alors déjà, ô mon frère, il fai-
« sait jour pour toi; tandis que pour nous, il faisait
« nuit; et cette nuit était pour toi toute lumineuse.
« On m'appela pour contempler cette merveille, pour
« voir un homme se réjouir dans sa mort. *O mort,*

[1] Laudate Dominum de cœlis; laudate eum in excelsis. (Psal. [illegible].)

« *où est ta victoire! O mort, où est ton aiguil-*
« *lon*[1]! Tu n'es plus pour lui un aiguillon, mais
« bien une jubilation! Cet homme meurt en chantant,
« et chante en mourant! Et la mort, cette mère des
« douleurs, devient pour lui une source de joie!
« Je ne fus pas plutôt arrivé près du mourant, que
« je l'entendis chanter à pleine voix ces dernières
« paroles du Psalmiste : *Mon Père, je remets mon*
« *esprit entre vos mains*[2]! Puis répétant ce même
« verset, et appuyant sur ces mots : *Père! Père!* il
« se tourna vers moi, et me dit en souriant : Ah!
« quelle bonté de Dieu d'être le Père des hommes,
« et quelle gloire pour les hommes d'être les enfants
« de Dieu! C'est ainsi que mourut celui que nous
« pleurons; et j'avoue qu'à ce moment je ne sentais
« presque pas mon affliction, tellement son bonheur
« me faisait oublier ma perte et ma tristesse!....

« O Dieu, je me souviens du pacte que j'ai fait
« avec vous, et de vos miséricordes, afin que vous
« soyez justifié dans vos paroles, et que vous triom-
« phiez de nos jugements! Lorsque l'année dernière
« nous étions à Viterbe pour la cause de l'Église,
« Gérard tomba malade; et le mal devenant plus
« dangereux de jour en jour, il me parut que le
« temps était venu où Dieu voulait l'appeler à lui.
« Je ne pus alors me résoudre à perdre sur une terre
« étrangère ce cher compagnon de mon voyage; et
« désirant ardemment le ramener entre les mains de
« ceux qui me l'avaient confié (car tout le monde l'ai-

[1] Ubi est, mors, victoria tua! Ubi est, mors, stimulus tuus! (I Cor., xv, 55.)
[2] In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. (Ps. 30.)

« mait, et il méritait d'être aimé de tout le monde!), « je me mis à prier et à gémir, et je dis au Sei- « gneur : Seigneur, attendez jusqu'au retour! atten- « dez que je l'aie rendu à ses amis, à ses frères! « Après cela, prenez-le, si telle est votre volonté, et « je ne me plaindrai pas!

« Vous m'aviez exaucé, et vous l'avez guéri! Nous « achevâmes l'ouvrage que vous nous aviez confié; et « nous revînmes ensemble avec joie, rapportant avec « nous des gerbes de bénédiction. Hélas! j'avais pres- « que oublié mes promesses; mais vous, Seigneur, « vous vous en souveniez; et j'ai honte de mes gé- « missements qui accusent mon infidélité.... Que di- « rai-je de plus? Vous avez redemandé, Seigneur, « ce qui vous appartenait; vous avez repris ce qui « était à vous.... Mes larmes m'empêchent de conti- « nuer.... Seigneur, je vous prie, arrêtez, arrêtez ces « larmes et modérez ma douleur[1]. »

[1] In Cant. cantic., serm. 26.

CHAPITRE X.

Suites heureuses de l'extinction du schisme. — Prépondérance de la Papauté en Italie, en Allemagne, en France. — Démêlés de Louis VII avec le comte de Champagne. — Médiation de saint Bernard. — Visite de saint Malachie à Clairvaux.

La tristesse répandue sur le visage de saint Bernard, ses traits altérés, et la souffrance profonde à laquelle son corps même était en proie, découvraient, plus encore que ses paroles, la plaie de son cœur. Cependant, selon le précepte de l'Écriture, il ne se laissa point abattre au jour de l'affliction[1]; et la croix, à laquelle il demeurait fidèlement attaché, lui communiquait une vertu mâle et généreuse.

L'Italie recueillait alors les fruits de ses œuvres. Innocent II, dès l'extinction du schisme, s'appliqua à guérir les maux du siècle, et à étendre sur toute la Chrétienté les rameaux de la paix qui refleurissait à Rome. Il tint dans la capitale du monde catholique un concile, où plus de mille évêques se réunirent sous sa présidence[2]. On y travailla au rétablissement de la discipline; et afin de pénétrer les schismatiques de la gravité de leurs fautes, le concile dépouilla de toutes fonctions et de toutes leurs dignités,

[1] Noli cunctari in tempore angustiæ. (Eccl., X, 29.) — [2] Annal., t. I, p. 372.

les cardinaux et les prélats qui avaient embrassé le parti de l'antipape.

Cette mesure sévère atteignit, aussi bien que les autres, le cardinal Pierre de Pise, celui-là même qui, après avoir été le principal fauteur du schisme, se rendit à saint Bernard, et abjura son erreur entre les mains du Pape. C'est pourquoi, ne croyant pas devoir subir un châtiment contre lequel d'ailleurs l'abbé de Clairvaux s'était rendu caution, il s'adressa à ce dernier, pour se plaindre de la rigueur extrême dont il était l'objet.

Bernard embrassa cette cause et la prit à cœur. Il écrivit plusieurs fois à Innocent en faveur du cardinal, sans obtenir de réponse satisfaisante; il indisposa même le Pape, à force de revenir sur cette réclamation; mais sa grande âme, affamée de justice, ne put se résoudre à sacrifier les griefs légitimes du cardinal. Il adressa de nouvelles lettres au Pape, au risque de perdre entièrement ses bonnes grâces; et les termes dont il se sert sont remarquables : « Qui « donc me fera justice de vous-même? dit-il au Souverain Pontife. S'il y avait au-dessus de vous un « juge devant lequel je pusse vous citer, je vous « montrerais de quelle sorte vous auriez mérité que « j'en agisse en cette rencontre. Il y a le tribunal de « Jésus-Christ; je ne l'ignore pas. Mais à Dieu ne « plaise que je vous accuse devant ce tribunal, où je « voudrais au contraire vous défendre! C'est pourquoi « j'ai recours à celui qui a reçu la mission de rendre « justice à tous; j'en appelle de vous à vous-même[1]. »

[1] Epist. 213.

Cette énergique intervention dut nécessairement produire son effet. Le Pape se rendit enfin aux représentations de l'homme Dieu, et rétablit Pierre de Pise dans ses dignités.

Innocent II avait reconquis à Rome et dans tous les États de la Chrétienté la plénitude de sa puissance; il l'affermit entre ses mains et en usa avec bonheur. Ce fut à la suite de ses exhortations que les princes allemands, réunis à Mayence, placèrent sur le trône de l'empire, cinq mois après la mort de Lothaire, le duc Conrad de Hohenstauffen, le même qui, sous le règne précédent, s'était fait proclamer roi d'Italie. Mais depuis lors, Conrad avait donné au Saint-Siége des gages non équivoques de bonne foi et de dévouement; et dans les dernières campagnes, il s'était montré aussi vaillant que fidèle. Son élection, obtenue au préjudice du gendre de Lothaire, Henri-le-Superbe, eut pour l'Allemagne de graves conséquences, et réveilla l'interminable lutte des Guelfes et des Gibelins. Cependant, malgré de violentes oppositions, Conrad III fut couronné à Aix-la-Chapelle, par un légat du Pape, le 6 mars 1138.

L'autorité pontificale, partout triomphante, avait, à force de patience, renversé un à un tous les obstacles qui entravaient l'action centrale de la vie chrétienne. Médiatrice entre les rois et les peuples, cette auguste puissance reprit dans les affaires du monde sa direction souveraine, et poursuivit avec un merveilleux succès le mouvement ascensionnel que Grégoire VII avait inauguré. Que serait devenue l'Europe, au milieu des perpétuels conflits des souverains entre eux, des souverains avec la féodalité, de la féo-

dalité avec les peuples, si la seule autorité dominante et généralement acceptée ne se fût saisie, d'une main forte, des rênes de la civilisation pour constituer l'ordre social, consacrer les limites des droits et des devoirs, et sauver l'unité catholique?

Rome n'avait plus qu'un seul ennemi à combattre; et cet ennemi, intéressé à fomenter de nouveaux schismes, résidait au sein de l'Italie. Roger de Sicile avait dissimulé ses ressentiments, tant que Ranulphe l'avait tenu en échec devant Salerne; mais celui-ci étant mort, et les changements survenus en Allemagne ayant favorisé d'anciennes prétentions, Roger recourut aux armes, et menaça de nouveau les États romains. A la vue de ses progrès, le Pape alarmé n'eut pas le temps d'attendre le secours des troupes étrangères. Il leva lui-même une armée, et marcha en personne contre le roi de Sicile. Son zèle et de pressants dangers le remplirent de résolutions intrépides : il fallait, dans sa pensée, en finir hardiment avec un adversaire intraitable. La bataille se donna. Mais si elle tourna à l'avantage du Pontife, ce ne fut point par la gloire de ses armes; ce fut au contraire par l'humiliation de sa personne. Les deux armées s'étaient à peine rencontrées, que Roger, par une habile manœuvre, enveloppa le Pape avec la majeure partie de ses troupes, et le retint en son pouvoir. Cet événement arriva le 22 juillet 1138. Le Pape fut conduit au camp de Roger; mais celui-ci, à la vue du Père commun des fidèles, touché de componction, tomba aux pieds de son prisonnier, et lui témoigna tous les respects que lui suggérait la foi chrétienne. Innocent lui-même, sensible aux procé-

dés du vainqueur, se montra disposé à plus de condescendance; et tous deux résolurent de terminer les hostilités par un traité de paix. Dans ce concordat, Innocent II confirma les prérogatives que l'antipape avait conférées au roi de Sicile. Roger, de son côté, consentit à recevoir l'investiture de ses États de la main du Pape; et grâce à ces concessions réciproques, il obtint une seconde fois la couronne en qualité de vassal du Saint-Siége. C'est ainsi que la Sicile fut définitivement érigée en royaume, et que l'ordre put se consolider dans les diverses républiques d'Italie. Les avantages matériels restèrent à la maison de Roger; mais au Saint-Siége revinrent tous les fruits spirituels de cette alliance. Innocent II, victorieux même dans sa défaite, sut profiter de ces conjonctures heureuses pour ajouter à l'ascendant moral de la Papauté tout ce qu'il enlevait au pouvoir des princes temporels. Des deux côtés, sans doute, il y eut plus d'un excès; mais à défaut d'une civilisation mûre, le Pape seul pouvait régler l'équilibre des droits politiques. Innocent avait fait preuve de vigueur et de résolution alors qu'il se trouvait banni de Rome. Rétabli sur le Siége de saint Pierre, et vainqueur de ses ennemis, sa fermeté se déploya parfois jusqu'à l'opiniâtreté, et il s'opposa comme un roc inébranlable aux usurpations et à l'arbitraire.

Dans le temps même où finirent les guerres d'Italie, un nouvel orage provoqua la vigilance du Souverain Pontife. Il eut à sévir contre le roi de France, au sujet d'une contestation qui devint sanglante. La part que saint Bernard prit à cette affaire exige que nous la rapportions avec quelques détails.

Les bénéfices de l'Église, perpétuel objet de discorde entre les pouvoirs ecclésiastiques et séculiers, avaient excité la cupidité de Louis VII. Ce jeune prince, jaloux d'exercer son autorité sur les provinces nouvellement réunies à la France, par son mariage avec Éléonore, leur contestait le droit d'élection et certains autres priviléges. En plusieurs occasions, de graves désordres éclatèrent à la suite des prétentions réciproques; mais lorsque le siége de Bourges, métropole d'Aquitaine, vint à vaquer, Louis VII voulut forcer le choix du chapitre et lui imposer une de ses créatures. Le chapitre résista; et le Pape, tranchant le conflit, nomma de sa propre autorité Pierre de Lachâtre à l'archevêché de Bourges.

Cet acte d'autorité suprême fut regardé par Louis-le-Jeune comme un empiétement sur les droits de la couronne; il jura, dans sa colère, que jamais il ne permettrait à Lachâtre de prendre possession de son siége; et poussant à bout ses ressentiments, il persécuta l'archevêque de Bourges, qui se réfugia sur les terres de Thibaut, comte de Champagne.

Thibaut, déjà brouillé avec le roi pour une offense personnelle[1], prit les armes et repoussa les troupes royales; mais, inférieur en nombre, il vit ses domaines envahis et ravagés par le meurtre et le pillage. Innocent II n'avait pu contempler de sang-froid les vengeances de Louis-le-Jeune, et lui avait

[1] Louis VII avait fait casser par plusieurs évêques, sans attendre le jugement du Saint-Siége, le mariage de son cousin Raoul de Vermandois avec la sœur du comte de Champagne. Le Pape, ne pouvant tolérer ce scandale, excommunia Raoul et cassa le second mariage que ce prince s'était hâté de contracter avec *une parente* du roi.

adressé des remontrances énergiques. Saint Bernard lui-même, l'ami de Thibaut et le directeur de sa conscience, s'était entremis dans cette querelle pour en arrêter les conséquences funestes. « Je crains, écri-« vit-il au jeune roi, que Votre Altesse ne rende mes « travaux inutiles. Il paraît qu'elle quitte avec trop « de légèreté les conseils sages, tandis qu'elle écoute, « au contraire, les suggestions du démon qui la « pousse à mettre tout à feu et à sang.... Votre Al-« tesse se forme, par un secret châtiment de Dieu, « une fausse idée des choses ; elle regarde comme un « affront ce qui lui est honorable, et comme un hon-« neur ce qui lui est honteux ; on peut lui reprocher « d'aimer ses ennemis et de haïr ses amis. Si vous « continuez d'en agir de la sorte, j'ose vous prédire « que votre péché ne restera pas longtemps impuni. « Je vous invite, avec le zèle d'un fidèle serviteur, « à mettre fin à ces procédés ; à vous convertir, comme « le roi de Ninive ; et de prévenir la main de la « Justice divine qui déjà est levée pour vous frap-« per... Souvenez-vous de ces paroles de l'Écriture : « *Les blessures d'un ami valent mieux que les* « *baisers d'un ennemi*[1]. »

De tels avertissements ne manquaient pas d'ordinaire d'atteindre leur but ; mais l'esprit du monarque était trop exaspéré contre le Pape, trop emporté contre ceux qui avaient méconnu l'autorité royale, pour prêter l'oreille à la voix de l'homme de Dieu. Il sembla même affronter l'anathème que le Souverain Pontife prononça contre lui ; et embras-

[1] Epist. 221.

sant dans une même haine Pierre de Lachâtre et ceux qui l'avaient protégé, il continua ses courses en Champagne, souleva contre Thibaut de puissants adversaires, et combla la mesure de ses exactions.

Ce furent les excès mêmes de ses emportements qui épuisèrent son impétueuse colère.

Il avait ordonné l'attaque du bourg de Vitry, qu'il assiégeait; bientôt il s'en rend maître; à sa parole, on y met le feu. Les flammes, malheureusement, gagnent la principale église où la plupart des habitants s'étaient réfugiés; et Louis VII contempla avec horreur les sinistres effets de sa vengeance[1]. Plus de treize cents habitants, hommes, femmes et enfants, périrent d'une manière effroyable dans cet incendie; leurs cris déchirants retentirent au cœur du roi et le frappèrent d'épouvante; le remords abattit son orgueil; il devint tout à coup docile au Pape; et voulant sans retard rentrer dans la communion de l'Église, il conjura saint Bernard de solliciter son absolution. Chose bizarre! Il ne se croyait point en droit de déposer les armes, parce qu'il avait juré avec serment qu'il combattrait envers et contre tous la nomination de l'archevêque de Bourges; et dans son recours au Pape, il demanda tout à la fois d'être absous de ses crimes et délié du serment qui l'avait porté à les commettre! « Vous n'ignorez pas, écrivit en cette « occasion saint Bernard au Souverain Pontife; vous « n'ignorez pas que c'est un déshonneur chez les « Français de violer un serment, même inconsidéré;

[1] Le nom de *Vitry-le-Brûlé* atteste aujourd'hui encore cette catastrophe. (*Voy. Recueil des historiens de France*, t. XII, p. 116.)

« quoique tout homme de bon sens dût reconnaître « que nul n'est obligé de tenir à des engagements « illicites[1]. »

Cette affaire traîna en longueur, à cause des intérêts du comte de Vermandois qui se compliquaient avec ceux du comte de Champagne; et durant les négociations, souvent interrompues et reprises, Thibaut se trouvait dans une situation désolante. Ce prince chrétien, dont tous les biographes s'accordent à faire l'éloge, eut à subir dans sa vieillesse les plus tristes vicissitudes. La plupart de ses vassaux, enhardis par les revers de sa fortune, se déclarèrent contre lui, et continuèrent sourdement les agressions du roi de France. Abandonné de ses alliés, et n'ayant plus de troupes pour se défendre, il manda auprès de lui l'abbé de Clairvaux, afin de puiser au sein de la religion la force dont il avait besoin pour supporter de si dures épreuves. Le serviteur de Jésus-Christ lui remit devant les yeux les grands modèles de la vie chrétienne, et l'exhorta à souffrir avec constance, pour mériter la vraie gloire. Il lui représenta, à l'exemple de l'apôtre, que Dieu châtie ceux qu'il aime; qu'il ne frappe que pour guérir; que si nous souffrons avec Jésus-Christ, nous régnerons avec lui; qu'enfin la véritable vertu s'épure dans l'adversité; et tandis que les succès énervent l'âme et la rendent indolente, les tribulations lui donnent du ressort, et la détachent de la terre pour l'élever au ciel.

[1] Nam probro dicitur, sicut optime nostis, apud Francigenas juramentum solvere, quamlibet male publice juratum sit, quamvis nemo sapiens dubitet illicita juramenta non esse tenenda. (Epist. 219.)

Le saint abbé parvint, après de longues démarches, à terminer les différends. Il réconcilia si parfaitement le comte de Champagne avec le roi de France, que ce dernier, devenu veuf de sa seconde femme, épousa la fille de Thibaut; et de ce mariage naquit Philippe-Auguste, qui lui succéda au trône[1].

Saint Bernard, dans tout le cours de sa vie publique, ne rencontra peut-être pas une affaire plus pénible que celle qu'il venait de conduire à une si heureuse fin. L'amitié particulière qu'il portait au comte de Champagne, et les bienfaits signalés dont l'ordre de Cîteaux était redevable à ce vertueux prince, lui avaient imposé l'obligation de soutenir ses droits et ses intérêts. Mais tant de passions s'étaient soulevées dans ces querelles, tant de personnages éminents y avaient pris part, qu'il était difficile de s'y entremettre sans exciter contre soi de redoutables inimitiés. Il y eut un moment où il se vit en butte aux plus vifs reproches de la part du roi de France et du Souverain Pontife lui-même. Celui-ci, fatigué des démarches que l'abbé de Clairvaux poussait jusqu'à l'importunité, lui ferma son cœur, et suspecta la droiture de ses intentions[2]. Mais rien ne put ébranler ni sa patience ni le généreux dévouement qu'il prodiguait à son ami. Il n'eut de repos qu'après avoir entièrement apaisé cette affaire.

Au milieu de ces tribulations incessantes, et des peines de tous genres, saint Bernard vivait dans une

[1] Quelques auteurs rapportent que le vieux comte de Champagne alla finir ses jours à Clairvaux où il prit l'habit religieux. Le fait est possible; mais nous n'avons rien trouvé dans les annales contemporaines qui nous autorise à l'affirmer. — [2] Voy. Rép. de S. Bern. à Innocent, epist. 218.

tranquillité douce et parfois pleine de jouissance. Il vérifiait en lui-même la fidélité des promesses évangéliques; et il se plaisait à répéter souvent la parole du roi-prophète : *Vos consolations, ô Seigneur, ont surabondé dans mon âme, à proportion qu'elle a été plus accablée de douleurs*[1].

L'une des grandes joies qu'il ressentit et qu'il exprimait avec une intarissable reconnaissance, fut celle que lui procura la visite de saint Malachie, évêque et métropolitain d'Irlande. Il le connaissait de nom; ou pour parler le pieux langage des chroniqueurs, il le voyait et l'aimait en Dieu depuis longtemps[2]. Ces deux admirables disciples de Jésus-Christ, mystérieusement attirés l'un vers l'autre, souhaitaient avec ardeur de se rapprocher. L'année 1139 combla leurs désirs. Saint Malachie, obligé de se rendre à Rome, traversa la France et vint à Clairvaux, où son âme, comme le puissant métal qui s'attache à l'aimant, s'unit étroitement au cœur de saint Bernard. A l'aspect des scènes angéliques que présentait le désert de Clairvaux, ravi de voir et d'entendre l'homme extraordinaire qui avait offert au monde cette œuvre du ciel, il s'écria comme la reine de Saba : « Ce que je vois de mes yeux dépasse tout ce qu'on m'avait rapporté de la sainteté de ce monastère! Heureux ceux qui sont à vous! Heureux vos enfants qui jouissent toujours de votre présence, et qui entendent les paroles de sagesse qui sortent de votre bouche! »

[1] Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuae laetificaverunt animam meam. (Psal. 93.)

[2] Ann. Cist., I, p. 370, n. 1, 2 et seq.

Cette lettre, au rapport des écrivains du temps, provoqua quelques écrits sur le même sujet, sans que la discussion occupât l'attention publique. Des questions bien autrement graves surgirent à cette époque. Elles absorbèrent la cour romaine, et ouvrirent au zèle de l'abbé de Clairvaux une nouvelle sphère d'activité, une carrière toute scientifique, où sa haute mission ne brille pas avec moins de splendeur que dans sa carrière politique. Le schisme avait été matériellement étouffé ; mais de funestes divisions subsistaient dans les esprits ; et la même tendance qui portait les peuples à secouer le joug du pouvoir temporel, poussait la raison humaine à s'affranchir de l'autorité religieuse. De là une nouvelle phase dans la vie de saint Bernard, que nous verrons se déployer et grandir dans les chapitres suivants.

à saint Anselme de Cantorbery la gloire d'avoir introduit cette dévotion à Lyon, durant son séjour en cette illustre cité. Depuis, elle s'est propagée dans toute l'Eglise. Lyon, la ville des martyrs, la métropole des bonnes œuvres, la cité de N.-D. de Fourvières, était digne d'attacher ce brillant fleuron à la couronne des fêtes célébrées en l'honneur de la Reine des anges.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.

Pages.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Vie domestique de saint Bernard. — *Depuis sa naissance jusqu'à son entrée dans l'ordre de Cîteaux* (1091 à 1113).

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Vie monastique. — *Depuis son entrée dans l'ordre de Citeaux jusqu'à sa vie politique, à l'occasion du schisme de Rome* (1113 à 1130).

TROISIÈME ÉPOQUE.

Vie politique. — *Depuis le schisme de Rome jusqu'aux débats soulevés par les hérétiques* (1130 à 1140).

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

